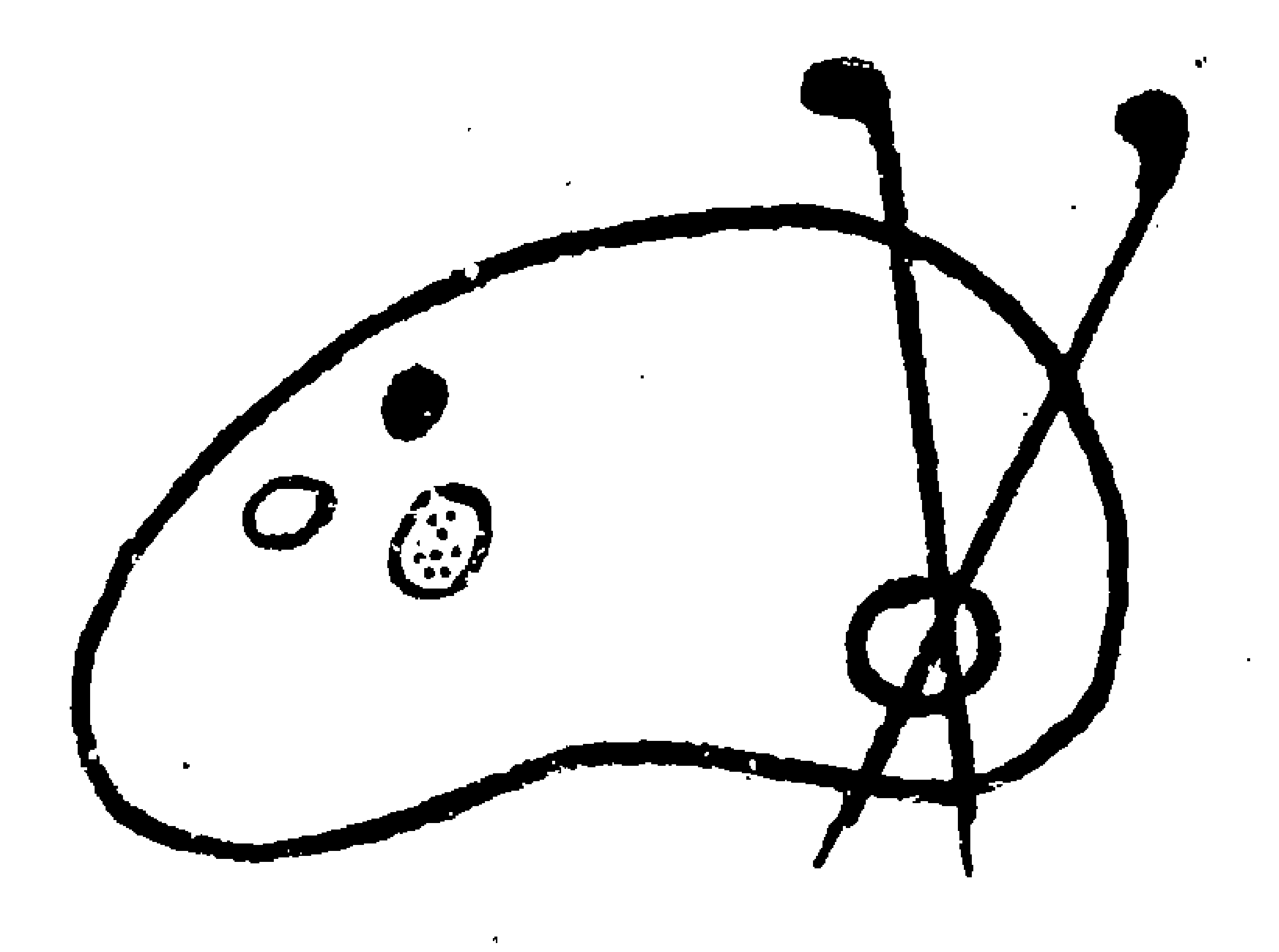


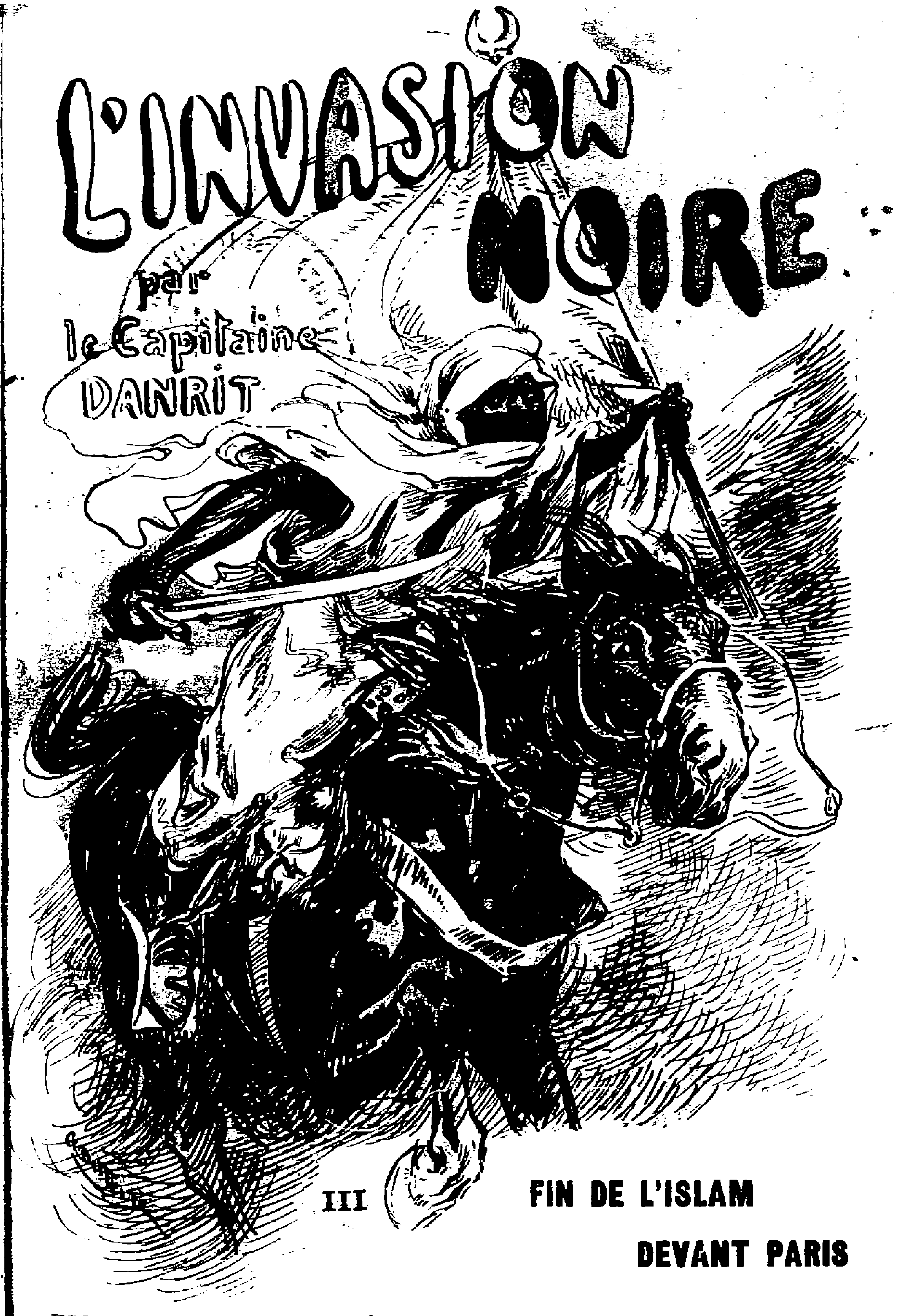
La guerre au XXe siècle. L'invasion noire / par le capitaine Danrit ; éd. ill. par Paul de Sémant





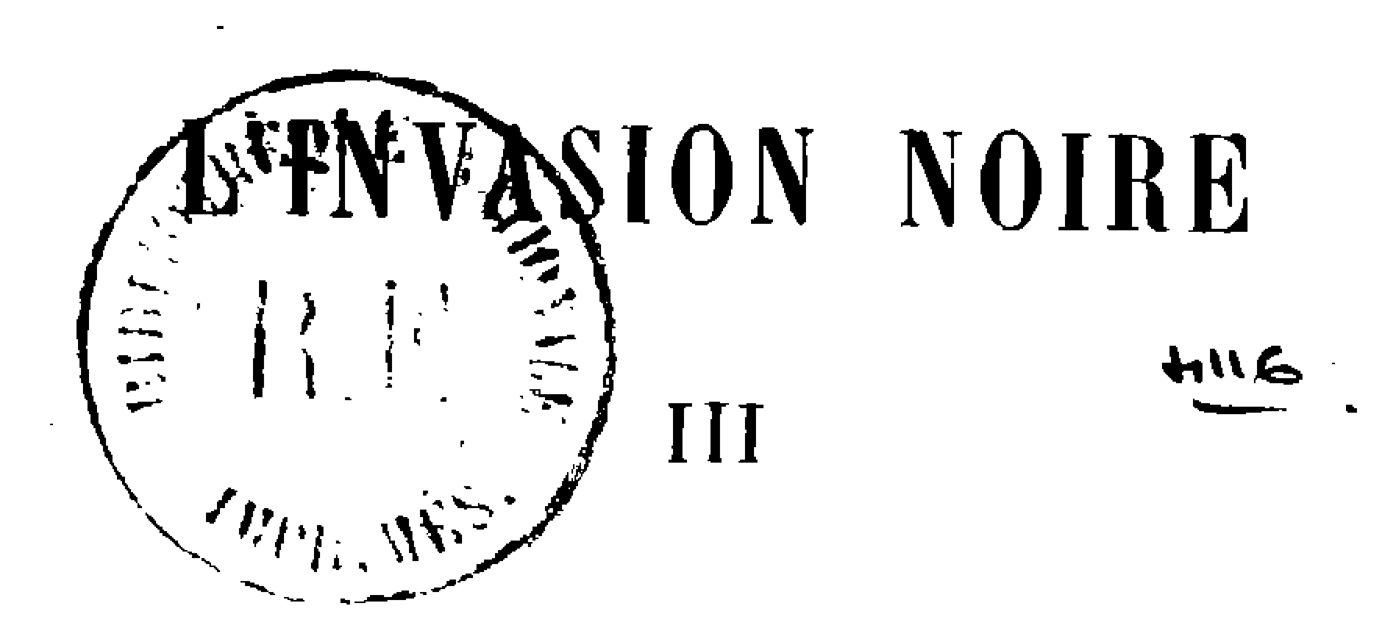


Couvertures supérieure et inférieure
en couleur



ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR, 26, Rue Racine, PARIS.

7398. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 2-13.



L'INVASION NOIRE

III

Ouvrages du Capitaine DANRIT (Commandt DRIANT).

LA GUERRE DE DEMAIN – Dessins et couvertures en couleurs de P. de SÉMANT
Ouvrage couronné par l'Académie française.

I. — **La Guerre de forteresse** . . . . 2 vol.
II. — **La Guerre en rase campagne** . . . . 2 vol.
III. — **La Guerre en ballon** . . . . 2 vol.

DANRIT et de **PARDIELLAN**.

IV. — **Le Journal de guerre du lieutenant Von Piefke**. . . . . 2 vol.
(Contre-partie de la **Guerre de forteresse** racontée par un officier allemand).
Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le vol.

LA GUERRE FATALE (France-Angleterre)-Illustrée par L. COUTURIER
I. — **A Bizerte**. — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . 8 fr.
II. — **En Sous-Marin**. — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . 8 fr.
III. — **En Angleterre**. — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . 8 fr.
Les trois parties en un seul vol., relié . . . . 20 fr.
Le même ouvrage dans la collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le vol.

L'INVASION NOIRE — Illustrée par P. de SÉMANT.
I. — **Mobilisation africaine**. . . . . 1 vol.
II. — **Concentration : pèlerinage à La Mecque** . . . . 1 vol.
III. — **A travers l'Europe** . . . . 1 vol.
IV. — **Autour de Paris** . . . . 1 vol.
Chaque partie ou vol. grand in-8° jésus, broché. 4 fr.
Le même ouvrage (en 3 vol.) dans la collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le vol.

L'INVASION JAUNE — Illustrée par G. DUTRIAC.
I. — **La Mobilisation sino-japonaise**. — 1 vol. gr. in-8°, relié. 7 fr. 50
II. — **A travers l'Europe**. — 1 vol. grand in-8°, relié. . . . . 9 fr. 50
Les deux parties en 1 vol. relié . . . . 15 fr. »
Le même ouvrage en 3 vol. in-18 jésus à 3 fr. 50 le vol.
I. — **La Mobilisation sino-japonaise** . . . . 1 vol.
II. — **Haine de jaunes** . . . . 1 vol.
III. — **A travers l'Europe** . . . . 1 vol.

SÉRIE NOUVELLE DE VOLUMES D'ÉTRENNES

Volumes grand in-8°. — **Illustrations de G. DUTRIAC.**
Prix broché : **10 fr.** — Relié toile, plaques et tranches dorées : **12 fr.**

ROBINSONS SOUS-MARINS — *Cour. par l'Ac. franç.* . 1 vol.
ROBINSONS DE L'AIR . . . . 1 vol.
L'AVIATEUR DU PACIFIQUE . . . . 1 vol.
ALERTE . . . . 1 vol.
Les quatre ouvrages qui précèdent ont paru également en vol. in-18 à 3 fr. 50
AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR. . . . . 1 vol.
ROBINSONS SOUTERRAINS . . . . 1 vol.

CETTE DERNIÈRE SÉRIE EST COMPLÉTÉE PAR :

ORDRE DU TZAR — 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
ÉVASION D'EMPEREUR — 1 vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

LA GUERRE AU VINGTIÈME SIÈCLE

L'INVASION NOIRE

PAR

LE CAPITAINE DANRIT

Édition illustrée par Paul de SÉMANT

TOME TROISIÈME

FIN DE L'ISLAM DEVANT PARIS

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



TROISIÈME PARTIE

FIN DE L'ISLAM DEVANT PARIS

CHAPITRE PREMIER

Devant le Bosphore. — Les murs du harem. — Le mal du pays. — Le docteur Kaddour. — Les nouveaux alliés du Sultan : peste, choléra asiatique, vomito negro. — Essais infructueux. — Une idée de Saladin. — Ballon lointain. — Hékim, chef des eunuques.

Dans son immortelle *Iliade*, Homère nous montre Jupiter environné des dieux de l'Olympe et, la foudre en main, assistant impassible aux luttes héroïques entre Grecs et Troyens.

C'était non loin de là, à quelque distance de cette plaine fameuse, *ubi Troja fuit*, où coule encore le Simois et que domine le mont Ida, c'était non loin de cet observatoire des dieux et des déesses qu'entouré des chefs noirs, impassible et comme nimbé d'une auréole prophétique, Abd-ul-

M'hamed, le Sultan du désert, contemplait les derniers combats, livrés en Asie Mineure.

Il avait gravi, suivi d'une escorte impériale, le Kaisch-Dagh, massif rocheux qui domine de 1.300 pieds la mer de Marmara et, à ses pieds, s'étendait en un ruban sinueux de 600 à 800 mètres de large, le détroit du Bosphore qui, reliant la mer de Marmara à la mer Noire, était le seul obstacle qui séparât maintenant l'Invasion noire de Constantinople.

Constantinople!

A 18 kilomètres dans l'Ouest, son ancienne capitale tout entière s'étalait sous ses yeux, et il ne pouvait en détacher son regard. Sous les feux du soleil couchant qui dorait ses dômes et ses minarets et mettait une teinte rose sur ses terrasses blanches, Stamboul lui apparaissait mille fois plus belle qu'il ne l'avait jamais vue au temps où il en était le maître.

Jamais non plus les rivages d'Europe et d'Asie n'avaient vu pareilles masses humaines se disputer la possession de ce joyau serti à l'extrémité du vieux continent par l'empereur Constantin.

De toutes les collines qui dominent le Bosphore, les colonnes de la Garde noire commençaient à descendre vers le rivage: ici s'allongeant en serpents le long des coulées rocheuses du Mal-Tépé, là se massant en carrés épais où dominait la cavalerie.

La crépitation de la fusillade s'étendait sur un front de plusieurs kilomètres et, les yeux dans sa lunette, Omar suivait avec attention le mouvement de recul des troupes anglaises et russes qui, après trois jours de luttes acharnées, abandonnaient enfin les lignes de défense édifiées sur la terre d'Asie pour couvrir Constantinople.

Le deuxième acte de la lutte, celui qui se jouait en Asie, allait se terminer; après avoir commencé en Afrique par l'expulsion de l'élément européen de tous les rivages, cette lutte s'était poursuivie par l'invasion de l'Asie; elle allait maintenant avoir pour théâtre l'Europe elle-même.

Jusque-là le Sultan n'avait pas eu besoin de grands efforts pour vaincre. Il avait rencontré sur sa route de nombreuses populations musulmanes, dont les unes avaient grossi ses

forces et les autres s'employaient à assurer la subsistance de ses troupes.

Maintenant il allait se heurter directement à l'Europe, et la période ardue de sa marche allait commencer.

En attendant, il concentrait ses armées; l'Asie Mineure regorgeait de ses soldats. Après avoir tenu à distance, sans grande difficulté, les troupes de débarquement que les Russes, sur le rivage de la mer Noire et les Anglais, sur la côte méditerranéenne, avaient installées sur certains points stratégiques importants, il avait assigné aux armées noires leurs quartiers d'hiver.

Partout les populations s'étaient mises à la culture du sol pour lui demander des moissons; des troupeaux immenses arrivaient des hautes vallées de l'Arménie, du Kurdistan et de la Perse; l'Egypte, cet ancien grenier de l'Europe, faisait jaillir des récoltes intensives de sa luxuriante vallée, et le problème le plus difficile, faire vivre ces multitudes pendant leur stationnement prolongé en Asie Mineure, avait été résolu du moins pour quelques semaines.

Le typhus, ce spectre qui suit les armées fatiguées et mal nourries, avait fait son apparition chez les Fellahs et les Congolais; mais il avait rapidement disparu dès que les armées atteintes avaient pu cantonner et se refaire dans les provinces les plus riches de la Turquie d'Asie.

Seuls, le choléra et la fièvre jaune avaient fait de nombreuses victimes dans les rangs des Persans et des Arabes des bords du Tigre. Chose curieuse, les Noirs semblaient réfractaires à ces deux fléaux dont l'un, le choléra asiatique, a son foyer originel dans l'Inde et dont l'autre, la fièvre jaune, encore connue sous le nom de « vomitonegro », avait été le produit de la découverte de l'Amérique. Cette dernière maladie surtout, la plus effroyable et la plus terrifiante, les laissait complètement indemnes, et connaissant leur immunité due sans doute à leur type anthropologique, les nègres avaient acquis de ce chef un redoublement de confiance. C'est parmi eux que les médecins musulmans, recrutés en Asie Mineure et au Caire, choisissaient les infirmiers préposés à l'enfouissement des morts.

Par un bonheur extraordinaire qui avait frappé singuliè-

rement les imaginations, la Garde noire avait été jusque-là préservée de l'un ou de l'autre de ces fléaux. Soit qu'elle fût nourrie avec plus de soin, soit qu'elle se composât d'hommes robustes, élite des tribus africaines, elle avait merveilleusement résisté à toutes les fatigues, et son effectif, encore accru par des enrôlements enthousiastes pendant la marche de Syrie sur la mer de Marmara, s'élevait à cette heure à 480.000 hommes dont 110.000 de cavalerie.

A ce noyau choisi, le Sultan avait assigné pour objectif Constantinople elle-même; il l'avait concentré, son infanterie en première ligne, dans la presqu'île de Scutari où avaient été rassemblés tous les approvisionnements nécessaires, et il avait disposé sa cavalerie dans les pâturages du fleuve Sakaria et du golfe d'Ismid, où se mirent les ruines de Nicomédie.

C'était donc ce premier torrent de l'Invasion noire que le Sultan avait sous les yeux, à cette heure où son œil d'aigle embrassait la réalisation de son premier désir et où, rêveur et semblant ne rien entendre autour de lui, il ne quittait pas du regard la vaste tache blanche de Stamboul, dont la ligne magnifiquement accidentée ondulait entre le ciel et l'eau.

Que de souvenirs s'agitaient sous ce crâne olympien! Que revoyait-il dans le passé? les cérémonies du Selamlik, ses visites du vendredi à la mosquée de Sainte-Sophie, au milieu d'une foule immense; ses réceptions luxueuses, toute une armée de fonctionnaires à genoux devant lui.

Rien de tout cela!

Appuyé sur l'épaule d'Omar, il semblait hypnotisé par un point de ce vaste panorama, et celui qui eût pu lire dans son âme y eût trouvé le nom que, depuis dix-huit ans, il avait défendu de prononcer devant lui : celui de la sultane Hézia.

Car elle était là, dans ce grand bâtiment qui découpait ses longues murailles crénelées sur des rideaux de térébinthes et de cyprès. C'était là, à la pointe du sérail, au delà de l'eau bleue dont le courant rapide lave ses murailles mystérieuses qu'était le harem, là qu'Abd-ul-M'hamed avait passé ses meilleures heures de règne auprès de sa Circassienne favorite, mère d'Omar; là enfin qu'elle s'était donnée à l'usurpateur derrière les fenêtres treillissées et les grillages verts.

Ses poings se crispèrent, ses yeux eurent des lueurs fauves à l'évocation de ce passé d'angoisse, et Omar qui, du doigt, lui montrait à ce moment les dernières compagnies anglaises disparaissant derrière le Champ des morts de Scutari, reconnut dans son regard la flamme des mauvais jours. Il n'eut pas de peine à deviner la nature de l'émotion qui étreignait son père et soudain son cœur se serra : une sueur froide perla à ses tempes.

Absorbé par le souci de la conduite des troupes, car il avait pris depuis peu le commandement direct de la Garde, que le roi des Monbouttous était incapable d'exercer plus longtemps, il avait perdu de vue l'échéance terrible, et cette échéance il y touchait maintenant.

Le Sultan allait-il mettre à exécution ses effrayantes menaces? Il connaissait assez son père pour n'en pas douter un instant; depuis la visite de l'officier turc, qui lui avait promis de veiller sur elle, il n'avait plus reçu de la sultane qu'une seule lettre; c'était à Antioche : elle écrivait à son petit Omar qu'elle ne vivait plus que pour lui, plus captive que jamais, mais espérant malgré tout le revoir un jour. Elle ignorait tout de la secousse qui ébranlait la moitié du monde. Le harem est un asile où ne pénètre aucun bruit du dehors, et sous l'œil soupçonneux des eunuques, Nubar le caïmakan, dévoué au jeune prince, n'avait jamais pu l'entretenir que quelques secondes.

L'eût-il pu d'ailleurs, il avait reçu d'Omar l'ordre de ne pas troubler sa tranquillité, et étendue sans doute sur des coussins de soie, au pied des fontaines jaillissant dans leurs vasques de marbre et des orangers en fleurs, la Sultane était loin de se douter qu'à cette heure le Maître de jadis, maintenant tout près du sérail, cherchait par quels moyens il allait percer jusqu'à elle.

— Qu'on dresse le camp ici! dit le Sultan.

C'étaient les premières paroles qu'il prononçait depuis plusieurs heures. Le Khaznadar-el-Kebir (chef des intendants) fit observer qu'une luxuriante villa abandonnée par un consul anglais, dans les ombrages de Semen-Déré, derrière le massif du Kaisch-Dagh, avait déjà été aménagée pour Sa Hautesse, qu'elle y serait beaucoup mieux pour se remettre de ses fatigues, etc...

Mais le Sultan fronça le sourcil.

— Ma tente ici... où je suis! répéta-t-il.

Et le chef des services administratifs de l'armée musulmane s'inclina profondément, devenu muet, car il savait que le Maître ne répétait jamais un ordre trois fois.

Des serviteurs s'ébranlèrent, des tapis furent déroulés, une file de chameaux escalada les pentes et, deux heures après, sur l'étroit plateau du Kaisch, couronné de tamarins, le camp du Sultan était dressé, dominant de son croissant toute la presqu'île de Scutari, la mer de Marmara et la légion du prophète.

Tout autre avait été l'impression produite par la vue de Constantinople sur les deux officiers français. Ils avaient devancé l'escorte du Sultan pour arriver plus vite sur la montagne, de Melval sur son coursier Mordjan et Zahner ayant beaucoup de peine à le suivre sur un cheval syrien; et lorsque le merveilleux panorama de la Byzance moderne se déroula devant eux, ils sautèrent à terre et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Constantinople!

— La liberté!... la liberté!...

— Pas encore, répondit Melval, le bras tendu vers Constantinople : il nous faut d'abord entrer là et ce ne sera pas facile, regarde.

— Bah, dit Zahner, en parcourant d'un regard la ligne des cuirassés à l'ancre dans le détroit, il n'y en avait pas davantage à Bab-el-Mandeb; le bras de mer était vingt fois plus large et des millions de nègres ont passé quand même.

— C'est vrai, mais chat échaudé craint l'eau froide, et je crois que la surveillance sera telle autour de ces bâtiments que les torpilles du Sultan n'auront aucune prise sur eux. Et d'ailleurs, a-t-il encore des torpilles?

— Probablement non, dit Zahner, ni torpilles ni chimiste pour en fabriquer, puisque tu as supprimé Zérouk; il lui faudra donc trouver autre chose, mais il trouvera, j'en suis sûr et il passera. S'il ne peut arriver par terre ni par mer, il arrivera autrement, quand il devrait monter dans la machine de ce gueux de Saladin...

De Melval se retourna brusquement comme si une vipère l'eût piqué au talon.

Au loin, dans la direction d'Ismid, le *Tzar* se détachait en noir sur l'azur du ciel, gros comme une escarboucle.

— On dirait que ce misérable est revenu tout exprès, dit-il, car, depuis quinze jours, nous n'avions pas revu son maudit ballon et j'étais presque tranquille.

— Il ne m'a pas pardonné sa raclée de Khartoum, mais il doit se méfier, car à la prochaine occasion, il en recevrait un duplicata; c'est un rude gredin. Tu crois toujours qu'il a cherché à tuer Nedjma?

— J'en suis persuadé; aussi, tu as pu le remarquer, depuis cette nuit où il a tué Alima, la pauvre petite négresse de Mata, je ne laisse plus jamais Nedjma dans ma tente qu'il connaît trop bien; je l'éloigne du camp, ce qui est plus facile, depuis que nous sommes en Asie Mineure où nous couchons dans des maisons, et je suis bien tranquille à son sujet, car Mata, qui s'est attaché à moi comme un chien, la veille mieux que je ne la veillerais moi-même.

— Pauvre nègre! lui si gros, si fort, il est devenu d'une maigreur depuis ce soir-là!

— Et on croit que les peuples civilisés ont le monopole de la passion; que les noirs aiment comme des brutes, comme des animaux, quelle erreur!...

— Si j'étais à la place de Saladin, fit Zahner, je ne serais pas tranquille : j'ai surpris dans les yeux de Mata, quand il fixe le ballon, des regards chargés d'une haine effroyable, et un soir que l'aérostat était près de nous, je l'ai vu derrière un palmier, ne se croyant pas observé, examiner le mode d'attache de l'ancre avec une attention extraordinaire; il doit rouler dans sa grosse tête crépue quelque vengeance atroce.

— Ce n'est pas moi qui l'en dissuaderai; quelle immonde canaille que ce traître! Et dire que, lui aussi, attend la chute de Constantinople avec impatience.

— C'est vrai : le Sultan lui a promis le commandement d'une armée, dès qu'il aurait mis le pied en Europe.

— Et ce sera un dangereux adversaire; mais, fit Zahner, j'y songe, si nous le supprimions, ce gaillard-là, avant de regagner la France?

— Impossible, mon brave ami, ne t'en souviens-tu pas?

— Et qui donc s'y opposerait, voyons? la veille de notre départ...

— Ma parole, mon pauvre ami, toujours ma parole! Ah! le Sultan savait bien ce qu'il faisait en nous la demandant ; mais c'est égal, un jour ou l'autre il se fera prendre : quand nous serons partis, nous serons dégagés de tout serment à son endroit, et si jamais Saladin et son ballon passent à ma portée... je ne les raterai pas...

— Oui, mais quand? fit Zahner tendant le poing vers l'aérostat.

Et ils se turent, reportant leurs regards vers Stamboul, dont les lumières s'allumaient une à une pendant que les projecteurs électriques des vaisseaux commençaient à fouiller toutes les anfractuosités du rivage.

La nuit arrivait rapidement : la fusillade avait cessé partout et le canon de la flotte ne tirait plus que de loin en loin.

Cependant la tente du Sultan avait été orientée de telle sorte que la porte en fût tournée vers Constantinople, et, accroupi sur une natte, Abd-ul-M'hamed avait repris sa contemplation, le chibouk aux lèvres.

Un homme se dressa devant lui, il portait le costume européen et le fez turc; maigre et osseux, il semblait flotter dans sa longue redingote noire.

Deux Soudanais se précipitèrent pour l'écarter : d'où sortait-il? Personne ne l'avait vu arriver.

Il était sans armes, le Sultan fit un signe et le Turc s'allongea sur le sol, les mains levées au-dessus de sa tête.

— Qui es-tu? demanda Abd-ul-M'hamed.

— Ne me reconnais-tu pas, Maître?

Un Soudanais approcha une torche et le Sultan dévisagea un instant cette figure parcheminée, dans laquelle les yeux noirs, très renfoncés, s'abritaient sous des lunettes d'or.

Et au bout d'un instant :

— Je t'ai vu quelque part, souvent même, c'est certain; mais l'âge et l'éloignement ont affaibli ma mémoire. Nomme-toi!

— Je suis ton ancien médecin.

— Kaddour! s'écria le Sultan, et ses yeux brillèrent. Kaddour! toi ici, mais d'où viens-tu?

— De Salonique, où l'usurpateur m'avait exilé. Dès que j'ai appris ta venue j'ai traversé la mer Egée, débarqué sur

la côte en face de Ténédos et je te rejoins enfin... veux-tu de moi?

— Si je veux! s'écria le Sultan, certes, et je te rends ton poste auprès de ma personne, jusqu'à ce que tu reprennes ton service de jadis au palais.

— Omar! appela le Sultan, voilà Kaddour, l'ancien médecin de la Porte, un fidèle parmi les fidèles; il t'a soigné quand tu étais malade, avant d'aller à Saint-Cyr, te souviens-tu de lui?

Omar regarda le nouveau venu d'un air soupçonneux.

— Comment as-tu pu franchir la croisière anglaise qui couvre la mer Egée? demanda-t-il.

Le Turc regarda autour de lui, fouilla dans les poches de sa redingote et baissant la voix :

— Entrons dans la tente, dit-il, ce que j'ai à te dire ne doit pas être entendu.

Et quand tous trois furent seuls à l'intérieur, les portières rabattues :

— Ce sont les Anglais eux-mêmes qui m'ont débarqué, dit-il, lis.

Et il tendit au jeune prince un papier sur lequel Omar lut en anglais :

« Un sauf-conduit est accordé au docteur Kaddour, fidèle
« sujet de Sa Majesté Britannique, pour aller de Salonique à
« Kum-Kaleh (Dardanelles). Le gouverneur de cette forte-
« resse, sir Edwards May, lui facilitera le passage de nos
« lignes. Mission secrète de Sa Hautesse le Sultan Mourad.
« Donné à bord de l'*Agamemnon*, le 18 avril 19.....

« Admiral GREEN,

« Commandant des forces anglaises de terre et de mer
« en Méditerranée et Turquie. »

— Et cette mission secrète? demanda le Sultan dont le sourcil se fronça.

— Ne la devines-tu pas, Maître? demanda le vieux Turc.

— Si, je la devine; une mission de Mourad avec les Anglais comme intermédiaires ne peut être qu'une tentative d'assassinat.

— Tu l'as dit!

— Sur moi?

— Sur toi et sur ton fils, sur tes principaux chefs, si je le pouvais, m'a expliqué le grand vizir Youssef.

— Ah ! c'est le grand vizir, c'est Youssef lui-même qui t'a donné des instructions?

— Très détaillées; elles se résument d'ailleurs dans l'emploi de cette petite bouteille.

Et du fond de son fez, où l'on n'eût guère songé à chercher quoi que ce fût, Kaddour tira une petite fiole, très plate, en verre épais comme celui des flacons de parfums orientaux; le tube très étroit était rempli d'une liqueur légèrement rosée.

— Voici, dit Kaddour élevant la fiole au-dessus de sa tête, le poison le plus anciennement connu de tous les poisons, car les prêtres égyptiens l'obtenaient par distillation des feuilles du pêcher; aujourd'hui extrait du cyanure de mercure, il est l'acide cyanhydrique, le plus violent de tous les toxiques connus. Une seule goutte dans la boisson qui te désaltérera tout à l'heure et un accès de tétanos t'enlèverait en quelques minutes; une seule goutte sur la muqueuse de ta langue et ton cœur battrait à coups précipités pendant quelques secondes pour s'arrêter subitement glacé par la mort.

Il y eut un moment de silence. Le Sultan regardait la bouteille, l'œil fixe, les sourcils froncés.

— Qui est venu te proposer cette mission? demanda Omar.

— Un juif de Salonique me sachant pauvre et connaissant les fonctions que j'avais remplies auprès de toi jadis; il en a parlé d'abord au consul anglais qui m'a fait conduire à Constantinople. C'est là que le grand vizir m'a expliqué ce qu'on attendait de moi : « Aucun autre, me dit-il, ne pourrait « approcher le Sultan, toi tu le pourras sans peine ».

— Et tu as accepté?

— Sans hésiter, pour deux raisons : la première, c'est que j'ai vu dans cet événement amené par Dieu un moyen de me rapprocher de toi et de t'offrir à nouveau mon dévouement et mes services; la seconde, c'est que j'ai lu clairement dans le regard de Youssef l'intention bien arrêtée de me faire étrangler au sortir de l'entrevue, s'il avait un doute sur mon acceptation.

— Tu as bien fait et tu es un fidèle serviteur, dit le Sultan; d'ailleurs si tu avais refusé on en aurait trouvé un autre qui

eût accepté et peut-être réussi. Après tout, cette tentative est des plus naturelles; ils ont raison de chercher à se débarrasser de moi par tous les moyens; moi-même j'en prépare d'étranges pour me débarrasser d'eux. Les Anglais sont passés maitres dans ces sortes d'expéditions pour l'assassinat où l'on ne risque pas grand'chose; patience, mon tour va venir, maintenant donne-moi ce flacon.

— Il est bien dangereux de le garder avec toi, fit Kaddour.

— Sois sans crainte, je le mettrai en lieu sûr, mais si je retrouve ton grand vizir, il me serait particulièrement agréable de l'expérimenter sur lui-même.

— Tu le retrouveras!

— Non, s'il parvient à fuir.

— Ni lui, ni Mourad, ni aucun des ministres infidèles ne t'échapperont...

— Comment le sais-tu?

— J'ai conservé au palais un ami, le plus sûr des amis: c'est l'ancien chef de tes eunuques, le vieil Hékim.

— Celui qui était si grand et si maigre? dit Omar.

— Oui, il a maigri encore : il a perdu son titre, mais on l'a conservé comme serviteur au harem de Youssef, et le jour où il a appris ton approche, il a ourdi dans le palais même un complot qui réussira.

— Et qui consiste?...

— A s'emparer de Mourad et de tous les siens le jour où tu entreras dans la ville et à les enfermer dans le souterrain, que seul Hékim connaît, au-dessous de la salle du trône.

— Par Mahomet! s'écria le Sultan, si Hékim mène à bien ce projet, je lui rends dix fois plus d'honneurs et de biens qu'il n'en possédait autrefois.

— Il m'a dit de t'assurer de son dévouement absolu; s'il échoue ou s'il est pris vivant avant d'avoir mis son projet à exécution, il mourra sans une plainte, en bon musulman.

— Allons, dit le Sultan, dont le visage se dérida, tout est en bonne voie, mes fidèles sujets sont avec moi et jamais les Européens ne réussiront à se maintenir dans ce milieu hostile, malgré leurs canons et leurs vaisseaux. Maintenant il faut précipiter les événements, je veux avant un mois être à Constantinople et commencer aussitôt la réorganisation de l'armée turque.

— Avant un mois, fit Kaddour...

— Oui, crois-tu la chose impossible ?...

— Impossible, non, car tu as prouvé, Maître, que ce mot t'était inconnu; mais il y a plus de 150.000 soldats russes dans la ville, 38 cuirassés anglais avec plus de 500 canons et 20.000 hommes d'équipage à leur bord; les forts anciens et nouveaux sont armés de 800 pièces de gros calibre; de plus il arrive encore tous les jours des troupes russes des Balkans. Je me suis procuré tous ces renseignements avant de repartir de Constantinople pour Salonique, où je demandai à revenir prendre mes dernières dispositions avant d'agir.

— Eh bien, dit le Sultan, je veux qu'avant quinze jours toutes ces forces si imposantes soient en désarroi, qu'avant trois semaines elles soient en fuite ou désorganisées, et plus je vais, plus je crois que Dieu m'envoie les instruments dont j'ai besoin à l'heure même où ils deviennent nécessaires. Toi-même, Kaddour, n'es-tu pas un de ces instruments?

— Dispose de moi, seigneur !

— Je suis fatigué par la longueur de ma course d'aujourd'hui. Omar va t'expliquer ce que j'ai ordonné à Mohammed-Agatsh, le chef de nos médecins; il conservera son titre, toi tu redeviens le médecin attaché à ma personne.

— Merci, merci, Maître, dit le vieux Turc; là était toute mon ambition.

— Viens dans mes bras, mon vieux serviteur... si Dieu permet que je vive pour le triomphe de sa cause, ta besogne sera facile. S'il a marqué la limite de ma vie, tous tes efforts seront vains; mais je n'en remets pas moins entre tes mains le dépôt d'une existence précieuse à l'Islam, et ta place sera un jour à mes côtés à la droite d'Allah.

— Maître, répondit Kaddour, mon bon Maître, je suis déjà payé de mon dévouement par le bonheur de te retrouver, et les Européens sont fous s'ils se figurent qu'un vrai croyant peut devenir un traître. Seulement, je te le répète, prends bien garde au flacon que tu tiens...

Le Sultan regarda encore une fois la liqueur transparente, et se tournant vers Omar...

— Qu'adviendrait-il si on avalait tout le contenu du flacon ?

— On n'aurait pas le temps de l'avaler tout entier, dit le

vieux Turc, on tomberait instantanément foudroyé, tant est rapide l'intoxication à travers le système artériel.

— C'est bien !...

Et le Sultan glissa dans un des plis de son turban le redoutable poison...

. . . .

Zahner et de Melval descendaient vers Semen-Déré en tenant leurs chevaux par la bride, à cause de la rapidité des pentes. Ils étaient remplis tous deux de la même idée : en finir au plus tôt avec cette existence errante, retrouver la civilisation.

Et quand de Melval, ayant franchi la porte de la villa abandonnée, devant laquelle Mata veillait étendu, eut serré dans ses bras Nedjma toujours craintive pendant son absence, ce fut avec une expression d'impatience plus fébrile que d'habitude qu'il lui dit :

— Ah ! ma petite étoile, quand donc pourrai-je t'emmener dans mon beau pays de France ?

— Moi aussi, dit-elle en plongeant ses beaux yeux bruns dans ceux de son ami : moi aussi, j'ai soif de repos ; je rêve une patrie où l'on puisse dormir sans crainte et vivre sans se cacher ; ce soir encore j'ai vu, non loin d'ici, l'étendard vert de Mounza ; il rôdait de ce côté et pourtant son armée est campée sur les collines, vers la mer, là-bas ; il me cherchait sans doute. Oh ! Lioune ! Lioune ! quand donc pourrai-je t'aimer sans trembler sans cesse ! quand partirons-nous ?

— Bientôt ! dit-il.

Mais ce mot, il le disait sans conviction ; il touchait au port, c'est vrai ; mais plus il y réfléchissait, plus il voyait l'impossibilité d'y entrer. Malgré les succès extraordinaires dont il avait été témoin jusque-là, et le recul des troupes européennes sur le Bosphore, il lui semblait lire sur cette porte d'accès de l'Europe la phrase biblique : « Tu n'iras pas plus loin ».

Si quelques jours après il eût pu voir en conférence le docteur Kaddour et Mohammed-Agaisch, médecin en chef du quartier général musulman, s'il eût pu se douter des moyens dont ils préparaient la mise en œuvre pour réaliser le désir du Maître et lui ouvrir les portes de Constantinople, il eût eu plus que jamais ce désir de la liberté, et se

fût aperçu qu'il ne se trompait guère en disant « bientôt ».

. . . .

C'était dans le grand caravansérail de Bulghurgi-Kjoi. Depuis plusieurs jours les Arabes atteints de maladies épidémiques y étaient recueillis par ordre du Sultan et transportés à dos de chameau à la suite de la Garde noire, dont un cordon sanitaire très rigoureux les isolait.

Trois ou quatre cents seulement avaient pu être réunis là jusqu'à ce jour à cause des difficultés de transport et installés dans les vastes salles du fondouk, où des caravanes entières, arrivant de Syrie, trouvaient jadis l'hospitalité pour la nuit.

Mais le nombre allait en augmenter rapidement, car des ordres avaient été envoyés aux chefs des armées contaminées, et ils allaient évacuer sur ce point ceux de leurs malades qui ne pouvaient supporter les fatigues de la route.

C'était, il est vrai, créer là un foyer de contagion redoutable, et les deux médecins, dénués de tous les médicaments qui leur eussent permis d'opérer sans danger pour le voisinage, acide phénique, sublimé, etc., ne se dissimulaient pas le terrible danger qu'ils faisaient courir aux troupes les plus proches; mais leurs observations les confirmaient de plus en plus dans cette conviction que les Noirs étaient réfractaires au choléra asiatique et surtout à la fièvre jaune; d'ailleurs, en veillant à l'observation rigoureuse des prescriptions d'Omar, pour que le cordon sanitaire qui les isolait fût impénétrable de l'intérieur à l'extérieur, ils comptaient éviter la propagation du fléau.

Ils allaient du reste se hâter d'agir.

Et un soir, une agitation inaccoutumée régna à la porte du caravansérail que des ifs et des cyprès faisaient ressembler à un immense sépulcre.

Tous les malades qui pouvaient se traîner encore en sortaient silencieusement.

Les pestiférés venaient presque tous de Bagdad, de Bassorah et des bords du Chott-el-Arab.

Les cholériques étaient en grande partie des Égyptiens, des fellahs pauvres que les exactions anglaises avaient depuis longtemps condamnés à une vie misérable, dans les régions fiévreuses de le vallée du Nil.

Sous la direction de cavaliers turcs connaissant tous les sentiers, la funèbre caravane se dirigea vers Scutari.

Elle atteignit sans encombre, au nord de la ville, une petite crique sur le Bosphore, abritée de la lumière électrique des bâtiments anglais par un groupe de bananiers; plusieurs caïques attendaient et les misérables victimes y furent empilées, puis à force de rames, leurs équipages essayèrent de passer, pour déposer sur l'autre bord leur horrible cargaison.

Mais on veillait à bord des vaisseaux anglais et à peine les barques avaient-elles pénétré dans les eaux des bâtiments que des canots à vapeur se détachèrent des cuirassés pour leur donner la chasse.

Ils n'eurent pas de peine à les entourer et à les arrêter, s'attendant à trouver à leurs bords des émissaires du Sultan portant aux fidèles de la ville des instructions ou des encouragements.

Mais il est impossible de décrire la stupeur des marins anglais en voyant soudain d'inoubliables fantômes se dresser au fond des barques et rassemblant leurs dernières forces, se jeter sur eux pour les étreindre dans un mortel embrassement. D'abord ils ne comprirent rien à cet envahissement d'hommes sans armes, s'accrochant à eux et les mordant comme des bêtes fauves. Mais sous la lueur des projections électriques, ils virent les bubons, les taches noires de la peau, les écumes sanglantes et les yeux vitreux de ces revenants dont la mission suprême était de semer la mort autour d'eux.

Alors ce fut une lutte atroce : à grands coups de sabre et de hache, les Européens tentèrent de se débarrasser des tentacules empoisonnés qui se collaient à leurs membres et, dans cette lutte nocturne, les vainqueurs payèrent chèrement leur victoire. Car trois jours après, deux cuirassés à tourelles quittaient le Bosphore et disparaissaient du côté des Dardanelles : le choléra était à leur bord.

Mais ce n'était qu'un résultat partiel et totalement insuffisant. C'est à Constantinople même que le Sultan avait voulu répandre la contagion, dût-il tuer la moitié de la population, et quand on lui apprit le lendemain que pas une des barques remplies de malades n'avait pu franchir le détroit, il entra dans une colère insensée.

— Mais alors, s'écria Abd-ul-M'hamed en écartant, les poings crispés, la porte de sa tente... que faire!... que faire!...

Il s'interrompit soudain : Saladin était devant lui, et avait entendu sa dernière phrase.

Le traître s'accroupit, baisa le bas du burnous du Sultan et se relevant, le regard assuré :

— Maître, dit-il, si tu me laisses faire, dans quinze jours tu entreras dans cette ville.

Le Sultan eut un éclair dans le regard; que faisait là ce chien? sans doute, profitant de la terreur quasi-religieuse qu'il répandait autour de lui, il avait pu s'approcher de la tente, sans être arrêté par les Soudanais de garde et avait entendu les exclamations de rage et de désespoir d'Abd-ul-M'hamed arrêté en plein triomphe.

Mais Saladin, l'air tranquille et affirmatif, répéta :

— Dans quinze jours, trois semaines au plus tard...

— Et comment feras-tu? demanda brusquement le Sultan.

— Tu le demandes, maître? mais en transportant dans la ville avec mon ballon ces fléaux qui ne peuvent franchir le Bosphore. Comment n'as-tu pas pensé à moi?

— Mais parce que tu n'as pu encore, malgré tous tes efforts, entrer en communication avec mes fidèles de la ville; parce que les canons anglais t'obligent à te tenir à une hauteur considérable et t'empêchent de descendre; parce qu'enfin je ne veux pas que tu compromettes ta machine qui me sera encore utile plus tard.

— Mais, je puis, sans rien risquer, remplir cette mission.

— Comment cela?

— D'abord en l'exécutant la nuit, ce qui me permet de monter beaucoup moins haut. C'est demain la nouvelle lune et le ciel est nuageux; à 600 mètres au-dessus de la ville je ne serai pas remarqué, les Anglais n'ayant pas encore songé à diriger vers le zénith leurs projections électriques.

— Bon; mais comment débarqueras-tu les pestiférés, comment?

— Je n'ai pas besoin de les débarquer, je n'ai qu'à les laisser tomber...



Les Anglais virent soudain d'inoubliables fantômes se ruer sur eux. (Page 15.)

— Mais oui, père! s'écria soudain Omar, pourquoi emporterait-il des malheureux encore vivants; il n'a qu'à charger sa nacelle de morts : ils ne manquent pas...

On le voit, les notions de civilisation que le fils du Sultan avait jadis reçues dans les écoles européennes s'étaient singulièrement atrophiées. Les procédés sauvages de son père lui paraissaient maintenant naturels, et les effroyables excès auxquels il s'associait ainsi lui semblaient justifiés par la grandeur du but.

Le Sultan reprit après un instant de réflexion :

— Combien peux-tu enlever de cadavres en une seule fois?

— En me débarrassant d'une partie de mon lest, je dispose d'une force ascensionnelle de 6.000 kilogrammes environ, ce qui me permet d'enlever quatre-vingts corps de 75 kilogrammes chacun.

— Et combien peux-tu faire de voyages dans une nuit?

— Je puis aller et revenir vingt fois très certainement.

— De sorte que si on te préparait une charge de quinze à seize cents cadavres, demain ils seraient au milieu de la ville.

— Oui.

— Et pourrais-tu en laisser tomber une partie au milieu des forts qui dominent la ville du côté de l'Occident?

— Aussi facilement que dans la ville même, à condition de les avoir reconnus dans la journée.

— Alors, en deux nuits, tu peux infester Constantinople de trois mille cholériques et pestiférés?...

— Je le puis.

— Et tu ne crains rien pour toi de tous ces contacts?

— Non, car je ne les mettrai pas dans la nacelle, leur maniement serait trop dangereux; tu donneras des ordres pour qu'ils soient attachés par les pieds, à des cordes assez longues, par bouquets de cinq ou six. J'en ferai une couronne suspendue au bordage, et je n'aurai qu'à couper les cordes pour me débarrasser de ma cargaison.

— Mais, objecta le jeune prince, le ballon délesté d'un pareil poids fera des bonds désordonnés vers les étoiles?

— Non, parce qu'en même temps je diminuerai le volume du double cône en aplatissant le soufflet de jonction et que, de plus, je puis, avec la grande soupape, perdre autant de gaz qu'il sera nécessaire.

— Tu as tout prévu, dit le Sultan, ne perdons plus une minute; va te préparer, fais ta reconnaissance préalable et la nuit prochaine tu trouveras au caravansérail, deux heures avant la tombée de la nuit, le nombre de morts convenu.

— Ils seront à l'avance attachés avec des cordes?

— Tout sera prêt comme tu l'as dit.

— Et si je réussis? demanda l'interprète après un instant de silence.

— Ah, oui ! donnant, donnant ! Que veux-tu en dehors de ce que je t'ai promis déjà ?

— Je ne veux rien autre ; mais je désire être maintenant certain d'avoir ce commandement promis et je désire aussi que tu me donnes une armée destinée à opérer en France.

— Pourquoi en France ?

— Parce que c'est dans ce pays surtout que je veux me venger.

— C'est entendu... va !

Saladin s'éloigna à reculons ; une joie brutale se lisait sur sa dure physionomie et il murmura en s'en allant :

— Enfin !...

. . . .

Le spectacle de cette opération sans précédent dans l'histoire du monde fut d'un macabre dont rien ne peut donner une idée.

Le soleil se couchait au fond de la Corne-d'Or lorsque, revenant de son excursion de reconnaissance, Saladin s'arrêta à 20 mètres au-dessus de la terrasse du funèbre caravansérail ; sa cargaison de cadavres l'y attendait, et, pour la compléter, car on n'avait pu aller chercher au loin ceux qui avaient succombé dans la journée, les médecins arabes avaient fait attacher avec les autres quelques vivants arrivés à la dernière période de la maladie.

C'était un effroyable charnier : amoncelés par paquets de huit, déjà raidis et zébrés de plaques noirâtres, les pestiférés surtout étaient hideux. Une odeur de pourriture, bien connue de ceux qui ont visité les hôpitaux de cholériques, montait vers la nacelle où Saladin, inondé d'acide phénique des pieds à la tête, achevait ses préparatifs d'arrimage.

Autour de la couronne en acier qui servait de pied à la balustrade, il disposa dix gros crochets largement ouverts : à l'aide d'une cordelette attachée en un point convenablement choisi, il comptait faire basculer le crochet et dégager la corde qui y prenait appui.

Successivement les chapelets humains furent suspendus à ces crochets et, quand la nuit fut noire, l'interprète déchargea l'aérostat d'une partie de son lest, et se mit en

devoir de donner au soufflet du ballon toute l'ampleur qu'il était susceptible de prendre.

Au bout d'une heure de cette manœuvre à laquelle collaboraient les deux indigènes du Soudan, que Saladin avait pour compagnons de voyage depuis trois mois, le *Tzar* s'enleva, emportant avec lui sa charge effrayante et disparut dans le noir des nuages, pendant que les noirs qui avaient aidé à la manipulation des morts se précipitaient à genoux, croyant voir transporter dans le Paradis de Mahomet les corps ainsi suspendus.

Quelle dut être la stupeur des habitants et de la garnison de Constantinople pendant cette nuit où, projectiles d'un nouveau genre, huit cents cadavres s'abîmèrent sur les places, dans les rues et sur les terrasses des maisons et des monuments !

Ce fut, le lendemain matin, une véritable stupeur; brisés, hideux, convulsés, les cholériques et les pestiférés s'étalaient un peu partout; et les habitants comprirent quels bruits de chutes étranges avaient frappé leurs oreilles pendant la nuit.

Pour comble d'horreur, les chiens, qui pullulent à Constantinople, où ils font le service de la voirie en dévorant toutes les ordures, les chiens avaient cru à une aubaine tombée du ciel pour eux, et déjà la plupart des corps déchiquetés avaient semé de tous côtés des lambeaux, qui devenaient autant de semences contaminées.

Le soir même de ce premier jour, des milliers et des milliers de Turcs se précipitaient aux portes creusées dans la muraille de Bajazet et quittaient Constantinople.

La nuit suivante, une nouvelle pluie de corps décomposés et purulents s'abattit dans les forts, les ouvrages et les lignes avancées, terrifiant les sentinelles qui voyaient tourbillonner dans les noires profondeurs du ciel ces aérolithes aux formes humaines, aux membres brisés, aux visages livides.

Alors, la terreur devint générale.

Les troupes rivées à la défense de la ville allaient bientôt rester seules dans cette immense cité, seules avec les Juifs, les Arméniens et les Grecs, qui n'avaient pas voulu quitter Péra et Galata. L'effroyable malpropreté de certains quartiers se joignit aux bacilles apportés par le *Tzar*, et, en

quelques jours, une effroyable contagion se déclara dans ces faubourgs de Constantinople.

En vain les Russes, pour isoler la ville même, coupèrent les trois ponts qui, jetés sur la Corne-d'Or, la reliaient à Galata; en vain ils obligèrent, à coups de bâton et de baïonnette, les habitants à enterrer ces restes pourris, édictèrent de sévères prescriptions d'hygiène et firent affluer à Constantinople les antiseptiques les plus énergiques : l'accumulation de trois mille cadavres, leurs lambeaux répandus dans tous les coins, la dépression morale provoquée sur les troupes européennes par ce procédé que jamais peuple sauvage n'avait songé à employer, tout conspirait contre la malheureuse garnison de Stamboul.

Bientôt ce fut la fièvre jaune qui fit le plus de victimes : de la ville elle gagna rapidement les forts extérieurs, épouvantant les soldats par ses hideuses manifestations, ses vomissements noirâtres, la teinte safranée qu'elle donnait à la peau. De la population la panique se répandit dans l'armée et atteignit les vaisseaux, qui n'eurent plus qu'un souci, s'isoler du rivage et échapper à la contagion.

Le vingtième jour, trouvant que l'évacuation ne se produisait pas assez vite, Saladin fit un nouveau voyage au-dessus de la ville, celui-là par un clair de lune splendide; et la terreur des soldats russes fut extrême en voyant une nouvelle pluie de cadavres s'abattre dans les rues désertes.

Déjà la vieille cité de Mahomet II ressemblait à une nécropole.

Ce fut le dernier coup.

Un soir, une lueur apparut au-dessus du palais de Seraï Bournou et ses toits chinois, ses kiosques treillagés s'allumèrent, mettant un rideau rouge sur lequel se détachèrent les cyprès, les pins parasols et les platanes de ses jardins.

Puis le feu gagna la mosquée du sultan Achmet, dévorant sa coupole et ses six minarets pareils à des mâts d'ivoire; il lécha et envahit Sainte-Sophie dont le dôme byzantin, bâti sur d'épais contreforts blancs et roses, disparut bientôt après dans un grandiose embrasement, la mosquée de Bayezid, d'où s'échappèrent comme des nuages blancs les milliers de colombes qui y pullulaient depuis plusieurs siècles, la Suleimanieh dont la coupole ressemblait à un casque d'acier, enfin la tour du Séraskier dont les épaisses

murailles résistèrent et maintinrent debout, au milieu de l'effondrement général, cette haute colonne aux parois noircies.

Des monuments, le feu s'élança vers les casernes, l'arsenal, les palais des ambassadeurs, le grand Bazar, puis il s'étala et dès lors se mit à dévorer, avec une effrayante rapidité, les milliers de maisons qui, comme un océan pétrifié, s'étalaient à leurs pieds.

La Corne-d'Or devint pourpre, des milliers d'étincelles vinrent s'abattre dans le Bosphore et bientôt la ville entière ne fut plus qu'une mer de flammes.

Dès le commencement de l'incendie, la Garde noire tout entière s'était postée sur les crêtes qui dominent la ville; à ce spectacle de l'embrasement d'une des premières villes du monde, il fallait un parterre de choix. 400.000 musulmans immobiles et figés dans le fatalisme le formèrent, admirant une fois de plus la puissance quasi divine du Prophète nouveau qui, sans canons, sans obus incendiaires, sans bombardement, réduisait en cendres la capitale politique de l'Islam, trop longtemps profanée par des soldats chrétiens.

Autour du Sultan se pressaient les chefs regardant en silence et ne quittant des yeux ce gigantesque bûcher que pour lire sur les traits du Maître les impressions ressenties.

Mais Abd-ul-M'hamed demeura grave et impénétrable; longtemps debout il regarda; ses yeux brillèrent lorsque, quittant une position devenue intenable, les vaisseaux anglais glissèrent lentement sur le rouge miroir des eaux; quand le dernier des cuirassés disparut du côté des îles des Princes, il étendit la main et dit seulement d'une voix forte :

— Soyez maudits!

Et autour de lui, tous répétèrent, les bras dans la même direction :

— Qu'ils soient maudits!

L'incendie dura toute la nuit, toute la journée qui suivit et une partie de la deuxième nuit. Quand enfin il s'éteignit faute d'aliments, il ne laissait plus derrière lui que des pans de murs calcinés et quelques monuments préservés par leur masse même. Seuls, les remparts, composés de deux rangs de murailles flanquées de tours carrées, restèrent

tels que les assauts, les tremblements de terre et le temps les avaient faits. Mais ils n'enserraient plus qu'une ville morte, et la mélancolique prédiction de Sadi allait devenir une réalité :

« L'araignée filera sa toile dans le palais des Empereurs et la chouette entonnera son chant nocturne sur les tours d'Ephrasiab. »

. . . .



L'usurpateur Mourad attend, dans les souterrains du Palais, l'arrêt de la justice.
(Page 24.)

Quand les dernières volutes de fumée eurent disparu dans le bleu du ciel, le Sultan monta à cheval, et lentement descendit vers la mer. Son œil fixait obstinément le même point, les murailles intactes du sérail qui, entourées par la mer de trois côtés, avaient, par leur épaisseur, préservé l'édifice.

Qu'allait-il trouver derrière ces murs ?...

Il arriva à Scutari et devant lui, sur l'autre bord, une barque se détacha et traversa rapidement le Bosphore.

— L'iman de Sainte-Sophie, dit Omar.

C'était, en effet, le fidèle et dévoué partisan du Sultan qui, échappé à l'incendie et aux perquisitions des Anglais, se hâtait vers le Maître, dont il annonçait secrètement la

venue aux fidèles depuis plusieurs mois. A côté de lui, un grand corps enveloppé d'un long burnous blanc était debout au milieu de la barque et, en le reconnaissant, le docteur Kaddour jeta un cri de surprise.

— Hékim! mon ami, dit-il!

C'était, en effet, l'ancien chef des eunuques, et dès qu'il eut sauté à terre et frappé le sol de son front :

— Ta Hautesse, dit-il, sera satisfaite. L'usurpateur Mourad (que Dieu le maudisse) attend dans les souterrains du Palais l'arrêt de ta sublime justice.

CHAPITRE II

Le mal du pays. — Un peu de stratégie. — Désespoir d'Omar. — Derniers projets. — L'intérieur du harem. — La sultane Hézia. — Deux exécutions. — Baba reparait. — Dans la tour du Seraskier. — Mélancolie. — La petite étoile s'éteint. — Solde de captivité. — Les étonnements d'Hilarion. — Le double courant du Bosphore. — Un sauvetage inutile.

Le caïque, dans lequel de Melval et Zahner venaient de traverser le Bosphore à la suite du Sultan, était encore à plusieurs mètres de l'appontement du Vieux-Sérail, lorsqu'un corps, replié à l'avant de l'embarcation, s'élança, décrivit une courbe fantastique et à l'ébahissement des rameurs turcs, se mit à esquisser sur le quai une gigue ultra-britannique.

C'était Hilarion; depuis qu'il avait la certitude qu'en mettant le pied en Europe il recouvrait la liberté, il ne tenait plus en place, et il n'avait pu se décider à débarquer comme tout le monde. Au milieu de la gravité générale, au seuil des ruines encore fumantes qui avaient été une des premières capitales du monde, et à quelques centaines de mètres du Vieux-Sérail où un drame pareil aux drames antiques se préparait, sa gaieté exubérante formait un contraste peu commun.

La France! il allait revoir la France : et Paris! ce Paris où il était né, et d'où il était parti un beau matin, le chapeau sur l'oreille, pour tâter de la vie d'Afrique.

Il y avait des jours où il croyait rêver et, ce jour-là encore, il avait demandé plus de dix fois au capitaine de Melval : « Croyez-vous qu'ils nous lâcheront comme ça, mon capitaine? Pourvu qu'il n'y ait pas d'anicroche!... »

Chez les deux officiers la même impression se traduisait tout autrement. Ils étaient silencieux, remués jusqu'au plus profond de l'âme par la pensée de la patrie bientôt retrouvée.

Et eux aussi se prenaient parfois à douter.

Dans quelques jours ils allaient revoir ceux qu'ils aimaient, parents, amis, camarades.

Ils allaient surtout retrouver leur place dans les rangs de l'armée française.

Etaient-ils toujours portés comme *décédés*, expression de l'*Annuaire*, ou « disparus », autre expression particulière aux « journaux des marches et opérations ».

Ou bien les nouvelles, qui étaient arrivées d'eux par le lieutenant de vaisseau rencontré dans l'île de Périm, avaient-elles apporté une variante à ces mentions officielles? N'étaient-ils pas plutôt considérés comme officiers « en captivité » et ne devaient-ils pas compter être replacés dès leur retour?

Dans tous les cas, leur premier soin à l'arrivée serait de revendiquer leur place au milieu des camarades. Ils arriveraient d'ailleurs à un moment où la France aurait besoin de tous ses enfants, car cette « Invasion Noire », avec sa vitesse acquise, ses succès ininterrompus, les armes terribles qu'elle opposait aux peuples civilisés, était bien capable de rouler jusqu'au Rhin à travers les peuples épouvantés.

Tous deux maintenant commençaient à le craindre, mais tous deux aussi étaient convaincus qu'au Rhin elle trouverait à qui parler.

Zahner surtout n'avait aucun doute à cet égard; tout ce qu'il voyait autour de lui l'accoutumait à cette idée que jamais cette racaille de guerriers improvisés, quel que fût leur fanatisme, ne tiendrait devant de bons régiments français. Il avait pu y avoir surprise en Afrique, elle ne se renouvellerait pas en France, et si ses compatriotes se laissaient eux aussi effrayer par le choléra et les fléaux dont le Sultan se faisait précéder comme avant-garde, il se trouverait bien des généraux énergiques pour les remonter et les obliger à tenir tête.

On y serait habitué d'ailleurs, à cette pensée du choléra. On se fait à tout, et d'ailleurs était-il aussi terrible que cela?

Depuis un mois les deux officiers vivaient non loin de ce terrible caravansérail où s'accumulaient les malades et les morts, et jamais ils n'avaient ressenti la moindre colique ou les hoquets, menaçants précurseurs du *vomito-negro*.

Mais ce n'était pas ce sujet qui hantait l'esprit de Zahner au moment où il allait mettre le pied sur la terre d'Europe.

A cette heure il ne songeait qu'au départ.

Où et comment l'exécuter?

Ils avaient d'abord à se présenter au Sultan pour obtenir son agrément définitif : car déliés par lui-même de leur parole, ils n'avaient pas l'intention de s'esquiver sans mot dire. Après tout, le puissant Agitateur qui menaçait à cette heure la tranquillité du monde, s'était montré généreux en leur laissant la vie, bienveillant en la leur rendant relativement douce et facile, magnanime enfin en leur restituant la liberté sans conditions.

Donc, ils iraient prendre congé de lui. Puis, par où se dirigeraient-ils?...

— L'Orient-express doit toujours fonctionner, fit de Melval; mais mon sentiment est, qu'au lieu de nous engager par terre au delà des murailles de Constantinople où nous risquons d'être fusillés par les Russes comme Arabes ou par les Turcs comme déserteurs, nous ferions bien mieux de filer par mer. Nous trouverons bien quelque part un caïque comme celui-ci sur lequel nous longerons les côtes de la mer de Marmara, jusqu'à ce que nous trouvions un bateau anglais ou russe.

— Et si, nous prenant pour des cholériques, ils nous envoient une bordée de leurs canons à tir rapide?

— Nous arborerons un drapeau, nous aurons des costumes européens.

— Où les trouveras-tu?

— J'y ai songé; tu te rappelles la villa du consul anglais qui était mise à la disposition du Sultan, près de Scutari, et à laquelle il a préféré sa tente; j'ai été y faire un tour et j'y ai déniché une garde-robe un peu excentrique mais suffisante pour qu'on ne nous prenne pas pour des Arabes. — Tiens, c'est ce ballot que tu vois à l'arrière.

— Tu es un ami précieux et prévoyant.

— J'ai prévu aussi les vivres; nous en avons pour huit

jours au moins; je ne veux pas mourir de faim en Europe comme jadis dans le Sahara.

— Espérons que nous n'aurons pas huit jours à errer sur la mer de Marmara à la recherche d'un navire.

— J'y compte bien; j'ajoute que notre nouvelle garde-robe est assez complète pour nous affubler dans des costumes européens; j'en ai un surtout pour Hilarion qui le transformera sérieusement. Tu verras cela.

— Brave Hilarion!... il est littéralement fou de joie... tiens, regarde-le!...

C'était le moment où le tirailleur exécutait le bond remarquable qui l'amenait à quai.

Et comme la barque se rangeait pour aborder, de Melval prit le bras de son ami.

— Et pour elle, dit-il, il faudrait bien aussi un déguisement...

— Bah! une femme! à la rigueur elle pourrait s'en passer; mais sois tranquille, en exécutant ma réquisition, il m'a semblé empiler dans mon ballot quelques effets de l'autre sexe et nous y trouverons bien quelque robe noire de vieille anglaise ou quelque jupon clair de jeune miss... Je te le répète, j'ai songé à tout cela. Laisse-moi seulement m'occuper de nos bagages, car ici nous n'avons à compter que sur nous-mêmes.

— Nos bagages, dit de Melval, cela me donne un avant-goût de chemin de fer... Ah! le beau jour!

— La belle nuit, veux-tu dire, car voilà le soleil qui se couche, et si nous ne pouvons voir le Sultan aujourd'hui, c'est un retard de vingt-quatre heures.

— Le retard m'a l'air certain, car le Sultan semble s'éloigner de suite du côté de ce grand bâtiment, le seul que l'incendie ait respecté.

— C'est le Grand Sérail, dit Zahner, je l'ai entendu nommer tout à l'heure par ce long échalas qui s'intitule le chef des eunuques et qui suit le Sultan comme son ombre.

— Le Grand Sérail! alors le premier soin de ce prophète qui devrait être détaché des plaisirs de cette nature, est de mettre la main sur le harem de son prédécesseur.

— Ça m'en a tout l'air et il paraît même joliment pressé de refaire connaissance avec les odalisques qu'il y entretenait, dit de Melval; quant à moi, je vais chercher un endroit

où mettre Nedjma en sûreté pour cette nuit, car avec ce Mounza je ne serai tranquille que quand j'aurai mis la mer entre lui et moi. Heureusement, ce brave Mata est là.

Il regarda la jeune fille accroupie nonchalamment au fond de la barque : elle laissait errer son regard sur l'immense panorama de la ville en cendres.

A ses pieds, Mata, immobile, rêvait sans rien voir.

Ce n'était plus la petite Mauresque ignorante de la vie et dont le cœur s'éveillait au milieu des solitudes du Sahara.

En vingt mois elle s'était faite femme et elle était devenue la femme d'Orient dans son épanouissement le plus complet.

Depuis la nuit terrible où, sur la mer Rouge, elle avait failli devenir la proie de Zérouk, elle s'était voilée comme les femmes arabes; mais sous la blancheur des étoffes, sous la fouta qui ceignait ses reins, on devinait un corps souple, ferme et charmant; ses jambes fuselées portaient toujours les lourds anneaux d'argent, seuls souvenirs de sa jeunesse au désert, et ses cheveux d'un noir bleu ondulaient toujours libres sous le voile diaphane qui rappelait la coiffure des femmes juives à l'époque du Christ.

De Melval la prit par la main, l'aida à débarquer, puis chercha autour de lui l'abri désiré.

Mais partout l'incendie avait passé: des pans de mur noircis marquaient seuls l'alignement des rues et des bandes innombrables de chiens grouillaient, déchaînés, menaçants, semblant empêcher toute investigation dans ces quartiers dont ils avaient toujours été les hôtes tolérés. Fuyant l'incendie, ils s'étaient rassemblés en véritables troupeaux dans les quartiers hauts de la ville, où la flamme avait respecté quelques lots de maisons, et c'étaient leurs avant-gardes affamées qui s'avançaient en retour offensif vers la mer.

— Il serait dangereux d'aller par là, dit de Melval, ces bêtes nous mettraient en pièces : je ne vois guère ici que cette grande tour qui puisse nous servir d'abri à tous pour la nuit.

Il montrait la tour du Séraskier que l'incendie avait léché, en effet, mais n'avait pu entamer, à cause de l'épaisseur de ses murailles; elle était à courte distance et la porte seule

brûlée montrait à sa base l'étroite ouverture par laquelle le gardien, chargé de signaler les incendies si fréquents à Stamboul, s'introduisait dans son observatoire.

Il se dirigeait de ce côté lorsqu'il s'entendit appeler.

— De Melval! de Melval!

Le capitaine se retourna.

Debout sur le quai, Omar lui faisait signe de la main.

— Mata, dit l'officier, tu vois la grande tour; la porte est ouverte, entre, vois s'il n'y a personne et attends-moi là; je vais aller t'y retrouver.

Le nègre inclina la tête.

En abordant le jeune prince, de Melval fut frappé de l'altération de ses traits.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il.

En quelques mots rapides, Omar le mit au courant; avec la réserve qu'éprouvent les Arabes pour tout ce qui touche à la femme, à leurs épouses comme à leurs mères, il n'avait jamais fait part à son ami de ses inquiétudes concernant la sultane Hézia; mais à cette heure le péril était imminent, il ne savait plus à quelle branche de salut se raccrocher, il le mit au courant des intentions de son père.

— Tu l'as supplié? demanda l'officier.

— Hier, pendant une heure, tout à l'heure encore; il a été inexorable... il dit que son sort est écrit là-haut... qu'il a juré sur le Coran de ne jamais pardonner... or, le serment sur le Coran...

— Oui, je sais, il ne peut se parjurer... alors...

— Alors elle va mourir, dit Omar.

Et de Melval vit une larme briller au bout des cils du jeune prince.

C'était la première; jamais il n'avait vu sur cette figure de bronze l'ombre d'une émotion; ce masque superbe cachait bien l'âme énergique dont le reflet l'éclairait.

Et il fallait que l'angoisse fût bien vive pour qu'elle se trahît par une larme.

De Melval fut remué.

— Omar, dit-il lui prenant la main et la serrant avec force, Omar, tu souffres, dispose de moi : que puis-je faire?

Le jeune prince ne répondit pas; les yeux sur la haute muraille du sérail maintenant toute proche, il laissait échapper des mots sans suite, des phrases entrecoupées.

Le jour baissait; du côté des Sept-Tours le soleil empourprait les créneaux de la grande muraille encore debout et, de temps en temps, une maison oubliée s'enflammait au fond de la Corne-d'Or.

Le vent du soir s'élevait faisant sortir des ruines des tourbillons d'étincelles et projetant dans le Bosphore des nuages de cendre.

A quelque distance de là le Sultan avait pris terre; des serviteurs avaient déroulé sous ses pieds les lourds tapis de Perse, et d'autres avaient déployé au-dessus de sa tête un dais écarlate garni de hautes plumes blanches.

Une haie, à chaque instant plus épaisse de fidèles revenus dans la ville après le départ des Anglais, se courbait sur son passage.

A ses côtés l'iman de Sainte-Sophie et Hékim, le chef des eunuques, lui ouvraient le chemin.

Vingt Soudanais de la garde, la carabine haute, l'entourèrent et écartèrent les Turcs qui cherchaient à baiser ses sandales.

Sélim s'inclina devant lui et lui tendit ses deux pistolets, damasquinés d'argent et de pierreries, qu'il passa à sa ceinture.

Plusieurs autres barques abordèrent aussi portant une cinquantaine de Monbouttous de la garde particulière de Mounza, et parmi eux le roi des Monbouttous lui-même, plus hideux, plus farouche que jamais.

Sans doute il savait que ce jour était le dernier que devaient passer les deux Français à la cour du Sultan; et sa passion avivée par l'exaspération d'un échec dont il ne pouvait supporter l'idée, avait imprimé à sa face une expression plus bestiale encore que par le passé.

Comment les mois avaient-ils pu s'écouler sans qu'il arrivât à ses fins, lui le tyran redouté, lui dont un signal pouvait faire tomber cent têtes dans son royaume du Pays des Rivières?

Il fallait qu'il redoutât singulièrement la vengeance d'Omar pour n'avoir jamais osé employer la force ouvertement.

A défaut de la force il avait essayé la ruse.

Maintes fois il avait essayé de faire surprendre la jeune fille pendant les absences de l'officier français, mais ces jours-là il ne l'avait jamais trouvée au camp du Sultan.

En fidèle chien de garde, Mata l'emportait, veillant sur elle avec un soin infini, se rappelant que jadis sa petite Alima n'avait, après lui-même, d'autre affection que la jeune Mauresque.

Une seule fois deux Monbouttous avaient réussi à pénétrer auprès de Nedjma sans être éventés par le fidèle serviteur; mais au moment où ils se précipitaient pour la saisir et l'emporter, elle leur avait montré le gris-gris, l'amulette sacrée enlevée au cadavre de Zérouk dans la casemate de Périm, et ils s'étaient enfuis, sachant que celui-là est sacré qui porte ce talisman royal.

Ceux-là, Mounza les avait fait décapiter sans entendre leurs explications; mais, depuis, d'autres tentatives avaient été vaines.

Et elle allait lui échapper définitivement s'il échouait encore ce jour-là...

Il lança vers de Melval un regard chargé de haine; mais le Français, absorbé par sa conversation avec le fils du Sultan, ne le vit pas...

Puis il fit signe à deux Monbouttous, deux chefs dont les hauts bonnets étaient garnis de plumes d'autruche, leur dit quelques mots à voix basse, résumé d'ordres précédemment donnés, et se perdit dans la suite des grands chefs qui faisait escorte à Abd-ul-M'hamed.

A part les dix ou douze barques qui venaient de traverser le Bosphore, aucune embarcation ne se montrait dans le détroit.

Il semblait pourtant que la masse noire ne trouvant plus rien devant elle, dût s'élancer sur cet objectif si longtemps convoité.

Mais Omar avait exposé à son père combien il serait imprudent d'occuper de suite cette ville détruite, encore infectée de millions de cadavres sans sépulture, et de quitter la région fertile et bien arrosée où les approvisionnements étaient assurés encore pour plusieurs semaines.

Pour la Garde noire surtout, indemne jusque-là de toute maladie contagieuse, l'imprudence eût été flagrante, et des ordres avaient été donnés pour que les troupes noires bordassent le rivage d'Asie ce jour-là.

Le lendemain seulement celles qui devraient se porter au delà de Stamboul, sur les lignes fortifiées de Tchataldscha,

seraient désignées et la journée devait être employée à préparer leurs moyens de passage.

Le cortège du Sultan se mit en marche vers le Vieux Sérail dont l'entrée s'ouvrait du côté opposé à la mer.

Deux rides profondes plissaient le front d'Abd-ul-M'hamed et jamais il n'était apparu aussi grave, aussi imposant.

Omar le suivit machinalement.

— Je t'en prie, insista de Melval à voix basse, dispose de



Mounza les avait fait décapiter sans entendre leurs explications. (Page 32.)

moi; en me faisant cette confidence tu comptais évidemment sur moi. En quoi puis-je te servir? Je t'assure qu'au moment de te quitter, ce serait une vraie joie pour moi de te prouver ma reconnaissance pour tout ce que nous te devons.

— Je le sais bien, dit Omar, et c'est parce que tu pars que je comptais te demander de l'emmener avec toi.

— Ta mère!

— Oui.

— Mais certainement, tu peux me la confier; ne sais-tu pas...

— Il est trop tard; j'avais espéré jusqu'à prés ent pouvoir arriver le premier au sérail, favoriser sa fuite, la mettre entre tes mains. Mais il semble que mon père m'ait deviné... il m'écarte, il veut entrer de suite et seul; j'eusse mieux aimé voir brûler avec toute la ville ce palais maudit, que d'y savoir ma mère vivante... avec le sort qui l'attend.

— Quel sort? demanda de Melval.

— Ne le sais-tu pas : celui des épouses infidèles... il me l'a laissé entendre plus d'une fois et ne lui ménagera pas cet horrible supplice : tiens, regarde!

De Melval suivit la direction du regard du jeune prince.

Dans la haute muraille dont la mer profonde venait battre le pied, une sorte d'embrasure s'ouvrait à quelques mètres au-dessus de l'eau; la muraille était si épaisse qu'on n'en voyait pas le fond; elle se prolongeait par un plan incliné, faisait saillie sur la mer, et de Melval comprit vite.

C'était là le chemin que tout à l'heure allait prendre l'infortunée Sultane, enfermée vivante dans un sac avec un chat et un serpent.

L'officier sentit un frisson lui courir de la tête aux pieds...

— Ne vois-tu aucun moyen de la sauver avant cette horrible exécution? demanda-t-il.

— Je vais faire une nouvelle tentative auprès de mon père, dit Omar, mais je n'espère plus : il a juré sur le Coran... sur le Coran, répéta-t-il.

De Melval le regarda s'éloigner; un instant encore il resta là les yeux sur les vagues clapotantes qui baignaient les pierres énormes couvertes de végétations marines.

Soudain il se frappa le front.

Un souvenir, celui de la nuit de Périm, venait de lui revenir à l'esprit; il chercha des yeux Hilarion et l'aperçut courbé sous le faix, du ballot que venait de lui confier Zahner, et qui semblait recéler dans ses flancs le contenu de tout un bazar.

Il l'appela :

— Mon capitaine!

— Tu vois toutes ces barques, il nous en faut une pour nous en aller.

— C'est bien ce qu'il me semblait, mon capitaine.

— Pour en avoir une, il faut la prendre.

— Ça, c'est très simple : en voilà une douzaine au moins, il y en a bien une pour nous.

— Tu as compris : quand la nuit sera venue, dans une demi-heure à peine, tu choisiras la meilleure, la plus légère.

— Je vois d'ici laquelle... une barque à deux rames seulement... la petite brune là-bas fera notre affaire.

— Oui, c'est suffisant, car nous avons le courant pour nous.

— Nous partons donc par là?

Et Hilarion montrait la direction de la mer de Marmara.

— Oui, écoute : quand tous ces mécréants auront quitté le quai, tu opéreras une rafle dans les autres embarcations; tu garniras la nôtre de tout ce que tu pourras trouver : rames de rechange, cordages, etc.

— Soyez tranquille.

— Tu y transporteras le ballot que tu viens de débarquer et tu nous attendras dans cette petite anse, au pied de la muraille...

— Là-bas, au-dessous de ce grand soupirail noir?

— C'est cela.

Et de Melval, certain que ses ordres seraient exécutés, revint vers Zahner et lui parla longuement à voix basse.

— C'est dangereux, fit celui-ci, lorsque le capitaine eut terminé : nous y risquons la liberté; c'est cela qui s'appellerait échouer au port.

— Nous réussirons, te dis-je; avoue que nous devons bien cela à Omar; c'est un moyen de nous acquitter envers lui avant de partir.

— Il est vrai que nous lui devons un fameux cierge.

— Il n'y a pas à hésiter, te dis-je : à vous deux Hilarion, vous ne pouvez manquer le coup; moi, je reviendrai avec Nedjma à la nuit noire; je ne veux pas la ramener ici maintenant.

— Tu as raison, compte sur moi.

Cependant, le maître venait de franchir la porte monumentale qui séparait l'enceinte extérieure occupée par la domesticité des appartements intérieurs où vivent les femmes.

Devant lui, nègres et eunuques s'étaient évanouis par

toutes les issues, ou tremblants s'étaient aplatis dans les recoins obscurs, le front sur les dalles.

Eux connaissaient celui qui entrait dans son ancien domaine.

Seule la sultane Hézia ignorait ce qui se tramait à quelques pas d'elle.

Appuyé à l'écart contre un des pilastres intérieurs qui décoraient l'entrée, un vieux Turc portant les épaulettes et la ceinture d'or, avec le court cimeterre des officiers de la marine turque, semblait attendre quelqu'un, et Omar, en le voyant, eut toutes les peines du monde à ne pas se trahir en courant à lui.

Le Sultan fit un geste : Hékim seul le suivrait; les autres, Omar lui-même, ne pouvaient pénétrer dans le « gynécée ».

Une lourde portière retomba derrière lui et aussitôt le vieux caïmakan se précipita, embrassant l'épaule de son ancien élève.

— Eh bien ! Nubar !

— Hélas ! mon bon maître !

— Elle est là ?...

— Oui !...

— Tu n'as rien pu ?...

— Rien !...

Un lourd silence suivit ce dernier mot.

— Tu n'as donc rien promis en mon nom : une fortune, j'aurais donné une fortune de roi pour la savoir loin d'ici !

— J'ai tout tenté, mais Hékim veillait : on eût dit qu'il se doutait de ma mission; je n'ai pu pénétrer auprès d'elle, et un esclave que j'avais acheté pour lui porter une lettre a été trouvé égorgé le soir même en travers de sa porte.

— Alors, fit Omar, Dieu est le maître, mektoub !...

Mais ce fut avec un geste de profond découragement que le jeune prince laissa tomber cette devise du fatalisme arabe, et de nouveau son œil se mouilla en sentant son impuissance devant la volonté de fer qui allait condamner sa mère.

Il se laissa glisser sur un divan, la tête dans ses mains, attendant l'arrêt du destin.

Cependant, Abd-ul-M'hamed pénétrait dans le « patio » du harem.

C'était une cour hexagonale, au milieu de laquelle un jet d'eau retombait en pluie nacrée dans une vasque en marbre blanc; une végétation de forêt vierge l'encadrait, dans laquelle les orangers et les bananiers dominaient, mêlant leurs pommes d'or et leurs régimes jaunissants : des lianes enlacées de vigne vierge à la feuille purpurine sautaient d'un arbre à l'autre, et l'ensemble de ces guirlandes formait, en quelques endroits, des voûtes ombreuses sous lesquelles se perdaient des allées bordées de treillages verts...

Bien que ce jardin fût minuscule, il donnait l'illusion de la profondeur, montrant des retraites pleines de fraîcheur, nuancé de mille tons et tel que les croyants dépeignent le paradis d'Allah. Dans ses allées avaient passé des générations de femmes, les plus belles de l'empire musulman, semblables aux houris qui attendent le combattant mort pour sa foi.

Le Sultan passa près de la fontaine de marbre, prit une allée bordée de citronniers et se dirigea vers un portique dont les hautes colonnes de granit du Caucase dominaient les arbres.

Ses souvenirs le guidaient, aussi vivants que dix ans auparavant; il eût, les yeux fermés, trouvé la porte qu'il cherchait.

Sous le portique, une jeune femme marchait pieds nus et visage découvert. A la vue des trois hommes, elle se couvrit précipitamment de son voile et disparut derrière une porte jaune encadrée de baguettes d'argent : le Sultan ne tourna même pas la tête; ce n'était pas celle-là qu'il cherchait.

Des nattes de sparterie très fine recouvraient les dalles de pierre bleue; l'architecture arabe s'était donné libre cours dans l'ornementation de cette galerie des sultanes : guipures de stuc d'un blanc laiteux, plafonds en stalactites vert, rouge et or, niches cannelées de faïences aux couleurs éclatantes, marbres troués à jour comme des broderies vénitiennes, inscriptions aux enlacements infinis, tout y était d'une richesse inouïe, et bien que les idées religieuses des Turcs suppriment dans l'ornementation des

palais une foule de motifs sans lesquels l'art n'existerait pas ailleurs, statues, bas-reliefs, figurines, sphinx, monstres héraldiques, etc., il était impossible de concevoir une décoration plus variée, plus luxuriante que celle de ce portique aux lignes fuyantes, aux colonnes aussi nombreuses que les arbres d'un parc.

Que de fois, aux jours heureux de sa puissance, Abd-ul-M'hamed était venu oublier, dans ce séjour enchanteur, les soucis de la politique, les intrigues anglaises, les dilapidations de ses « valis » et les convoitises de l'Europe.

Sa sultane préférée s'étendait alors à ses pieds, sur un tapis aux couleurs éclatantes, vêtue d'une simple gaze, et les tons nacrés de sa peau faisaient paraître gris le marbre des chapiteaux et jaunâtres les dentelles de stuc transparent.

Elle appuyait sa tête sur ses genoux, ses yeux dans les siens; et Abd-ul-M'hamed, à cette heure, la revoyait dans ses poses alanguies, restée la plus belle des nombreuses épouses qu'il délaissait pour elle.

Il pressa le pas, souleva une lourde portière de Damas derrière laquelle un filet de soie aux mailles très fines formait moustiquaire et se trouva dans une pièce en forme de rotonde dont le dôme était recouvert de cabochons de verre rouge; les dernières lueurs du jour, tamisant leurs innombrables facettes, allumaient les marbres et donnaient des tons de rubis aux pilastres, aux lampadaires et aux colonnettes d'albâtre; les épais tapis semblaient de pourpre et les nombreux divans qui encadraient la pièce étaient surmontés d'arcades mauresques dont les rosaces d'or avaient des flamboiements étranges.

Sur l'un d'eux, une femme étendue semblait dormir; elle était vêtue d'une petite veste à broderies d'or, d'un pantalon de soie jaune très bouffant attaché aux chevilles; ses pieds étaient débarrassés des petites mules d'argent, recouvertes de turquoises, qui gisaient à terre auprès d'elle; sur ses cheveux d'un noir de jais était noué un foulard d'un bleu tendre dont les extrémités retombaient sur son cou, et ses bras, très blancs, étaient recouverts d'une gaze bleuâtre et transparente.

C'était la sultane Hézia .

Son visage d'un ovale parfait avait la pâleur de l'albâtre; elle avait conservé la sveltesse des formes, chose rare en Turquie où les femmes deviennent à trente ans d'épaisses matrones envahies par la graisse; mais son âge se lisait sur sa figure que la douleur avait émaciée et sur son front que striaient des rides profondes. Sous son masque grave et pâle, elle avait la beauté tragique que les statuaires anciens ont prêtée aux marbres de Lucrèce et d'Agrippine.

A ses pieds, une esclave de Circassie agitait doucemeut un grand éventail de plumes d'autruche.

Le Sultan s'était arrêté sur le seuil, laissant Hékim sous la colonnade extérieure.

Elle ne l'avait pas entendu entrer; les yeux demi-clos, perdus dans un rêve lointain, elle se détachait dans le Kébou (1) comme une statue vivante sur un fond de brocart.

— Hézia! dit Abd-ul-M'hamed d'une voix grave.

Les yeux de la sultane s'ouvrirent et devinrent fixes; on eût dit qu'elle venait d'entendre une voix d'outre-tombe.

Elle ne bougea pas; sans doute son rêve se précisait.

Mais le cimeterre du Sultan heurta une corniche de marbre et elle tourna lentement la tête.

Rien ne saurait peindre l'expression de terreur muette qui se répandit alors sur son visage.

Son premier mouvement fut de ramener sur sa bouche le voile tombé sur ses épaules; mais, devant le maître d'autrefois, elle n'avait pas à se couvrir, et sa main retomba lasse le long du corps...

Puis, lentement, elle se leva; une femme européenne, devant l'apparition tragique qui la surprenait ainsi, eût poussé un cri terrible, se fût évanouie après une crise de nerfs.

Les femmes arabes acquièrent dès leur plus jeune âge la résignation qui accepte tout et qui ne permet pas aux émotions de se répandre au dehors.

Dans les harems surtout, où nul contrôle ne pénètre, où

(1) Renfoncement voûté qui se trouve dans toutes les maisons arabes face à l'entrée.

une seule justice est admise, celle du maître, leur vie, tissée d'or et de soie tant que la fantaisie de ce dernier se tourne vers elle, cette vie est à la merci d'un soupçon, d'un signe fait au bourreau.

Que de drames, que de mystérieuses disparitions, que d'exécutions sommaires dans ces paradis cachés ! A force de craindre la venue de l'eunuque chargé de la lugubre mission, les femmes s'habituent à l'idée d'une mort imprévue, toujours possible, et leur fatalisme égale celui des hommes.

La civilisation européenne a changé beaucoup de choses en Turquie : elle y a introduit des procédés administratifs, des modes françaises, des manœuvres allemandes, elle n'a rien changé à la condition des femmes ; elle n'a jamais, surtout, pénétré au harem, et celles qui vivent à son ombre sont aujourd'hui ce qu'étaient les Circassiennes que le sultan Bayezid faisait jeter au Bosphore sur la dénonciation d'un eunuque.

La mère d'Omar resta un instant immobile ; son cœur avait cessé de battre et son œil se voila.

Mais elle se rappela que le devoir de la femme musulmane est de venir s'incliner devant l'époux et de baiser sa main ; elle fit un pas, les yeux à terre... en ramenant sur sa poitrine les plis de son haïk.

— N'approche pas ! femme ! dit Abd-ul-M'hamed.

Et quand il la vit debout, devant lui, d'une pâleur de cire :

— Me reconnais-tu ? dit-il.

Elle leva les yeux, ouvrit la bouche, mais sa gorge serrée ne laissait pas sortir les mots... pourtant elle se raffermit.

— Je reconnais ta Hautesse, dit-elle.

— Te souviens-tu ? demanda-t-il encore.

— Je me souviens, dit-elle, et sa voix cristalline plus assurée fit tressaillir le Sultan sous son masque rigide.

Il y eut un silence ; ce fut elle qui le rompit ; résignée à son sort, elle reprenait possession d'elle-même.

— Et Omar, mon fils Omar ? dit-elle.

— Je te défends de prononcer son nom, dit-il ; tu ne le verras plus.

— Il est mort ? demanda-t-elle ; et, de ses yeux, les larmes jaillirent soudain.

Le Sultan la regarda un instant, abîmé dans ses souvenirs, plus ébranlé qu'il ne voulait le laisser paraître.

Mais un pli se creusa entre ses yeux; une sourate du Coran gravée en lettres d'or sur le marbre d'une corniche



— N'approche pas! femme! dit Abd-ul-M'hamed. (Page 40.)

frappa son regard et il se souvint qu'il était entré là en juge inflexible.

— Non, dit-il, il n'est pas mort; mais c'est toi qui vas mourir.

— Laisse-moi le revoir auparavant.

— Non!

— Un instant, un seul instant!

— Non!

Ils se turent de nouveau : les larmes avaient cessé de couler sur le visage de la sultane; elle gardait une effrayante immobilité.

A son tour il dit, scandant ses mots, espaçant ses phrases :

— Tu as été infidèle; tu étais à moi devant Dieu et tu as appartenu à un autre, à un infâme : tu vas mourir.

— Cet infâme n'a pris que mon corps : il était le maître.

— Moi seul étais ton maître, comme je le suis encore aujourd'hui.

— Il m'a dit que tu étais mort.

— Il y a des poisons au palais ; il fallait me suivre...

— C'est pour Omar que j'ai vécu, pour Omar, mon enfant bien-aimé...

— Tu n'es plus sa mère, tu n'es plus qu'une femme coupable que je viens châtier ; depuis des mois, je marche en songeant à cette heure ; elle est venue...

— Si je suis condamnée d'avance, je n'ai plus rien à dire. Laisse-moi seulement te demander la mort rapide, la mort par le poison.

— Non, tu connais le supplice des sultanes infidèles.

Elle se tourna vers l'une des fenêtres jumelées qui donnaient sur le Bosphore et tressaillit.

— Au nom de l'amour d'autrefois, dit-elle encore, épargne-moi cette horrible fin... donne-moi le lacet...

— Non ! dit-il encore ; ne parle plus d'amour ; je t'ai maudite pendant ma fuite au fond des forêts, sur le bord des fleuves et dans le creux des rochers ; je t'ai maudite, parce que je t'aimais trop, et je te maudis à cette heure quoique je t'aime encore ; mais tu es souillée et tu dois disparaître ; donc, assez de paroles ; depuis dix ans tu es condamnée sans appel...

— Et je ne reverrai pas mon enfant ?

— Non !

Elle ne parla plus ; elle connaissait l'homme qui était devant elle, inflexible comme le destin ; elle le sentit cuirassé contre les émotions du souvenir, et son regard reprit, hypnotisé, la direction du Bosphore.

Le Sultan sortit. Hékim entra quelques instants après... Elle s'était de nouveau étendue sur les coussins, sans une larme.

— C'est l'heure ? demanda-t-elle en se soulevant sur le coude.

— Non, Mourad, que Dieu le maudisse, doit mourir avant toi. — Le Maître veut que tu entendes ses cris de douleur et que tu prennes ta part des supplices auxquels il va le condamner.

Elle ne répondit point; mais un quart d'heure à peine s'était écoulé qu'un hurlement de douleur se fit entendre derrière la portière; puis des cris, des imprécations, des plaintes rauques se succédèrent et, pendant deux heures que dura la torture infligée à l'usurpateur la malheureuse Hézia dut suivre, la sueur aux tempes, la marche de son agonie.

Quel supplice nouveau avait inventé le bourreau? Par quel raffinement de barbarie avait-il prolongé la douleur dans ce corps tenaillé, brûlé à petit feu, découpé pièce à pièce? Assis sur un divan, le chibouk aux lèvres, Abd-ul-M'hamed assista à cette scène d'atroce cruauté, à ce supplice épouvantable, avec un calme effrayant.

Et quand il vit à ses pieds ce corps pantelant, dont la chair pendait en lambeaux au milieu de flaques de sang, quand il regarda cette tête dont le nez et les oreilles avaient été coupés comme on fait aux voleurs de grand chemin, dont les orbites étaient vides, dont les traits contractés n'avaient plus rien d'humain, il cracha à terre avec mépris, fit signe à Hékim, en lui montrant la chambre voisine, de remplir la seconde partie de sa tâche et s'en alla de son pas lent et majestueux de justicier.

Des esclaves éthiopiens se chargèrent du cadavre de Mourad et allèrent le jeter en pâture aux chiens de Constantinople.

Quelques instants après le chef des eunuques entrait chez la sultane, suivi d'un esclave porteur d'un grand sac en poil de chameau, qu'agitaient des soubresauts désordonnés.

Tout au fond un « cobra » de grande taille et un chat fou de terreur se tordaient; on avait enlevé au serpent ses crochets venimeux, car en quelques secondes il eût tué la prisonnière et sa souffrance en eût été abrégée.

D'une main brutale, Hékim la dépouilla de ses vêtements, la prit et la glissa dans le sac que l'esclave ouvrait avec précaution; puis il le fit coudre par une négresse à la partie supérieure et quelques instants après l'eau noire du Bosphore se refermait sur le funèbre dépôt que lui confiait cet ascète à la fois gardien et bourreau des femmes du harem.

. . . .

Abd-ul-M'hamed avait rempli la première partie de sa

tâche, qui était de punir : il allait se mettre à la seconde, qui était de dévaster.

Après la vengeance, la conquête.

. . . .

Cependant de Melval se dirigeait vers la tour du Séraskier où l'attendait Nedjma, sous la garde de Mata.

Il allait l'atteindre quand une appellation inattendue le cloua au sol :

— Ma captain!... ma captain!...

Il se retourna; cette voix lui était connue, mais elle évoquait en lui des souvenirs déjà lointains et il ne la reconnut pas tout d'abord.

Un Arabe entouré complètement d'un burnous brun, dont le capuchon était ramené soigneusement sur la figure, surgit à quelques pas.

— Qui vive! fit l'officier en allant vers lui, si tu m'appelles ton capitaine, tu dois connaître ces deux mots-là.

— Baba! répondit l'indigène, montrant sa face tannée, ses yeux caves et sa barbe rude.

— Comment! c'est toi! fit l'officier au comble de la surprise, car depuis deux ans il n'avait pas rencontré souvent l'ancien tirailleur devenu un des soldats les plus fanatiques de la Garde du Sultan et élevé depuis plusieurs mois au grade de « raïs-el-safft » ou chef de rang.

Il avait même remarqué chez lui, dans ces rares occasions, le désir manifeste d'éviter toute espèce de contact avec ses anciens officiers.

Pourquoi ce soir-là venait-il à lui?

— Mon brave Baba, reprit de Melval, ça me fait plaisir de te revoir avant de partir... tu te rappelles le Sahara?...

Le tirailleur mit un doigt sur ses lèvres, regarda autour de lui si personne ne l'épiait et à voix très basse, revenant au parler indigène du régiment :

— Moi sabir qué ti parti, toi bono captain, Zahner bono kif kif. Alors je dis : prends garde! prends garde bezzef!...

— Prends garde à quoi? fit de Melval saisi soudain d'une inquiétude.

— A li Mounza... prends garde beaucoup felil (1)...

(1) Cette nuit.

De Melval sentit alors que la main du noir cherchait la sienne; c'était un adieu que le tirailleur reconnaissant à son ancien chef lui adressait avant son départ.

Les souvenirs du Régiment, l'attachement à l'officier aimé de ses soldats dominaient en lui à ce moment les haines religieuses, comme ils avaient fait taire son fanatisme dans le Sahara, la nuit du massacre de Tambouctou.

C'était même plus qu'un adieu, car de Melval sentit que Baba lui mettait un objet dans la main.

Et l'indigène avait disparu lorsqu'il se rendit compte de la nature du cadeau qui lui était fait si inopinément.

C'était un poignard dans sa gaine, un de ces poignards recourbés à lame courte et tranchante comme celle des cimeterres. Le manche était en corne de buffle et la gaine en cuivre ornée de dessins grossiers; un anneau servait à le suspendre à la ceinture, comme font les Marocains employés par les riches Arabes en Algérie à la garde des maisons.

L'officier regarda un instant l'arme, la fit jouer dans son fourreau et s'assura que son revolver était à sa ceinture.

Baba savait, à n'en pas douter, que son capitaine avait ce revolver et ne s'en séparait jamais; pourquoi avait-il éprouvé le besoin de lui fournir une autre arme?...

— Sans doute parce que celle-là ne fait pas de bruit, pensa l'officier... brave garçon!...

Et il reprit sa course vers la haute tour dont il n'était plus qu'à une centaine de mètres et dont l'ombre gigantesque dessinée par l'étroit croissant de la lune s'allongeait jusqu'à la mer.

Il pénétra par l'ouverture basse que ne fermait plus la porte à demi carbonisée, se trouva dans l'obscurité, appela.

Personne ne lui répondit : une vague lueur filtrant par une étroite meurtrière lui montra une large rampe qui, à l'instar de celle de la Giralda de Séville, montait en hélice et par une pente relativement douce dans l'intérieur de la tour.

Le sultan Achmet la gravissait souvent à cheval, dit la légende, et, debout sur la plate-forme qui dominait toute la ville, « il semblait une statue de bronze du Prophète descendue du ciel sur le seul piédestal digne d'elle! »

De Melval s'élança, cessant d'appeler, envahi de plus en plus par une vague terreur dans cette obscurité que perçaient seulement de distance en distance de tremblants rayons de lune.

Soudain il s'arrêta : il avait cru entendre au-dessus de lui des pas rapides et étouffés.

Il appela de nouveau : « Mata ! Nedjma ! »

Mais le bruit de sa voix monta dans la haute spirale de pierre sans écho, sans réponse, et l'angoisse de l'officier s'accrut.

Il hâta sa course; des silhouettes dansaient devant ses yeux, l'ombre se peuplait de fantômes grimaçants, une sueur froide perla à ses tempes.

Quelle fâcheuse idée il avait eue d'envoyer là la jeune Mauresque !

N'avait-il pas été influencé à tort par le souvenir de la barque de Zérouk sur la mer Rouge ? Nedjma n'eût-elle pas été plus en sûreté en restant sur un des caïques au bord du quai avec Zahner ?

Non, car Zahner et Hilarion avaient une besogne délicate à mener à bien cette nuit-là... besogne sur laquelle il fallait avant tout éviter d'attirer l'attention.

Il allait arriver en haut; il crut entrevoir à l'un des tournants deux silhouettes blanches.

Etait-ce une hallucination ? Il voulut en avoir le cœur net, assujettit dans sa main droite le poignard de Baba et fit un bond.

Mais il se heurta à la muraille de granit : sans doute il avait été trompé par un jeu de lumière ou par un trouble de sa propre vision.

Oppressé, haletant, il parvint à l'extrémité de la rampe.

Elle débouchait dans un petit kiosque très aplati situé à l'un des angles de la tour et faisant saillie sur la ligne des créneaux qui en dentelaient le sommet.

C'était le réduit où se tenait le guetteur des incendies pendant les mauvais temps; quatre fenêtres lui permettaient d'embrasser tout l'horizon de la ville.

Une porte très basse s'ouvrait sur la plate-forme; elle était fermée.

Surexcité au plus haut point, de Melval s'élança, la porte s'entr'ouvrit; un corps étendu en travers barrait le chemin,

puis elle s'ouvrit complètement et de Melval se trouva en présence d'un noir qui, vivement redressé, lui prit les poignets et les lui serra avec une telle force que le poignard échappa aux doigts crispés de l'officier.

— Mata! s'écria-t-il.

C'était en effet le fidèle gardien et, à quelques pas de lui, appuyée contre un créneau, Nedjma venait de se lever, craintive; de Melval se précipita vers elle...

Avec quelle ardeur il la serra dans ses bras, son cœur se dilatait; l'avertissement bref et mystérieux de Baba lui avait insufflé une crainte folle, et bien qu'habitué depuis de longs mois à une existence de perpétuelle méfiance et de précautions incessantes, il avait rarement éprouvé une angoisse comparable à celle de ce soir-là.

Mais tout était oublié, puisqu'il la retrouvait.

Mata n'avait rien vu de suspect, rien entendu non plus, mais la nuit était maintenant arrivée, il valait mieux retourner au quai, retrouver Zahner et Hilarion, rester et agir tous ensemble jusqu'à l'heure du départ.

— Descendons, fit-il.

Mais à ce moment un rayon de lune éclaira le visage de Nedjma, et l'officier s'aperçut qu'elle avait pleuré.

— Qu'as-tu? fit-il, la serrant plus étroitement; pourquoi pleures-tu, ma petite étoile?

Elle l'entraîna vers un créneau sans répondre. Tout autour du parapet très bas qui bordait la plate-forme, une bordure de pierre formait un siège circulaire, elle l'obligea doucement à s'asseoir et s'étendit à ses pieds dans sa pose favorite, la tête sur ses genoux.

— Tu as pleuré, tu pleures encore, Nedjma, fit-il... toi qui ne pleures jamais...

Elle inclina la tête...

— Pourquoi?

Et comme elle ne répondait rien.

— Pourquoi? répéta-t-il, dans quelques heures nous en aurons fini avec cette vie de crainte perpétuelle; tu seras toute à moi sans soucis... toute à moi, répéta-t-il, en approchant sa bouche de la sienne...

— Oui, fit-elle très bas, mais j'aimais encore mieux craindre avec toi, souffrir avec toi, que de...

Et comme elle s'interrompait.

— Achève, fit-il doucement, dis-moi ce qui te fait mal, Nedjma?

— Ce qui me fait mal, dit-elle, c'est que tu vas m'oublier quand tu seras dans ton pays... Oui, je sais bien, tu vas dire non; mais moi je le sens. Comment veux-tu que je lutte dans ton cœur avec les femmes de ta patrie...?

Il se récria.

— Avec l'une d'elles surtout, reprit-elle lui mettant sa main sur la bouche : ne nie pas, Lioune, tu ne l'as pas oubliée. L'autre soir, je t'ai vu, tu as tiré son image, tu l'as regardée... longtemps, trop longtemps, et j'ai pleuré comme ce soir.

Il se tut, songeur; ce qu'elle lui disait là le replongeait dans tout un monde d'idées nouvelles, et son regard erra rêvant sur la ville morte.

Ce n'était plus la blanche ville turque, éblouissement des yeux, jouet de la lumière et de la couleur; c'était un immense cratère éteint sur lequel les maisons restées debout mettaient quelques facettes brillantes; mais au loin, vers l'Occident, une flèche lumineuse vibrait à la surface liquide, semblant lui montrer le chemin de l'Europe.

Ces ruines étaient-elles l'image de son amour pour Nedjma, amour né des sens et de la solitude, amour entretenu par le désir mais destiné à s'éteindre au contact des souvenirs d'antan? Et ce rayon là-bas n'était-il pas l'amour ancien se réveillant plus vivace à mesure que se rapprochait l'heure du retour?

— Pourquoi attrister ce dernier jour? dit-il... ne sais-tu pas que je t'aime...

Elle ne répondit rien.

— Ne veux-tu plus me suivre? reprit-il.

— Tu sais bien, Lioune, que je suis ta chose; tu n'as qu'à me dire : « viens » et je te suivrai du côté du soleil couchant comme du côté du Midi...

— Alors, pourquoi pleurer?

— Je te l'ai dit, parce que je sens que tu penses maintenant à celle que tu vas revoir.

— Je ne la reverrai jamais!

— Jamais? interrogea-t-elle.

— Jamais, répéta-t-il en l'attirant doucement contre lui. Et maintenant, ne pleure plus, ma petite gazelle.

Il était sincère en parlant ainsi, car il ne voulait plus revoir Christiane, et Nedjma, ignorante des mystères du cœur, ne demandait qu'à croire.

Elle essuya ses yeux, jeta ses bras autour du cou de Lioune, heureuse et insouciante de nouveau.

— Et maintenant, dit-il, descendons.

Il avait hâte d'arriver au quai. Zahner pouvait avoir besoin de lui là-bas! Et après tout Nedjma, sous la garde de quatre hommes résolus, ne courrait aucun risque pendant cette dernière nuit.

Ils passèrent dans le kiosque, retrouvèrent la rampe et se mirent à descendre.

Elle se serrait contre lui, craintive, dans l'obscurité.

Mata, marchant devant à une allure rapide, prit l'avance pour explorer le bas de la tour, et de Melval, ayant passé son bras autour de la taille de la jeune fille, la rassurait doucement, lorsque le bruit de la chute d'un corps, suivi d'un cri rauque, les fit tressaillir tous deux.

— C'est la voix de Mata, dit Nedjma en s'arrêtant.

— Vite, dit de Melval, accélérant la descente.

Mais ils firent à peine quelques mètres et s'abattirent tous deux à la fois.

Ils venaient de trébucher dans une corde tendue à hauteur du genou, et au moment où ils essayaient de se relever, trois ombres bondirent d'une niche obscure creusée dans les parois de l'épaisse muraille et se précipitèrent sur eux.

Pendant que deux des inconnus se jetaient sur de Melval, le troisième saisissait Nedjma à plein corps...

Mais il avait compté sans la souplesse de la jeune fille et surtout sans son extraordinaire instinct.

Sans que son agresseur eût dit un mot, elle avait reconnu Mounza, Mounza qui ne voulait plus s'en rapporter qu'à lui-même du soin d'agir cette nuit, la dernière!...

Et la pensée qu'elle pouvait tomber entre les mains de ce monstre redouté, exécré depuis si longtemps, décupla ses forces; elle glissa comme une couleuvre entre ses larges mains, et avec une agilité de gazelle se mit à remonter la pente qu'elle venait de descendre.

Le roi des Monbouttous poussa un grognement de fauve et s'élança sur ses traces...

En quelques instants, Nedjma arrivait à la porte du kiosque, la poussait derrière elle et s'arc-boutait contre le frêle obstacle avec toute l'énergie du désespoir...

Mais le monarque anthropophage arrivait au galop et d'une seule poussée l'obligeait à reculer; presque jetée à terre, elle le vit les yeux sanglants, les bras tendus, prêt à la saisir, à l'emporter dans une dernière étreinte...

Puis, du fond de la tour, un cri monta, et elle reconnut son nom, son nom jeté par Lioune qu'on égorgeait, sans doute.

Alors, elle se retourna.

Entre deux montants de granit, une ouverture se profilait, conduisant au vide par la pente douce de son épaisse plongée.

De l'autre côté, c'était la délivrance.

Elle échappa une seconde fois au contact de Mounza, courut au rebord circulaire où elle était tout à l'heure assise, l'escalada et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, s'encadra dans l'embrasure.

Une seconde elle regarda l'abîme, puis recula terrifiée, détournant la tête, espérant voir surgir celui qu'elle aimait.

Ne l'avait-il pas sauvée déjà au camp d'Atougha lorsque l'emportaient ses ravisseurs monbouttous?

Mais elle sentit des doigts saisir son haïk, une main s'égarer fébrilement sur elle et n'osant plus regarder le vide effrayant qui commençait là tout près, elle fit un pas en arrière, puis un second et tomba les bras étendus, semblable, avec son voile blanc, à un oiseau battant l'air d'une seule aile.

Le roi des Monbouttous n'avait pas lâché le haïk. Escaladant à son tour la plongée du créneau, il la vit disparaître dans le noir; penché, il regarda le point blanc qui s'évanouissait dans l'ombre en jetant aux échos de la nuit un dernier nom :

— Lioune! Lioune!...

Hébété, stupide, il resta là, le bras tendu, tenant encore le haïk qu'elle lui avait abandonné dans sa chute...

Un cri terrible le fit retourner.

De Melval venait d'apparaître, son poignard sanglant à la main; débarrassé, grâce à cette arme terrible, des deux chefs monbouttous qui l'avaient saisi, il accourait espérant arriver à temps.

En voyant Mounza penché vers l'abîme, l'étoffe blanche à la main, il comprit tout.

Et avant que le monstre eût pu faire un mouvement pour lui échapper, il lui planta dans la gorge son arme encore fumante..,

Mounza s'abattit sur le bord du créneau, la carotide coupée, tué raide...

Mais la rage de l'officier avait atteint son paroxysme. La bête féroce qui gisait là sous ses yeux avait, pendant de longs mois, été son cauchemar incessant, et il s'acharna sur lui, le criblant de coups.

Puis, comme un fou, il cria une dernière fois Nedjma! Nedjma! et, descendant la rampe, se heurta à Mata qui remontait encore tout étourdi de sa chute...

— Qu'is qui ci, maîtresse?

— Viens, dit l'officier d'une voix blanche.

Quand ils furent au pied de la tour, un rayon de lune leur montra un corps étendu, les bras en croix, les cheveux épars :

C'était la pauvre petite Mauresque.

Née à l'amour à un âge où elle n'en connaissait même pas le nom, elle s'était donnée tout entière à celui qu'avait choisi son cœur d'enfant, et elle était morte pour garder intact le trésor d'amour, qu'insouciante des haines de races et des rivalités de continents, elle avait prodigué hors de sa race et de son pays.

Comme la lumière de Sankore, dont elle avait annoncé la disparition à l'officier la nuit du massacre de Tombouctou, Nedjma, la petite étoile, était éteinte pour toujours...

Un sanglot déchirant monta dans la nuit.

. . . .

Ce drame venait à peine de prendre fin à la tour du Séraskier qu'un autre commençait au Vieux Sérail.

Dans l'ombre épaisse projetée sur la mer par le rideau de cyprès de la Pointe des Jardins, une barque était amarrée.

Le quai était désert et Zahner, assis avec Hilarion à l'arrière, regardait l'eau tournoyant en sinistres remous.

Il réfléchissait à tout ce que venait de lui apprendre de Melval au sujet des inquiétudes d'Omar, et son regard allait de l'eau noire à la sombre embrasure qui s'ouvrait dans la

muraille, à quelques mètres du point où ils étaient amarrés.

— Comme le courant est rapide, dit-il; es-tu bien sûr de ne pas te laisser entraîner?

— Je suis, au contraire, assuré de l'être, répondit le tirailleur, c'est pas la peine d'essayer de lutter contre un courant pareil, mais j'en serai quitte pour aborder un peu plus bas.

— Tu es déshabillé?

— Comme vous-même.

— Tu as ton couteau?

— Oui.

— Tu sais que c'est la première chose à faire, éventrer le sac.

— Bien sûr... mais c'est tout de même renversant des histoires pareilles, fit Hilarion sentencieux; il y a trente-six manières de se débarrasser d'une femme : ainsi, moi, quand j'habitais la rue Popincourt...

— Ah! tu habitais rue Popincourt... et tu as eu l'occasion de te débarrasser d'une femme?

— Collante, oui, mon lieutenant, dit Hilarion qui n'avait pu s'habituer à prendre au sérieux la nomination de Zahner comme capitaine; rudement collante même. Eh bien! pour m'en débarrasser, je n'ai pas eu un seul instant l'idée de la flanquer à la Seine dans un sac.

— Comment as-tu fait?

— J'ai tout bêtement changé de domicile, j'ai filé rue Lepic, et jamais la belle n'a eu l'idée de venir m'y chercher.

— Oui, mais un Sultan, ça n'a pas les mêmes procédés qu'un Parisien; une femme les embête, vlan! au Bosphore avec un chat et un serpent...

— Un serpent, brrr... il n'y a que ce serpent-là qui m'embête dans l'opération, s'il allait être gros, venimeux...

— Mais il sera bien plus embêté que toi dans ce sac.

— Est-ce que ça nage, les serpents?...

— Un peu, mais sous l'eau ils ne respirent pas mieux que nous, et...

— Mais s'il allait m'entourer, paralyser mes bras?...

— Je m'en charge alors; comme tu plonges mieux que moi, ramène seulement le sac à la surface et ouvre-le, je ferai le reste : tu as peur, mon gaillard?



Avant que le monstre eût pu faire un mouvement pour lui échapper, il lui planta dans la gorge son arme encore fumante. (Page 51.)

— Je n'ai pas plus peur que ça, mon lieutenant, mais les serpents, même au Jardin d'Acclimatation, ça m'a toujours dégoûté. Ah ! le Jardin d'Acclimatation, et le Moulin-Rouge, et la Butte... dire que nous allons revoir tout ça. Moi, d'abord, je vais faire une noce de cordonnier. Je veux m'en...

Il allait enfourcher son dada des derniers jours.

— Chut! fit Zahner, et fais semblant de dormir, voilà quelqu'un.

Une ombre s'approchait d'eux semblant chercher et une voix appela.

— De Melval!...

Et comme les deux Français ne bougeaient pas :

— De Melval! répéta-t-elle.

Zahner se redressa, sauta à terre... Il avait reconnu la voix d'Omar.

C'était, en effet, le jeune prince... et Zahner, habitué à le voir toujours calme et mesuré, fut surpris de son agitation.

— Où est de Melval? demanda-t-il vivement.

— Il est allé chercher Nedjma, il va revenir.

— Mais il sera trop tard pour agir, l'heure s'avance.

— Agir! mais nous sommes là deux pour cela...

— Vous savez donc?...

— Nous savons... et vous pouvez compter sur nous.

— Brave cœur! fit le jeune Sultan prenant la main de l'officier.

— Ne nous remerciez pas, nous vous devons bien cela... Nous n'avons pu nous amarrer exactement au-dessous de l'endroit, dit-il, ça aurait pu éveiller les soupçons; il y a des yeux qui nous regardent à travers la muraille, sans quoi j'aurais pu éviter la chute dans l'eau.

Le jeune prince se voila les yeux.

— C'est affreux! dit-il, affreux! pauvre chère mère!... Vous réussirez, n'est-ce pas?...

— N'en doutez pas, nous nageons tous deux comme des dauphins.

— De Melval vous a dit ce qu'il fallait faire ensuite?

— Non, c'est même une lacune fâcheuse et je voudrais bien qu'il revienne.

— Eh bien! il faut partir de suite, sans une minute de retard; j'attends ici un noir chargé de tout ce qu'il faut pour faciliter votre voyage.

— Mais le Sultan?

— Vous ne pouvez attendre à demain pour le voir... d'ici à demain ma mère pourrait être découverte, reprise, et elle serait perdue tout à fait...

— Nous la cacherons sous un amas de vêtements... j'ai pris une barque plus grande... nous aurons de la place...

Ils se turent : un indigène s'approchait du quai, chargé d'un sac pesant.

— Mets cela ici, dit Omar en lui montrant l'avant de la barque, et va chercher les autres...

Le sac rendit un son métallique.

— Il y a là 100.000 francs en livres anglaises, dit le jeune prince... On va en apporter trois fois autant avec des vêtements.

— Comment? fit Zahner très surpris.

— Évidemment, dit Omar, croyez-vous que je vous aurais laissé partir ainsi pour un pareil voyage? Je veux que vous puissiez au besoin fréter un train spécial ou louer un paquebot pour vous seuls dans le premier port où vous toucherez,..

— Nous n'avons pas besoin d'une pareille somme.

— Bah ! vous savez ce que cet or me coûte... c'est aussi votre solde pendant cette longue captivité.

— Diable !

Et Zahner mit dans ce mot les inflexions les plus ébahies.

— Donc, reprit Omar, pas une minute à perdre et pas d'adieux à mon père. Je me charge de lui expliquer la promptitude de votre départ.

— Il va nous prendre pour des... pour des muffles !...

— Que vous importe !... la situation est trop grave pour que cette considération-là vous gêne...

Il y eut un silence... A travers l'embrasure que tous trois fixaient avec obstination, une lumière venait de briller.

— Attention ! dit Hilarion.

Et se débarrassant du burnous qui le couvrait, il s'accroupit, prêt à se laisser glisser à l'eau,..

La lumière disparut et pendant quelques secondes on n'entendit que le bruit de leurs respirations.

— S'il avait pardonné, dit soudain Omar se parlant à lui-même..., car il l'aime encore, j'en suis sûr, absolument sûr... ; hier, pendant que je l'implorais, j'ai vu une émotion passer dans ses yeux..., si en la revoyant il avait pardonné...

Mais non, il a juré sur le Coran !... Zahner, poursuivit-il, je m'éloigne ; je crains de vous faire remarquer..., et puis il se pourrait que j'aie été suivi, que je sois observé en ce moment... ; mon père a une police bien faite... et ici

les murailles même ont des yeux...; je ne serai pas loin, donnez un coup de sifflet si vous avez besoin de moi.

— Entendu.

Et le silence retomba de nouveau...

Non loin d'eux les barques qui avaient amené le Sultan et son escorte s'alignaient contre le quai, mais aucune d'elles n'était occupée, tous ceux qui les montaient ayant suivi Ab-ul-M'hamed ou s'étant répandus dans les dépendances du Vieux-Sérail.

De l'autre côté du Bosphore, des milliers de feux couvraient les collines et dessinaient les crêtes des premières montagnes; c'était la Garde noire au bivouac..., et un observateur placé à quelques centaines de mètres dans l'atmosphère eût aperçu dans les lointains des feux bien plus nombreux encore.

C'étaient ceux des armées noires en marche pour la rejoindre, armées lasses de repos et auxquelles Saladin était allé porter les ordres de mouvement dès que le Sultan avait considéré comme assurée la chute de Stamboul.

— Attention! répéta Hilarion.

Le jet de lumière venait de filtrer une seconde fois et au même moment une masse noire se montra au débouché de la muraille, glissa rapidement sur le plan incliné destiné à la projeter au large et disparut dans un gros bouillonnement.

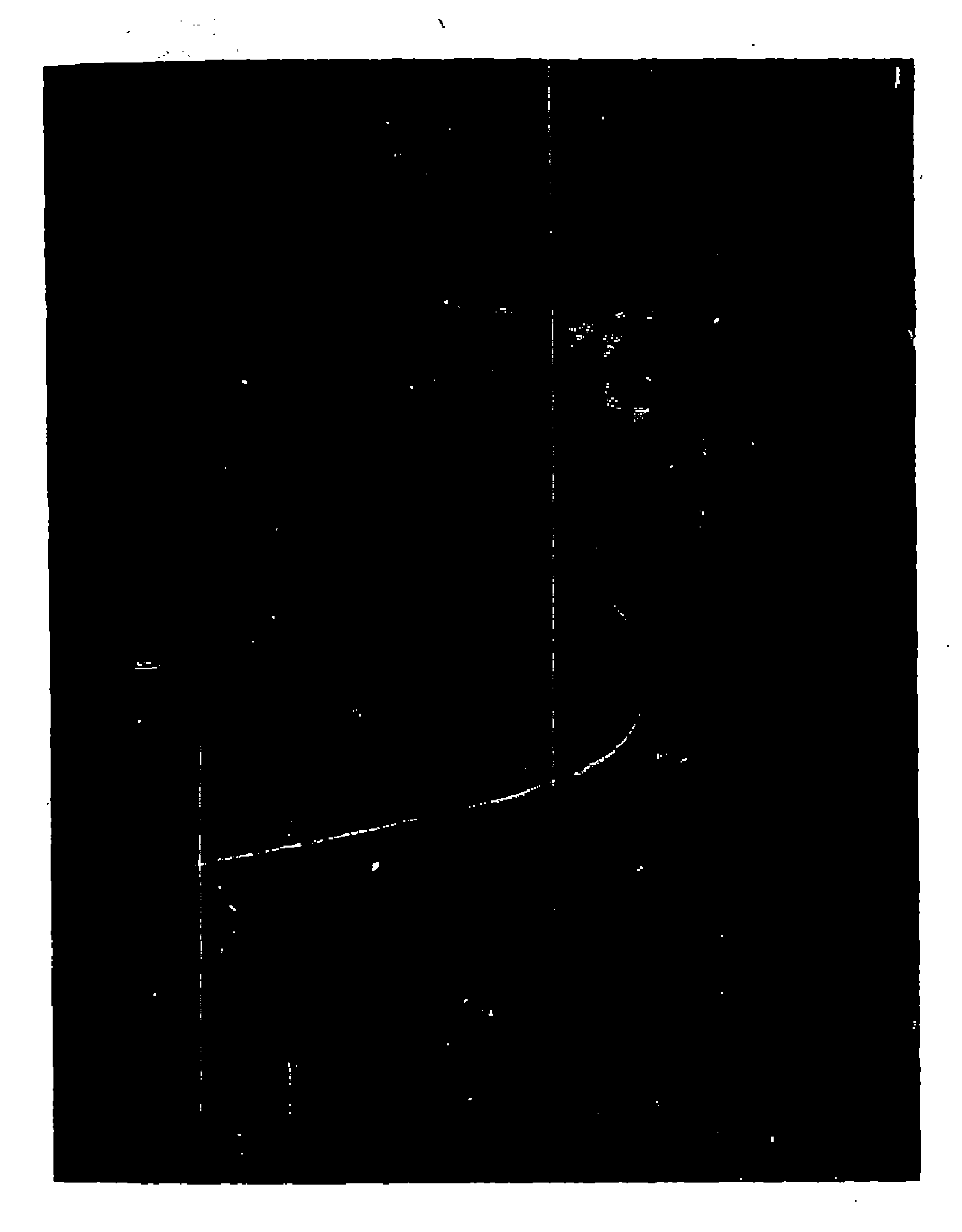
Déjà Hilarion était à l'eau et plongeait sans bruit...

Penché sur le gouffre, Zahner attendait de le voir reparaître pour se porter à son aide.

Il n'eût servi de rien qu'il plongeât en même temps que lui, et il avait, dans le tirailleur, une confiance bien plus grande qu'en lui-même; il savait qu'Hilarion y voyait dans l'eau presque aussi bien que dans l'air.

Le courant très violent coulait du côté de la mer de Marmara, éloignant par conséquent le nageur de la barque dans la direction du Sud.

Les secondes s'écoulaient..., évidemment le tirailleur, quelle que fût sa vigueur, avait été entraîné fort loin par les remous, et Zahner, haletant, s'apprêtait à détacher la barque pour gagner de ce côté, lorsqu'il entendit à quelques mètres, et du côté opposé où il regardait, un reniflement caractéristique.



Se débarrassant du burnous qui le couvrait, il s'apprêtait à se laisser glisser à l'eau. (Page 55.)

Il regarda : au-dessus de l'eau, tout près du bord, deux points blancs apparaissaient. Si l'officier eût connu le phénomène curieux qui donne au Bosphore un double courant en sens inverse, il n'eût pas été surpris de voir réapparaître son ordonnance du côté opposé où il l'attendait.

La mer Noire, en effet, grossie par les eaux de fleuves considérables comme le Don, le Dnieper, le Dniester, le

Danube surtout, est obligée de rejeter son trop-plein dans la Méditerranée par le Bosphore et les Dardanelles, ce qui explique facilement le courant superficiel constaté du Nord au Sud.

Mais l'eau de ces fleuves est douce, de densité moindre par conséquent que celle de la mer, et un contre-courant, salin celui-là, s'établit à une faible profondeur au-dessous du premier, faisant refluer vers la mer Noire les masses profondes destinées à en maintenir la salure à un degré constant.

Si cet échange n'avait pas lieu, on pourrait calculer exactement le nombre d'années au bout desquelles la grande mer russe ne serait plus qu'un lac d'eau

— C'est toi? cria Zahner au comble de la surprise.

Il n'attendit pas la réponse, se mit à l'eau à son tour, et quelques instants après, tous deux abordaient tirant derrière eux le linceul funèbre éventré d'un coup de couteau...

Qu'allaient-ils y trouver, une morte peut-être?...

— Vite! dit Hilarion qui ne pensait plus guère, à cette heure, au serpent...

Il entrouvrit le sac, vit deux pieds blancs, les tira...

La femme était nue... elle ne faisait pas un mouvement.

— Va à la barque, apporte ton burnous, dit Zahner, car il sentait qu'Omar, arrivant là, souffrirait mille morts en pensant que des regards étrangers s'étaient reposés sur ce corps sans cesse voilé...

En un tour de main, il l'eut débarrassé de sa hideuse enveloppe et la sultane Hézia apparut, la figure recouverte par son opulente chevelure noire : des taches de sang éparses sur son corps d'un blanc laiteux prouvaient qu'elle avait été griffée cruellement par le chat pendant les quelques instants qui s'étaient écoulés avant la projection du sac au Bosphore.

Zahner la voila rapidement dans le burnous, pendant qu'avec un « pouah! » très caractérisé, le tirailleur rejetait au flot le sac encore habité, peu curieux de voir les deux hôtes qui l'occupaient.

— Elle vit! s'écria Zahner penché sur le corps.

Mais alors il s'aperçut que l'ombre des cyprès ne les protégeait plus : le groupe qu'ils formaient pouvait être aperçu des terrasses étagées du sérail.

Or, il fallait encore, avant de transporter la sultane dans la barque, la faire sortir de son évanouissement, et pour cela la débarrasser de l'eau salée absorbée pendant sa courte station dans le Bosphore.

— Là-bas, fit-il, en chargeant le corps sur ses épaules. Toi, Hilarion, va chercher le capitaine, tu le trouveras dans la grande tour qui n'a pas été brûlée ; on la voit d'ici : tu lui diras que « c'est fait », que nous avons réussi, qu'Omar est là, et qu'il nous recommande de partir de suite... Vite : nous l'attendons...

Le tirailleur partit en courant vers le Séraskier.

Le point vers lequel de son côté se dirigeait Zahner avec son fardeau était un petit renfoncement voûté creusé dans la muraille au niveau du sol.

Il y déposa la mère d'Omar : là nul ne pouvait les voir, ni du haut des mâchicoulis, ni même des quais maintenant éclairés par la lune.

Le mouvement qu'il avait cru percevoir chez la malheureuse femme était devenu insensible : il prit ses bras et leur imprima un mouvement de rotation destiné à obtenir des poumons la respiration artificielle.

Mais ce fut sans succès qu'il répéta ce mouvement plusieurs fois.

Il se souvint alors qu'il existait un moyen *infaillible* de faire revenir les noyés *même après une immersion assez longue* : avec la pointe de son poignard il desserra les dents de la sultane, parvint à saisir la langue contractée dans l'arrière-gorge et la tira fortement.

Un flot d'eau salée fut expectoré immédiatement, puis un autre, et quelques instants après la sultane Hézia ouvrit les yeux.

— Allons, pensa Zahner, en se relevant pour n'être pas aperçu, tout va bien : dans dix minutes elle sera sur pied ; seulement, elle serait gênée de se trouver devant moi en pareille tenue ; je vais lui chercher les vêtements qu'Omar a fait apporter tout à l'heure, et je vais moi-même m'affubler de ceux du consul anglais. Personne ici : nous avons une chance !...

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'un léger bruit partant du réduit où était étendue la sultane le fit tressaillir,

Il se pencha vers elle : ses yeux s'étaient refermés et sa

poitrine se soulevait doucement, mais elle était inerte, et d'ailleurs, le bruit semblait venir de la voûte couverte de feuillage.

Zahner, immobile, resta là l'oreille tendue.

Le bruit ne se reproduisit pas.

— Allons, fit-il se parlant à lui-même, ce ne peut être qu'une couleuvre se promenant dans les fentes de la muraille. Toutes ces ruines en sont remplies... Filons ! elle va revenir à elle... ce réduit est un vrai boudoir de feuillage où elle pourra se vêtir elle-même beaucoup mieux que dans la barque, et d'ailleurs Omar sera là... j'aurais déjà dû l'appeler...

Et mettant les deux doigts repliés dans sa bouche, il lança un sifflement prolongé.

Moins d'une minute après, Omar accourait vers le caïque suivi de Yamin, son serviteur le plus dévoué.

— Eh bien? dit-il.

— Elle est sauvée...

— Vivante?

— Oùi.

— Où est-elle donc?

— Là-bas ! je l'ai laissée seule... elle n'a comme vêtements que... le burnous d'Hilarion; voici les siens, portez-les lui vous-même...

— Elle est sous la voûte de la poterne?...

— C'est donc une poterne?...

Le jeune prince se précipita.

Il était à peine arrivé devant l'étroite ouverture, que Zahner l'entendit pousser un cri terrible.

D'un bond il fut près de lui.

Omar, penché sous la voûte obscure, heurtait violemment une porte de fer dissimulée par le feuillage au fond du réduit.

Quant à la sultane, elle avait disparu.





CHAPITRE III

Les oubliettes du Vieux Sérail. — Un coup de yatagan opportun. — Mère et fils, fils et père dans l'Islamisme. — Sur la mer de Marmara. — Rites funéraires musulmans. — A Gallipoli. — Arrivée à Athènes. — Préparatifs de défense. — M. Quinel, de Marseille. — Passage gratuit. — Arketa la jolie Grecque. — Flottille de ballons. — Marseille et Paris. — Une explication. — Christiane Fortier. — L'Institut Gautier. — Pour rendre la guerre impossible. — Nouveaux projets. — A la recherche de Suzanne.

— Où est-elle? s'écria Zahner au comble de la stupeur et bien près de croire à un sortilège.

— Derrière cette porte, répondit Omar d'une voix brève et sifflante...

Soudain le jeune prince cessa de heurter la lourde et massive poterne de chêne doublée de ferrures énormes; un bélier antique se fût brisé contre elle...

— Un poignard, fit-il, vite!...

L'officier de tirailleurs lui tendit l'arme qui ne le quittait jamais et le jeune prince en introduisit successivement la pointe dans deux rainures placées, l'une à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure de la porte.

Puis, avec le manche, il frappa sur un boulon de cuivre qui faisait saillie près du pêne et tout à coup poussa un cri de triomphe.

La porte venait de s'ouvrir toute grande : le secret de la serrure n'avait pas été changé depuis l'époque lointaine où le Sultan et quelques rares privilégiés de son entourage utilisaient cette issue mystérieuse pour sortir incognito du sérail et y rentrer.

Maintes fois alors il avait accompagné son père lorsqu'à la nuit tombée, il quittait les splendeurs et les mystères du harem, pour vivre pendant quelques heures de nuit au milieu des déshérités et des parias de son Empire, au milieu des étrangers surtout, chaque année plus nombreux à Constantinople.

Que de souvenirs et d'impressions eût dû rappeler au jeune prince cette porte maintenant ouverte !

Mais il ne songeait guère à tout cela : une émotion d'une extraordinaire intensité l'étreignait; comme beaucoup d'enfants turcs, il avait pour sa mère la plus profonde vénération.

Depuis dix ans que durait l'errante odyssée du Sultan et de son fils, peu de jours s'étaient passés sans que la pensée d'Omar allât sous les ombrages du palais d'Yldiz, auprès de celle qui avait guidé ses premiers pas et qui, d'esprit très cultivé, de sentiments très nobles, avait fait germer en lui les plus hautes qualités.

Maintes fois, dans les solitudes africaines, il s'était juré de la soustraire à l'injuste châtiment que la loi musulmane mettait à la disposition du Sultan.

Et c'était au moment où elle venait d'être arrachée, comme par miracle, à une mort ignominieuse, qu'il allait la perdre de nouveau !

Evidemment, un ennemi inconnu s'acharnait contre la malheureuse femme, et décidé à sauver sa mère quoi qu'il pût lui en coûter, Omar, tirant son yatagan, s'élança dans le couloir souterrain qui s'ouvrait devant lui.

Il le connaissait bien, ce long et humide boyau qui débouchait à plusieurs centaines de mètres de là dans la partie du palais réservée au *Padischah*.

Le ravisseur ne pouvait être loin, car une lumière vacillait à quelque distance, montrant la route au jeune prince.

En quelques bonds il allait la rejoindre et distinguait déjà une forme blanche se détachant sur la sombre paroi de la muraille, lorsque l'obscurité se fit soudain devant lui.

La lumière venait de disparaître,

Omar s'arrêta; Zahner le rejoignit.

Au même instant, un grincement se fit entendre auprès d'eux, et, guidé par le bruit, le jeune homme se rua contre ce nouvel obstacle.

Une seconde porte s'ouvrit devant lui sans effort, et, quand tous deux l'eurent franchie, ils se trouvèrent dans une crypte circulaire éclairée par plusieurs lampes et au centre de laquelle un homme accroupi soulevait un panneau de chêne formant trappe, et mettant à nu l'ouverture béante d'un large puits.

Auprès de lui, étendue à terre et toujours évanouie, gisait la sultane Hézia.

Une minute de retard dans la poursuite et elle était engloutie dans cet *in pace* où les Sultans avaient, dans la succession des siècles, fait disparaître tant de victimes.

Le jeune prince poussa un cri terrible et s'élança.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il arrivait sur le mystérieux ravisseur.

Celui-ci s'était relevé, et, à la lueur qui tombait de la voûte, Omar reconnut la face glabre du Chef des eunuques.

— Hékim ! s'écria-t-il.

— Oui, c'est Hékim, répondit celui-ci impassible comme un sphinx, croisant sur sa poitrine ses longs bras maigres et parcheminés, que lui veux-tu?...

— Misérable! chien! hurla le fils de la sultane Hézia.

Le Grand Eunuque haussa les épaules d'un air de pitié.

— J'exécute les ordres du Maître, de mon maître et du tien, dit-il, et toi tu les violes; crains sa colère et laisse-moi!...

Et il prononça ces mots avec un tel air d'autorité que, pendant quelques secondes, Omar resta interloqué.

C'est que le poste de Grand Eunuque est à Constantinople un des plus redoutés de l'entourage et *même de la famille du Sultan.* Il a la confiance absolue du maître dont il est la chose et l'esclave.

« Etre invité à sa table, dit M. Charles Bigot, est un honneur rare, même pour un pacha » ; les plus grands se résignent à lui faire leur cour, et il est arrivé sous plusieurs

sultans que l'Empire entier obéissait « à la férule de cet être avili, mutilé et méprisé ».

Mais l'hésitation d'Omar ne dura qu'un instant : au bord de l'abîme qui devait la recevoir et d'où montait le clapotement sinistre des vagues que le Bosphore y envoyait par un canal souterrain, la sultane venait de faire un mouvement; aucune parole n'arriverait à émouvoir ce bourreau de femmes, cuirassé depuis son plus jeune âge contre toute émotion.

Le yatagan qu'Omar tenait à la main jeta un éclair et disparut dans le corps maigre et flasque du Grand Eunuque.

Hékim poussa un cri étouffé et s'abattit, la tête pendante, au-dessus du puits.

Et, au moment où le jeune prince retirait sa lame sanglante et la remettait au fourreau, Zahner, d'un vigoureux coup de pied, envoyait le cadavre dans les oubliettes du Vieux Sérail.

L'eau jaillit jusqu'à l'orifice.

Déjà le jeune prince penché vers sa mère, guettait son retour complet à la vie. Il déposa un baiser sur son front. Elle respirait maintenant.

Puis, ses yeux s'ouvrirent, se fixèrent un instant et, soudain de ses deux bras, elle enlaça le cou du jeune homme.

— Omar! toi, mon petit Omar! s'écria-t-elle.

Les mots sortaient étranglés de sa bouche : elle bégayait, et, se soulevant, elle couvrit de baisers la tête et les mains de son fils.

Ce n'était plus la femme impassible qui avait écouté sans trembler son arrêt de mort, c'était une mère comme les autres, riant, pleurant, tout à la fois, et répétant sans se lasser le nom de l'enfant qu'elle attendait depuis dix ans.

Tant il est vrai que si les climats, les religions et les traditions peuvent différencier chez les peuples les coutumes, les goûts et même les affections, il est un sentiment qu'on retrouve le même à toutes les latitudes, chez les plus sauvages et chez les plus civilisés des hommes, c'est l'amour maternel.

Zahner avait refermé la trappe, et regardant cette scène du coin de l'œil, se disait qu'il était temps d'y mettre un terme, le lieu ne lui paraissant guère propice aux effusions, lorsque, devant lui, un pan de muraille sembla rentrer dans

l'ombre et une haute silhouette se dessina dans l'encadrement de cette nouvelle ouverture.

Ces souterrains étaient décidément pleins d'issues et de débouchés mystérieux.

Omar tournait le dos à l'apparition, mais il sentit le corps de sa mère trembler dans ses bras : il vit une expression d'égarement se peindre dans ses yeux fixes, son bras se tendre et se retournant, il comprit.

Celui qui, prévenu par Hékim de la tentative d'enlèvement qui venait d'avoir lieu, avait tenu à s'assurer par lui-même que justice était faite, c'était le Sultan lui-même.

Mais il n'eut pas le temps de faire un pas : avec une promptitude étonnante, et sans donner au jeune prince le temps de se reconnaître, Zahner s'était précipité vers la sultane et l'avait enlevée dans ses bras musculeux.

Puis il jeta à l'oreille d'Omar ces mots rapides :

— Faites seulement que j'aie deux minutes de répit et nous serons embarqués... adieu !...

Il franchit la porte opposée à celle par laquelle arrivait le Sultan et disparut.

Le père et le fils restaient seuls face à face.

Le premier mouvement d'Omar avait été de barrer la porte par laquelle l'officier français venait de s'enfuir avec son précieux fardeau, pour l'empêcher d'être poursuivi, car il s'était rapidement ressaisi, et l'autorité paternelle, pour laquelle il avait eu jusqu'alors le respect le plus absolu, ne pouvait lutter à ce moment dans son cœur contre l'ardent désir qu'il avait de sauver sa mère.

Mais le Sultan resta sur le seuil de la porte ; il n'appela point.

Seulement, Omar le vit porter lentement la main droite à la crosse d'un de ses pistolets damasquinés d'or, pendant qu'un éclair passait dans ses yeux.

Puis, ce bras retomba sans que l'arme eût quitté la ceinture ; un silence lourd comme la masse de granit qui pesait sur la crypte régna pendant quelques minutes dans ce lieu, témoin jadis de tant de drames, et Omar se garda bien de le rompre, sentant que pendant ce court répit s'opérait le sauvetage béni.

Derrière le Sultan, personne n'apparaissait.

Ce répit, ne l'accordait-il pas tacitement ?

Un violent combat semblait se livrer dans l'âme d'Abd-ul-M'hamed.

Qui allait l'emporter en lui du Sultan, de l'époux outragé, ou de l'homme qui avait jadis aimé la sultane Hézia?

Son regard se porta vers la trappe refermée : tout au bord, une mare de sang jetait, sous la lueur des lampes, un reflet écarlate.

Alors sa voix s'éleva, grave et tranchante, dans le silence du souterrain.

— Omar, dit-il, j'avais en toi une confiance aussi grande qu'en moi-même. Tu viens de violer mon autorité, celle que Mahomet déclare la plus sainte après celle de Dieu. Le serment que j'avais fait sur le Coran, tu l'as rendu vain, et Dieu m'en demandera compte. Je te maudis!...

— Mon père! s'écria Omar, accablé sous ce poids inattendu...

— Je te maudis! répéta le Sultan, étendant les bras, et au jour de la résurrection la pierre de ton tombeau retombera sur toi pour t'écraser!...

Il allait disparaître par où il était venu, il se retourna, montrant la porte qui conduisait à la mer.

— Pars avec eux, dit-il méprisant, pars, tu as dans le sang leurs faiblesses et leurs lâchetés. Tu n'es plus mon fils, car tu m'as bravé. Pars, te dis-je!...

— Non, fit Omar simplement.

— Que veux-tu faire maintenant ici? Tu n'es plus mon fils, tu n'es plus rien pour moi...

— Tu ne peux m'empêcher d'être un guerrier musulman, simple soldat dans ton armée...

— Que mes yeux ne te voient plus... Sois maudit!...

Omar ne répondit rien, et lorsqu'il eut disparu, le suivit à pas lents.

Ce n'était ni le sectaire, ni l'époux outragé qui venait de parler : c'était le père dont l'autorité avait été méconnue et bravée.

Dans le monde musulman, les droits paternels sont sacrés; ceux du Commandeur des Croyants, en particulier, n'ont pas de limites, et Abd-ul-M'hamed en était si profondément convaincu, lui qui détenait sur des millions d'hommes la puissance suprême, qu'il ne pouvait pardonner l'atteinte qui venait de leur être portée.

Le concours, dévoué et précieux entre tous, que son fils lui avait prêté jusqu'à ce jour, n'était rien à ses yeux, s'il ne prenait pas sa source dans une soumission absolue, et il préférait se priver de l'un que de voir faillir l'autre.

De cette nuit datait le premier craquement dans l'œuvre gigantesque tentée par le Chef de l'Invasion noire.

. . . .

Cependant Zahner venait de franchir, en se baissant avec les plus grandes précautions, la poterne qui donnait sur la mer, et en se retrouvant à l'air libre, il respira.

La barque était toujours là, et un appel monta dans la nuit.

— Mon lieutenant !

C'était la voix d'Hilarion.

Donc de Melval était là, et, en effet, Zahner l'aperçut à l'arrière, la tête dans ses mains. Auprès de lui Mata ajustait la godille, rame large et courte, qui devait servir de gouvernail.

Au fond de la barque une forme blanche était étendue, et à côté d'elle le lieutenant de tirailleurs déposa avec précaution la sultane, de nouveau privée de sentiment.

— Nous sommes parés? fit-il.

— Oui, mon lieutenant, fit Hilarion.

— Eh bien, vite, au large... ne perdons pas une minute...

Au moment où Hilarion détachait la corde qui retenait l'embarcation au quai, une ombre se dressa et lestement sauta dans la barque.

Déjà Zahner allait lui faire un mauvais parti, car il avait l'esprit rempli de flottantes images de nègres et d'eunuques le poursuivant à travers les souterrains qu'il venait de quitter.

Mais l'indigène leva les mains au-dessus de sa tête en signe de soumission.

— Yamin ! dit-il simplement.

Et l'officier reconnut le fidèle serviteur qui, tout à l'heure, avait accompagné Omar et à qui ce dernier, au moment de pénétrer dans le souterrain, avait donné de rapides instructions.

— Le Maître m'a dit partir avec vous... dit-il encore.

— Eh bien, va pour un compagnon de plus, dit Zahner, nous ne serons pas trop nombreux pour ramer.

Déjà la barque emportée par le rapide courant s'éloignait du quai, et devant elle fuyaient les massifs étagés des jardins aux noirs parasols de cyprès.

— Où sont les rames? demanda encore Zahner.

Mais ce fut en vain qu'Hilarion les chercha au fond de la barque; elles avaient été oubliées.

— Ah! mille dieux! s'écria l'officier.

Et se tournant vers de Melval :

— Tu aurais dû veiller à cela, fit-il... Comment allons-nous faire?

Il était trop tard, et, d'ailleurs, bien impossible d'essayer de regagner le quai; la violence du courant s'y opposait.

Il fallait se borner à gouverner au milieu du Bosphore, de manière que l'embarcation n'allât pas s'échouer sur le rivage d'Asie et débouchât dans la mer de Marmara.

Heureusement, la godille était là, et permettait de donner une direction, au besoin même de progresser.

Les feux de bivouac de la Garde noire défilaient rapidement devant eux sur la côte de Scutari. Sur le rivage d'Europe, Constantinople n'apparaissait que comme un amas énorme aux dentelures noircies. Aucune lumière ne marquait l'emplacement de cette reine des deux mers.

Lorsqu'il n'y eut plus aucun danger d'aborder l'un ou l'autre bord et que les côtes se furent éloignées, Zahner, qui avait pris la godille des mains de Mata pour donner lui-même la bonne direction, lâcha son gouvernail improvisé et poussa un cri de joyeuse satisfaction.

— Libres, fit-il, enfin!...

Et il allait pousser plus loin ses joyeuses démonstrations lorsqu'il remarqua le mutisme et l'immobilité de de Melval.

Dans l'enfièvrement des premiers moments et au milieu de cette obscurité, son attitude accablée ne l'avait pas frappé.

Il lui mit la main sur l'épaule :

— Eh bien, ami, lui dit-il... tu es malade... blessé?...

Un sanglot lui répondit, accompagné de ces trois mots :

— Elle est morte!...

Alors seulement l'officier s'aperçut que des deux femmes étendues au fond de la barque l'une ne remuait plus.

— Nedjma! fit-il.

— Oui, reprit de Melval... morte!...

Et en quelques mots entrecoupés, il lui dépeignit l'affreuse agression, le suicide de l'enfant, la vengeance qu'il en avait tirée.

— Je l'ai emportée, dit-il, je n'aurais pas pu la laisser là-bas.

— Tu as bien fait, dit Zahner, dont un voile de deuil assombrit aussitôt les pensées joyeuses.

Et pendant une autre heure la barque emportée par le courant toujours rapide, quoique moins violent, fila du côté des Dardanelles, laissant au Sud les îles des Princes.

Au Nord et au Sud les côtes s'évanouissaient dans le lointain, la mer de Marmara s'élargissait.

Cependant la sultane était revenue complètement à elle; elle s'était soulevée, avait regardé autour d'elle et, dans cette barque de fantômes silencieux, s'était accoudée sur un des bordages sans dire une parole.

Où était-elle maintenant et que lui réservait sa destinée?

Où était son fils Omar qu'elle se rappelait avoir entrevu dans un rêve?

Elle ne le reconnaissait pas parmi les ombres qui l'entouraient.

L'aurore pointa du côté du golfe d'Ismid et fit pâlir les feux de l'armée noire qui en bordait les hauteurs à perte de vue.

Alors seulement les fuyards s'aperçurent qu'ils n'étaient pas seuls sur cette mer au courant rapide : autour d'eux des points noirs naviguaient de conserve, nombreux, se heurtant : c'étaient des cadavres de cholériques et de pestiférés dont se débarrassaient ainsi les occupants des deux rivages, et Mata dut en repousser plusieurs qui s'obstinaient à suivre le sillage de la barque.

Mais ce spectacle ne troublait guère les passagers; n'étaient-ils pas cuirassés contre les émotions de cette nature?

Quand les premiers rayons du soleil vinrent frapper le caïque, de Melval se pencha vers Nedjma et découvrit son visage...

Il n'avait pas été défiguré par l'épouvantable chute. Elle était calme dans son dernier sommeil, et la finesse de ses traits, l'ovale parfait de son visage, le dessin exquis de sa bouche disaient la pureté de sa race.

Mais ses grands yeux qu'elle avait fermés en tombant pour ne pas voir le vide effrayant, ses grands yeux de gazelle étaient éteints sous les paupières bleuâtres, et ses cheveux couleur de nuit étaient encore remplis de la poussière du sol.

Le soleil était haut déjà et de Melval, accablé, la regardait encore.

Elle était la douce enfant du désert, celle qui lui avait fait oublier la trahison et l'oubli, celle qui l'avait suivi partout sans tourner la tête, celle qui avait tenu jusqu'au bout des promesses qu'elle n'avait pas faites et était morte pour garder un serment qu'elle n'avait pas prononcé.

Pourquoi la destinée avait-elle coupé cette fleur au moment où il allait la transplanter sur la terre de France ?

Existait-il donc une Providence pour sentir qu'elle s'étiolerait sur un sol étranger, pour prévoir l'abandon de l'aimé dans ce milieu trop plein de souvenirs passionnés, et fallait-il croire qu'une puissance invisible et juste avait brisé le beau corps de Nedjma pour éviter que bientôt son cœur ne fût brisé ?

Il s'agenouilla près d'elle, prit sa main déjà froide et lentement enleva les anneaux d'argent, de cuivre et de corail qu'elle portait aux doigts depuis son enfance; il détacha de son cou le collier de pierres vertes et bleues qui ne la quittait jamais, jeta à la mer l'amulette de gris-gris qu'elle avait prise à Zérouk pour conjurer le mauvais sort et les tentatives des Monbouttous, et lui croisa les deux bras sur la poitrine.

Un instant il songea à retirer les deux gros anneaux d'argent qu'elle portait aux pieds, à les emporter comme des souvenirs de leurs longues marches à travers plaines et bois, mais ils avaient été rivés à ses chevilles lorsqu'elle avait douze ans.

Il se tourna vers Zahner et à voix basse :

— Tu vas m'aider, dit-il; je veux qu'elle soit ensevelie dans la mer, qu'elle repose au fond, au milieu des algues; elle parlait souvent de l'Océan de son pays, elle l'aimait : je ne veux pas qu'elle aborde aucune terre et soit touchée par d'autres que par nous.

Il la souleva sous les bras avec des précautions infinies, mais le courage lui manqua : un sanglot le secoua,

et, de nouveau penché vers elle, il se plongea dans le passé...

Quelle place avait tenue cette enfant dans sa vie! c'était à elle qu'il avait dû de trouver le temps court, l'exil supportable, la captivité douce : elle avait été son esclave soumise et caressante; jamais il ne retrouverait ce dévouement dans l'affection, cette douceur dans la passion, ce charme dans la possession !

Jamais !

Et par comparaison son souvenir alla vers l'autre.

Il n'osa prononcer son nom : maintenant le courant le portait vers elle et chaque minute l'en rapprochait.

Elle avait occupé sa pensée ces derniers jours et Nedjma s'en était aperçue : combien il regrettait à cette heure d'avoir mis, si peu d'instants avant sa mort, des larmes dans les yeux de la jeune Arabe!

Une main se posa sur son épaule et une voix douce murmura à son oreille :

— Meslema?

C'était la sultane Hézia qui voulait savoir : était-elle musulmane, cette jeune fille qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vue et sur laquelle, elle le devinait, la mer allait se refermer?

De Melval fit un signe affirmatif.

— Alors, fit la mère d'Omar gravement et montrant du doigt le ciel : laisse-moi lui rendre les derniers devoirs... Allah l'ordonne!

L'officier s'écarta; c'était un répit qu'il se donnait : il allait la voir quelques instants encore et puis n'était-il pas juste que les rites de sa religion fussent observés?

La Sultane puisa de l'eau de mer dans le creux de sa main et fit les ablutions consacrées sur les pieds et les mains de la morte en prononçant à plusieurs reprises l'acte de foi de l'islamisme :

— La illa ill' Allah, Mohammed rassoul Allah! »

« Il n y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète! »

Puis elle l'enveloppa complètement dans son haïk et se retira, triste et grave, dans un coin de la barque en disant :

— Notre vie est dans la main de Dieu!

— Laisse-moi, dit Zahner s'approchant, je puis... faire seul et puis... il ne faut pas qu'elle surnage.

— Oh! non, dit de Melval suppliant, il ne faut pas...

Zahner chercha des yeux un corps lourd pour remplacer le boulet qu'on attache aux pieds des morts sur les vaisseaux avant de les lancer à la mer; mais il ne trouva rien : il n'y avait à bord que des vivres et des effets.

Mais ses yeux tombèrent sur les sacs d'or qu'avait fait embarquer le jeune prince pour aider à leur fuite; il en éventra un, y prit un sac de dimensions plus petites sur lequel était écrit en arabe le chiffre 500 : c'était, en livres sterling anglaises, une somme de 12.500 francs, sous un poids de 5 kilogrammes; l'officier l'attacha rapidement à l'un des anneaux du pied.

Puis il souleva le corps comme il eût fait d'un enfant endormi.

De Melval cacha sa tête dans ses mains...

Quand il la releva, Nedjma n'était plus dans la barque.

Zahner l'avait déposée avec une douceur infinie dans son dernier lit, et quelques rides grandissantes à la surface du miroir des eaux montraient seules l'endroit où venait de disparaître à jamais la « petite étoile ».

Quand le soir parut, de Melval n'avait pas quitté sa position accablée.

A la prière de Zahner seulement, il s'était vêtu à l'européenne, car il ne fallait pas risquer, en cas de rencontre d'un vaisseau de guerre anglais, de se voir cribler de projectiles comme une simple cargaison de pestiférés.

La Sultane, elle aussi, avait pris son parti de cette nouvelle existence et des exigences qu'elle lui imposait, et elle était méconnaissable dans un accoutrement de miss anglaise trop étroit pour sa poitrine opulente, trop étriqué pour sa taille que jamais le corset n'avait comprimée.

Tant bien que mal et pendant que ses compagnons se retiraient discrètement à l'avant de l'embarcation, elle s'était travestie, résignée à montrer son visage et à vivre de la vie européenne, puisque c'était Omar lui-même qui lui en imposait l'obligation.

Si les deux officiers n'eussent eu le cœur plein de lugubres pensées, la transformation subie par Hilarion les eût mis de joyeuse humeur.

La seule défroque qui lui allàt dans la garde-robe variée apportée par Zahner, était une livrée de groom en drap vert clair et lisérés jaunes; trois rangées de gros boutons à grelots lui faisaient une poitrine etincelante, et une casquette à large galon d'argent complétait le costume.

Il fallut que Zahner l'exigeât pour que le tirailleur consentit à revêtir cet étrange uniforme.

— A aucun prix, dit l'officier, il ne faut qu'on distingue parmi nous des vêtements arabes.

— Mais j'aimerais mieux aller tout nu! clama Hilarion.

— C'est pour le coup qu'on te prendrait pour un cholérique; habille-toi vite et ne fais pas le dégoûté : à la guerre comme à la guerre!

Pour Mata, on trouva un costume complet de cocher, et Yamin revêtit une longue lévite noire qui avait dû appartenir à un pasteur de la colonie anglaise.

De Melval et Zahner abandonnèrent à leur tour les vêtements arabes auxquels ils étaient maintenant habitués complètement, et quand la transformation totale fut opérée, on eût pris les fuyards pour une famille anglaise émigrant devant l'invasion.

Cependant aucun vaisseau ne se montrait à l'horizon; cette absence complète de bâtiments de guerre dans la mer de Marmara, où ils pullulaient quelques semaines auparavant, s'expliquait par la rapidité foudroyante avec laquelle un certain nombre de vaisseaux avaient été contaminés sans contact apparent avec les pestiférés envoyés par le Sultan : il semblait que la mer, où tant de cadavres avaient été jetés déjà, véhiculât les principes microbiens des terribles maladies, et les flottes alliées s'étaient hâtées, du moins en partie, de repasser les Darnanelles ou de remonter dans le nord de la mer Noire.

La nuit tomba; le caïque avait dérivé dans l'Ouest avec une vitesse constante de 8 kilomètres à l'heure; il avait donc fait environ 140 kilomètres et approchait de la grande île de Marmara; mais Zahner, à qui incombait le soin de veiller à la manœuvre, décida qu'on l'éviterait pour se rejeter plus au Nord vers la côte d'Europe, et il se remit à la godille avec une nouvelle ardeur, après avoir fait, ainsi que les autres passagers, honneur aux vivres dont sa prévoyance les avait munis.

De Melval n'avait pas voulu y toucher.

— Voyons, lui dit Zahner, tu ne peux rester ainsi; je comprends ton chagrin, mais tu n'es plus un enfant... et puis il faut m'aider, je ne vois que très imparfaitement où nous allons... Toi tu dois connaître ces parages, au moins géographiquement.

— Il faut atteindre Gallipoli, répondit le capitaine, en montrant le Nord-Ouest; pour cela il faut raser le rivage d'Europe; nous sommes environ à moitié chemin de cette ville : car la mer de Marmara doit avoir, avec les Dardanelles, 250 kilomètres de long.

— Alors nous y serons demain dans la journée.

Et la godille fut reprise par chacun à tour de rôle.

Le lendemain en effet, vers midi, les rives de la mer de Marmara se resserraient de nouveau autour d'eux pour former l'Hellespont et ils découvraient, sur une langue de terre, Gallipoli, la première ville conquise en Europe par les Turcs, qui la possédaient cent ans avant la prise de Constantinople par Mahomet II.

Ils essayèrent d'aborder; mais là aussi les fléaux déchaînés sur Stamboul commençaient à faire leur apparition : la ville se vidait; les Turcs se dirigeaient vers le soleil levant; les Européens en sens inverse. Des luttes sanglantes avaient eu lieu dans la ville.

Il ne fallait pas songer à rejoindre l'Orient-Express : aucune voie ferrée ne reliait Gallipoli à Andrinople.

Un vaisseau grec était en partance pour le Pirée, déjà chargé d'émigrants; Zahner prit un sac d'or, cacha avec soin les autres dans les ballots d'effets qu'il confia à Mata, à Hilarion et à Yamin, et monta à bord pour y discuter le prix du passage.

Suivant la recommandation que lui en avait faite Omar, il eût nolisé volontiers tout le bateau pour les transporter à Marseille; mais c'était un voilier qui eût mis plus de dix jours à effectuer cette traversée. D'ailleurs il eût été impossible de le faire évacuer par les passagers qui encombraient le pont, et l'officier se borna à retenir, en les payant le double de leur prix habituel, quatre cabines pour le Pirée.

Ils côtoyèrent pendant la nuit les îles de Lesbos et de Chio et, à travers le dédale des îles de l'Archipel, débouchèrent le lendemain dans la baie de Salamine.

Là, autrefois, la civilisation naissante avait été sauvée par l'héroïsme des Grecs.

Une poussée humaine plus intense que celle des Perses, plus menaçante que toute les invasions qui les avaient suivis, allait de nouveau mettre le vieux monde en péril. Y résisterait-il aussi victorieusement que l'avaient fait les compagnons de Thémistocle?

De Melval et Zahner, en débarquant au Pirée, laissèrent la Sultane dans un hôtel à la garde de Mata et Yamin : ils la sentaient d'ailleurs brisée par toutes les émotions qu'elle venait de traverser, et malgré leur hâte de regagner la France, ils décidèrent de lui donner un jour complet de repos.

D'ailleurs, ils éprouvaient, Hilarion surtout, le besoin d'échanger leurs costumes de circonstance pour des vêtements plus appropriés, et tous trois prirent le train pour Athènes, que 7 kilomètres séparent de son double port du Pirée et de Phalère.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient dans un milieu européen, et ils avaient des étonnements et des émotions d'enfant : mais ce qui les frappa aussitôt, ce fut l'extraordinaire activité déployée autour d'eux.

Comme à l'époque de Xerxès, les Grecs mettaient leur ville en état de repousser l'assaut des barbares : une ceinture de remparts semblables à ceux de Troie et formée de hautes murailles flanquées de tours, enserraient le fameux triangle constitué par les monts d'Hymette, du Pentélique et du Parnès et faisait de l'Attique entière le boulevard de la résistance hellénique.

Tous les bras valides étaient employés : le commerce était suspendu ou limité aux choses nécessaires à la vie; ceux qui ne travaillaient pas s'exerçaient au maniement des armes; les canons s'accumulaient sur les points élevés commandant le débouché des plaines; les villes et les villages de la Grèce du Nord avaient reflué vers Athènes.

Ce fut un Français, rencontré au débarcadère d'Athènes, qui donna ces détails à nos trois voyageurs.

De suite Zahner l'avait remarqué, parlant haut et criant pour faire embarquer de nombreuses caisses de marchandises sur l'une desquelles il s'était assis : et malgré l'étalage de grec moderne dont il composait ses interpellations,

quelques mots du cru tels que « té » et « qués acco » s'étaient glissés à son insu.

— Je parie tout ce qu'on voudra que c'est un Marseillais, avait dit Zahner.

Délibérément il était allé à lui, la main tendue, parlant un français auquel, par flatterie, il avait cru devoir donner certain accent méridional.

Il ne s'était pas trompé; un bon rire s'était épanoui sur la physionomie de l'inconnu, et de suite reprenant la langue et l'accent maternels, il s'était présenté.

Il se nommait Quinel. Il était venu quelque vingt ans auparavant fonder en Grèce une huilerie qui avait été rapidement florissante. Sa fabrique était située dans les bois d'oliviers qui bordent le Céphise et que traverse l'Ilisus. De loin il montra la haute cheminée.

Et l'ébahissement du brave homme fut extrême, lorsqu'en quelques mots Zahner l'eut mis au courant de leur odyssée. Mais ses yeux s'agrandirent lorsque l'officier, précisant et présentant ses compagnons, donna leurs noms.

A son tour il prit les mains des voyageurs avec effusion, les pressant de questions.

Comment ! ils étaient ces deux officiers dont on avait tant parlé à Paris pendant quelques semaines, et qui avaient refusé de s'évader de l'île de Périm pour ne pas manquer à leur parole d'honneur?...

Quelle émotion avait produite en France le récit qu'avait rapporté de leur captivité un officier de marine... et quelle réception ils allaient recevoir à leur retour à Paris !

— Alors, vous croyez que nous ne sommes pas oubliés là-bas? demanda Zahner dont le cœur se gonflait, et qui essayait de rire pour dissimuler son émotion...

— Oubliés ! mais vous y êtes plus connus que le premier de nos hommes politiques, s'exclama le Marseillais, et vous verrez, vous verrez cet accueil quand on saura que vous êtes en route pour revenir.

— Mais ce n'est pas tout ça; comment comptez-vous revenir?

— Mais, par mer; je crois que c'est le plus court.

— Vous avez mille fois raison; d'ailleurs aujourd'hui les chemins de fer sont détraqués un peu partout, et puis, voyez-vous, poursuivit-il, laissant passer le bout de l'oreille,

vous ne pouvez faire décemment votre rentrée en France autrement que par Marseille.

— Evidemment, fit en riant le lieutenant de tirailleurs, c'est indispensable.

— Et je vous promets dans ma ville natale une de ces réceptions comme on n'a guère fait qu'au général Dodds à son retour du Dahomey : il y a de cela rudement longtemps déjà... banquets, punchs, arcs de triomphe, il faut que tout s'en mêle.

— Nous n'aurons pas le temps; nous voulons arriver à Paris de suite.

— Allons donc! mais Marseille est un faubourg de Paris maintenant avec le train éclair-électrique : en huit heures vous serez rendus... mais ce n'est pas tout, vous allez accepter une place à bord de mon vapeur...

— Vous avez un vapeur?

— Oui, je réalise tout ce qui m'appartient, et, vous le voyez, ne pouvant plus écouler mes produits, je les emporte; toutes ces caisses recouvrent de grands réservoirs en fer-blanc pleins d'huile épurée. Voilà ma dernière expédition au Pirée et nous levons l'ancre demain.

— Accepté, mon cher monsieur Quinel, dit Zahner enchanté.

Ils entrèrent en ville pour faire leur achat de vêtements et eurent bientôt trouvé ce qu'il leur fallait.

Pour la sultane, ils choisirent une robe noire, un long voile et un châle sombre; Hilarion quitta de suite, au milieu du magasin, son affublement étriqué pour revêtir un complet de nuance claire, et passa dix minutes à se regarder dans une grande glace, en donnant à son chapeau rond les inclinaisons les plus conquérantes; après quoi, il partit en ville d'un air triomphant, sous prétexte de chercher un marchand de tabac.

Mata et Yamin reçurent des livrées sombres, et il fut décidé que le premier serait l'ordonnance de Zahner, pendant que Yamin servirait de valet de chambre à la sultane.

Mais comme ils regagnaient la gare devant laquelle les attendait Hilarion, une idée vint à Zahner.

— C'est très joli, un valet de chambre, pour cette pauvre femme, fit-il; mais il me semble qu'une femme de chambre ferait bien mieux son affaire, pour le voyage surtout...

Si Omar était là, il aurait déjà songé à lui en trouver une.

— Nous lui en trouverons une à Paris, répondit distraitement de Melval dont l'esprit était ailleurs.

— Non pas, car avant tout, il faut que cette femme de chambre parle turc; une Française qui ne comprendrait pas cette langue ne rendrait aucun service à sa maîtresse. Et nous n'avons aucune chance de trouver à Paris une femme connaissant cette langue, tandis qu'ici...

— C'est vrai; mais on ne se procure pas une femme de chambre comme on trouve un complet.

— Une femme de chambre, fit Hilarion, qui depuis quelques instants tendait l'oreille.

— Oui, on dirait que tu en as une à nous offrir, dit Zahner en riant...

— Fectivement, dit l'ordonnance, et une chouette encore!

— Et d'où la sors-tu?

— Mais d'ici tout simplement, et une honnête créature, je vous en donne mon billet, car elle a résisté à mes prières les mieux tapées.

— Ah! mon gaillard! tu étais donc en chasse?

— Dame, vous savez, en voyant des créatures blanches et appétissantes comme celles qui sont ici, il m'est venu un tas d'idées; mais je n'ai pas eu de chance, car celle qui m'a le plus tapé dans l'œil m'a envoyé promener dans les grands prix!

— Et tu pourrais la retrouver?

— Accordez-moi dix minutes, et je la retrouve; et, comme je n'aurai que des choses sérieuses à lui dire, je suis bien sûr de la décider...

Les trains partaient d'Athènes pour le Pirée toutes les demi-heures, emportant des flots d'émigrants qui préféraient s'embarquer pour l'île de Crète où les noirs ne pourraient jamais aborder. — L'île d'Eubée, au contraire, leur paraissait devoir être inondée rapidement, le détroit de l'Euripe qui la sépare des côtes de Béotie n'ayant qu'une largeur de quelques centaines de mètres, et tous ses habitants la désertaient.

Un train partait. De Melval et Zahner résolurent d'attendre le suivant.

Hilarion ne s'était pas vanté : quelques instants après il

revenait, tenant par la main une jeune fille de dix-neuf ans environ.

Sa mise pauvre indiquait assez que la misère lui faisait accepter la proposition qu'Hilarion venait de substituer à celles qui avaient d'abord été mal accueillies.

Mais il en était d'elle comme de ces Espagnols qui, sous les haillons du mendiant, ont des airs de grands d'Espagne; elle avait cette beauté sévère qui s'est transmise d'âge en



Arketa.

âge, sur cette terre classique, depuis l'époque où un élève de Phidias ou de Praxitèle sculpta les cariatides de l'Erechthéion.

Son profil, d'une régularité parfaite, avait produit une impression visible sur Hilarion, depuis trop longtemps abandonné au milieu de négresses aux grosses lèvres, au nez écrasé, ou d'Arabes au teint de citron, et cette impression s'était doublée de l'étonnement dû au refus très net et très digne que lui avait opposé la jeune fille, lorsqu'il l'avait abordée en conquérant irrésistible.

Maintenant, il lui parlait fort poliment et Zahner intervenant, les conditions furent bientôt réglées.

La jeune fille consentait à partir, n'ayant plus d'autre famille qu'un vieil oncle à qui elle demanda d'aller annoncer la nouvelle et faire ses adieux.

Pendant ce temps, Zahner avisant un magasin de nouveautés assez proche y acheta sans marchander un costume complet du pays : robe longue de couleur bleue, tablier de soie blanche brodé, corsage aux larges manches échancrées et dont le devant était pailleté de pièces de cuivre, grand voile blanc plié faisant un diadème autour de la tête et retombant gracieusement par derrière.

Et quand la jeune fille toute rouge de surprise eut, à son retour, échangé ses pauvres habits pour ce costume gracieux, Zahner dut s'avouer que cet animal d'Hilarion avait bon goût et que la petite troupe émigrante venait de s'augmenter là d'une recrue fort séduisante.

De retour au Pirée, Arkeïa, c'était son nom, prit de suite son service auprès de la Sultane qui, très touchée de cette attention délicate de ses compagnons, les en remercia chaleureusement.

La mère d'Omar profita de cette occasion pour essayer de changer le cours des tristes pensées qui amenaient, à certaines heures, une larme dans les yeux de de Melval; elle le pria de lui parler d'Omar.

Elle ne se lassait pas d'entendre faire son éloge. Ah oui! il était bien le fils qu'elle avait élevé avec un soin jaloux et qu'elle avait formé pour la puissance suprême; il était beau, noble et brave... il était bon, fidèle, sûr pour ses amis... et, en parlant, de Melval engourdissait sa douleur et oubliait pour quelques heures son cruel isolement.

Le lendemain, M. Quinel était exact au rendez-vous et les effusions recommencèrent.

A la manière dont il parla de ses compatriotes de Marseille et de leur impatience de recevoir ses nouveaux amis, il fut facile de deviner qu'il avait lancé dans toutes les directions plusieurs dépêches à sensation, et de Melval en fut contrarié, car il eût voulu rentrer à Paris, inconnu, silencieux, seul avec lui-même.

Pourtant une satisfaction égoïste grandissait peu à peu en lui : à n'en pas douter, Christiane allait apprendre leur retour par la voix de la presse; elle allait lire sur eux, sur leur endurance, leur noble attitude, des descriptions enthou-

siastes, et elle ne pourrait s'empêcher de se dire en pensant à lui : « Il était digne de tout amour ».

Et la pensée qu'elle aurait au cœur un regret, une amertume, une souffrance peut-être, bien que déjà l'oubli fût lointain et la trahison bien vieille, cette pensée lui fut douce et il sortit de sa torpeur du jour précédent. D'ailleurs la faconde inépuisable de leur nouveau compagnon ne laissait à personne le temps de s'ennuyer.

M. Quinel ne tarissait pas ; il parla de son vapeur, le *Léo*, un excellent navire qui, avec ses deux hélices, filait ses 17 nœuds 1/2, vitesse considérable pour un bâtiment de commerce et qui lui avait valu de le voir requérir en cas de guerre pour être transformé en croiseur ; avec un pareil marcheur, ils allaient faire à la Joliette une entrée sensationnelle.

Puis, lorsque l'ancre eut été levée et que les ruines du temple de l'île d'Œgine commencèrent à se profiler sur le ciel, il reprit la conversation où il l'avait laissée la veille, avec le lieutenant de tirailleurs.

— Ainsi, lui dit-il, vous ignorez actuellement la situation et les résolutions prises par l'Europe ?

— Absolument, mais je les devine ; l'union la plus intime a été réalisée entre les puissances devant le terrible danger qui les menace, et leurs armées combinées vont se porter au-devant des masses noires en des points convenablement choisis et fortifiés pour s'opposer à leur marche.

— Eh bien, mon cher ami (le père Quinel donnait déjà de l'ami à son nouvel hôte), détrompez-vous : il y a union, c'est vrai ; mais elle est beaucoup plus dans les mots que dans les actes.

Mais en France, cependant, ce n'est pas l'union qui manque ; depuis le désastre de notre armée d'Algérie, vous pensez qu'on a ouvert l'œil et qu'on s'est préparé sérieusement.

— La mobilisation est-elle décrétée ?

— Pas encore, ce serait l'arrêt brusque de la vie intérieure de notre pays et la fin de l'industrie déjà très malade ; ce serait surtout la mort de l'agriculture redevenue, comme au temps de Sully, notre plus sûre ressource. Alors on attend ; on en est à la période de « tension ». On appelle toutes les classes de réservistes et de territoriaux successivement et par périodes de trente jours pour les exercer au tir ;

on travaille à mille inventions destructives; à défaut de la flotte qui ne servira pas, on construit une flottille de ballons d'après le modèle de ce pauvre ingénieur... disparu il y a deux ans avec son aérostat.

— M. Durville ! s'écria de Melval, à qui revint aussitôt à l'esprit la conversation avec l'officier de marine dans l'île de Périm.

— Oui, M. Durville; vous l'avez donc connu avant vos aventures?

— Non, mais j'avais entendu parler de ses essais et nous avons revu en Afrique son premier ballon.

— Le *Tzar?*

— Oui, le *Tzar*.

— C'est vrai, je me souviens que dans le récit de votre captivité au camp, qui a tant remué l'opinion, on parlait de ce ballon présent parmi les Noirs et livré au Sultan par le misérable assassin de la mission.

— Assassin! on sait donc comment a fini la mission?...

— Certes, elle a été massacrée tout entière par l'interprète Saladin, armé d'un fusil à gaz, un misérable dont personne ne se méfiait à bord et qui a profité d'un moment critique pour tuer tous les passagers les uns après les autres. Ces détails ont figuré dans tous les journaux.

— Et ce Saladin était seul?

— Seul ou aidé : les renseignements qui sont parvenus en France à ce sujet ont été rapportés par un neveu de l'ingénieur qui était à bord avec lui.

— Et qui a pu s'échapper?

— Oui, après mille péripéties qui ont retardé son retour en France; c'est ce neveu, M. de Brantane, dont le nom est aussi connu aujourd'hui que celui de M. Durville, qui a repris tous ses plans et a fait construire la flottille aérienne dont je vous parlais.

— Il nous a semblé voir un de ses ballons du côté de Constantinople.

— Vous avez dû en voir certainement, car depuis six mois déjà les aérostats construits poussent des reconnaissances dans toutes les directions; ils ont d'abord fouillé l'Afrique pour essayer de retrouver le *Tzar*, mais sans succès, et maintenant ils se préparent à leur rôle dans la lutte prochaine.

— Ils sont nombreux?

— Une dizaine seulement, en ce moment, mais les Chambres ont voté des crédits, il y a eu souscription nationale; bref, avant deux mois, la France en aura plus de soixante.

— Ils pourront rendre de grands services pendant cette guerre.

— De très grands; on compte beaucoup sur eux; M. de Brantane achève en particulier la construction de l'un d'eux dont on dit merveille.

— En quoi diffère-t-il des autres?

— Il est basé sur le même principe, mais il est de proportions triples et porterait trois cents passagers; c'est un monument aussi haut que les Invalides, et il peut atteindre des altitudes de 6 à 7.000 mètres, ce que le *Tzar* ne pouvait faire. De plus, il est muni de parachutes perfectionnés, de ballons remplissant le rôle des canots à bord des vaisseaux, bref, de tous les appareils capables de parer à l'éventualité d'une chute toujours possible. J'ai aussi vu dans le *Gros Journal* une description des réservoirs d'hydrogène solidifié qui, passant à l'état gazeux, en quelques secondes gonflent un ballon assez vite pour qu'on puisse l'utiliser pendant une dégringolade de la même façon que les chaloupes mises à la mer en cas de naufrage. Bref, l'avenir est là.

— Alors, ce M. de Brantane n'est pas parti?

— Non.

— Et il pourra me donner des détails sur l'assassinat de la mission Durville?

— Je crois bien : c'est miracle qu'il n'y soit pas resté lui-même.

Un nouveau coin du voile se soulevait pour l'officier.

Aucun doute ne pouvait maintenant subsister dans son esprit : Saladin s'était débarrassé par l'assassinat de tous les passagers pour pouvoir offrir ses services au Sultan.

Dans quel but?

Pour essayer de revenir avec l'Invasion noire victorieuse jusqu'à celle qui l'attendait?

Comme cette hypothèse lui paraissait invraisemblable, maintenant que la situation se dégageait des mensonges accumulés par l'interprète!

Si Saladin eût aimé Christiane, et s'il eût été aimé

d'elle, avec cette fougue dont il avait si complaisamment parlé à Khartoum, il n'eût qu'à la prendre et à l'emporter à la barbe de sa famille. Un enlèvement n'était pas pour effrayer alors un homme que ni l'assassinat ni la trahison ne devaient arrêter plus tard.

Et s'il s'était donné au Sultan par espoir de vengeance, c'est qu'il n'avait pas seulement à se venger du refus du père, mais encore de celui de la fille.

Une lueur se fit dans le cerveau de l'officier.

Si c'était vrai, pourtant; s'il avait menti sur ce point comme sur les autres!

Et il s'abîma dans un monde de réflexions.

Puis il releva la tête :

— Non, dit-il, non, jamais Christiane n'a pu aimer cet homme; elle l'a repoussé et lorsque le misérable a parlé à Khartoum de sa passion pour lui, il s'est vanté pour me faire souffrir.

Mais la bague! et la lettre! la lettre surtout!...

Pas un instant l'idée ne lui vint qu'elle eût pu lui être adressée.

— Patience, fit-il, en serrant les poings, l'heure est proche où je saurai tout.

Et quand il entendit le matelot de quart signaler les côtes de Provence dans la brume, son cœur fit un tel saut dans sa poitrine que sa respiration s'arrêta,

— Comme je l'aimais! dit-il, effrayé lui-même de cette secousse.

Et un écho eût pu lui répondre : « comme tu l'aimes encore ».

M. Quinel avait bien fait les choses; la moitié de la ville de Marseille se trouvait sur les quais pour voir arriver le *Léo*, et d'immenses acclamations s'élevèrent lorsqu'il aborda le quai de la Joliette.

Pour éviter de voir son bâtiment envahi, l'excellent homme désigna aussitôt à la curiosité sympathique de ses compatriotes les deux officiers et, en un clin d'œil, ils furent enlevés, placés dans une voiture dont les chevaux dételés furent remplacés aussitôt par des ouvriers du port.

De Melval n'eut que le temps de jeter à Hilarion cette indication :

— A l'Hôtel de Noailles!

M. Quinel oublia par bonheur de signaler le brave ordonnance à l'enthousiasme populaire, sans quoi la Sultane, avec ses gardes du corps et sa femme de chambre, fût restée en panne dans cette ville qui leur était à tous absolument inconnue.

Hilarion ne demandait pas d'ailleurs à partager ces ovations; il s'estima beaucoup plus heureux de gagner l'hôtel indiqué aux côtés d'Arkeïa.

En revanche, M. Quinel se laissa porter en triomphe avec ses nouveaux amis; n'était-il pas lui-même un revenant après vingt ans d'absence. Son voyage n'avait eu rien d'héroïque, mais il ramenait deux héros et accepta modestement de partager avec eux une ovation largement méritée.

Le *Gros Journal*, d'ailleurs répandu à profusion par ses soins (il en était le correspondant), ne donnait pas seulement le portrait des deux officiers, mais encore celui de M. Quinel conversant avec eux, et la foule, fière d'acclamer un des siens, n'avait pas besoin de savoir qu'il n'était avec eux que depuis quatre jours.

Ce qui était certain, c'est que le digne homme avait savamment employé ces quatre jours et vigoureusement chauffé sa publicité.

Et il pouvait en toute sécurité monter sa nouvelle usine : une savonnerie extra-fine dont il voyait déjà l'emplacement du côté du Roucas-Blanc. — Il venait de lui faire une solide réclame et ne regretterait pas la fabrique d'huile qu'il abandonnait aux descendants d'Alcibiade.

Mais « quand Marseille se remue, il faut que Paris s'agite », et les deux officiers le virent bien, lorsque, après toutes les émotions ressenties sur la Cannebière et les allées de Meilhan, après les punchs, les discours et les banquets, ils débarquèrent dans l'immense hall de la gare de Paris-Lyon, où l'éclair-électrique les avait transportés en sept heures quarante minutes.

La gare était envahie et les boulevards étaient noirs de monde; sur le quai, deux ministres, des centaines de délégations, plus de cinq cents officiers en uniforme attendaient les deux vaillants que leur heureuse étoile ramenait au pays natal après deux ans d'exploration forcée et d'aventures inouïes.

Au milieu d'acclamations et de vivats, le ministre de la

guerre attachait sur la poitrine des deux officiers la croix de la Légion d'honneur, et leur apprenait leur nomination au grade supérieur, datée du matin même.

Puis le président de la Société de l'Afrique française s'avança : car la Société existait toujours, bien que l'Afrique ne contînt plus un seul Français; il fit un discours très vibrant, et de Melval venait d'y répondre par quelques mots très heureusement choisis, lorsqu'au premier rang des personnes de marque admises dans le grand salon de réception de la gare, il aperçut un petit homme aux lunettes d'or, à la barbiche blanche, dont l'agitation sautait aux yeux.

Sa vue se troubla et une sueur froide perla à ses tempes : il avait reconnu le père de Christiane.

Celui-ci, voyant son émotion, fit un pas, les deux bras tendus... les yeux mouillés...

— Ah ! mon cher enfant !... mon cher enfant !...

Et comme de Melval, abasourdi, ne répondait rien...

— Comme elle va être heureuse! dit à voix basse M. Fortier en passant son bras sous celui du nouveau commandant.

— Christiane !... fit l'officier, le cœur gonflé d'émotion... et il ne put trouver un autre mot...

— Oui, Christiane, qui a quitté hier le deuil pour la première fois... Christiane qui vous attend depuis deux ans...

Et, entraînant le jeune homme à sa voiture, il répéta :

— Comme elle va être heureuse !

Mais au moment où la voiture allait quitter la rue de Rivoli pour s'engager sur l'avenue de l'Opéra, de Melval s'entendit appeler par son nom.

Et se retournant il poussa une exclamation de joyeuse surprise :

— Pol Kardec !

C'était en effet le jeune officier de marine, l'ami d'une heure dans l'île de Périm.

De Melval sauta à bas de la voiture, se jeta dans ses bras, et les deux hommes s'étreignirent. Puis, à voix basse :

— Vous lui avez remis ma lettre? demanda de Melval.

— Oui, mais il faut absolument que je vous parle avant que vous la voyiez.

Et Pol Kardec se tourna vers M. Fortier :

— Désolé de vous enlever mon ami de Melval, fit-il, mais la consigne avant tout.

— Comment ! la consigne ! quelle consigne ?

— Oui, j'ai ordre du ministre de la marine de lui amener de suite M. de Melval, qu'il veut féliciter sans retard.

— Le ministre de la marine ? fit l'ingénieur.

— Lui-même.

— Il aurait bien pu être à la gare comme les autres, grommela M. Fortier... dites-lui que M. de Melval n'est pas dans une tenue à se présenter chez lui.

— La tenue lui importe peu.

— Je l'y conduirai moi-même dans une heure, objecta de nouveau l'ingénieur qui sentait l'impatience de sa fille.

— Dans une heure ! plaisantez-vous ? Votre ministre aux travaux publics se contenterait peut-être de cet à peu près, mais chez nous...

— Allons, voyons, Kardec, vous n'allez pas priver Christiane... mieux que personne vous savez...

— Mais puisque je vous dis que c'est la consigne et que dans une demi-heure je vous le ramène.

— Eh bien, je vais le conduire moi-même.

— Pas du tout, j'ai ma voiture, allez annoncer son arrivée à Mlle Fortier.

— L'annoncer, mais elle l'attend depuis plusieurs heures.

— Vous lui préciserez l'heure ; nous serons chez vous à deux heures et demie.

Et sans attendre davantage, l'officier de marine avait poussé son ami d'un jour dans une victoria qui stationnait là.

— Rue Royale ! fit-il.

Et quand ils furent un peu plus loin :

— Ouf ! dit-il, ça a été dur, mais j'arrive à temps. J'ai eu un instant l'idée de vous attendre à la maison même, mais je n'aurais pas eu le temps de vous expliquer.

Alors, il le mit au courant.

Il savait tout ; Mlle Fortier en recevant sa lettre lui avait tout raconté... Quelle erreur avait été la sienne !... Comment de Melval avait-il pu reprocher à cette adorable jeune fille d'aimer un monstre comme ce Saladin !

— Comment? fit-il, mais la lettre de Christiane à ce misérable?

— Cette lettre? mais elle vous était destinée!

— A moi?

— A vous-même; elle avait été remise à M. Durville par M. Fortier, pour le cas cependant bien improbable où les aéronautes pourraient vous rencontrer dans le Sahara; c'était une illusion, mais l'amour ne raisonne pas; M. Durville s'est chargé de la lettre, ne comptant guère pourtant en trouver le destinataire, et c'est ainsi qu'elle est tombée entre les mains du traître qui l'a exploitée à son profit.

De Melval baissa la tête, atterré.

La simplicité de l'explication lui coupait la parole.

Comment cette solution ne lui était-elle jamais venue à l'esprit?

— Ainsi donc, reprit l'officier de marine, pas d'explications inutiles avec elle tout à l'heure: demandez-lui pardon tout simplement sans crainte: il y a longtemps qu'elle a pardonné...

De Melval serrait les poings; sa haine contre Saladin, auquel il ne songeait plus guère depuis quelques jours, venait de se réveiller plus intense que jamais.

— Tant que je n'aurai pas tiré une vengeance de cet homme, gronda-t-il, il n'y aura pas de bonheur complet pour moi.

Puis il se dit :

— Y aura-t-il d'ailleurs jamais un bonheur complet pour moi?

Et sa pensée s'en alla planer au-dessus des flots bleus de la mer de Marmara...

Pauvre petite Nedjma! allait-il déjà l'oublier? allait-il pouvoir parler d'amour à une autre? et son cœur se gonfla en pensant à l'enfant que ballottaient à cette heure, au milieu des algues, les courants sous-marins des détroits...

— Mon ami, dit-il, je voudrais... oh! je voudrais être seul, retarder cette visite.

— Pourquoi?... n'êtes-vous pas heureux à la pensée de la revoir?

— Je ne saurais vous dire tout ce qui se passe en moi... c'est vrai, je n'ai jamais oublié Christiane; et maintenant

que je sais qu'elle n'a jamais cessé de m'aimer, je m'en veux de mes soupçons, de mes oublis surtout...

— Oui, la jeune Arabe, n'est-ce pas?... j'avais bien remarqué... est-elle restée là-bas au moins?

— Oui... elle est restée là-bas !

Une larme jaillit des yeux de de Melval.

Et d'une voix brève, entrecoupée, il raconta la fin de Nedjma...

— Comprenez-vous maintenant dans quel état d'âme je suis en ce moment... comprenez-vous que je voudrais rester encore quelque temps seul avec la pensée de cette enfant qui m'a aimé jusqu'à la mort?

Pol Kardec ne répondit rien. Il avait cru que la petite Mauresque était une compagne du moment, un de ces objets de fantaisie comme s'en offrent tous les Orientaux, et il s'apercevait qu'elle avait été plus que cela.

Singulière chose que l'amour, puisqu'il peut dans certaines circonstances particulières partager un cœur d'homme et le laisser incertain entre deux souvenirs également chers.

Cependant la voiture avait filé rapidement; elle était passée devant le Ministère de la Marine sans s'y arrêter.

En traversant la place de la Concorde, de Melval fut frappé par le grand nombre de troupes qu'il y rencontra manœuvrant, et Pol Kardec lui apprit que cette place, avec beaucoup d'autres dans Paris, avait été transformée en champ de manœuvres pour exercer les réservistes et les territoriaux dont toutes les classes étaient successivement appelées pendant une période déterminée.

Ils s'engagèrent dans l'avenue Gabriel.

— Où me conduisez-vous? demanda de Melval se passant les mains sur le front.

— Nous avons devant nous le temps pour notre prétendue audience au ministre.

— Ah! c'était...

— Un prétexte pour vous enlever à l'ingénieur, mais je vais utiliser ce quart d'heure en vous présentant quelqu'un à qui j'ai formellement promis de vous conduire aujourd'hui, car il part dans trois jours.

— Je le connais?

— Non, mais je vous ai parlé de lui, c'est M. de Brantane, le neveu de M. Durville.

— Celui qui a pu échapper à cet assassin maudit !... Ah ! certes, je voudrais le voir, et je vous aurais demandé de me conduire chez lui au plus tôt. Vous dites qu'il part dans trois jours ?

— Oui.

— Dans son nouveau ballon ?

— Oui.

— De quel côté ?

— Vraisemblablement au-devant des armées musulmanes pour renseigner l'Europe sur leur marche, de concert avec la flottille aérienne déjà partie : d'ailleurs lui-même va vous renseigner.

La victoria s'arrêtait devant un élégant pavillon précédé de massif de verdure.

— Les ateliers de construction sont près d'ici, dit l'officier de marine, on leur a affecté l'immense palais bâti pour l'Exposition de 1900, sur les ruines de l'ancien Palais de l'Industrie. Dans ce gigantesque hall, les aérostats les plus monstrueux peuvent se mouvoir à l'aise.

L'accueil du neveu de M. Durville fut des plus chaleureux. Il était toujours l'impeccable gentleman, monocle à l'œil, que nous avons vu à l'œuvre sur le *Tzar ;* mais les émotions par lesquelles il était passé, lorsque avait eu lieu le drame saharien, lui avaient éclairci les tempes.

En quelques mots il raconta à l'officier son odyssée.

Grâce à Bon-Garçon, le cheval du lieutenant de chasseurs d'Afrique tué par les Touaregs, il avait pu s'enfuir et gagner Laghouat ; il avait trouvé là le commandant de zouaves rencontré au passage et lui avait appris le désastre de l'armée d'Afrique, auquel le vieux soldat n'avait pas voulu croire tout d'abord, s'imaginant que Guy de Brantane avait été frappé d'un coup de soleil.

Il avait dû se rendre à l'évidence en voyant le lendemain matin les premiers éclaireurs touaregs en demi-cercle autour de la place, et Guy l'avait quitté aussitôt, après avoir laissé son cheval se reposer quelques heures, pour éviter que le cercle se refermât autour de la ville.

Plus tard, il avait appris que de la garnison de Laghouat pas un Français n'avait échappé ; elle avait tenu sept mois, jusqu'à épuisement de vivres. Quant à lui, il avait mis près d'un mois pour atteindre la côte : la révolte était partout.

La défaite de l'armée d'Afrique avait été le signal d'un soulèvement général; les garnisons françaises des villes telles que Tiaret, Mascara, Saïda, Miliana, Médéah, avaient dû se retrancher dans les citadelles ou les blockhaus ou se replier sur Alger, et lui-même n'avait pu atteindre cette ville qu'à travers mille péripéties et en faisant des détours considérables. Enfin il avait pu s'embarquer et avait même eu la chance de pouvoir, à prix d'or, emmener avec lui le brave animal auquel il devait la vie, heureux de ne pas l'avoir laissé à Laghouat où il eût été mangé.

Et ce disant, le jeune homme avait montré Bon-Garçon installé dans le box confortable d'une luxueuse écurie.

— Et maintenant, fit-il, venez visiter notre nouveau ballon.

— Ce soir, dit Pol Kardec, nous allons de ce pas chez M. Fortier.

— Vous partez dans trois jours? demanda de Melval.

— Oui, je suis paré, le recrutement de mon personnel est terminé; je ne veux plus tarder.

— Eh bien, dit simplement de Melval, si vous voulez bien m'agréer, je pars avec vous.

— Vous partez? fit Kardec qui sursauta... Vous partez?

— Oui, cette visite que vous avez tenu à me faire faire de suite à M. de Brantane me décide...

— Comment... à peine arrivé, et sans prendre seulement un moment de repos?...

— Je ne suis nullement fatigué, dit de Melval avec un triste sourire, je suis entraîné, rudement entraîné même, et vous savez mieux que personne que cette petite expédition me fera du bien. Je pense, poursuivit-il, s'adressant au jeune homme, que l'un de vos objectifs principaux est de retrouver le ballon de votre oncle...

— Entre nous, je vous avouerai, dit le jeune homme, que pour le moment je n'en ai pas d'autre; je ne pourrai suivre un plan de campagne que quand j'aurai pu châtier l'assassin de notre équipage; depuis dix-huit mois je n'ai que cette idée dans la tête; la pensée que cet homme circule sur le *Tzar*, impuni, triomphant, m'obsède; il faut que je le tue... que je le tue avec des raffinements de cruauté inconnus jusqu'ici!...

— Et moi, j'ai une vengeance non moins pressante à

tirer de lui... et moi aussi je rêve un châtiment inoubliable... Vous le voyez, notre objectif est le même... Voulez-vous de moi, de nous plutôt? car mon ami Zahner ne me pardonnerait pas de lui faire manquer ce voyage dont nous avons déjà parlé.

— Mais, avec enthousiasme! s'écria le jeune homme; je n'aurais jamais osé vous le proposer, mais vous devez vous douter combien je serai heureux et flatté de vous avoir à bord.

— Ainsi, dans trois jours.

— Oui.

— Et à quelle heure le départ?

— A quatre heures du soir.

— L'endroit?

— L'entrée du large pont qui va du palais des Champs-Élysées aux Invalides.

— J'y serai, ou plutôt nous y serons; si nous sommes trois ou quatre au lieu d'être deux seulement, vous pourrez nous enlever quand même?

— Certes; j'ai 22.000 kilogrammes de lest : quelques saumons de plomb à enlever et tout est dit.

— Et maintenant, dit de Melval en remontant en voiture, je sens que je suis plus calme. Cette expédition ne durera peut-être pas longtemps; mais elle était nécessaire pour servir de transition entre le passé et le présent... Je vous suis.

Plus calme, il ne le fut pas longtemps; quand la voiture s'arrêta de nouveau, cette fois devant l'hôtel de M. Fortier, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine, sa vue s'obscurcit et ce fut en tâtonnant qu'il monta l'escalier.

. . . .

Cependant, depuis midi, dans le coquet hôtel du boulevard Haussmann, Christiane Fortier allait fiévreusement de son fauteuil au balcon et, pâle sous ses bandeaux noirs, elle attendait.

Toute vêtue de blanc, sans un bijou, une simple marguerite dans les cheveux, elle était idéale de grâce et rayonnante de beauté.

Elle attendait celui qu'elle n'avait jamais cru mort, dont une secrète intuition lui avait toujours fait espérer le retour.

Elle attendait celui qu'elle aimait comme au premier jour et dont jamais elle n'avait douté.

Dans quelques instants il serait là.

Depuis vingt-six mois elle attendait!

Elle avait vu revenir Guy de Brantane, seul survivant de l'expédition sur laquelle elle avait compté, à laquelle elle avait accroché son dernier espoir pour retrouver l'officier perdu dans le Sahara; elle avait entendu de sa bouche le récit du drame qui, ayant fait de Saladin le maître du *Tzar*, lui enlevait la dernière chance d'avoir des nouvelles de l'officier perdu.

Et pourtant elle n'avait pas désespéré.

Puis, un an était passé sans qu'un individu vînt réchauffer son espoir vacillant.

Elle n'entendait parler que de massacres en Afrique, de bouillonnement humain à l'intérieur du continent mystérieux, d'incendies sur les côtes; les journaux étaient pleins de terrifiantes descriptions; l'Algérie avait été envahie, submergée par le flot noir, et parmi les épaves qu'il avait poussées devant lui et qui avaient pu trouver asile à bord des vaisseaux français, il n'avait pas été un instant question des officiers du Soudan, coupés de toute communication avec le Sahara algérien.

Et elle avait continué à se dire : « Il est fort, il est brave, je l'aime, il se sauvera ».

Comment? elle ne cherchait pas à se l'expliquer.

Les poètes ont chanté la divination de l'amour. Les poètes ne mentent donc pas toujours.

Puis, un jour, son père était entré comme un fou dans sa chambre, tenant un journal, et elle avait lu la nouvelle du passage des Noirs au détroit de Bab-el-Mandeb, et le premier récit de ce qui s'était passé dans l'île de Périm.

Un lieutenant de vaisseau, on le nommait Pol Kardec, avait rencontré dans cette île deux officiers français sous des costumes arabes, et l'émotionnante situation qui leur était faite, le culte de leur parole d'honneur les rivant au Sultan, avaient trouvé un écho prodigieux dans l'opinion; on ne donnait pas leurs noms ce jour-là, mais ils arrivaient de Tambouctou, et avaient traversé toute l'Afrique de l'Ouest à l'Est.

Et elle se dit : Il est là !... c'est lui !..,

M. Fortier, entraîné par cette ardente conviction, avait dit comme elle. Le lendemain, d'ailleurs, de nouveaux détails arrivaient; on donnait leurs noms et elle lisait sans surprise celui de Léon de Melval!... mais on ajoutait que le Sultan ne leur rendrait la liberté qu'au Rhin.

Car à Périm encore, les deux prisonniers ignoraient que la date de leur libération dût être avancée par Abd-ul-M'hamed quelques jours après.

— Eh bien! dit-elle, pendant que son père l'écoutait avec stupeur, l'Invasion noire arrivera jusqu'au Rhin, car je dois le revoir.

— Jusqu'au Rhin! Tu es folle, ma pauvre enfant. Elle ne mettra jamais les pieds en Europe!...

— Vous verrez!...

Et ce jour-là, elle mit dans sa toilette noire quelques rubans héliotropes et à son corsage un bouquet de violettes; son deuil allait bientôt prendre fin.

Puis, un matin que, retirée des fêtes et toujours enfermée dans son deuil, elle allait à la première messe à la Madeleine, elle avait croisé un jeune homme à la tournure militaire qui l'avait regardée fixement sur les marches, l'avait suivie dans l'église et avait pris une chaise derrière elle.

Et elle avait entendu distinctement ces mots qu'il lui avait jetés au moment où l'élévation faisait courber les têtes :

— Je suis Pol Kardec, j'ai vu M. de Melval.

Elle s'était retournée soudain, prête à défaillir, ne se préoccupant plus du lieu où elle était ni de la curiosité de ses voisins, et l'officier de marine avait ajouté très bas :

— J'ai une lettre de lui pour vous. Pour vous seule... où puis-je vous la remettre?

— Mon père vous recevra demain, 22, boulevard Haussmann, vers quatre heures, avait-elle répondu, très pâle.

Quand l'officier de marine s'était présenté, elle s'était arrangée pour être seule; il lui avait remis la lettre.

Quelle émotion l'avait secouée ce jour-là!

Elle avait failli tomber à la renverse en parcourant les premières lignes. « Un hasard a fait tomber entre mes mains les preuves de votre oubli pour moi et de votre nouvel amour pour un autre », écrivait l'officier.

De quel amour voulait-il parler? C'était insensé!

Mais elle n'avait pas eu besoin d'aller loin pour deviner de quoi il s'agissait.

Elle reconnut de suite dans la citation que faisait de Melval une phrase de la lettre qu'elle avait écrite quelques heures à peine avant le départ du *Tzar*, et fait remettre par son père à M. Durville avec un bouquet, un petit calendrier et une bague portant sa miniature.

Et du premier coup la vérité lui était apparue.

Sa lettre était arrivée, en effet, mais en passant par quelles mains?

Par celles de l'assassin de M. Durville, de ce Saladin qu'elle avait jeté dehors comme un laquais le jour même du départ de l'aérostat.

Et elle n'avait pas eu de peine à reconstruire l'échafaudage de mensonges accumulés par le misérable; avec une lucidité parfaite, elle l'avait vu s'emparant de la lettre et en déchirant la suscription pour faire croire qu'elle lui était adressée; puis se servant de cette arme pour torturer le malheureux rencontré dans les solitudes de l'Afrique orientale.

Ah! le maudit!

Quelle malencontreuse idée avait eue son père en offrant à la mission de M. Durville l'aide d'un pareil monstre!

Mais ce qui avait stupéfié le plus la jeune fille, c'est que de Melval eût pu croire un instant à l'amour de Christiane pour cet homme...

Sans doute, il était malade, affaibli là-bas dans ces pays de fièvre, et cette défaillance s'expliquait ainsi.

Mais quelle différence entre sa foi à elle et sa confiance à lui!...

Dans son ignorance de la vie et sa chaste interprétation des choses, elle l'avait cru fidèle, croyant, comme elle-même, et voilà que dans cette lettre il écrivait :

« Tout est fini entre nous, et à l'heure où je vous écris, j'ai repris moi-même ma liberté. »

Une douleur aiguë l'avait traversée en lisant cette phrase. Comment avait-il usé de sa liberté reprise?

Mais elle ne s'était pas arrêtée à des suppositions qui eussent répugné à sa nature si droite, à son cœur si plein de lui.

Il avait repris sa liberté : cela voulait dire qu'il allait essayer de chasser Christiane de son souvenir et de sa pensée.

Il n'y arriverait pas; en apprenant à quel point il s'était trompé, il n'aurait pas assez de regrets à lui offrir, il la supplierait de pardonner...

Cette lettre était d'un malheureux, abandonné à lui-même, loin de tous, désespéré, et à qui elle pardonnait.

Elle ne l'avait même pas relue, et pour n'être pas tentée de s'en attrister, elle l'avait brûlée.

Une seule idée dominait pour elle tout le reste.

Il était vivant, il reviendrait un jour. Et ce jour-là elle n'aurait pas de peine à le convaincre.

L'officier de marine avait suivi sur les traits si mobiles de la jeune fille l'effet produit par la lecture de la lettre qu'il apportait de si loin et, sans en connaître le contenu, il n'avait pas eu de peine à comprendre d'abord que les deux jeunes gens s'aimaient, ensuite que quelque chose de grave, de plus grave que la distance et l'éloignement, venait de s'interposer entre eux.

Et son souvenir s'était reporté vers la jeune Arabe qu'il avait vue dans l'île, et qui semblait rivée à l'officier de tirailleurs par la plus tendre affection...

De celle-là évidemment il faudrait éviter de parler.

Et, en effet, il avait répondu à toutes les questions que Christiane lui avait posées ensuite, lui avait donné tous les détails de leur rencontre, avait insisté sur le caractère chevaleresque et la loyauté bien française du jeune officier refusant de s'embarquer sur les chalands anglais, mais il n'avait pas parlé de Nedjma.

Alors elle lui avait tout raconté; pouvait-elle choisir meilleur confident? Tout, depuis leur première rencontre à Alger, jusqu'au jour où elle lui avait envoyé à travers l'espace ce mot si malencontreusement interprété, puis elle lui avait montré la lettre qu'elle venait de recevoir, et il s'était doublement applaudi de sa discrétion.

Mais il s'était promis, si jamais de Melval revenait en France, de s'interposer entre lui et la jeune fille avant toute explication, et il venait de se tenir parole.

Christiane regardait l'heure pour la dixième fois lorsque la porte s'ouvrit, et une femme de chambre annonça :

— Monsieur Gautier.

— Qu'il entre.

Un grand vieillard encore très droit, très vert, à la barbe argentée, aux yeux profonds sous des lunettes d'or, apparut, s'inclina galamment devant Christiane dont il baisa la main, et s'assit avec l'aisance de l'homme qui se trouve chez lui.

C'était, en effet, un vieil ami de l'ingénieur. Il avait fait sauter Christiane sur ses genoux lorsque son père, attaché au Ministère des Travaux publics, préparait les devis du Transsaharien, et depuis que l'Invasion noire avait arrêté les travaux de la grande ligne africaine, il ne se passait guère de jour où il ne vînt tenir compagnie à l'ingénieur et consoler sa petite amie.

Célibataire endurci, ne vivant que pour la science, il n'avait guère d'autre affection au monde que l'ingénieur et sa fille.

C'est lui qui avait le plus contribué à entretenir l'espoir dans le cœur de l'enfant, et elle avait en lui une confiance absolue.

Cette confiance n'était pas seulement justifiée par l'affection que M. Gautier lui témoignait, mais aussi par l'admiration profonde que professaient pour ce vieux savant tous ceux qui s'intéressaient au progrès et à la vulgarisation des sciences.

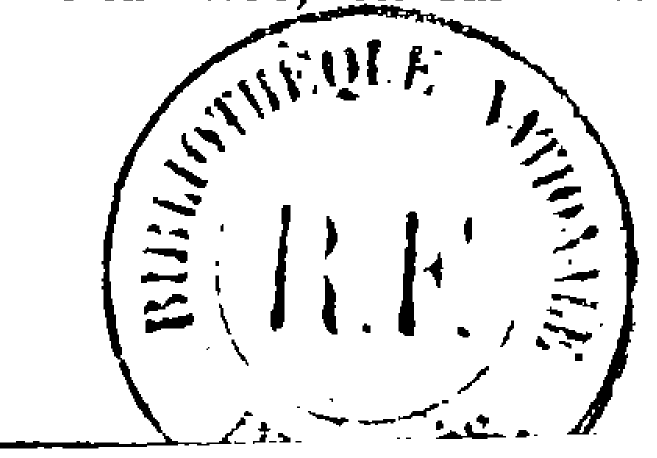
M. Gautier avait maintenant quatre-vingt-quatre ans et sa renommée était européenne.

Très jeune encore et d'esprit ardent, il s'était passionné pour la politique, rêvant un monde heureux où chacun pourrait par son travail acquérir sa part de bien-être.

Avec une ardente énergie, il s'était élevé contre ces fortunes mondiales qui croissent d'elles-mêmes démésurément par le seul fait de leur existence, en appauvrissant autour d'elles la masse des citoyens d'un pays.

Il avait voulu, en vulgarisant les découvertes scientifiques, diffuser l'instruction, faire connaître les procédés les plus récents et les plus économiques d'exploitation du sol et des richesses naturelles.

Il avait surtout essayé, de concert avec quelques savants agronomes de la fin du siècle, de rendre au paysan de France l'amour de la terre, en lui faisant connaître et en



mettant à sa portée les méthodes d'engrais chimiques récemment découvertes.

Il estimait que, si l'habitant des campagnes cessait de déserter les champs pour venir augmenter l'armée des centres industriels, si notre pays reprenait goût aux travaux de la terre, ceux-ci redeviendraient rapidement rémunérateurs; l'agriculture serait de nouveau en honneur comme une des sources les plus fécondes de notre richesse nationale, et l'argent serait de nouveau diffusé entre des milliers de mains au lieu de s'engouffrer dans les coffres-forts des spéculateurs de bourse.

Il voyait là la solution de la question sociale, sans heurt, sans effusion de sang, et ce qu'il dépensa de talent, d'énergie et de volonté pour appliquer ce programme eût suffi à illustrer une seule vie.

Mais dès la première heure, il sentit qu'il se heurtait non seulement à une coalition financière décidée à draîner l'argent des campagnes comme elle avait drainé déjà celui de toutes les industries, mais encore, et surtout à une situation extérieure qui faisait de la préparation à la guerre le premier souci d'un Etat.

Alors il regarda la guerre comme un de ces fléaux auxquels il fallait s'attaquer tout d'abord ; car c'était la menace d'un conflit qui paralysait les grandes entreprises, empêchait le paysan de croire à la sécurité du lendemain, enlevait surtout les travailleurs aux campagnes dépeuplées.

Et pendant la deuxième partie de sa vie, M. Gautier lutta contre ce minotaure qui engloutissait les millions en temps de paix, les hommes en temps de guerre, qui troublait et bouleversait tout, transformait l'Europe en caserne, et mettait à la merci du plus brutal le sort du plus intelligent.

Il fonda, après tant d'autres, une ligue internationale pour la paix, et fit des conférences très remarquées et très applaudies.

Très connu déjà, il écrivit même aux souverains et en reçut les autographes les plus flatteurs, conjura les grandes puissances de désarmer, et quand il crut avoir pour lui l'opinion, quand il s'imagina avoir convaincu ceux qui détiennent le pouvoir et peuvent déchaîner la guerre sur les peuples, il s'aperçut qu'un simple changement de ministère en Bulgarie, une querelle à l'extrémité du monde entre

peuples de race jaune, ou la possession d'un rocher dénudé aux antipodes, étaient autant de causes de conflit que jamais ne pourrait prévenir le tribunal arbitral qu'il avait rêvé pour l'Europe.

Et puisque la guerre était une nécessité historique, que ni ses conseils, ni le sentiment de leur propre intérêt n'empêcheraient les peuples de s'y jeter à corps perdu au premier signal, il rêva quelque chose de plus extraordinaire encore. *Il voulut la rendre impossible par l'horreur même des maux qu'elle engendrerait.*

Il se rappela alors qu'avant d'être agronome, journaliste, conférencier, il avait été chimiste.

Disposant d'une grosse fortune personnelle, aidé de quelques collaborateurs dévoués, qui s'étaient, depuis de nombreuses années, associés à ses idées philanthropiques, il créa, autre Edison, dans la grande île de Billancourt, à Paris même, un *Institut scientifique* dont le but fut celui-ci :

« *Découvrir un moyen de tuer les hommes tel que la guerre devint impossible.* »

Déjà un ingénieur américain, en commençant son bateau sous-marin, le *Peace-Maker* (l'Artisan de la Paix), avait eu la même idée.

Mais M. Gautier se réserva de ne livrer ses découvertes *qu'à son heure.*

Français dans l'âme, il déclara tout d'abord qu'à son pays seul il en donnerait le monopole.

Mais craignant l'humeur belliqueuse de ses compatriotes, craignant, s'il les pourvoyait d'avance d'armes et d'engins supérieurs, qu'ils n'eussent la pensée de les utiliser immédiatement contre leurs voisins, il déclara qu'il ne ferait part à son pays de ses découvertes que s'il était attaqué.

La grandeur du projet étonna, séduisit, puis enflamma de généreuses natures : des dons volontaires furent envoyés à l'institut Gautier, puis de nombreuses bonnes volontés s'offrirent, des chercheurs arrivèrent de tous les coins de France et même de l'étranger.

Le Pacificateur, c'est ainsi que la presse le dénomma, accepta le concours des savants qui se présentèrent, mais des savants français seulement ; il ne lui convenait pas que des découvertes réalisées dans ses ateliers fussent divulguées à l'étranger.

D'ailleurs, il sut faire un choix parmi ceux qu'il accepta; répartir entre eux les efforts et les recherches, et concentrer dans son cabinet les résultats une fois obtenus.

Là, avec son préparateur de prédilection, M. Octave Manset, il enfouit dans son coffre-fort les plans, formules et modèles d'engins réalisés, comme les financiers, auxquels il s'était attaqué, classaient l'or et les billets.

L'Institut fut divisé en sept secteurs :

MÉCANIQUE. — ÉLECTRICITÉ. — AÉROSTATION. — ENGINS SOUS-MARINS. — EXPLOSIFS. — TOXICOLOGIE. — MICROBIE.

Ce fut dans ces sept directions que furent orientées les recherches, et le premier soin de M. Gautier fut d'intervenir, sans succès d'ailleurs, auprès des pouvoirs publics pour que la France dénonçât la convention de Genève, qui interdit l'emploi des poisons, des balles explosibles, etc. et limite d'une façon abusive le droit et le mode de tuer.

— Du moment que deux nations veulent faire la guerre, disait-il, que tous les moyens soient permis à l'une pour amener la destruction de l'autre, et réciproquement, puisque la destruction est le but final de la guerre.

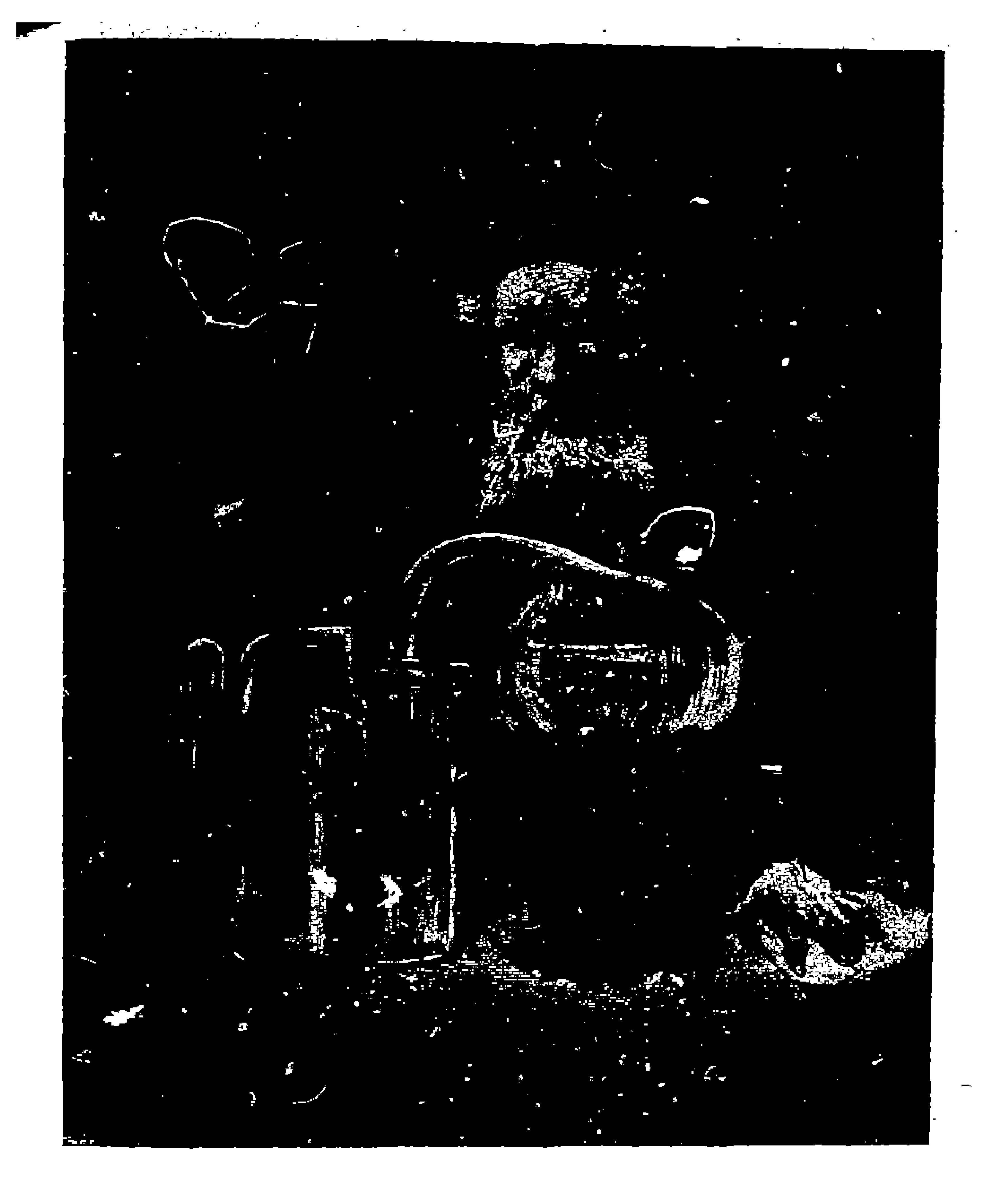
De sorte que ce grand philanthrope, après avoir rêvé pour ses semblables une paix perpétuelle et le retour à l'âge d'or, avait été amené, par la logique implacable des choses, à vouloir que la première guerre fût une guerre d'extermination.

— De cette façon, disait-il, on hésitera sérieusement avant de la déclarer.

Peu à peu l'Institut Gautier avait pris un développement considérable. De l'île de Billancourt, il s'était répandu sur les deux rives de la Seine, puis avait installé des annexes dans des usines secondaires, en plein Paris.

Ce n'étaient pas seulement les dons qui l'avaient enrichi, mais en cherchant des moyens de destruction il était arrivé, chose facile à prévoir, que les collaborateurs de Gautier avaient fait des découvertes industrielles importantes dont les brevets profitaient à l'Institut.

Grâce a eux, l'aluminium était devenu d'un usage tellement courant et d'un prix de revient tel, qu'on en fit des briques creuses pour construire des maisons et des chalets



Monsieur Gautier.

démontables qu'on emportait avec ses malles au bord de la mer.

Le diamant déjà fabriqué, mais à l'état presque moléculaire, par M. Moissan, était devenu, grâce à l'électricité, de fabrication courante dans ses laboratoires; il n'était en somme qu'un morceau de charbon transparent et, en soumettant du carbone à des pressions et à des températures formidables, Gautier avait obtenu des morceaux de la pré-

cieuse pierre auprès desquels le Régent et l'Etoile du Sud n'étaient que des simples brillants.

Du coup les mines anglaises du Cap et de l'Australie avaient subi un effondrement total, et les élégantes s'étaient rabattues sur les perles dont les prix avaient décuplé.

Il avait aussi trouvé une pile chimique portative d'une très grande puissance et le gaz, le pétrole, l'huile, avaient été successivement abandonnés comme corps éclairants ; les réactifs qui entraient dans la composition de cette pile étant très répandus à la surface du globe, la lumière électrique s'était trouvée du jour au lendemain à la portée de tout le monde, et une économie énorme dans l'éclairage des villes et des habitations s'était trouvée réalisée.

Du même coup, il avait réalisé le moteur électrique économique et puissant, remplaçant les vaines tentatives basées sur l'emploi de la vapeur et du pétrole, et l'on ne voyait plus circuler sur les routes que des voitures élégantes en forme de vaisseaux ou de cygnes, volant sur les routes, sans odeur, sans fumée et sans bruit.

Les chevaux que les chemins de fer n'avaient pas rendus inutiles au siècle précédent, s'étaient soudain trouvés sans emploi après l'invention des voitures automobiles et étaient devenus des objets de luxe réservés aux courses ou destinés à l'armée.

Mais une de ses inventions les plus fécondes et à laquelle il tenait le plus parce qu'elle rentrait dans le cadre primitif de ses travaux antérieurs pour la rénovation de l'agriculture, avait été la diffusion à volonté de la pluie à l'aide de nuages artificiels.

Grâce aux progrès réalisés simultanément dans l'aérostation, dans la fabrication des explosifs et dans l'emploi des fortes décharges électriques, il avait trouvé le moyen de condenser dans des régions données l'humidité de l'air et de la répandre en ondées bienfaisantes sur les champs desséchés.

Il était même sur le point de trouver mieux : il espérait pouvoir sous peu la précipiter sous forme de neige en s'aidant des puissants procédés réfrigérants d'un élève de Raoul Pictet, et les stations hivernales du sud de la France attendaient avec impatience le moment où leur température, maintenue constante par cette merveilleuse découverte,

retiendrait chez elles pendant l'été les touristes qu'y amenait la douceur de l'hiver.

Il avait aussi rendu pratique le moyen de lutter contre les cyclones, moyen qui avait germé jadis dans une cervelle américaine, en les arrêtant dans leur course et en brisant leur élan à l'aide d'explosions aériennes; il s'occupait de transformer toutes les chutes de rivières et de ruisseaux en force vive transmise au loin par des conducteurs appropriés, et il venait de doter Brest, Cherbourg et Saint-Malo d'un réservoir de travail mécanique inépuisable en utilisant la puissance énorme de la marée sur les côtes de Bretagne.

Enfin, il serait trop long d'énumérer ici les découvertes qui sortaient déjà de l'Institut Gautier, lorsque la nouvelle de l'Invasion noire vint le surprendre au milieu de ses travaux.

Déjà il se réjouissait des résultats obtenus. La France était jalousée et redoutée à l'extérieur. Depuis huit ans que fonctionnait l'Institut, on se disait au dehors qu'il était en possession de secrets terribles, et maintes fois cette pensée avait rendu prudentes certaines puissances haineuses et jalouses.

L'exode de toute une race se ruant à l'assaut du vieux monde et essayant de substituer à la civilisation l'antique barbarie des âges primitifs étonna d'abord le Pacificateur; mais il eut bientôt pris son parti.

A cette Invasion qui eût été la fin de tout, il fallait résister par tous les moyens et, du jour où il eut acquis la certitude que ce flot humain allait atteindre l'Europe, M. Gautier commença à réaliser pratiquement celles des inventions qui lui parurent d'une application immédiate.

De plus, et contrairement à ses vues antérieures, il fit appel aux savants de l'Europe et offrit aux puissances menacées ceux de ses secrets qui pouvaient être immédiatement utilisés.

Ses propositions furent acceptées, mais la terreur du choléra et de la peste vinrent en retarder la mise en œuvre en obligeant les premières nations menacées à fuir devant ces fléaux.

Il fallait donc lutter d'abord contre ceux-ci. L'Institut Pasteur et la section de Microbie de l'Institut Gautier se mirent à l'œuvre pour trouver les virus atténués susceptibles

d'immuniser la race blanche. Malheureusement on ne trouva que le sang de chèvre capable de véhiculer le vaccin du choléra et de la fièvre jaune; il fut impossible, faute d'animaux en nombre suffisant, de tenter en grand la vaccination des Blancs.

Elle put être pratiquée seulement en France, en Italie, en Suisse et dans certaines parties de l'Autriche et de la Russie.

Alors l'esprit inventif de l'Institut se rabattit sur d'autres moyens, et M. Gautier vivait dans la fièvre la plus intense au milieu de ses découvertes réalisées ou embryonnaires, lorsque de Melval et Zahner rentrèrent à Paris.

Ce fut pour lui un jour heureux, car il aimait Christiane comme sa propre fille, avait été le confident de tous ses chagrins et il voulait être témoin de sa joie au retour du bien-aimé.

— Il n'est pas encore là? demanda-t-il en entrant.

— Non, père est allé le chercher; peut-être à la gare n'aura-t-il pu lui parler.

— Je suis plus avancé que vous : un de mes aides est allé à la gare, porteur de mon dernier instrument, le photo-téléphonographe. Il a pu se placer en face de nos deux héros, prendre d'eux une vingtaine d'instantanés à la lumière électrique et me les transmettre par fil. Tenez, les voici, je vous apporte l'image avant que vous receviez l'original.

Christiane saisit les épreuves que son vieil ami lui tendait et un sourire de bonheur illumina son joli visage.

— Oui, dit-elle, c'est bien lui, très amaigri par exemple, et puis ce vêtement civil, je ne suis pas habituée à le voir ainsi... Comme il a dû souffrir pendant ces deux ans!

— Mon envoyé m'a aussi téléphoné le récit de ce qui s'est dit autour d'eux, et je vous apprends que le ministre de la Guerre vient de décorer votre fiancé et de le nommer commandant.

Les yeux de Christiane brillèrent et elle frappa joyeusement dans ses mains.

— Mais pourquoi n'arrive-t-il pas? dit-elle... Ah! voilà papa...

C'était en effet M. Fortier, mais il était seul.

Il mit rapidement sa fille au courant.

— Le ministre de la Marine, tu comprends, il n'a pu se dispenser... il va arriver avec M. Kardec?

— Ah! il est avec M. Kardec.

— Oui.

Elle comprit; de nature affinée et très impressionnable, elle comprit que l'officier de marine avait voulu voir de Melval avant cette entrevue, lui dessiller les yeux, leur éviter à tous deux uue explication qui gàterait leur bonheur, et à elle surtout le chagrin de se justifier d'un soupçon insensé.

Elle sut gré à l'ami de son fiancé de cette attention, et quand elle entendit le bruit d'une voiture s'arrêtant à la porte, pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent avant qu'il entràt, elle connut le bonheur le plus grand qui pùt inonder une âme.

Quand il ouvrit la porte,elle crut qu'elle allait défaillir et son cœur cessa de battre : ce fut à travers un voile qu'elle le vit à genoux devant elle et qu'elle l'entendit murmurer :

— Pardon!

Elle le releva, lui prit les deux mains, le regarda comme si elle eùt voulu pendant cette minute se payer de la longue attente.

Il répéta :

— Pardon, Christiane!

Et il ne trouva plus rien à dire, lui non plus, la gorge serrée par l'émotion, la retrouvant plus belle qu'il ne l'avait jamais vue, déjà enveloppé par le charme pénétrant qui se dégageait d'elle.

— Pardon! s'exclama M. Fortier, qui ignorait tout de la lettre de Périm, mais mon cher commandant, je me demande ce que la pauvre enfant aurait à vous pardonner; embrassez-là et fixons l'époque de votre mariage; vous venez l'un et l'autre de faire un tel stage que toutes les formalités peuvent être abrégées.

— Si, j'ai à vous demander pardon, Christiane, fit de Melval, d'une voix mal assurée, car je viens de disposer de moi sans votre consentement et de retarder encore l'époque de notre bonheur... sans vous avoir prévenue...

Elle devint blanche et de Melval sentit sa main, qu'il n'avait pas quittée, trembler dans la sienne.

Mais il se dit que s'il n'allait pas droit au but et sans tarder, il ne pourrait plus partir.

Déjà l'amour ancien l'envahissait, le remplissait d'une langueur étrange, et le contact de la main de la jeune fille faisait passer en lui des frissons qui le ramenaient de deux ans en arrière.

Il continua :

— Lorsque j'étais loin de vous, ne sachant encore quand je vous reverrais, je me suis juré de ne pas prendre un instant de repos, de ne jouir d'aucun bonheur, avant d'avoir tiré vengeance d'un misérable que vous connaissez, que vous méprisez autant que moi, de Saladin... Je pars dans trois jours pour tenir cette promesse.

— Vous partez? fit-elle, et son sang se glaça.

Elle voulut répéter « vous partez » et aucun son ne sortit de sa bouche.

— Comment! s'écria M. Fortier au comble de la stupeur, vous arrivez et c'est pour repartir!...

— Je pars, dit-il, d'un ton résolu.

— Et comment partez-vous?

— Je pars avec M. de Brantane, sur son ballon dans trois jours; je n'ai qu'un objectif, atteindre Saladin et le châtier; ce résultat obtenu, et il peut l'être rapidement, je reviens et rien ne s'opposera plus à notre bonheur... Christiane, me comprenez-vous?... et me pardonnez-vous?

— Mais c'est de la folie! s'écria l'ingénieur. Comme si vous n'aviez pas fait votre part de voyages et couru assez de périls, vous aller de gaieté de cœur vous replonger dans de nouveaux dangers!...

— Il n'est pas pour moi de bonheur possible avant d'avoir tenu ce serment et satisfait cette vengeance.

Sa voix s'était raffermie; il n'hésitait plus, sentant que son bonheur se décidait; il ne voulait être le mari de Christiane qu'après avoir permis au temps, ce grand maître, d'accomplir son œuvre d'oubli.

— Mais, M. de Brantane le tiendra pour vous, ce serment, poursuivit l'ingénieur, aussi pressé maintenant de voir le mariage se conclure qu'il avait été lent jadis à y consentir, lui aussi, à cet objectif; et songez qu'il a de bien meilleures raisons que vous pour désirer l'atteindre : il a vu cet assassin tuer l'un après l'autre tous ses compagnons de mission; vous pouvez donc vous en rapporter à lui du soin de l'exécution...

— Non, dit de Melval, M. de Brantane avec toutes ses raisons ne peut en avoir de plus pressantes que moi, Christiane le sait bien...

Il la regarda comme pour implorer son aide...

— Elle sait quelles raisons m'obligent à repartir, poursuivit le jeune officier ; elle sait tout le mal que cet homme a essayé de nous faire... et nous a fait... elle sait que si j'ai juré de punir, je dois tenir ce serment-là comme l'autre...

— Vous avez donc toujours entre vous des secrets que je ne connais pas ! s'écria M. Fortier.

— Christiane vous les dira... elle aussi doit désirer ce que j'ai résolu...

Elle le regardait bien avant dans les yeux.

— Écoutez-moi, dit-elle, j'ai déjà tant souffert que je puis bien souffrir encore : je veux qu'entre nous la confiance soit la règle et je veux vous en donner l'exemple, jamais je n'ai douté de vous et je n'en veux pas douter encore aujourd'hui ; dans un cœur de femme l'amour tient toute la place ; ma haine pour cet homme, je l'avais oubliée en vous retrouvant. Mais si vous ne l'avez pas oubliée en me revoyant, je comprends que vous vouliez l'empêcher de se dresser plus tard entre nous... Partez !...

— Merci, dit-il, merci, Christiane !

Et le regard qu'il lui jeta fut plus éloquent encore que ce mot qui monta du fond de son âme.

Mais l'héroïque jeune fille avait dépensé dans la courte lutte qu'elle venait de soutenir contre elle-même tout ce qui lui restait d'énergie, et, brisée, ne pouvant retenir ses sanglots, elle s'enfuit dans sa chambre.

Telle fut, après deux ans d'absence, la rencontre de ces deux êtres que l'amour avait faits l'un pour l'autre, que des circonstances indépendantes de leur volonté avaient séparés et que la fatalité condamnait à se séparer de nouveau le jour même où ils croyaient toucher au bonheur.

Ce bonheur, pour être complet, absolu, sans arrière-pensée, ne pouvait être immédiat : devant les yeux du jeune officier, l'image troublante de l'enfant qu'il avait aimée dans le désastre de son premier amour eût été, pendant quelque temps encore, trop précise, et, dans le désarroi de son cœur, il avait trouvé la seule solution possible.

Quant à elle, si elle l'avait acceptée sans récriminer, sans en connaître la véritable cause, c'est qu'avec cette étrange impressionnabilité qui lui servait de seconde vue, elle sentait, sans se rendre compte du pourquoi, qu'elle risquait de faire évanouir ce bonheur en voulant le saisir trop vite, et confiante dans l'étoile qui avait ramené l'aimé, qui le ramènerait encore, elle avait consenti.

Pendant ces trois jours, il revint passer auprès d'elle toutes ses soirées, se grisant de nouveau à son contact, repassant par les impressions d'autrefois, retrouvant, dans la ravissante jeune fille qu'il n'avait jamais cessé d'aimer, toutes les perfections qui jadis avaient fait d'elle à ses yeux l'idéal de la femme.

Etrange influence des milieux ! Qu'était devenu cet idéal pendant les deux ans qu'il venait de vivre parmi ces peuplades sauvages, revenu lui-même à l'état primitif comme les êtres humains qui l'entouraient ? Il en était arrivé, par la force même des choses, à le trouver dans la perfection des formes abandonnées à leur développement naturel, dans la naïveté du cœur et l'abandon de toute convention.

Mais il lui avait suffi de reprendre pied dans la civilisation pour retrouver de suite ses goûts, ses préférences, ses émotions d'autrefois, et ces « poupées d'Europe », comme il avait qualifié les Parisiennes, retrouvaient à ses yeux la toute-puissance de leur charme en substituant, au modèle primitif qu'il leur avait préféré, des images satisfaisant à la fois le cœur et l'esprit.

Tout en conservant à sa fiancée le plus de temps qu'il pouvait, de Melval n'oubliait ni sa famille ni ses amis.

Il avait encore sa mère vivant seule dans un village des environs de Paris, et nous renonçons à dépeindre sa joie lorsqu'elle serra contre son cœur l'enfant qu'elle avait pleuré, pour lequel elle avait fait dire des messes et sur la poitrine duquel elle trouvait le ruban rouge.

Mais elle comprit moins bien que personne la nécessité qui l'obligeait à repartir pour une aventureuse expédition, et la même réflexion lui monta aux lèvres :

— N'as-tu pas fait ta part ?

Il la convainquit comme il avait fait des autres.

— Je n'aurai rempli ma tâche et tenu mon serment qu'après cette dernière expédition.

Le lendemain seulement de cette arrivée mémorable, de Melval retrouva Zahner. L'excellent garçon avait veillé à l'installation de toute la smala orientale, dans un hôtel tranquille de la rue Saint-Honoré, l'hôtel Saint-James, et lui-même s'était installé auprès d'elle pour éviter à la Sultane les visites importunes.

Le plus heureux de cette solution avait été Hilarion. La vue de Paris, dont il avait si souvent parlé et où il se promettait de si bonnes parties, l'avait moins remué qu'il ne l'avait cru ; les beaux yeux d'Arkeïa n'étaient pas étrangers à cette indifférence et il ne quittait plus l'hôtel, sans que pour cela ses affaires avec la jolie descendante d'Hélène et d'Iphigénie fissent mine d'avancer rapidement.

Le premier moment avait été chaud entre de Melval et Zahner ; certes, avec le tapage que la presse, le *Gros Journal* en tête, avait provoqué autour de leur nom, ils s'attendaient bien à une réception bruyante, mais ils ne prévoyaient pas le courant de sympathie qui avait parcouru cette foule à leur arrivée, et cette éclatante récompense que leur ménageait le chef de l'armée. Ils avaient été remués au plus profond d'eux-mêmes en se voyant accueillis de la sorte par leurs compatriotes, et toutes leurs fatigues leur avaient semblé douces ainsi payées.

Mais presque immédiatement séparés l'un de l'autre, ils n'avaient pu échanger leurs impressions et ce fut un débordement de réflexions joyeuses et émues quand ils se retrouvèrent.

Lorsqu'ils furent un peu calmés, de Melval annonça sans phrases à Zahner leur départ pour le surlendemain.

— Diable! fit l'autre en sursautant.

— Ne te souviens-tu pas que tel était ton désir il n'y a pas longtemps de cela, lorsque nous avons aperçu des hauteurs de Scutari un ballon semblable à celui de ce Saladin?... Nous n'allons pas laisser à d'autres le soin de purger l'Europe de cette bête venimeuse.

— Tu as raison, mon commandant, comme toujours, et tu sais bien que j'en suis; mais que diable! ce ballon n'aurait pas pu nous donner quelques jours de répit... A peine arrivés...

— Plus tôt nous partirons, plus tôt nous reviendrons. Ça ne va pas être long.

— On dirait que tu es enchanté de partir?

— Enchanté, non; mais j'aime mieux en finir une fois pour toutes; après nous aurons acquis le droit de nous reposer.

— Je voudrais bien ne pas être indiscret, mais est-ce que ta hâte de quitter Mlle Fortier?...

— Tu te souviens en ce moment des mensonges de ce traître à Khartoum... il a menti ce jour-là comme toujours, j'en ai acquis la conviction, et j'ai retrouvé Christiane plus aimante, plus adorable que jamais.

— Alors si l'explication a été satisfaisante, n'aurais-tu pas pu attendre le paquebot aérien suivant et jouir un peu de ta lune de miel des fiançailles?

— Ah! mon pauvre ami! ma lune de miel... oui, si je n'avais pas pour l'obscurcir le souvenir que tu sais...

— C'est vrai, fit Zahner, pauvre petite... elle t'aimait bien... Alors!... partons! Après tout, moi, tu sais, je suis toujours prêt, je n'ai pas de famille, tu es toute ma famille, toi maintenant. Quant aux amours de rencontre... j'ai le temps; seulement j'ai une recherche à faire avant de partir, et une recherche qui ne va pas être commode.

— Laquelle?

— Tu m'as parlé jadis des amours d'Omar, tu te souviens de cette demi-mondaine qu'il a connue ici quand il était Saint-Cyrien.

— Je crois bien, Suzanne!

— C'est cela. Eh bien, il n'y a pas que toi qui m'en aies parlé. Omar lui aussi m'a fait des confidences.

— Omar! mais quand je le mettais sur ce sujet-là, il rompait les chiens et me tournait le dos.

— Parce qu'il te croyait trop sérieux pour traiter un pareil sujet. Avec moi qui ai la morale facile, il s'est déboutonné. Il est vrai que c'était l'avant-veille du départ.

— Et il t'a chargé de la retrouver?

— Oui.

— Et quand tu l'auras retrouvée?

— De lui dire qu'il ne l'a pas oubliée une minute, et que son plus ardent désir est de la revoir.

— Diable! mais il faut qu'il arrive à Paris pour cela.

— Il y compte bien, et il faut avouer que ce jour-là la situation pour nous ne manquera pas de piquant. Comme

Français nous serons obligés de lui flanquer des coups de fusil; comme obligés, car nous lui devons une fière chandelle, nous ne pouvons mieux faire que de lui faciliter une entrevue avec la Suzanne en question.

— Mais encore faut-il que nous la retrouvions.

— J'ai compté sur toi. Tu l'as connue?

— Oui, je la voyais le dimanche lorsqu'elle venait le chercher à Montparnasse.

— Tu te souviendrais de sa figure?

— Peuh! une femme change tellement en douze ans!

— Pas tant que cela, quand elles savent se soigner comme celle-là qui était très jolie et toute jeune.

— Très jolie, oui, et toute jeune, en effet; elle n'avait pas plus de vingt-deux ans.

— Eh bien, elle en a maintenant trente-quatre, le bel âge pour une femme, et si celle-là n'est pas flattée de se voir encore adorée, après un pareil laps de temps, par un des chefs de cette terrible invasion musulmane, c'est qu'elle est bien difficile!

— L'essentiel est de la retrouver avant le départ, et nous n'avons pas grand temps. Je me rappelle à peu près son ancienne adresse : Chaussée d'Antin.

— Au numéro 34, Omar me l'a dite et l'a écrite sur l'enveloppe.

— Il t'a donc remis une lettre pour elle?

— Oui, m'accréditant... expliquant! Une lettre très chaude, ma foi; je n'aurais pas cru que ce sacré Galette-pacha avec son air grave en pinçait à ce point pour ce quart de vierge.

— Quart! tu exagères. Il faut que tu aies inspiré une fameuse confiance!...

— Que je vais essayer de justifier en me mettant de suite en campagne.

— Je te laisse; j'ai mieux à faire que de courir les concierges à la recherche de cette nouvelle adresse. Christiane m'a demandé de connaître la Sultane, je vais l'y conduire, et puis, il nous faut un nouveau congé, et vais de ce pas au ministère.

Le lendemain matin, Zahner venait éveiller son ami dormant à poings fermés; de Melval s'était installé au Grand Hôtel pour être plus près du boulevard Haussmann.

— Eh bien, dit Zahner, ça y est, j'ai mis la main dessus et sans aucune difficulté.

— Comment?

— Pour une bonne raison. Elle est toujours au 34 de la Chaussée d'Antin...

— Depuis douze ans! Est-ce possible?

— C'est comme je te le dis, et elle n'a aucun mérite à cela. Omar en a fait payer exactement le loyer chaque année par un homme de confiance qu'il a installé jadis ici à l'ambassade ottomane. De plus, le même Turc sert trimestriellement à la jeune femme une rente assez sérieuse pour qu'elle puisse continuer à mener la vie assez large sans avoir besoin... d'aide. Dis donc, cela prouve qu'Omar avait jadis de jolies économies et d'autres valeurs que les Bons turcs.

— Alors?

— Alors la charmante a fait peau neuve, et j'ai été reçu par une gouvernante anglaise, respectable, très bien stylée, qui a commencé par me mettre à la porte en me croyant de fâcheuses intentions... Seulement j'ai montré la lettre et ça a été le « Sésame ouvre-toi ».

— Continue, c'est vraiment intéressant, ces amours à longue portée de part et d'autre.

— J'ai été introduit, et je comprends que Mlle Suzanne, devenue Mme Suzanne Kent, pour le *respectability*, ait inspiré un pareil béguin à ton camarade de promotion. Très blonde, très jeune, car on voit qu'elle s'est rangée, elle m'a fait l'effet, je ne dirai pas d'une femme du monde, mais d'une... artiste, d'une de ces femmes qui savent se tenir et chez lesquelles pourtant...

— Passe vite, qu'a-t-elle dit en lisant la lettre?

— Elle a d'abord cru que je me moquais d'elle, et que j'avais employé ce subterfuge pour l'aborder; j'ai dû lui affirmer que j'étais bien ce Zahner dont parlaient les journaux d'hier, et elle a été chercher dans son boudoir le *Gros Journal* où le père Quinel nous a fait paraître de face et de profil, cette satanée publication se trouve décidément partout. Elle a... comparé avec ma tête, et après cette preuve de méfiance elle a daigné écouter mon histoire.

— Etait-elle... heureuse... émue?

— Heureuse, oui; émue, je ne saurais trop dire. Tu sais,

ces femmes-là... on ne sait jamais. Pourtant elle aussi semble en pincer pour le jeune sultan, du moins les souvenirs qu'elle en gardés sont encore très chauds; elle m'a dit combien il était... ceci... et cela... et je comprends son enthousiasme. Combien y a-t-il de Français qui auraient la constance de financer pendant dix ans, sans espoir de faire de temps en temps une petite visite à l'entresol dont ils



J'ai été reçu par une gouvernante anglaise, respectable et très bien stylée. (Page 112.)

acquitteraient aussi consciencieusement les quittances de loyer?

— Alors que va-t-elle faire?

— Je te le donne en mille!

— Elle va lui répondre...

— Qui porterait la lettre?

— Elle va attendre avec impatience l'arrivée d'Omar...

— Mieux que cela, elle demande à s'embarquer avec nous après-demain. C'est une gaillarde qui n'a pas froid aux yeux; elle m'a demandé l'adresse de M. de Brantane que tu m'as toi-même donnée hier, et elle est partie lui demander une place dans son ballon.

— Elle n'a pas froid aux yeux!

— Oh! tu sais, les femmes s'embarquent maintenant en ballon comme jadis en omnibus; depuis que la navigation aérienne est trouvée, on va à Royan, à Arcachon, à Menton dans les courriers Durville comme on prenait le train de luxe de Nice.

— Possible, mais enfin notre ballon à nous va aller se promener au-dessus de l'armée noire, et si un accident nous faisait choir au milieu, elle passerait, comme femme vertueuse, un fichu quart d'heure. Comment peut-elle espérer retrouver Omar?

— Elle sait qu'il est un chef puissant, entouré du respect de tous, avec une escorte extraordinaire; ça l'a emballée, j'ai bien vu ça, et elle part sans trop savoir ce qu'il adviendra. Je me suis bien gardé de la dissuader.

— Pourquoi?

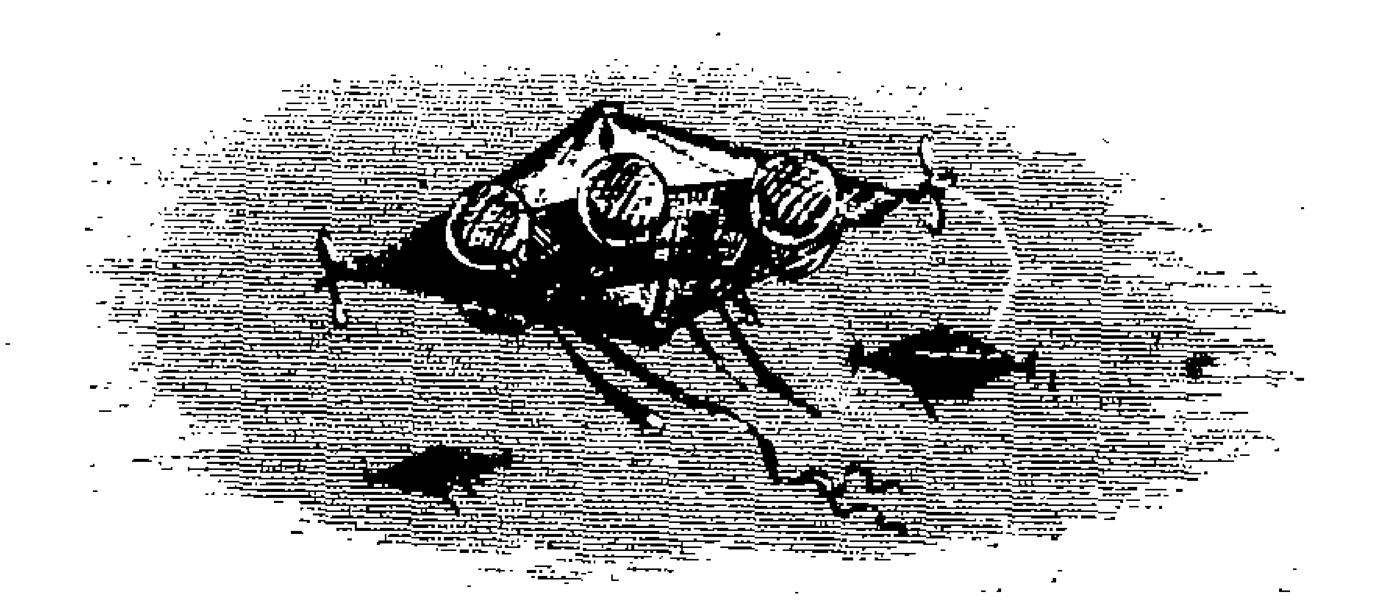
— Parce que ce sera une distraction. Une femme à bord, ça change...

Et les deux amis étaient allés terminer leurs préparatifs.

Le soir même ils étaient conviés à un punch que leur offrait l'armée de Paris au Cercle militaire.

Jamais réception ne fut plus chaleureuse que celle-là. L'armée s'y entend pour honorer ceux de ses enfants qui se sont acquis des titres à son estime, et lorsque les officiers apprirent de la bouche même de leurs camarades qu'ils repartaient sur le ballon de M. de Brantane, au-devant des masses musulmanes, l'enthousiasme ne connut plus de bornes.

De Melval et Zahner vécurent certainement ce soir-là les heures les mieux remplies et les plus fécondes en satisfactions d'amour-propre de toute leur existence militaire.





CHAPITRE IV

A l'Institut Gautier. — Section de Microbie. — Bacilles et bouillons de culture. — Le sérum de Mata. — Le *Vengeur* et son équipage.

Il ne restait plus qu'une journée aux deux amis avant leur départ, lorsque M. de Brantane vint les prendre pour les conduire à l'Institut Gautier.

Pour eux le vieux savant s'était mis en frais. Il avait donné ce soir-là à ses usines leur maximum de vie et de mouvement et avant même d'atteindre les quais de Billancourt, maintenant sillonnés de nombreuses voies ferrées, de Melval et Zahner avaient reconnu de loin les énormes bâtiments de l'Institut, noyés dans une sorte d'auréole diffuse que projetaient dans la nuit six mille arcs électriques.

C'était un monde qui s'agitait dans cette cité des inventions, d'où l'obscurité avait été chassée, et pour laquelle il semblait qu'un second soleil s'était levé tout exprès.

Et de suite les deux officiers avaient été empoignés par l'imposant spectacle de la Force se manifestant sous toutes les formes, par le tableau merveilleux de ses transforma-

tions innombrables, par la disproportion extraordinaire qui se révélait partout entre la faiblesse de l'homme et la puissance des travaux enfantés par son intelligence.

Dans des « halls » d'une prodigieuse hauteur uniquement formés de verre et de métal, dans des galeries souterraines allant chercher dans les entrailles du sol et jusque sous le lit du fleuve l'espace qui manquait à la surface, la matière courait, tournait, montait, trépidait.

D'innombrables machines distribuaient ou recevaient le mouvement. Des turbines d'un diamètre inconnu jusque-là tournaient avec une vitesse vertigineuse dans des blocs de béton profondément enfoncés dans le sol, et lorsque de Melval demanda quelle était la force motrice qui leur donnait la vie, M. Gautier lui montra en souriant, sur une carte, la chute de l'Oise, au barrage de Venette, près de Compiègne. Un fil de cuivre de gros diamètre suffisait à amener, sans déperdition exagérée, cette force énorme à pied d'œuvre, et bientôt d'autres torrents allaient envoyer à Paris de la même façon, du fond du Dauphiné et des Grandes Alpes, les millions de chevaux-vapeur inutilisés, jusqu'alors, de leurs cascades.

— Mais la vapeur?

— Vous n'en trouverez plus guère trace ici... elle est démodée depuis que le problème du transport de la force aux grandes distances a été réalisé, depuis surtout que l'accumulateur électrique de faible poids permet de la recueillir et de la tenir en réserve...

Auprès de ces monstres métalliques en rotation semblables, à fleur de sol, aux extrémités des axes du globe terrestre, des appareils délicats comme des ailes de libellules traçaient sur le platine des divisions espacées d'un dixième de millimètre, découpaient des roues dentées minuscules, tournaient des vis au pas invisible, ou étiraient des fils métalliques semblables à des cheveux de femme.

Dans la *Section des toxiques*, c'était un changement de décor à vue : plus de bruit, plus de mouvement.

Au milieu d'une armée de bocaux, de cornues, d'éprouvettes, de ballons et de tubes de toutes dimensions, des chimistes, leurs préparateurs et leurs aides, allaient silencieux comme des ombres, manipulant sous des masques ou avec des gants de caoutchouc des corps au contact perni-

cieux, soupesant des gaz de respiration mortelle, triturant, chauffant, transformant la matière elle-même et lui demandant ses secrets les plus intimes.

Et l'un d'eux, un vieux professeur tout blanc, marchant courbé sous le poids des années et de l'étude, dit à M. Gautier d'un air heureux :

— Je crois que nous aboutirons.

— Ce serait trop beau, mon vieil Arsenic, répondit le maître.

— J'espère ! oh, j'espère ! répéta le vieux à qui ce surnom devait être familier.

Et il se remit à agiter dans un ballon au verre épais une liqueur incolore qui laissait échapper des vapeurs nitreuses.

Un philosophe eût pu disserter sur le cas de cet homme qui, un pied dans la tombe, employait ses derniers jours de vie à des travaux capables de tuer des milliers d'êtres humains.

— Qu'espère-t-il ? demanda de Melval.

— Voilà, fit M. Gautier, nous avons tout naturellement pensé d'abord à employer contre la race noire les poisons les plus violents, véhiculés de la manière la plus rapide, c'est-à-dire par les cours d'eau. Ce n'est pas nouveau. Dans l'antiquité les Carthaginois ont essayé de ce moyen, et aussi les Allemands pendant leurs guerres de religion, les Chinois du temps des Taïpings et les Anglais dans l'Inde : empoisonnant les rivières, ruisseaux, cours d'eau de toute espèce, nous tuerons les Noirs comme des mouches, c'est certain, mais...

— Mais, fit Zahner, pour faire cela il faut posséder les sources des cours d'eau et ne pas risquer d'empoisonner ceux des Blancs qui habiteraient en aval...

— Justement, c'est une arme à deux tranchants.

Mais soudain, montrant aux deux officiers un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux longs et au visage ascétique, occupé à observer sous une vaste cloche de verre des vapeurs blanchâtres très épaisses :

— Voilà, dit-il, un des plus dévoués et des plus tenaces de mes collaborateurs. C'est Manset, mon préparateur de confiance ; il poursuit des recherches que j'ai commencées il y a cinq ans sur les gaz asphyxiants : les composés du cyanogène, le bioxyde de carbone et le sulfhydrate d'ammo-

niaque; et lui aussi espère aboutir quelque jour à une découverte qui révolutionnera l'art de la guerre.

— Comment cela?

— Vous comprenez aisément que si on pouvait projeter au milieu d'une armée des bombes qui, en éclatant, dégageraient un gaz irrespirable, on tuerait beaucoup plus d'hommes par l'asphyxie ainsi produite que par la perforation à l'aide de projectiles métalliques.

— Tout cela est fantastique! s'écria Zahner; cette Invasion des Noirs aura fait marcher la science à pas de géants.

— Tenez, fit M. Gautier, voyez nos premiers résultats.

Le préparateur venait de soulever avec précaution la grosse cloche sous laquelle les deux officiers avaient observé une fumée blanchâtre, et cette fumée leur apparut alors opaque, légèrement oscillante, conservant pendant quelques instants la forme même de la cloche, puis elle s'inclina lentement, se roula en sphère aplatie à cause de la densité de son gaz supérieure à celle de l'air, et bientôt s'étala sur la table de cristal du chimiste, semblable à un pain, sans qu'une parcelle de gaz se répandît dans la pièce.

Alors M. Manset prit, dans une niche placée sous la table, un lapin dont les soubresauts indiquaient la vigueur et la vitalité, et à peine lui eût-il plongé le museau dans la composition gazeuse que tout mouvement cessa...

— Voilà la guerre de l'avenir, dit M. Gautier en s'éloignant...

— Brrr!... fit Zahner, j'en ai froid dans le dos...

Et les deux officiers, encore émerveillés par cet étalage grandiose de recherches et de découvertes, quittèrent l'Institut Gautier, non sans avoir réitéré à l'homme dont le puissant cerveau guidait tous ces cerveaux l'expression de leur admiration.

Quand ils se retrouvèrent seuls :

— Ce que je vois de plus clair dans tout ceci, déclara de Melval, c'est que l'Europe va devenir un immense charnier, et je me demande ce que pourra amener une lutte où chacun des adversaires appelle à son aide des agents de destruction pareils.

— Bah! fit Zahner; je commence à trouver ce bouleversement singulièrement instructif et intéressant. Quand on le voit comme nous par les deux bouts de la lorgnette, on devient

philosophe; nous voici revenus à l'époque originelle, où la vie humaine n'avait pas plus de valeur que celle d'un vertébré quelconque. Mais quel coup de fouet pour l'intelligence d'une race! voyez, tous ces efforts inspirés par la peur! Des découvertes extraordinaires attendent dans toutes les branches de la science, l'humanité reconstituée, et quand ce sera fini on pourra clore l'ère moderne, comme on a clos le Moyen Age à la prise de Constantinople. Une ère nouvelle commencera, à laquelle il faudra trouver un nom nouveau.

— Oui, mais quelles ténèbres vont de nouveau épaissir le vieux continent, si ces musulmans triomphent! c'est la marche en avant de la civilisation retardée de deux siècles.

— Pas du tout : l'Amérique n'est-elle pas là pour la continuer, et même bénéficier de nos recherches? et puis Omar est intelligent; il est homme à la reprendre, cette civilisation, au point où nous l'aurons laissée, et à la faire progresser pour le compte des siens.

— Tu plaisantes agréablement : Omar avec tout son pouvoir et le prestige qui s'attacherait à lui en cas de victoire, ne pourrait jamais faire qu'une race rétrograde ou stationnaire, comme celle qu'il traîne derrière lui, prenne notre succession.

— Non, mais il emploiera l'Européen comme esclave ou converti, et les siens jouiront pendant que les nôtres travailleront.

— Douce perspective! ce sera le cas de nous en remettre de nouveau à ce brave Galette-pacha, du soin d'adoucir notre destinée.

— En attendant, préparons-nous à partir, car c'est pour demain soir : qui sait si nous n'allons pas le revoir?

— Oui, qui sait?

Pauvre Omar! les deux amis ne se doutaient guère que le jeune prince, à qui la malédiction paternelle avait enlevé commandement, titres et autorité, était à cette heure perdu comme simple soldat dans l'armée musulmane.

Le lendemain matin de bonne heure, Zahner abordait Mata et lui disait en arabe :

— Sais-tu, Mata, que nous allons partir?

— Partir, Sidi, et moi?

— Toi tu vas rester : n'es-tu pas bien ici?

— Moi bien, mais triste.

— Nous allons retrouver Saladin, tu sais, ce brigand?...

Le nègre fit un bond :

— Saladin! s'écria-t-il en jetant un hurlement de fauve.

— Oui, nous voulons le tuer : tu seras bien content, n'est-ce pas, d'apprendre que nous l'avons tué?

— Ah, Sidi! c'est moi, moi tout seul pour tuer lui; tu ne sais pas : la nuit, je crois que je le tiens, que je découpe des petits morceaux sur son ventre, sous ses ongles et autour de ses yeux!...

— Ah! tu voudrais donc!...

Il allait lui rappeler Alima, mais il se souvint qu'il ne faut pas parler femme aux musulmans.

C'était d'ailleurs bien inutile : le Soudanais n'avait plus au cœur qu'un souvenir, celui de sa petite compagne noire, et son unique but au monde était la vengeance. Il l'avait bien prouvé en quittant ses coreligionnaires et le Sultan, son ancien maître, sans tourner la tête.

— Tu voudrais donc venir avec nous? demanda Zahner.

— Ah! Sidi, emmène-moi et donne-le-moi, lui... et toute ma vie je te servirai, je te suivrai comme le petit éléphant suit sa mère...

— Je veux bien, mais il faut que tu m'aides à jeter un sort sur le maudit, pour que nous soyons sûrs de l'atteindre.

— Un sort! un *dibbou?...*

— Oui.

— Mais tu sais bien que je donnerais un membre de moi pour attraper lui... seulement je ne suis pas un *griot*...

— Ne t'inquiète pas de cela et garde tes membres; tu en auras besoin : ce qu'il faut c'est du sang de toi.

— Du sang, prends, dit le nègre, qui tendit le bras aussitôt, cherchant autour de lui un couteau pour y pratiquer une entaille.

— Attends, pas si vite : il faut que ce soit un t'bib (médecin) français qui le prenne; et puis ton sang n'est pas bon en ce moment : le t'bib y mettra un filtre et après, quand tu nous auras donné à tous un peu de ce sang, nous serons bien sûrs de retrouver Saladin.

— Appelle vite le t'bib!

— Nous allons aller le trouver.

— Et tu me donneras Saladin?

— Je te le donnerai.
— A moi seul?
— A toi seul.
— Et je pourrai faire tout ce que je voudrai?
— Tout ce que tu voudras.

Mata était chauffé à blanc. Cette nuit-là, il ne dormit pas.

Sa vie reprenait un but et quand il se trouva en présence du docteur Robin, le médecin de l'expédition aérostatique, une seule chose l'étonna, c'est qu'on ne lui ouvrît pas une plus grosse veine, avec un fort couteau.

Quand il vit le t'bib se borner à le piquer légèrement sous l'aisselle avec l'extrémité d'une seringue d'argent, il ne put croire qu'on lui avait injecté le « jus de gris-gris » comme il appelait le filtre, qui détournerait la mauvaise chance.

— Zit! (encore) fit-il en soulevant l'autre bras.

Le docteur se mit à rire : c'était un excellent homme tout rond, grisonnant, l'œil très fin derrière un lorgnon d'écaille, la barbe en pointe, les mains dans les poches, le nez au vent.

Ce n'était pas sans appréhension qu'il avait inoculé au Soudanais un centimètre cube de bouillon cholérique d'une virulence moyenne.

C'est assez, mon brave, lui dit-il, et dans quelques heures tu n'en demanderas plus.

— Vous craignez un accident? demanda de Melval.

— Je n'ose répondre que ce nègre s'en tirera, car pour aboutir vite, j'ai commencé par un virus peu atténué; même s'il s'en tire, il peut compter sur une forte fièvre, et ne sera pas fier à l'heure de l'embarquement.

— Et s'il résiste?

— Alors, l'expérience est convaincante : c'est que son organisme est réfractaire aux bacilles virgules; je lui ferai trois autres inoculations et le sérum qu'il nous fournira le quatrième jour nous vaccinera tous...

— C'est indispensable, dit de Melval, et c'est pourquoi je n'ai pas hésité à vous répondre affirmativement quand vous m'avez demandé s'il fallait mettre à exécution le projet de mon ami Zahner; la panique gagne de plus en plus et si nous voulons que nos hommes partent confiants

pour cette expédition, il faut les immuniser contre ce fléau. Car le soldat le mieux trempé contre le danger de la lutte tremble souvent devant une épidémie.

Disons de suite, pour ne plus revenir sur ces explications techniques, que les idées de Zahner allaient recevoir de l'expérience une éclatante confirmation. Mata résista comme un chêne à tous les envahissements microbiens, et trois jours après, tout l'équipage et les passagers du *Vengeur* étaient vaccinés par le docteur Robin.

Le *Vengeur*, tel était le nom que M. de Brantane avait donné au monstre aérien qu'il venait de faire construire après un labeur acharné de quatorze mois.

En lui donnant ce nom, il n'avait pas songé à faire un emprunt aux fastes les plus remarquables de la Marine française; il n'avait trouvé que celui-là. Ce nom l'avait obsédé, étant le seul qui eût une signification pour lui.

Et il l'avait fait peindre en lettres rouges énormes sur la carapace en aluminium de l'aérostat, sur la nacelle et sur la longue flamme qui pendait au-dessous d'elle; de quelque côté qu'on regardât le bâtiment aérien, ce mot flamboyait.

Le *Vengeur* était le colosse le plus extraordinaire qui se fût jamais vu.

Il avait une hauteur de 78 mètres, celle des tours de Notre-Dame et un diamètre de 104 mètres au soufflet d'équateur.

Il cubait 89.375 mètres et sa force ascensionnelle lui permettait de disposer de 22.000 kilogrammes de lest, tout en enlevant dans les airs avec un matériel énorme, un équipage de 56 hommes.

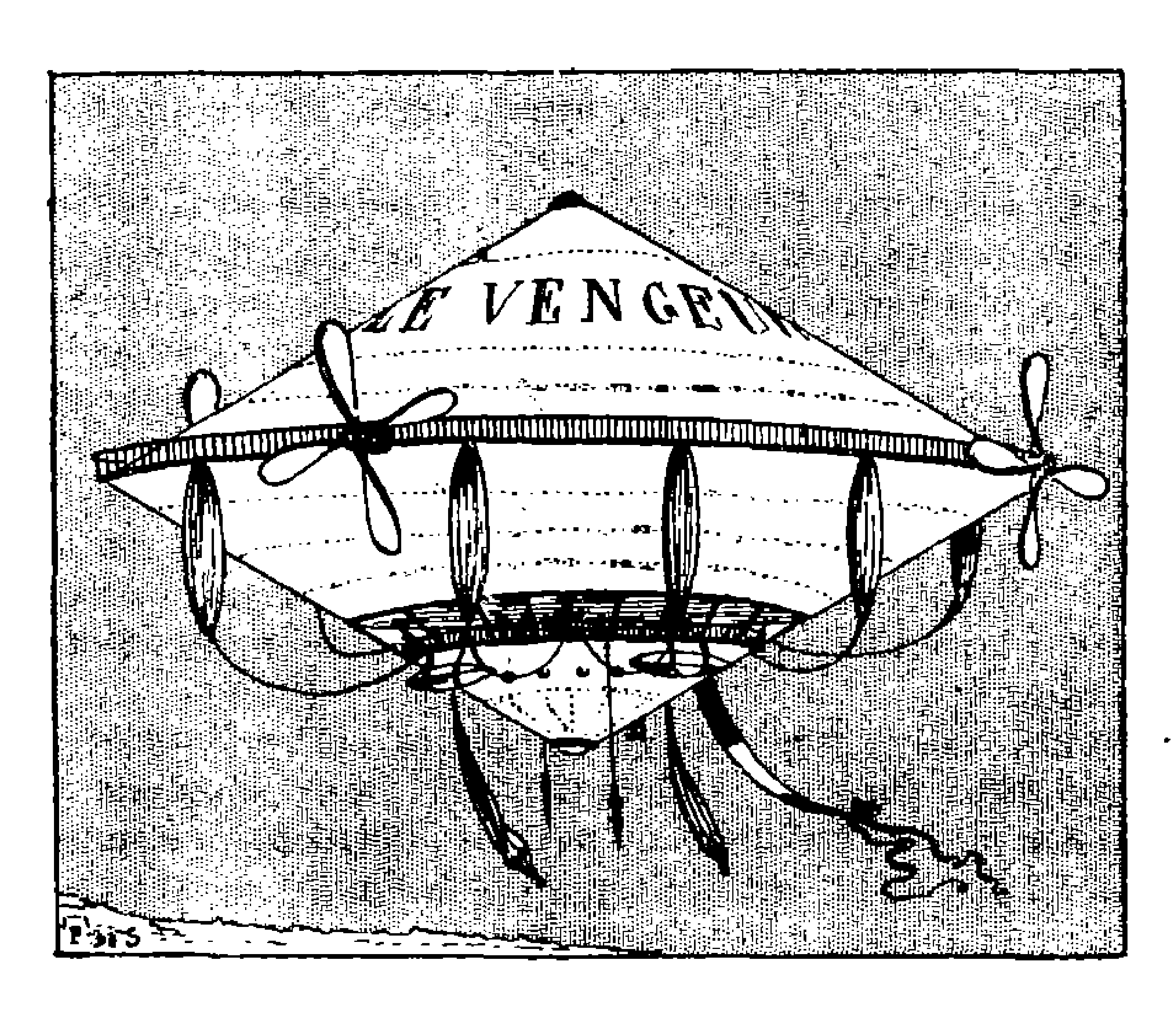
Il avait coûté deux millions et demi, fournis partie par l'Etat, partie par une souscription nationale, à la tête de laquelle M. de Brantane s'était inscrit pour cinq cent mille francs.

Son équipage comprenait un état-major de 5 personnes, 19 hommes spécialement employés à la manœuvre et 30 soldats recrutés avec le plus grand soin et familiarisés avec le maniement des armes.

A l'état-major comptait : M. de Brantane, qui conservait la direction générale de l'aérostat, le commandant de Melval qu'il avait prié de commander l'ensemble du personnel, le capitaine Zahner qui avait spécialement sous ses ordres le

détachement des tireurs, tous deux ayant repris avec quel plaisir, on le devine, l'uniforme bleu des tirailleurs, puis le docteur Robin, et un jeune enseigne de vaisseau récemment sorti de l'Ecole navale, Maurice Franclieu.

A ce dernier incombait la direction de l'équipage proprement dit, divisé en deux équipes se relevant par moitié et



Le *Vengeur* était le colosse le plus extraordinaire qui se fût jamais vu.
(Page 122.)

augmenté de deux artilleurs attachés à la manœuvre de l'unique pièce du ballon.

C'était un canon à tir rapide du calibre de 50 millimètres, lançant avec une précision merveilleuse jusqu'à 6.000 mètres des obus très allongés de 5 kilogrammes, avec une vitesse de tir de 28 coups à la minute. Il pouvait pivoter librement sur un châssis dominant le reste de la nacelle, et du haut de leur petite plate-forme, les deux hommes qui le manœuvraient pouvaient embrasser l'horizon tout entier.

Ce dispositif avait un inconvénient : celui de s'opposer au tir plongeant vers la terre, mais il ne faut pas oublier

que le *Vengeur* avait pour but la recherche et l'anéantissement du *Tzar*, et sa pièce avait été installée de manière à pouvoir viser horizontalement et même au-dessus de son horizon.

D'ailleurs, avec la propriété que possédaient les ballons du système Durville de s'incliner vers la terre sous l'action de leur masselotte, il serait toujours possible soit dans les mouvements d'ascension, soit dans les mouvements de descente, d'ouvrir à la pièce, vers la terre, un champ de tir incliné au-dessous de son horizon.

Indépendamment des barques pliantes destinées à recueillir les aéronautes en cas de chute en mer, M. de Brantane avait voulu que son aérostat possédât des parachutes en assez grand nombre pour recueillir tout l'équipage en cas de désastre, et des petits ballons sphériques dégonflés étaient fixés de distance en distance à l'intérieur de la nacelle; des anneaux étaient suspendus à ces aérostats que le déclanchement d'un robinet gonflait en un clin d'œil, d'après le système Gautier, et chaque passager savait à quel anneau il devait se suspendre à ce moment critique.

Enfin, des améliorations de toutes sortes avaient été introduites dans le fonctionnement des appareils de manœuvre. L'électricité était partout l'agent du mouvement et la source de la lumière : des projecteurs puissants permettaient d'éclairer la campagne dans un secteur considérable ou de rendre le cône inférieur du ballon visible comme une étoile en faisant réfléchir la lumière à sa paroi métallique.

Les installations étaient vastes, presque luxueuses, les approvisionnements aussi considérables que s'il s'était agi d'un voyage de trois mois et les vêtements appropriés pour préserver les passagers du froid intense qui sévit aux altitudes de 7.000 mètres accessibles au *Vengeur*.

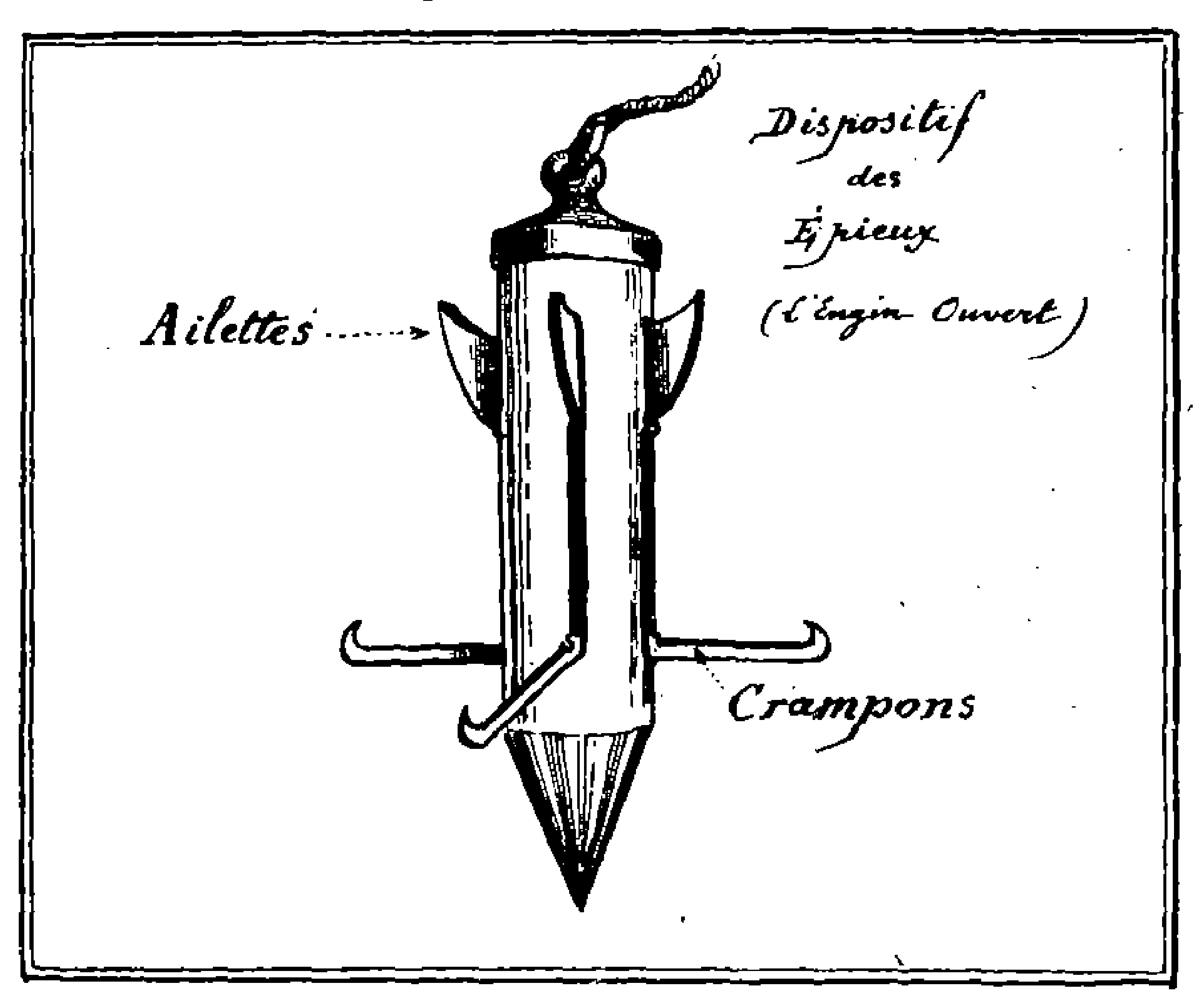
Mais ce qui indiquait mieux que tout le reste la destination principale de ce croiseur de l'air, c'était l'adjonction à son armement de deux engins inventés par un mécancien de l'Institut Gautier et dont rien extérieurement ne pouvait faire prévoir l'emploi.

C'étaient deux épieux d'apparence massive suspendus sous la nacelle : ils portaient à leur partie inférieure un cône

très aigu en acier trempé, et à leur partie médiane deux masses de plomb en forme d'ailettes destinées à accélérer leur chute en la maintenant verticale. A l'intérieur de ces épieux, quatre crampons de fer dissimulés dans des rainures appropriées pouvaient, par un mécanisme ingénieux, faire saillie perpendiculairement à l'axe et perpendiculairement entre eux : cette détente se produisait automatiquement par le choc des ailettes de plomb sur une surface résistante.

Le rôle de ces engins était le suivant :

M. de Brantane espérait prendre le dessus sur le *Tzar*,



A l'intérieur, quatre crampons de fer pouvaient faire saillie.

grâce à sa supériorité de force ascensionnelle, puis, le dominant verticalement, laisser tomber sur sa carapace ces ancres d'un modèle nouveau.

Il était évident que l'enveloppe d'aluminium ne résisterait pas au choc de ces épieux que pousserait la pesanteur avec une vitesse croissante, mais quand la surface métallique perforée viendrait heurter leurs ailettes, les crampons feraient leur office et, déployés à l'intérieur même du ballon, le maintiendraient harponné, prisonnier du *Vengeur*. Des treuils mus par la dynamo du ballon permettraient de

hisser ensuite le captif et le mettraient à la merci de M. de Brantane.

Lorsque le *Vengeur* se fut élevé au-dessus des arbres des Champs-Elysées, Mme Suzanne Kent sortit de sa cabine et s'accouda sur le balcon pour jouir du panorama de Paris.

Elle avait voulu éviter les indiscrétions des reporters et les objectifs photographiques, car c'était une femme sérieuse, ne cherchant pas la réclame inutilement, et ne tenant pas à mettre l'opinion publique dans la confidence de ses projets.

Elle ne les avait confiés qu'à M. de Brantane en lui demandant place à bord de l'aérostat, avait fait ressortir à ses yeux l'influence qu'elle pourrait exercer, le cas échéant, sur l'une des têtes de l'invasion musulmane et lui avait demandé le secret.

C'était une superbe créature, le type de la Parisienne raffinée, aux formes restées sveltes, aux cheveux dorés, à la peau très blanche, l'œil clair et expressif, à la tournure élégante et féline.

Il suffisait de l'examiner un instant pour reconnaître en elle la femme du demi-monde, positive, rangée, ayant pignon sur rue et sûre du lendemain.

Derrière elle, miss Clipott, sa gouvernante, maigre, osseuse, parcheminée dans son fourreau de serge bleue et sa capote de « salutiste », s'était assise sur un pliant, absorbée par la lecture de sa Bible, un petit livre aux tranches rouges, à la couverture bariolée qui ne la quittait point et dont elle cachait soigneusement dans sa malle quelques centaines d'exemplaires en plusieurs langues.

Elle aussi avait un double but : d'abord, couvrir de sa « respectability » les allures d'une femme qui la payait bien; ensuite, si l'occasion s'en offrait, recruter parmi tous ces noirs des adhérents à l'Armée du Salut, dans laquelle elle avait depuis dix ans le grade de *colonelle*.

Si la pauvre miss avait pu se douter alors de la destinée extraordinaire que les événements lui préparaient malgré ses quarante ans bien sonnés, elle eût supplié qu'on la débarquât, elle et ses bibles, au plus prochain atterrissage, puis elle eût réintégré sans retard les Iles Britanniques où, derrière leur ceinture de vaisseaux et de torpilles, ses compatriotes attendaient que l'Europe « se débrouillât ».

Mais à cette heure elle n'avait d'autre inquiétude que celle de la chute du haut des airs et, dès que l'aérostat eut perdu de vue la capitale, elle s'enquit auprès de M. Franclieu du maniement des appareils de sauvetage dont on lui avait parlé.

Le jeune enseigne qui déjà papillonnait agréablement autour de la maîtresse et ne demandait qu'à s'assurer les bonnes grâces de la gouvernante, la conduisit avec empressement vers l'aérostat dégonflé qui avait été la veille même spécialement aménagé pour recueillir Mme Suzanne Kent et miss Clipott. Il ne différait des autres que par le mode de suspension des passagers : on avait remplacé l'anneau, auquel deux femmes se fussent difficilement accrochées, par de petits bancs formant trapèzes et sur lesquels il suffisait de s'asseoir après avoir ouvert le compteur de gonflement de l'aérostat et coupé sa corde de retenue.

En femme intelligente, miss Clipott ne devait pas tarder à être complètement familiarisée avec les manipulations essentielles du véhicule sauveur, et elle n'était pas embarquée depuis deux heures que sa quiétude était complète.

La direction normale suivie par le *Vengeur* était tracée par une ligne reliant Paris à Constantinople, où devait se trouver le *Tzar*, puisque de Melval et Zahner l'y avaient encore vu quinze jours auparavant.

C'était, en ligne droite, un trajet de 2.600 kilomètres, soit avec une vitesse de 110 kilomètres à l'heure et en supprimant la marche de nuit, trop dangereuse en pays inconnu, un voyage de quarante-quatre heures.

Mais cet itinéraire, complètement continental, puisque du lac de Constance il atteint la Save et se dirige sur Belgrade, n'eût pas permis à M. de Brantane de faire l'épreuve de son ballon en lui faisant franchir les reliefs les plus élevés de l'Europe centrale : obliquant donc au Sud d'environ 30° par rapport à l'azimut primitif, il mit le cap sur le mont Blanc, situé à 500 kilomètres environ.

Il ne put l'atteindre avant la nuit et plana jusqu'à quatre heures du matin au-dessus de Lons-le-Saunier, se maintenant à une hauteur moyenne de 2.000 mètres pour ne pas risquer de heurter les crêtes du Jura s'il était dérivé vers l'Est par un courant quelconque, et le lendemain, à neuf heures du matin, il franchissait le chaos de contreforts, de pics et de glaciers formant l'ossature du géant des Alpes.

Il atteignait la hauteur de 6.600 mètres, dominant de 1.800 mètres le sommet principal et subissant un froid de 17° qui contraignit miss Clipott à s'enfuir dans sa cabine, pendant que sa maîtresse, enveloppée dans une riche fourrure, contemplait extasiée le paysage neigeux.

Deux heures après l'aérostat s'inclinait doucement sur les plaines riantes de la Lombardie où courent parallèlement les affluents du Pô, et les passagers voyaient poindre dans l'éloignement une large tache sombre tranchant dans la verdure des champs.

C'était Turin.

— Pauvre Italie, fit de Melval : elle, déjà ruinée par les armements du temps de paix, que va-t-elle devenir avec l'effort nouveau qui lui est imposé aujourd'hui?

— Ne la plains pas, va, mon commandant, car ça n'a pas changé et elle ne nous aime guère; d'ailleurs elle reçoit des subsides des autres puissances, et justement je me demande quels effectifs elle pourrait mettre en ligne si, comme elle peut le craindre, elle est obligée de tenir tête à une partie des forces musulmanes dans la trouée de la Vénétie.

— C'est un renseignement que je puis vous donner très complet, mon capitaine, dit une voix derrière eux.

Les deux officiers se retournèrent. Celui qui leur parlait ainsi était un jeune homme à la physionomie mobile et intelligente, portant l'uniforme des soldats de la section du *Vengeur*, uniforme assez semblable à celui des chasseurs à pied avec le signe distinctif des aérostiers militaires (un ballon jaune sur la manche gauche).

— Volontiers, répondit Zahner, le premier moment de surprise passé.

— Vous lirez peut-être dans certains journaux italiens que cette puissance peut mettre sur pied 2.933.000 hommes : c'est une pure fantasmagorie; d'après les aveux de ses généraux les plus compétents, elle ne serait « en état ni de les instruire, ni de les équiper, ni de les armer ».

— Je vous crois sans peine, fit de Melval.

— Tous mes compliments, jeune homme, fit Zahner, vous êtes supérieurement documenté et je suis tout surpris que de pareilles questions vous intéressent.

— Elles ne m'intéressent pas du tout, répliqua le soldat.

— Ah ! fit Zahner interloqué.

— Seulement, elles peuvent intéresser nos lecteurs et voilà pourquoi je suis toujours en mesure de fournir des renseignements numériques sur tout et sur tous... Vous voyez que je n'ai pas tort, puisque...

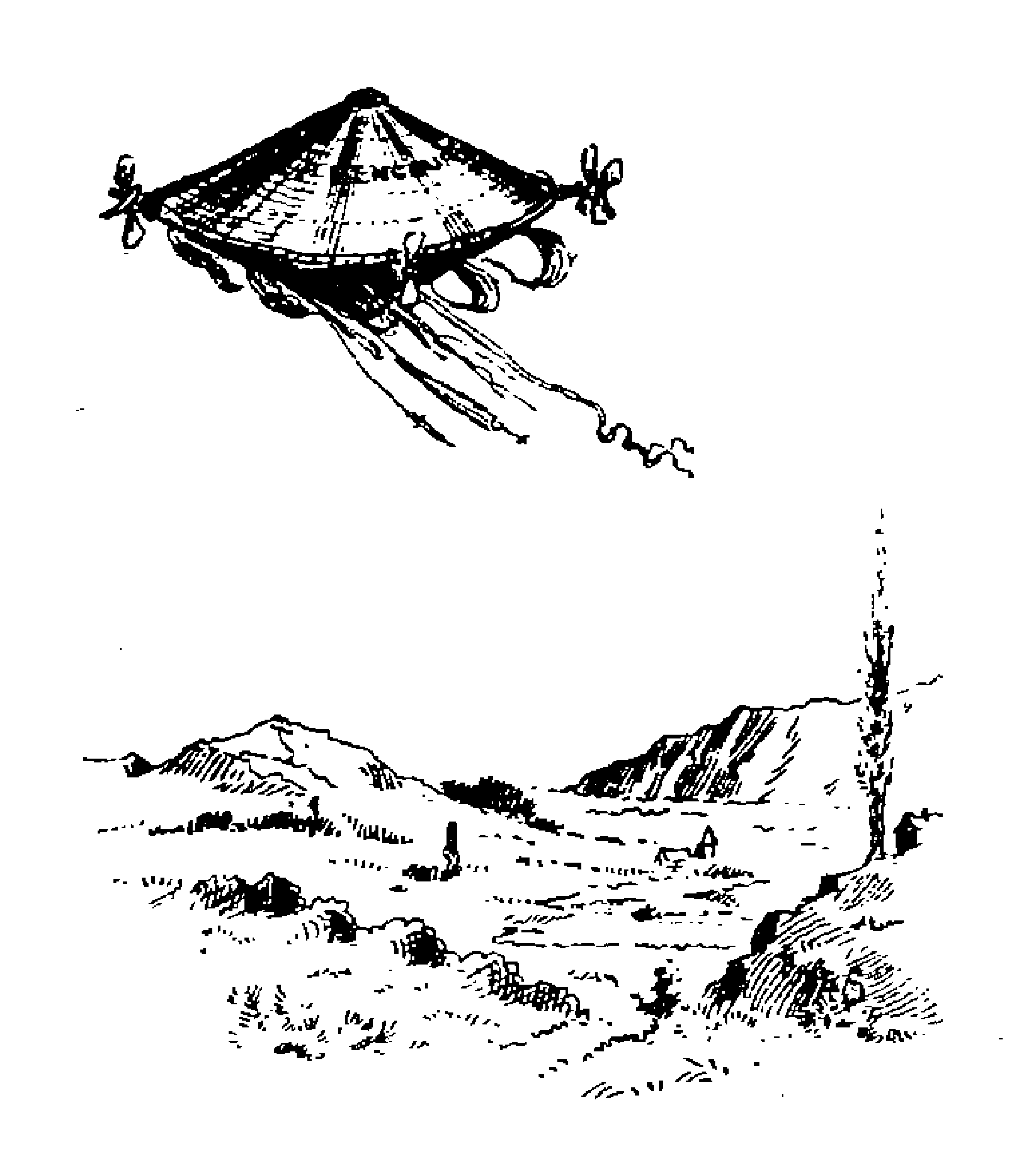
— Vos lecteurs! reprit le capitaine de tirailleurs... mais qui êtes-vous donc?

— Ma foi, je n'ai plus aucune raison de m'en cacher, mon capitaine, car on ne me reconduira pas boulevard Montmartre à cette heure; je vais donc me présenter... Alexandre Barbou, reporter d'un grand journal du matin et du soir et ex-sous-officier du 1er zouaves, ce qui m'a valu l'engagement contracté ici et l'honneur de servir sous vos ordres...

— J'ai craint un instant que vous ne soyez député, fit Zahner rassuré et riant de bon cœur; dans le rang, c'est plus gênant encore qu'un journaliste, paraît-il; mais qu'avez-vous donc là en guise de cartouchière?

— Un appareil de photographie et de développement instantané, mon capitaine.

— Allons, fit de Melval en regardant au-dessous de lui les marais du Mincio que l'aérostat franchissait à tire-d'aile, elle va bien la presse du vingtième siècle!...



CHAPITRE V

En avant! — Le mouchir Réouf-Pacha. — Organisation générale de l'Invasion noire. — Les Turcs sur le Danube. — Plan de campagne du Sultan. — Aventuriers européens. — Les adieux d'Omar. — Prise de Widdin. — Bataille d'Aiexinatz. — Le premier étonnement des noirs! — L'hiver. — Siège de Belgrade. — Les noirs affamés. — Une lettre d'Omar. — La peste. — La Débâcle générale. — Réapparition du *Tzar*.

Cependant l'Invasion noire commençait son redoutable exode à travers l'Europe. Deux mois après l'entrée du Sultan à Constantinople, ses principales masses avaient traversé l'Asie Mineure et franchi le Bosphore sur les huit ponts qu'y avaient jetés les Turcs.

Elles se répandirent dans la Thrace.

En entrant en Turquie, le Sultan trouvait enfin sous sa main un instrument, un pouvoir *organisé*.

A son appel « l'homme malade » galvanisé, se redressa.

En un mois l'armée turque fut sur pied. Certes son moule était déjà vieux, défectueux; mais le moule existait, il valait mieux que le semblant d'organisation des bandes musulmanes arrivant d'Afrique.

Les rois, les sultans, les chefs de tout ordre avaient bien pu, pendant cette série extraordinaire de marches à travers les déserts, amener leurs peuples derrière eux; mais s'ils avaient pu s'en faire suivre, il était douteux qu'ils pussent les conduire au feu avec le même succès. En présence des forces européennes, nombreuses, organisées, prêtes à une résistance acharnée, il fallait des unités encadrées, des officiers connaissant les principes de la vraie guerre, et ce

n'était pas en vain que le Sultan avait compté sur l'esprit militaire des Turcs.

Ils en donnèrent une première preuve en arrachant aux troupes bulgares et russes en retraite la place d'Andrinople, qu'un soulèvement de la population musulmane joint à la démoralisation des Russes, très éprouvés par les maladies, livra au général turc Mustapha, qui prit aussitôt toutes les dispositions pour repousser un retour offensif, et dès lors les masses noires eurent devant elles, pour s'organiser et se fondre avec l'armée régulière, un espace suffisant.

En première ligne, l'armée congolaise de Nzigué.

Elle comprenait encore 700.000 combattants, n'ayant semé environ que le cinquième de son effectif sur la route, et donnant ainsi la meilleure preuve de la vigueur de ses guerriers. Elle fut divisée en douze corps à la tête desquels furent mis des officiers turcs auxquels on donna quelques canons. Nzigué conserva le commandement général.

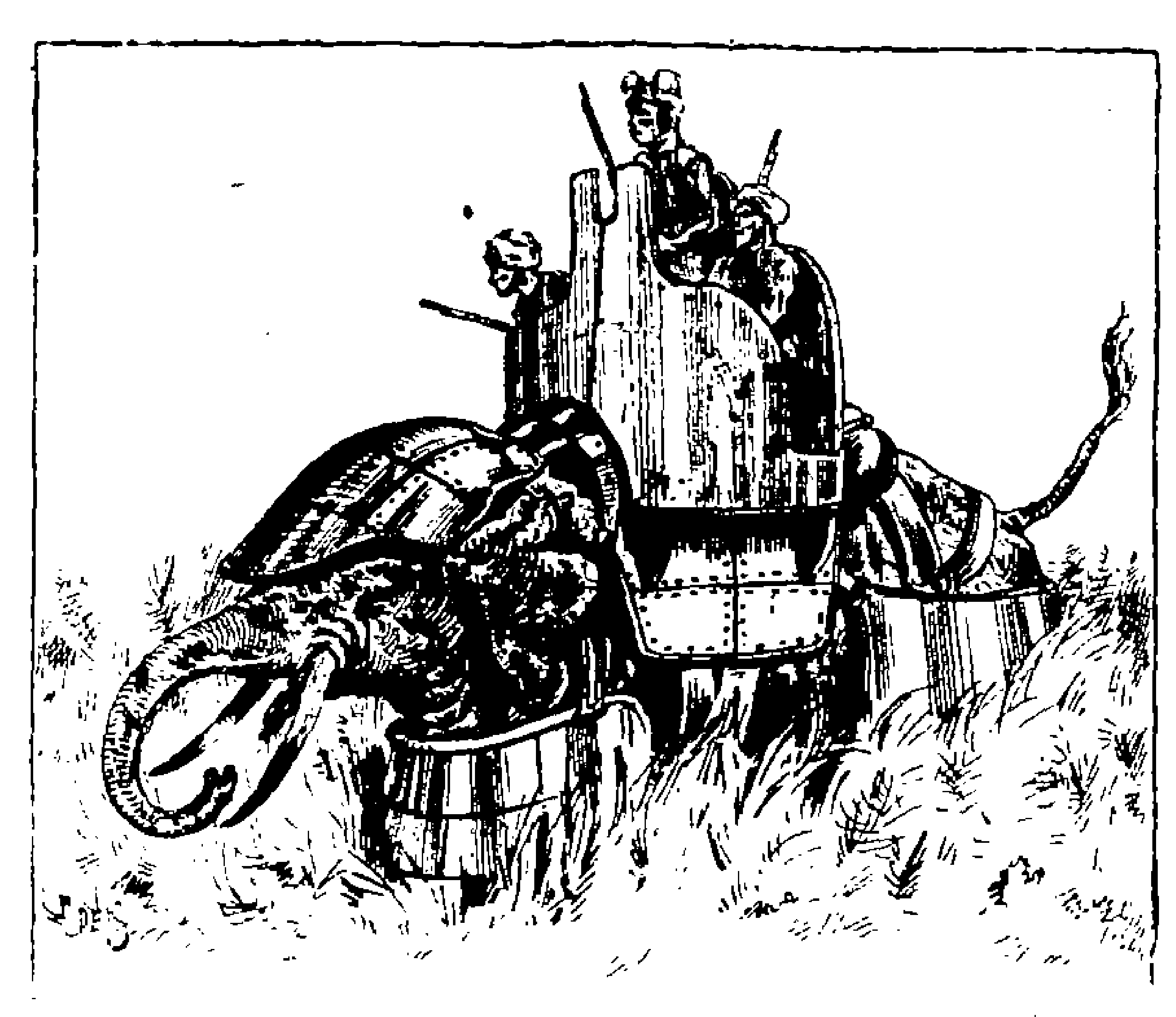
L'armée de Kassongo possédait encore près de mille éléphants et s'était accrue de tous les isolés qu'avait séduits la vue de ces imposants auxiliaires; elle allait former un corps à part de 150.000 combattants presque tous maintenant armés de fusils. Kassongo, un superbe nègre de six pieds de haut, commandait, monté sur un éléphant qu'il surnommait « Kaiser », qu'il avait fait barder de fer et sur le dos duquel il avait fait dresser une tour métallique renfermant deux tireurs d'élite; lui-même se tenait au sommet de cette construction, armé d'une carabine de précision.

L'armée des Fans ou Pahouins, maintenant fondue avec celle des Niams-Niams, leurs frères du pays des Rivières, obéissait à Pa-Moué, que guidait le féroce marabout Hadj-Bechir; elle comprenait 200.000 combattants.

L'armée Massaï, qui avait forcé de marche pour être une des premières à la curée, s'était accrue également des débris d'agglomérations désagrégées en route. Elle était forte de 400.000 hommes, et ses guerriers tatoués de rouge et presque tous munis d'armes à feu perfectionnées, demandaient à grands cris qu'on leur donnât des Blancs à combattre. Son roi, le féroce Ongoro, jouissait parmi eux d'une réputation de carnage extraordinaire, et son prestige était

augmenté par la présence du fameux Mbatian, Boula, le sorcier énorme que ses fidèles avaient eux-mêmes porté jusque-là, lorsque son âne blanc avait succombé à la tâche dans les sables rouges de l'Hedjaz.

L'armée de l'Ouganda, sous les ordres d'Ahmed-ben-Emin, était une de celles qui avaient conservé le mieux sa cohésion



Kassongo commandait, monté sur un éléphant bardé de fer. (Page 132.)

au milieu de cette avalanche de peuples roulant les uns au milieu des autres.

Elle était précédée de l'armée mahdiste, d'un effectif à peu près double, une des plus importantes et des plus fanatiques de toutes; son chef Salah-ben-Mhdi, fils du célèbre agitateur qui avait été la terreur des Anglais et des Italiens pendant la fin du siècle précédent, avait juré qu'il ne se passerait pas de jour, lorsqu'il aurait mis le pied en Europe, sans qu'il fît trancher cent têtes de Blancs, et il avait créé autour de lui un corps spécial de cavalerie chargé de lui amener sa provende quotidienne; il réclamait énergiquement sa place à l'avant-garde, et sa réputation avait attiré à

lui les nombreux contingents arabes de Syrie et de Mésopotamie, tous armés de fusils; ce corps était aussi un des rares qui eût amené quelques canons à dos d'éléphants.

Enfin les Gallas, les Somalis et les peuples côtiers de la mer Rouge formaient une agglomération de 300.000 combattants. Ils n'avaient pas de chef suprême, et le Sultan avait décidé de donner à Saladin le commandement de ce noyau de 300.000 combattants, pour tenir la promesse qu'il lui avait faite.

A ces six armées formant un total de près de deux millions et demi de soldats, il fallait une avant-garde ; ce fut le cheik Senoussi qui la forma, comme il l'avait formée d'ailleurs jusque-là dans sa marche victorieuse à travers l'Egypte et la Syrie : à la tête de 800.000 fanatiques tripolitains, soudanais et fellahs, dont le dévouement pour lui était aveugle et qu'il avait pourvus d'armes perfectionnées, il se lança sur Philippopoli, précédé des 120.000 éclaireurs Wahabites amenés par l'émir Saoud.

Celui-ci devenait ainsi le chien de tête de la terrible meute; c'était un homme d'action, et, bouillant du désir de se heurter aux infidèles, il arriva en quelques jours avec sa redoutable cavalerie à Tatar-Bazardsckik, qu'occupaient deux divisions de l'armée bulgare chargées de couvrir Sofia.

Le choc fut terrible, mais rien ne tint contre l'impétuosité des Wahabites.

Le général Petrowich, qui commandait l'une des divisions, fut tué un des premiers : la panique se mit dans ses troupes d'ailleurs peu aguerries et ses régiments décimés reculèrent sur la route d'Ichtiman, entraînant la deuxième division laissée maladroitement en réserve.

Mais Saoud n'était pas homme à se contenter d'un demi-succès : poursuivant à outrance ses adversaires, il anéantit la division déjà entamée et prit l'autre.

Le soir même les têtes coupées des prisonniers formaient un monticule sur la place publique de Tatar-Bazardsckik, et le télégraphe annonçait à l'Europe ce premier succès des armées musulmanes.

Cependant Abd-ul-M'hamed avait transporté son quartier général à Andrinople, d'où il pouvait diriger plus sûrement l'ensemble des opérations ; car tout en comptant avant tout sur le nombre et le fanatisme de ses soldats, il ne se dissi-

mulait pas qu'il risquait fort en marchant droit devant lui, sans précautions tactiques, de se voir assailli de flanc par les grands Etats du Nord et d'éprouver de ce chef des désastres irrémédiables.

Aussi son premier soin fut-il de couvrir la marche des sept armées envahissantes du côté du Nord, et il affecta à ce rôle l'armée turque presque entière en dirigeant vers les principaux passages des Balkans ses corps d'armée mobilisés. C'est ainsi que, pendant la marche sur Philippopoli, il occupa solidement les défilés de Dobrol, de Selimno et de Chipka.

Mais les Turcs, impatients, ne restèrent pas longtemps sur le revers méridional des Balkans ; de hardis éclaireurs bachi-bouzoucks franchirent les cols, poussèrent jusqu'à Tirnowa et à Lowatz et apprirent au maréchal Reouf, qui avait pris le commandement de l'armée turque, l'évacuation presque complète de la Bulgarie.

Une marche générale en avant fut prescrite. Schumla fut investie par un corps de *Mustahfiz*, et quinze jours après l'armée ottomane bordait le Danube.

Ainsi couvert sur son flanc droit, le Sultan arrêta la marche de ses troupes pour mettre la dernière main à leur organisation, compléter les approvisionnements qu'il continuait à recevoir d'Egypte et de Perse, assurer ses communications avec les différentes armées et surtout leur donner des directions parallèles.

Il importait, en effet, que l'Invasion noire *fît coin* dans le continent européen, et ne dispersât pas ses efforts dans des poussées divergentes.

Pour que l'effet du coin fût réel, il fallait qu'une succession d'efforts pût être donnée, irrésistible, dans la direction la moins dangereuse et dans les régions les moins bien défendues.

Or, si on se dirigeait vers le Nord, on trouvait l'obstacle infranchissable du Danube, on se heurtait à la Russie et on était entraîné hors de la ligne générale d'invasion qui, dans l'esprit du Sultan, était nettement tracée par ces trois points principaux :

CONSTANTINOPLE — VIENNE — PARIS.

Si on obliquait au Sud, on aboutissait à la mer Adriatique. De plus on était amené, en longeant son rivage oriental

jusqu'à Trieste et en suivant le couloir de la Drave, à déboucher en Italie par l'étroit goulet de la Vénétie. L'Invasion se trouvait alors engagée dans la haute Italie, cul-de-sac infranchissable, où elle pouvait être anéantie par les efforts convergents de l'Autriche, de l'Allemagne et de la France.

Si on évitait l'Italie, on allait donner du nez sur les grandes Alpes de la Carinthie, de Salzbourg et du Tyrol, puis contre le bastion inabordable de la Suisse.

L'hésitation était donc impossible, et maintes fois le Sultan et son fils avaient tracé à l'avance sur la carte la ligne d'invasion générale autour de laquelle devaient se grouper les masses noires. N'était-ce pas d'ailleurs celle qu'avaient suivie les Turcs en 1683, lorsque sous la conduite de Kara-Mustapha, ils étaient venus assiéger Vienne, défendue par Staremberg?

Vienne était donc le premier objectif principal à atteindre, et deux objectifs secondaires furent assignés au cheik Senoussi chargé, avec les Wahabites, de donner l'orientation générale :

Ils furent SOFIA d'abord, puis BELGRADE.

En arrière des Senoussis devaient marcher sur le même front les trois armées des Fans, des Congolais et des Massaï, qui représentaient un million de combattants; puis les armées du Mahdi, de l'Ouganda et des Gallas, qui en représentaient un second.

Derrière ces trois lignes, le Sultan marcherait en personne avec la Légion du Prophète, forte maintenant de plus de 450.000 combattants d'élite, parmi lesquels il avait incorporé les meilleurs régiments de l'artillerie persane, pour qu'elle fût composée de troupes de trois armes et pût à elle seule livrer une bataille.

Enfin trois armées allaient se former en arrière de ce premier coin de trois millions d'hommes.

L'une comprendrait les peuples africains restés en arrière, gens du Mabounda et du Batotsé, Noirs de Mouta-Yamvo, du Damara et du Bamaoua.

Des cadres turcs mélangés à des aventuriers de toutes les nationalités les attendaient au passage du Bosphore; on estima à deux millions de combattant la masse qu'ils allaient former; l'autre était constituée par les Persans, les Afghans et les musulmans du Boukara et du Turkestan, au

nombre de 1.100.000; la troisième, par les Indiens dont les premières colonnes s'écoulaient à cette heure le long de l'Euphrate et atteindraient bientôt le Kysil-Ermak.

Les dernières nouvelles d'Al-ed-Din les portaient à l'effectif de 1.800.000.

C'étaient quatre autres millions d'envahisseurs.

Au total, un peu plus de huit millions arrivant par la coulée de Constantinople. Près de dix, en y joignant l'armée turque.

Certes ce chiffre était inférieur à celui dont Omar avait parlé au début de la concentration africaine; mais, outre qu'il faut y joindre les armées qui avaient opéré au nord de l'Afrique, il ne faut pas oublier que, sans autre donnée que celle des chefs de peuples, le jeune prince était bien excusable en se trompant d'un cinquième. Or, les statistiques desdits chefs de peuples étaient bien discutables.

De plus un déchet fatal s'était produit pendant ces longs mois de route, et on pouvait estimer à un million le nombre des victimes tombées en route dans les solitudes africaines et les sables de l'Arabie.

Que si l'on objecte au plan d'invasion qui précède l'inconvénient grave de faire passer la ligne de pénétration dans un pays aussi tourmenté que celui qui s'étend au sud du Danube, nous répondrons que cette objection, valable pour des troupes européennes, suivies de milliers de voitures auxquelles il faut des bonnes routes, tombe d'elle-même lorsqu'il s'agit des troupes musulmanes que n'encombraient d'autres *impedimenta* que des bêtes de somme.

Elles étaient en mesure de passer partout, et avaient franchi assez d'obstacles pendant la première partie de leur marche, pour ne pas se laisser arrêter par des chaînes montagneuses comme le Rhodope, le Kara-Dagh et les contreforts des Balkans.

En suivant cette direction générale, l'Invasion noire se couvrait du Danube, évitait les défilés des Portes de Fer où quelques milliers d'hommes eussent arrêté une armée, et n'avait d'autres cours d'eau importants à traverser pour atteindre Vienne que la Save et la Drave.

Comme vallées de pénétration, elle trouvait d'abord celle de la Maritza, puis celle de la Nischawa, prolongée par la Morawa.

Parallèles à cette première coulée, les armées formant ailes gauches dans les deux masses principales pouvaient utiliser, en suivant la ligne de Samakow à Dubnitza, Kostendil et Pristina, la grande vallée de l'Ibar, la Morawa serbe et la Bosna.

Elles aboutissaient elles aussi sur la Save, en face de la Slavonie, et au point précis où le Danube s'infléchissant directement au Nord semble inviter les invasions à suivre, pour arriver à Vienne, l'immense plaine où dort le lac Balaton.

Tel fut ce plan que l'Europe, affolée par la peur d'un fléau cent fois moins redoutable, ne sut pas déjouer au début en tenant, coûte que coûte, les fameuses lignes de Tchataldja, situées à une journée de marche à l'ouest de Constantinople.

Si les Européens, au lieu de se laisser effrayer par les maladies contagieuses, avaient transformé ce front de 30 kilomètres environ, l'avaient retourné contre les envahisseurs et rendu absolument inabordable par des défenses accumulées, ils eussent sauvé l'Europe en obligeant l'Invasion noire à rester en Asie Mineure.

Car, en admettant que le Sultan eût forcé le passage des Dardanelles comme il avait forcé le Bosphore, il se fût trouvé dans l'étroite presqu'île de Gallipoli, dont le débouché, large à peine de 4 kilomètres, lui eût été interdit sans peine par 50.000 hommes résolus.

Ce fut pendant ces premières marches des principales armées que le ballon de Saladin rendit au Sultan les services les plus signalés : car, en attendant que les ingénieurs turcs eussent installé le télégraphe optique sur les voies d'invasion les plus importantes, il put, grâce à sa vitesse, mettre en communication permanente avec le Sultan les armées qui s'écoulaient encore en Asie Mineure ; ce fut lui surtout qui pressa la marche des Hindous et porta aux Persans les instructions qui les dirigeaient vers Andrinople, après le passage du détroit.

Et c'est pourquoi, pendant deux mois, il put échapper aux recherches du *Vengeur* qui planant au-dessus de la vallée de la Maritza dans laquelle s'échelonnaient les longues colonnes musulmanes, espérait à tout instant apercevoir le *Tzar*. De Melval n'avait pas oublié, en effet,

que Saladin avait la promesse du Sultan de commander une armée dès que la marche en Europe serait commencée.

Quand la concentration eut été opérée, le Sultan fut en mesure d'établir d'autres communications. L'amiral qui lui avait livré la flotte turque au détroit de Bab-el-Mandeb et avait rallié Constantinople avec son état-major par les voies de terre, Effendi-Pacha, s'en chargea.

Par son ordre, tous les télégraphistes turcs furent mobilisés ; le matériel, fils et appareils requis dans toutes les localités où existait un bureau télégraphique, fut transformé en matériel mobile destiné à suivre les troupes.

Au même moment le manifeste qu'avait lancé le Sultan en mettant les pieds en Europe commençait à produire ses fruits. Ce manifeste tiré à des millions d'exemplaires et dispersé partout, grâce aux affidés entretenus dans toutes les capitales, disait :

« Vous qui souffrez de l'injustice des grands et de la rapacité des riches, venez à moi ! Vous qui n'avez pas trouvé dans une religion mensongère les consolations aux misères humaines, vous qui avez faim et ne pouvez gagner par le travail votre subsistance quotidienne, vous qui avez une famille et ne pouvez la nourrir avec les gains dérisoires du salariat, vous tous, résignés ou révoltés, savants ou ignorants, venez à moi ! Laissez s'effondrer cette civilisation qui n'a pas su vous donner dans la vie la part à laquelle a droit tout homme ; venez à moi !... Cette part je vous la donnerai !... »

Des milliers d'aventuriers de tous pays commençaient à repondre à ce langage nouveau : anarchistes, nihilistes, révolutionnaires internationaux, sans patrie, maintenus

dans l'obéissance par la police ou les armées de leur pays, accoururent, bravant tous les obstacles, franchissant de nuit les frontières, attirés aussi par le tintement de cet or dont le Sultan possédait des trésors inépuisables.

Parmi eux se trouvèrent des soldats et des gradés de toutes les armées : on les envoya près des chefs noirs pour les aider de leurs conseils ;

Des industriels : on leur confia le soin de monter des fonderies de canons, de fabriquer des explosifs, d'organiser des manufactures d'armes, de fabriquer des conserves de vivres ;

Des employés de chemin de fer : on les dispersa sur les deux réseaux ferrés de Thrace et de la Macédoine, pour transporter du matériel et des vivres sur certains points fortifiés ;

Des ingénieurs : le Sultan demanda aux uns de créer le long de la Maritza et jusqu'au golfe de Bourgas une ligne de défense derrière laquelle il pût retirer ses armées en cas d'échec général ; aux autres, d'exploiter les mines de fer, de houille et de cuivre jusqu'alors infécondes ;

Des architectes : il leur confia le soin de rebâtir Constantinople, enfin débarrassée de ses chiens enragés, et leur donna comme ouvriers des chrétiens d'Arménie, des juifs de Jérusalem, des Grecs et des Albanais orthodoxes surpris par la rapidité de marche de ses premières troupes et réduits en esclavage.

Enfin, il se trouva des déclassés de tous métiers et il les utilisa suivant leurs aptitudes et leur nationalité.

Tous abjurèrent solennellement leur religion pour se faire musulmans, en revêtirent le costume et se ruèrent avec les Noirs à l'assaut de la civilisation qui ne leur avait pas donné le droit de vivre.

Un instant accablé sous le poids de la malédiction paternelle, Omar s'était rapidement ressaisi ; il ne se reprochait rien, et la pensée que sa mère était sauvée lui compensa l'amertume de sa nouvelle situation.

N'était-il pas d'ailleurs un des représentants des plus autorisés de cette religion qui a inspiré le fatalisme à ses

fidèles comme le dogme primordial, et un fataliste pouvait-il maudire la destinée?

Il n'y songea pas un instant et repassa le Bosphore après la scène du Vieux Sérail, non sans s'être assuré que la barque qui portait les fugitifs avait disparu.

Puis rentré au camp du Sultan, il prit ses armes, quitta la veste rouge brodée d'or et le manteau rouge qui le signalaient aux regards et les mit en évidence dans la tente du Sultan comme pour faire vis-à-vis de lui acte de soumission en lui laissant ces insignes d'une autorité perdue.

Il revêtit alors un burnous blanc, ramena sur sa figure le bord de son haïk, remplaça ses bottes rouges par les savates jaunes de l'Arabe nomade et alla dire adieu à son coursier noir.

Puis, sur le point de quitter ce camp d'où il était banni, il écrivit à son père une lettre respectueuse dans laquelle il disait que, courbant la tête sous sa réprobation, il partait; mais il ne cesserait de bénir celui qui lui avait donné la vie et prierait Allah de le conserver jusqu'à l'âge le plus avancé pour le bien de ses peuples. Il terminait en disant que si des revers arrivaient, si jamais son père était en danger, il le suppliait de revenir sur sa malédiction pour lui permettre de mourir à ses côtés. Ce jour-là seulement il oserait se représenter devant lui.

Il plaça cette lettre sur la grande table où si souvent ils avaient travaillé tous deux jusqu'à une heure avancée de la nuit, rangea méthodiquement les documents écrits qu'il laissait, prépara les ordres de passage qui avaient été décidés dans la journée, de sorte que le Sultan n'eût plus à y mettre que son sceau, et ayant rempli sa tâche jusqu'au bout, il s'inclina le front dans la poussière et fit à haute voix, tourné vers l'Orient, la prière du « Fedjer ».

Il quitta alors la tente, le cœur meurtri, mais l'œil sec et le regard fier.

Puis il avisa Mordjan, le cheval bai doré dont le Sultan avait fait cadeau à de Melval après son départ de Périm; celui-là appartenait à son ami, il pouvait le prendre; et faisant un signe d'adieu aux fidèles Soudanais qui avaient constitué sa garde particulière, il sauta en selle et se dirigea au galop vers le camp de Saoud, l'Emir des Wahabites.

Il connaissait les usages de ces rigides musulmans; leurs pratiques religieuses, leurs prières sans phrases, leur dédain de tout ornement. L'équipage modeste dans lequel il arrivait parmi eux n'avait rien qui pût le faire remarquer; il avisa un groupe de cavaliers réunis autour d'un ancien, les aborda, baisa le bord du burnous de celui qui paraissait être leur chef et lui demanda de le recevoir comme soldat de la Djiah (guerre sainte).

— Ton nom?

— Omar.

— De qui es-tu fils?

— D'Ahmed.

— Reste et qu'Allah soit avec toi!

Ce fut tout; les bureaux de recrutement n'existaient pas dans l'armée musulmane, même à l'état embryonnaire, et nul parmi ces hommes qui avaient à peine entrevu le jeune prince au jour du pèlerinage de Médine, ne se douta que ce nouveau venu avait été leur maître jusqu'à ce jour.

Nul plus tard ne soupçonna ce cavalier hardi parmi les plus hardis, brave jusqu'à la témérité, d'être cet Omar, dont le nom planait déjà dans toute l'Afrique, enveloppé d'une légende admirative et tenant dans les récits naïfs des noirs le rôle d'Achille dans les chants d'Homère.

Pour toutes ces armées, le fils du Prophète serait toujours là, aidant le Maître de sa science; l'entourage direct du Sultan, la Garde aussi peut-être s'apercevraient de sa disparition ou le croiraient ailleurs, mais nul ne devait savoir qu'il était maudit.

Car jamais le Sultan ne parla, et cet homme que le malheur, le fanatisme et le génie avaient cuirassé contre tout sentiment humain, qui avait condamné à une mort affreuse une femme qu'il aimait encore, qui avait chassé de sa présence un fils qu'il chérissait, cet homme, vivante incarnation du principe de l'autorité absolue, continua sans un mot à régler sa marche dans le sillon sanglant que traçait devant lui la fatalité.

Quel chef en Europe pouvait lutter contre un être pareillement organisé? Quel général pouvait espérer insuffler à son armée l'énergie sauvage dont l'Islam entier était animé; quel génie surtout pouvait réunir en un faisceau les puis-

sances menacées, comme il avait, lui, fondu en une seule masse tous les asservis d'Afrique et d'Asie?

Les ressources de la science allaient-elles équilibrer les forces, faire pencher la balance pour la civilisation?

Non : on allait, pendant plusieurs mois du moins, assister à « la banqueroute de la science », suivant une expression du siècle précédent; et nul ne doit s'en étonner, car l'outil n'est rien, si perfectionné soit-il, lorsque tremble la main qui le tient.

Or, l'Europe commençait à trembler.

En décidant, dans les nombreuses réunions internationales qui avaient eu lieu, que chaque peuple se défendrait chez lui, il faut bien lui avouer que les grandes puissances avaient surtout compté sur la Russie pour soutenir le premier choc.

Mais ils avaient oublié que la Russie est une puissance asiatique autant qu'européenne et ils n'avaient pas prévu qu'au moment psychologique, elle aurait à faire face sur ses frontières sibériennes à l'assaut des races jaunes.

Si, en effet, l'Asie qui contient à elle seule les deux tiers de la population de la terre comprend 486 millions de Bouddhistes et 140 de sectateurs de Brahma, elle renferme aussi 160 millions de Musulmans, dont 70 dans la Chine seule.

Or, depuis dix ans qu'Abd-ul-M'hamed rêvait l'union de l'Islam et l'assaut de la chrétienté, il n'avait pas négligé ce facteur important, et dans ses premières années de propagande nous avons vu ses émissaires parcourir le Turkestan, la Mongolie, la Mandchourie, le Chan-Si et le Thibet, ces régions les plus peuplées du globe où la race jaune grouille inconsciente de sa force; il avait suscité parmi elles des marabouts et des enthousiastes, investi des chefs, envoyé de l'or et au moment où il abordait lui-même l'ennemi commun, le chrétien, sur son sol natal, de puissantes diversions se produisaient dans les provinces sibériennes de l'Amour, du Transbaïkal, d'Irkoutsk et de Tomsk, mettant en péril la domination russe en Sibérie.

Alors l'empire moscovite eut recours à la tactique qui lui avait si bien réussi déjà contre Charles XII et Napoléon.

Il se replia sur lui-même.

N'étant pas menacé directement en Europe, puisque le

premier des coups portés décelait l'intention du Sultan de marcher vers le Nord-Ouest, le Tzar se borna, après l'évacuation de la Turquie, à occuper très fortement les passages des Alpes de Transylvanie et tout le cours du Danube depuis ses bouches jusqu'aux Portes de Fer, avec une armée de 800.000 hommes à laquelle vinrent s'adjoindre les forces roumaines et bulgares; une deuxième armée, dite de Bessarabie, fortifia et surveilla les passages des Karpathes, et l'armée du Caucase eut pour mission d'empêcher les Persans, dans leur marche vers Constantinople, de s'égarer du côté de Tiflis; avec la plus grande partie de ses forces, la Russie put alors, grâce au chemin de fer transsibérien, tenir tête aux envahisseurs Mongols et Chinois.

Pendant plusieurs mois, les forteresses de Silistrie, de Ruschtschuk et de Warna, que les Russes avaient conservées sur la rive droite du fleuve, résistèrent à toutes les attaques de l'armée turque. Widdin seule allait bientôt succomber.

En vain le maréchal Réouf, encouragé par ses succès faciles dans les Balkans, essaya de traverser le fleuve à Turtukaï pour surprendre Bucarest : les Roumains, qui avaient concentré autour de leur capitale les 250.000 hommes qui formaient la majorité de leurs forces, le rejetèrent en Bulgarie après un combat sanglant : ils étaient commandés par le général Ghyka, un Saint-Cyrien encore celui-là; et, dès lors, les adversaires restèrent sur la défensive de chaque côté du grand fleuve, les Russes attendant la fin de la terrible épidémie qui décimait leur armée pour tenter l'offensive, et les Turcs ne laissant en face d'eux que les forces nécessaires pour les tenir en respect.

A ce rôle furent affectées les troupes de *Mustahfiz*, solidement retranchées dans des positions choisies à Lom-Palanka, Rahowa, Plewna, Nikopoli, Rasgrad et Shcumla.

L'ancienne capitale bulgare, Tirnova, fut transformée en un immense camp retranché, et la partie la plus nombreuse et la plus solide de l'armée turque s'écoula par Wratza et Orhanie sur Sofia, où le Sultan était arrivé après une marche ininterrompue depuis Andrinople.

Rien n'avait tenu, en effet, contre la première vague qui, du long couloir de Thrace, était venue battre la Bulgarie, s'était emparée de sa capitale et pénétrait maintenant en

Serbie par la Nischawa et la Morawa bulgare, toujours précédée par les féroces Wahabites.

A ceux-ci venaient de s'ajouter les terribles irréguliers qu'on a vus renforcer les armées turques dans toutes les guerres et se signaler au monde par des cruautés sans nom : les bachi-bouzoucks; marchant en enfants perdus, en avant et sur les ailes des armées noires, ne songeant qu'à piller et à massacrer, ils contribuèrent plus encore que les cavaliers de Saoud à faire le vide en Bulgarie.

Le cheik Senoussi était entré à Sofia sans qu'un seul instant les canons de l'ennemi et sa supériorité d'armement l'eussent arrêté. Il s'était borné à pousser devant lui ses masses fanatisées, brûlant les villages, massacrant les femmes et les enfants, terrifiant à l'avance les combattants et les avait vus se disperser dès que la lutte à grande distance avait pris fin. Il avait payé de trente mille morts à peine ce rapide succès.

Dans ce pays tourmenté d'ailleurs, les Noirs se répandant partout, apparaissant dans dix vallées à la fois, ressemblaient à ces loups qui sortent des bois pour chercher leur nourriture, et ils produisaient ainsi des effets de terreur et de surprise qui étaient grossis par des milliers de fuyards.

Mais si la Bulgarie avait été rapidement terrifiée et conquise, il n'en fut pas de même de la Serbie : nul peuple ne possède à un degré supérieur à celui-là l'orgueil national et l'amour de l'indépendance. Ayant toujours conservé l'espoir de former le noyau d'une grande confédération de la Slavie méridionale, les Serbes voulurent montrer à l'Europe qu'ils étaient dignes de la destinée rêvée.

Enserré entre l'Autriche, la Roumanie et la Bulgarie, ce royaume avait vu l'Autriche s'emparer de la Bosnie et de l'Herzégovine et avait dû renoncer à son rêve de mettre la main sur Salonique; il s'était donc rapproché de la Russie et éloigné de l'Autriche; mais le développement de leur commerce, de leur industrie dépendant en partie de cette dernière puissance, les Serbes avaient été obligés de revenir à elle, hésitant, dans les fluctuations de leur politique extérieure, entre la grandeur future de leur patrie et ses intérêts immédiats.

L'Invasion noire les obligea à être les premiers défen-

seurs du bastion montagneux qu'ils formaient en avant de leurs adversaires politiques de la veille; et ce rôle ne les effraya pas, car ils étaient soldats dans l'âme.

Hommes de belle taille, vigoureux, larges des épaules, portant fièrement la tête, ils se distinguaient des autres peuples de l'Orient par la noblesse de leur caractère, la dignité de leur attitude et leur incontestable bravoure.

« Il n'y a point de nobles parmi nous, disaient-ils, car nous le sommes tous. »

Aussi, quand ils virent s'avancer contre leurs vallées l'ennemi acharné de leur race, le musulman, jurèrent-ils de lutter jusqu'au bout; ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants de l'autre côté du Danube, et, pendant plusieurs semaines, de longs convois de femmes en veste rouge, portant la ceinture et la chemisette brodée de perles et ornée de sequins, coiffées du fez orné d'un bouton de rose, et suivies de milliers d'enfants, passèrent de Belgrade à Semlin, puis à Pancsova et à Temesvar, et allèrent demander l'hospitalité aux Hongrois de la vallée de la Theiss.

Une première partie de l'armée serbe fut chargée d'offrir une première résistance, à Pirot, aux Turcs arrivant du Danube, et à Nissa aux Senoussistes.

Le reste, renforcé de 100.000 Autrichiens et de 50.000 Russes, occupa la position centrale organisée depuis longtemps par la Serbie pour servir de réduit et constituée par les villes d'Alexinatz, Deligrad et Kruschevatz, au confluent des deux Morawas.

En arrière, Belgrade s'organisait pour une défense à outrance.

Ce fut sur cette triple position que se livra la première bataille sérieuse de la chrétienté contre l'islamisme; elle dura trois jours et au bout de ces trois jours la vaillante armée serbe put croire qu'elle avait, comme jadis les Polonais de Sobieski, sauvé la chrétienté.

Lorsque les Wahabites vinrent donner les premiers contre les redoutables positions d'Alexinatz, après avoir fait tomber Leskowatz, ils furent repoussés avec des pertes énormes, et suivant leur tactique, lorsqu'ils ne terrifiaient pas de suite leur adversaire, ils attendirent l'infanterie senoussiste.

Mais, celle-ci aussi, malgré l'élan donné par ses succès

précédents, malgré sa vitesse acquise, s'arrêta court devant ce déploiement de retranchements appuyés d'une part à la Morawa, de l'autre au massif de Gosren, et bientôt immobilisée par un feu des plus meurtriers, elle dut attendre hors de portée que sa supériorité numérique fût plus accusée.

En attendant, le cheik Senoussi se mettait en relations avec l'armée Massaï, à laquelle le Sultan avait donné comme direction la vallée du Wardar par Dubnitza, Kostendil et Uskub, en la faisant suivre immédiatement par les Gallas et le corps de Macédoine.

Forçant de marche, ces deux armées atteignaient Prischtina, favorisées dans leur mouvement par les populations musulmanes de ces régions.

De leur côté, les troupes turques, débordant la position imprenable d'Alexinatz, se prolongèrent de Pirot sur Vratarnitza et Planinitza pour atteindre Paratjin, sur les derrières de l'armée serbe.

Mais saisissant avec un grand à-propos le moment où ces troupes passaient à leur portée, 80.000 Russes débouchèrent soudain de Widdin, tête de pont sur la rive droite du Danube, et foncèrent sur un des corps du maréchal Réouf; c'était à la traversée du Timok, affluent sinon important, du moins célèbre du Danube, puisqu'il sert de frontière entre la Bulgarie et la Serbie.

La victoire des Russes fut complète; mais ils eurent le tort de vouloir la pousser plus loin, et quand ils vinrent donner dans les colonnes épaisses de l'armée des Fans, qui se portaient au secours des Senoussistes, ils furent obligés de reconnaître que ces barbares connaissaient à merveille le maniement de l'arme à feu, et que les officiers turcs, chargés de les diriger, savaient tirer parti de leur supériorité numérique.

Près d'être enveloppée, la petite armée russe, après une perte de 22.000 hommes, battit en retraite sur Widdin; mais déjà le maréchal Réouf, bouillant du désir d'effacer l'échec précédent, avait lancé deux corps d'armée entre elle et la place, et assaillis de tous côtés les Russes furent dispersés ou anéantis : bien peu purent repasser le Danube à Kusjak, et, quelques jours après, Widdin, enveloppée, succombait dans un assaut de nuit donné par une division de Rédifs.

C'était un gros succès pour l'armée musulmane ; la prise de Widdin couvrait le flanc des armées en marche, et cette victoire, grossie par la renommée, annoncée à l'Islam par des feux de joie courant de montagne en montagne, eut une influence énorme sur la suite des opérations, car les troupes serbes, russes et autrichiennes qui défendaient la position d'Alexinatz, sentant qu'elles allaient être tournées de tous côtés, à l'Est par les Turcs, marchant sur Paraïjin, à l'Ouest par les Massaï et les Gallas engagés dans la vallée de l'Ibar, craignirent de se voir coupées de Belgrade.

La Skoupchtina (assemblée nationale serbe) réfugiée dans la capitale, donna au prince Georgewitz (ou Kniaz) les pouvoirs dictatoriaux les plus étendus, et celui-ci ordonna la retraite par la rive gauche de la Morawa et par Kragujewatz qui avait été, au moment de la grande révolte serbe du siècle précédent, la capitale de l'Etat naissant.

Mais la retraite, d'abord lente et méthodique, s'accéléra sous la poussée du flux barbare qui, telle une bande de sangliers, gagnait à la course, harcelait sans arrêts, marchait nuit et jour, et quand les 220.000 combattants européens qui restaient arrivèrent aux positions de Ripanj, les plus avancées en avant de Belgrade, ce fut en désordre qu'elles se réfugièrent derrière les lignes destinées à les recueillir.

Cette première partie des opérations avait duré soixante-cinq jours; les troupes musulmanes avaient parcouru 840 kilomètres, livré six combats, et elles venaient d'atteindre leur premier objectif, Belgrade.

Elles n'avaient eu affaire, il est vrai, qu'aux Etats des Balkans, mais déjà la faute commise par les grandes puissances de rester cantonnées chez elles pour y attendre le choc, se manifesta aux yeux des plus sceptiques. Vienne trembla, se rappelant l'horrible siège de 1683, voyant venir à elle un ennemi cent fois plus à craindre que Kara-Mustapha, le Sultan sanguinaire qui l'avait assiégée jadis, et se demandant si elle aurait parmi les siens un Staremberg capable de la défendre.

Depuis plusieurs mois, l'armée autrichienne, répartie sur les confins militaires et en Slavonie, bordait la Save. L'expérience de la Serbie l'avait décidée à évacuer les deux

provinces qui lui avaient été cédées par le traité de Berlin, la Bosnie et l'Herzégovine, où d'ailleurs les éléments musulmans, très nombreux encore, s'agitaient dans l'attente du Prophète. Et dès lors sa tactique consista à transformer la Save en un fossé infranchissable, hérissé sur sa rive gauche des fortifications les plus perfectionnées.

Elle poussa sur Belgrade une partie de ses forces qui, jointes à l'armée serbe, à quelques corps russes, à des fuyards bulgares et à un corps roumain venu d'Orsova, portèrent à 700.000 hommes le chiffre de l'armée de défense qui allait disputer à l'Islam ce premier boulevard de l'Europe.

Bâtie sur la dernière ondulation mourante des montagnes de la Sumadia, ou région des Forêts, au confluent de la Save et du Danube, Belgrade, l'antique Singidunum des Romains, l'Alba Græca du Moyen Age, est l'entrepôt nécessaire du commerce entre l'Orient et l'Occident.

Conquise par Soliman, le plus belliqueux des sultans ottomans, puisqu'il dirigea en personne treize campagnes, elle fut reprise aux Turcs par le prince Eugène en 1703, et les Serbes, quoique restés jusqu'au traité de Berlin sous la dépendance nominale de la Porte, n'avaient eu depuis qu'une ambition, celle de faire disparaître de leur capitale tout ce qui rappelait la servitude ottomane.

Ils y étaient parvenus, et Belgrade était une ville occidentale où des palais européens avaient remplacé les mosquées et où de superbes promenades couvraient de leurs ombrages l'esplanade sur laquelle les Turcs dressaient des poteaux chargés de têtes sanglantes.

Aussi tous les moyens de défense y avaient-ils été accumulés; les plus savants ingénieurs européens travaillaient depuis huit mois à la transformer en un camp retranché inexpugnable.

Pour donner de l'air à la défense, ils avaient appuyé son aile gauche au Danube, à Isardschik, et son aile droite au premier coude de la Save, fermant ainsi le demi-cercle des deux rivières par une barrière de 30 kilomètres de front, de forme bastionnée, se prêtant par conséquent à une lutte rapprochée.

Derrière cette première ligne, trois autres s'étagèrent jusqu'à Rakowitya. Toutes les bouches inutiles furent

envoyées à Semlin, la ville autrichienne qui fait face à Belgrade, de l'autre côté de la Save, et rassuré du côté de ses flancs, puisque les Russes, les Roumains et les Hongrois tenaient le Danube en aval, et l'armée autrichienne le cours entier de la Save, le vieux maréchal autrichien Hatzfed se prépara à résister jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Il disposait d'une magnifique armée dont le ravitaillement était assuré par le Danube, la Theiss et le chemin de fer de Temeswar; il avait réuni sur le Danube les six monitors de rivière de la flotte austro-hongroise et vingt-deux des bâtiments du *Lloyd* autrichien transformés en croiseurs de fleuves et armés de canons à tir rapide.

Il confia à quatre armées la défense immédiate de la Save. Les deux premières, composées de Hongrois, eurent leur centre à Mitrowitz et à Brod. Les deux autres, autrichiennes, à Gradisca et à Agram.

Une cinquième, formée par les troupes actives du Tyrol et se reliant à celle d'Agram, occupa solidement la ligne de la Kulpa, le Schneeberg et le port de Fiume.

Enfin une dernière armée, sous les ordres directs de l'Empereur, se disposa à couvrir Vienne.

On voit que des bouches du Danube jusqu'à Trieste, de la mer Noire à l'Adriatique, toute issue était bouchée à l'invasion, à l'Ouest par la Russie, à l'Est par l'Autriche.

Cette dernière seule allait supporter tout le poids de l'attaque.

Avec leur impétuosité habituelle, les Senoussistes, talonnant les troupes serbes en retraite, vinrent donner les premières contre les retranchements les plus avancés de Belgrade.

C'était au delà d'une petite rivière facile à franchir, et le cheik Senoussi, toujours en tête de ses colonnes, sur son cheval noir à longue crinière, aperçut du haut d'un des contreforts qui bordent le Kolubara une ligne chargée de points noirs, dominant la crête d'un haut parapet.

Il appela le chef de son escorte.

— Envoie dire aux cheiks Mustapha et Selim qu'ils amènent leur monde ici; il y a là-bas des chiens que nous pouvons prendre avant la nuit.

Les Arabes d'escorte se dispersèrent au vol de leurs che-

vaux, semblables, avec leurs grands burnous flottants, à de grands oiseaux blancs, et, quelques heures après, d'épaisses troupes noires étaient massées derrière les monticules où, entouré de ses principaux lieutenants, le cheik Senoussi donnait ses instructions pour l'attaque.

Un renégat de race italienne et qui, sur son burnous, étalait une large cravate de l'ordre du Nicham volée jadis à Tunis, examinait, dans une lorgnette, la position ennemie.

— Peut-on aborder de front, Lemmi? demanda le cheik.

— Tu ne peux même aborder que de front, Ahmed; répondit l'Européen, à qui ses connaissances assez variées en toutes choses avaient donné un sérieux crédit dans l'état-major des Senoussistes; la rivière qui précède ce parapet n'a pas l'air d'être profonde; mais j'aperçois, à droite et à gauche, des ravins qui paraissent d'ici très durs à franchir; c'est donc de front qu'il faut attaquer.

— Il vaudrait peut-être mieux attendre la nuit, observa un vieux ferik (1) turc, qu'on eût cru arrivé à l'extrême limite d'âge et qui, le dos voûté sur sa selle de velours usé jusqu'à la corde, avait depuis Philippopoli suivi les premières troupes musulmanes sans fatigue apparente.

— Je ne le crois pas, répondit l'Italien qui prenait assez volontiers le contrepied des avis du vieux Turc, car il voulait le supplanter près du puissant cheik; cette position, qui paraît facile à aborder, n'a pas de canons, sans quoi nous aurions déjà reçu des obus à la faible distance où nous sommes; d'un bond, nous pouvons l'atteindre avant qu'elle soit renforcée, et ce sera un bon point d'appui pour recommencer demain.

— Il y a peut-être des forces considérables derrière ce retranchement, dit encore le vieux Turc.

L'Italien haussa les épaules.

— On les verrait, car d'ici nous plongeons derrière le parapet; et, d'ailleurs, nous sommes en force.

— C'est bien! dit le cheik Senoussi, interrompant d'une voix brève, comme il avait coutume de le faire lorsqu'il prenait son parti, après avoir écouté les avis qu'il provoquait... Toi, Selim, tu vas partir sans tirer, sans répondre, avec les tiens, et toi, Mustapha, tu le soutiendras en le sui-

(1) Général de brigade.

vant à mille pas... Il faut que ce soir le croissant flotte là-bas.

Les deux chefs descendirent du tertre et rejoignirent leurs troupes qui, suivant leur habitude, débouchaient de tous côtés par petits groupes.

Une heure après, les Noirs dévalaient sur la pente qui conduisait à la petite rivière, et à peine leurs premières lignes apparaissaient que la crête du parapet ennemi s'éclairait.

Un feu d'infanterie d'une intensité extraordinaire accueillait les assaillants.

Suivant les ordres reçus, les Noirs couraient sans répondre.

Mais quand la colonne de Mustapha se mit en route pour suivre la précédente, elle fut à son tour décimée, et les Noirs tombèrent l'un sur l'autre par grappes.

— Tu aurais dû attendre la nuit, Ahmed, répéta encore le vieux Turc.

— Ce sont des troupes d'élite qui tiennent ce retranchement, seigneur, dit l'Italien, car je les vois distinctement; les tireurs ne se cachent pas comme font les soldats ordinaires; ils visent attentivement, c'est pourquoi ils nous font autant de mal.

— Qu'on aille chercher la colonne de Mahmoud, fit le cheik Senoussi, elle suivra celle de Mustapha; je veux que ce retranchement soit à moi dans une heure.

Cependant, les premiers assaillants étaient arrivés au bord de la petite rivière.

— Ils la franchissent sans difficulté, reprit le Commandeur Lemmi (c'est ainsi qu'il se faisait appeler); maintenant, la position est à nous, ils se reforment de l'autre côté, ils sont à l'abri du feu... tout va bien !

Non, tout n'allait pas aussi bien que le disait le renégat; car, si à 200 mètres les troupes noires ne subissaient plus de pertes, à 1.200 mètres elles continuaient à tomber, et, lorsque la colonne de Mahmoud déboucha à son tour, elle laissa des centaines de cadavres sur ce terrain battu avec une effroyable régularité.

Les sourcils du cheik Senoussi se froncèrent; les pertes étaient bien disproportionnées avec l'utilité de l'effort.

A sept heures du soir, il lançait une quatrième colonne



Le vieux ferik et son cheval sautèrent en l'air en lambeaux. (Page 155.)

sur le retranchement maudit en appelant sur ses défenseurs toutes les colères d'Allah, et partait avec elle; mais, ayant remarqué que la direction suivie par les trois premières les avait placées directement sous le feu incessant et meurtrier de l'ouvrage, il fit un détour par un ravin et arriva presque sans pertes sur la rive opposée de la rivière où, à l'abri des feux, les cheiks rassemblaient leurs troupes décimées avant de les lancer à l'assaut.

Il arriva au milieu d'elles, juste à temps pour donner le signal, furieux d'avoir perdu tant de monde et se promettant de faire périr dans des tortures épouvantables ceux des défenseurs qui tomberaient vivants entre ses mains.

A son appel, les bandes hurlantes de noirs se ruèrent sur le glacis, certains de retrouver dans le corps à corps leur supériorité des jours précédents.

Elles devaient être, dans ce cas particulier, cruellement déçues!

A peine les premières lignes des assaillants atteignaient-elles la crête derrière laquelle les défenseurs les attendaient toujours impassibles, qu'une série d'explosions épouvantables, semblables aux décharges successives de cent canons alignés, vint jeter l'épouvante parmi les musulmans.

Et, au milieu d'épais nuages de fumée noire et bleue, tourbillonnant sur les glacis, des centaines de fuyards dévalèrent la pente, ne s'arrêtant qu'à la rivière.

A ce moment arrivait au cheik Senoussi un nouveau renfort, car il avait introduit dans son armée ce principe essentiel qui a fait la force de certains peuples, et dont l'oubli a causé la perte de tant d'autres, que *toujours un chef devait courir au secours d'un chef engagé.*

De sorte qu'il était sûr, en commençant une action, de voir arriver successivement et avec toute la vitesse possible toutes les masses qui s'échelonnaient derrière lui.

Quand, à la tête de cette dernière colonne, le cheik Senoussi lui-même arriva sur la crête où venaient de se produire les étranges phénomènes explosifs qui avaient terrifié les plus braves des siens, son étonnement fut prodigieux.

Le feu de l'ennemi avait cessé complètement et cet ennemi lui-même avait disparu.

Mais à la place où on le voyait tout à l'heure, aligné comme à la parade, des plaques d'acier noircies, des carcasses de fer tordues, des ressorts en spirale, des fils de cuivre brisés, des articulations métalliques de toutes formes gisaient sur les bords des entonnoirs d'explosion, mêlés à des débris de nègres, à des crânes vides, à des membres arrachés, à des intestins sanglants.

Soudain, au milieu du silence qui succédait au tumulte de la lutte, la voix du « Commandeur » Lemmi s'éleva glapissaute :

— Ah ! Seigneur... des automates !... c'étaient des automates !...

Les défenseurs impassibles de ce retranchement étaient en effet de ces guerriers d'acier, inventés jadis par un Anglais et offerts par lui, inutilement d'ailleurs, à l'Espagne, dans sa guerre du Riff avec le Maroc.

Depuis, un ingénieur américain les avait perfectionnés et ils venaient de faire leurs preuves.

Munis d'armes à feu, dont le magasin se renouvelait incessamment et automatiquement, ces soldats métalliques étaient disposés de manière à tirer sans arrêt jusqu'au moment où ils étaient abordés par l'ennemi. Leurs fusils étaient disposés suivant les directions qu'il s'agissait de battre le plus efficacement et avec des inclinaisons différentes, de manière à couvrir uniformément de balles tout le terrain d'accès ; un coup faisant partir le suivant, la vitesse de tir arrivait à 90 coups par minute, et nulle troupe n'eût pu rivaliser avec celle-là pour la rapidité et la justesse du tir.

Au moment où ils étaient abordés, leur rôle changeait : le plus simple contact opéré par un des assaillants suffisait à enflammer la charge d'explosif dont chaque automate avait la tête bourrée, et ils se transformaient en mines individuelles dont l'effet moral était au moins aussi certain que l'effet matériel.

Et comme les Senoussistes peu rassurés restaient silencieux au bas du talus, une nouvelle explosion retentit à quelque distance, et dans un tourbillon de feu, le vieux ferik turc et son cheval sautèrent en l'air, dispersant de tous côtés les morceaux de leurs carcasses respectives.

Le malheureux conseiller du cheik, voyant un automate encore debout et épargné par hasard, avait eu la fâcheuse idée de s'en approcher pour l'examiner ; il n'en avait pas eu le loisir : car son cheval l'ayant humé de trop près avait amené la catastrophe obligatoire.

Un sourire passa sur les lèvres de l'Italien que cet accès de curiosité inopportune débarrassait d'un rival dangereux dans les bonnes grâces du cheik Senoussi.

Ce dernier resta un instant immobile, regardant la plaine où les cadavres des siens faisaient des taches nombreuses au milieu des broussailles, et s'approchant de Lemmi :

— Tu connais donc cette invention des Blancs? lui demanda-t-il.

— Hélas! Très Haut Seigneur, j'en avais entendu parler autrefois, mais je ne pouvais guère prévoir...

— A quoi me sers-tu, alors, si tu ne peux me prévenir dans des cas comme celui-ci?

Et sans attendre la réponse du « Commandeur », le cheik tirant de sa ceinture un long pistolet, lui brûla la cervelle.

Tout n'était pas rose à l'armée du Sultan, dans le métier de « renégat »!

On était à la fin d'octobre, lorsque poussant devant lui ses treize armées, le Sultan termina l'investissement de Belgrade.

Depuis longtemps il s'était préoccupé de l'éventualité d'une ou plusieurs campagnes d'hiver en Europe, et ses intendants avaient reçu mission de faire fabriquer, dans tous les pays qui lui étaient maintenant soumis et auxquels il ne demandait aucune taxe en argent, d'épaisses étoffes de laine pour habiller ses hommes. En Turquie, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte et jusqu'en Perse, tout ce qui pouvait servir à confectionner des vêtements avait été requis; sous la tente du nomade comme dans le patio des riches habitations des villes, les femmes s'occupaient à fabriquer de chauds burnous, de moelleux tapis et des toiles de tente imperméables en poil de chameau pour abriter les combattants de l'Islam contre les rigueurs d'un froid qu'ils ne connaissaient pas : car parmi les Africains, il n'y avait pas un Noir sur six qui eût vu de la neige ou de la glace.

Mais le froid ne devait pas arrêter plus que l'extrême chaleur ces populations endurcies, et elles le firent bien voir en ne laissant pas un jour de tranquillité aux défenseurs de Belgrade, malgré les froids hâtifs qui signalèrent cette terrible année de 19...

Pendant six semaines les armées congolaises, flanquées des Massaï et des Fans, donnèrent aux positions autrichiennes, autour de Belgrade, de furieux assauts.

Le Sultan les avait fait passer en première ligne, autant pour leur fournir l'occasion de batailler qu'elles réclamaient à grands cris, que pour permettre aux Wahabites et aux Senoussistes de se refaire après cette rude étape de huit cents à mille kilomètres.

Désirant d'ailleurs reprendre sa marche sur Vienne avec ces incomparables soldats comme avant-garde, il les envoya dans la vallée de la Bosna, en observation devant les armées autrichiennes des *confins militaires;* les chevaux des Wahabites devaient y trouver, sur la rive droite de la Save, au retour du printemps, des pâturages en abondance pour remplacer les feuilles et les pousses d'arbres auxquels ils étaient réduits depuis Sofia.

Mais, au bout de ces six semaines, Abd-ul-M'hamed s'aperçut qu'il n'était pas plus avancé que le premier jour.

Il avait infligé de fortes pertes à l'ennemi, mais elles avaient été aussitôt comblées, car l'empereur d'Allemagne, rompant en visière avec les engagements internationaux, avait envoyé trois corps d'armée de Silésie et de Brandebourg pour soutenir l'effort contre l'ennemi commun et remplacer le contingent russe rappelé en Bessarabie.

De plus, la première ligne de défense seule était tombée entre les mains des Noirs; mais, commandée par l'artillerie de la seconde, elle n'avait pu être occupée, et le Sultan constatait à cette heure que l'absence de grosse artillerie rendait vaine, devant d'aussi formidables défenses, sa supériorité numérique.

Enfin les ingénieurs européens achevaient la construction d'un système d'écluses qui, joignant la Save au Danube suivant un diamètre et utilisant les affluents perpendiculaires, permettait d'étendre à l'improviste des inondations sur tous les points, et l'armée noire avait ainsi perdu à la fin de novembre une troupe d'élite de 6.000 Congolais.

Ceux-ci, en effet, s'étaient emparés, à la faveur de la nuit, d'une redoute située à l'aile gauche de la ligne et dominant la Save; mais, lorsque le jour était venu, ils s'étaient aperçus qu'ils étaient entourés d'eau de tous côtés.

Leur redoute était devenue une île que cernaient quatre monitors à tir rapide.

A part quelques nageurs intrépides qui avaient pu rallier l'armée du Sultan, la colonne entière avait été détruite et Kassongo avait dû recommander à ses chefs une plus grande circonspection.

Décembre arriva et, avec lui, le froid très intense et sans transition ; les Noirs, avec leurs étoffes bariolées, l'innombrable variété de leurs vêtements, ne ressemblaient plus guère à ces combattants demi-nus qui se pressaient dans les vallées africaines et sous la voûte obscure de la grande forêt du Congo.

Lorsque la neige se montra, faisant plier leurs tentes, obstruant les issues des cavernes que beaucoup d'entre eux s'étaient creusées dans les flancs des collines, à l'instar de l'homme des temps primitifs, ils perdirent beaucoup de leur confiance et de leur entrain, et Abd-ul-M'hamed dut s'avouer que bientôt, malgré toutes les précautions prises par le khaznadar-el-schair (intendant des subsistances) et le bach kummendji (chef des magasins de vivres), il ne saurait plus comment nourrir de pareilles agglomérations, dans ce pays dévasté maintenant, du Danube à l'Adriatique, comme si les sauterelles y étaient passées.

Pouvait-il espérer venir à bout de Belgrade comme il avait réduit Constantinople, en jetant la contagion parmi ses défenseurs ?

Il y avait songé ; mais les circonstances étaient bien différentes : d'abord l'hiver était peu propice, le docteur Kaddour l'affirmait, à la propagation des épidémies ; la preuve en était dans le nombre relativement petit de cholériques et de pestiférés constaté dans les armées noires.

Ensuite Saladin et son ballon ne pouvaient plus transporter impunément, au-dessus de la ville assiégée, les cadavres infectés, car depuis quinze jours que le traître avait rejoint le Sultan après de nombreuses pérégrinations en Asie, il n'avait osé une seule fois s'enlever dans l'atmosphère pour s'y montrer dans tout l'éclat de sa puissance à l'armée qu'il commandait.

Et pourtant, que de fois il avait rêvé au moment où, possédant, aux yeux de ces Africains, le prestige du surna-

turel, il voguerait au-dessus de l'Europe, témoin joyeux des incendies et des massacres.

Mais il n'y fallait pas songer; le royaume de l'air ne lui appartenait plus.

Depuis deux mois, des ballons comme le sien y apparaissaient quotidiennement par deux et par trois, suivant les colonnes en marche, à mille ou quinze cents mètres de hauteur, et les criblant de coups de feu.

Et leur nombre augmentait de jour en jour.

Au pavillon tricolore qui flottait sous leurs nacelles, Saladin avait reconnu en eux la flottille d'aérostats dont avait jadis parlé M. de Brantane. Il en avait même distingué un plus puissant, plus audacieux que les autres et, sans se douter que celui-là était précisément monté par le neveu de M. Durville et sillonnait l'air à sa recherche, il s'était bien gardé d'exposer le *Tzar* à une rencontre désastreuse.

Bien que son prestige en souffrît, il avait donc pris le parti de voyager de nuit et au ras du sol, pour soustraire son aérostat aux vues, et, l'ayant équilibré à vingt mètres de hauteur, il l'avait fait remorquer jusqu'à Swornik, sur la Drina, par un éléphant que lui avait prêté Kassongo.

Là il avait trouvé, après le sac de la ville par les Senoussistes, une église éventrée dans laquelle il l'avait mis à l'abri et, en attendant une occasion de l'utiliser de nouveau, il avait repris, à cheval, le commandement des Gallas, concentrés derrière les Massaï.

Maintenant, campé devant Belgrade, il déplorait l'entêtement du Sultan à poursuivre la chute de cette ville, objectif secondaire après tout.

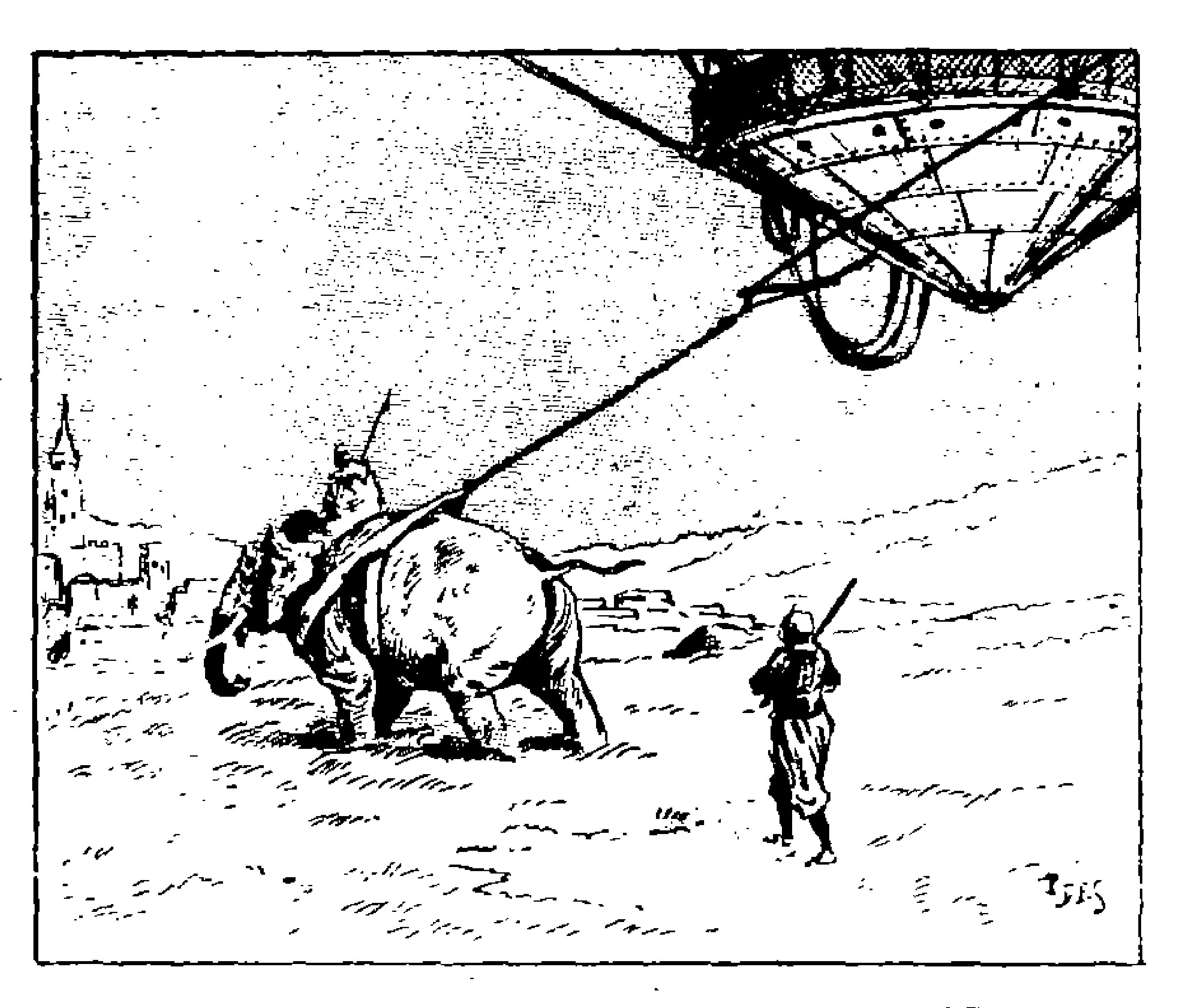
Ce qu'il fallait, c'était atteindre Vienne et la partie riche de la vallée danubienne.

Là, quoi que pussent faire les Blancs, les armées du Sultan trouveraient toujours de quoi vivre. En s'acharnant, au contraire, à maintenir dans ce pays tourmenté et ruiné de Serbie tant de milliers d'hommes, on allait fatalement les affamer et les obliger à se disperser pour manger.

Certes la tactique et la stratégie étaient d'accord pour proscrire un mouvement qui aurait laissé sur le flanc

des Africains une armée puissante, mais si celle-ci attaquait pendant la marche, les Noirs lui feraient face; eux n'avaient à se préoccuper ni de leurs derrières ni de leur ligne de retraite et, en fait de tactique, il n'y en avait qu'une pour une invasion : la marche en avant, toujours en avant.

Abd-ul-M'hamed avait écouté ces raisons que le renégat



Il l'avait fait remorquer par un éléphant que lui avait prêté Kassongo.
(Page 159.)

était venu lui exposer à son camp; mais sans vouloir s'y rendre, car les leçons de l'histoire étaient là pour lui apprendre le sort des invasions qui ne se rattachaient plus à une base d'opérations ou à leur pays d'origine. Les Francs, les Wisigoths, les Ostrogoths, les Lombards et les Anglo-Saxons avaient pu se fixer sur le sol conquis et y fonder des nationalités durables; mais avant eux, les Huns, les Alains, les Vandales et les Suèves étaient passés sans laisser autre chose qu'un sillon sanglant.

Il tenait, au contraire, à assurer par des postes judicieusement échelonnés ses communications avec Constanti-

nople. Quand il reviendrait au Bosphore, son ancienne capitale serait rebâtie, et sa merveilleuse position voulait qu'elle restât le centre de la puissance islamique comme La Mecque en était le centre religieux.

Il ne laisserait donc pas en arrière une place comme Belgrade, défendue par une grande armée, sans avoir tout tenté pour s'en emparer.

Trois semaines se passèrent encore sans amener de progrès sensibles dans les positions des corps musulmans; lorsqu'ils s'étaient emparés d'un ouvrage ou d'une position de ligne fortifiée, ils y étaient écrasés par des concentrations de feux d'artillerie auxquels ils ne pouvaient répondre; des sorties énergiques, tentées chaque jour, leur faisaient perdre le terrain gagné pendant les nuits précédentes, et la ténacité des Noirs finissait par s'user dans ces luttes sans résultat.

Les vivres se raréfièrent de plus en plus; les fourrages ayant disparu sous la neige, les chevaux vécurent encore quelque temps de l'écorce des arbres; puis, dans la plupart des corps musulmans, on commença à les manger.

Quant aux chameaux, ils avaient disparu depuis plusieurs semaines, jusqu'au dernier. Les premiers froids les avaient tués : car le chameau est de tous les animaux d'Afrique le plus sensible aux changements de température, et les fabriques de *farine de viande* d'Andrinople en avaient tiré parti.

Un soir, seul dans sa tente, Abd-ul-M'hamed réfléchissait à cette situation critique. Il ne songeait guère au froid terrible qui, depuis plusieurs jours, sévissait sur ses troupes, et qui, descendu cette nuit-là à — 27°, menaçait de lui tuer plus d'hommes que la fatigue et les combats.

Un messager parut devant lui, lui tendit un rouleau de papyrus et s'éloigna sans dire un seul mot.

Le Sultan lut :

« Au nom de ta mission sacrée, au nom de l'affection que je te garde, mon père, ordonne que nous marchions et laisse Belgrade de côté, sinon ses environs vont devenir le tombeau de l'Islam ! « OMAR. »

C'était la première fois que son fils donnait signe de vie depuis le départ de Constantinople.

Où était-il à cette heure? le Sultan l'ignorait, et le messager qui eût pu le lui apprendre était déjà loin; mais Abd-ul-M'hamed sentit son vieux cœur se fondre en pensant au jeune prince dont l'affection veillait encore autour de lui, dont l'aide lui avait été si précieuse et dont l'absence avait été plus d'une fois regrettée.

Dans cette nuit glacée, sa solitude lui apparut lourde et lugubre; seul il portait le poids d'une écrasante responsabilité, et un sombre pressentiment l'envahit en relisant le message d'Omar.

Un instant il eut l'idée de le faire rechercher, de le rappeler, de lui rendre sa place à ses côtés; mais la malédiction paternelle n'est pas dans l'Islam une de ces armes dont le tranchant s'émousse rapidement; d'ailleurs, s'il lui pardonnait à cette heure difficile entre toutes, il aurait l'air non pas de rappeler l'enfant, mais de faire revenir le collaborateur.

Il chassa cette idée et appela Sélim.

— Qu'on selle mon cheval, dit-il.

La neige tombait depuis plusieurs heures, recouvrant tout, et les innombrables tentes de la Garde noire se confondaient avec le sol. Seuls les chevaux au piquet jetaient des taches noires sur ce linceul d'hiver.

Suivi du chef de son escorte, du docteur Kaddour, de son Iman Ahmer-Ed-Din, l'un de ses plus sûrs conseillers, et de son Khodja (secrétaire), Embarek, il se dirigea vers la gauche des positions musulmanes.

Vingt Soudanais suivaient, armés de lances.

Après une heure de marche silencieuse, il arriva devant une vaste plaine qu'il n'avait jamais remarquée, bien que maintes fois il eût conduit lui-même les attaques de Kassongo et de Pa-Moué sur cette aile ennemie qu'il regardait comme la plus faible des deux.

Autour de lui d'autres tentes apparaissaient sur le revers d'une colline dénudée.

— Quels sont ceux-ci? demanda-t-il.

— Ce sont les guerriers du « Sanglant », répondit le khodja.

Le « Sanglant » était le surnom de Makoua, l'un des chefs congolais qui avait montré depuis le commencement de la campagne le plus de férocité.

— Et ces tentes ?

— Elles sont à Kassongo.

— Et quels sont ces points noirs dans la plaine?

Le khodja ne répondit rien; il ne reconnaissait plus l'immense terrain plat qui s'étendait devant lui, bien que l'ayant étudié maintes fois pour être en mesure d'expédier aux différentes armées les ordres du Maître.

La lune était au bas de sa course à l'horizon, et éclairait encore pour quelques instants le paysage glacé. Au loin, sur la droite, les hauteurs, occupées par l'ennemi, montraient en saillie sur leurs crêtes des centaines de cônes au sommet arrondi, tourelles cuirassées battant dans tous les sens les terrains d'accès de cette deuxième ligne de défense.

Soudain Sélim, qui venait de descendre la colline et de s'avancer de quelques centaines de mètres, poussa un cri étouffé.

Son cheval venait de s'abattre des quatre pieds, et comme il remontait péniblement sur sa bête dont les jambes flageolaient sans pouvoir se cramponner au sol :

— Seigneur! s'écria l'Iman en se précipitant vers le Sultan : Dieu lui-même t'ouvre la voie vers Belgrade!... Regarde!...

Il tendait le bras vers le Nord-Est et dans le lointain des milliers de lueurs apparurent.

— C'est Semlin, dit-il, de l'autre côté de la rivière, et tes soldats peuvent l'atteindre avant la venue du jour!...

— Mais la rivière? fit le Sultan...

— La rivière! la voilà, poursuivit l'Iman d'un air inspiré, c'est cette plaine recouverte maintenant d'une croûte glacée capable de te porter, toi et tous les tiens. C'est elle qui te barrait le chemin! elle te l'ouvre aujourd'hui! marche, fils de Mahomet! c'est Allah qui le veut!

Pour toute réponse, le Sultan fit un signe et ses vingt Soudanais rejoignirent Sélim au bas de la pente. Il y eut un tourbillonnement, plusieurs chevaux s'abattirent encore, mais la glace ne se rompit pas. La Save était prise sur toute l'étendue de son cours (1).

(1) La Save et la Drave sont fréquemment congelées, et c'est sur la glace que de nombreux Hongrois, résidant à l'étranger, en Croatie et en Dalmatie, parvinrent à traverser la Save dans l'hiver en 1848 pour rejoindre Kossuth, pendant que

— C'est Dieu qui le veut, en effet, dit Abd-ul-M'hamed, car les infidèles, ne craignant rien du côté du fleuve, n'y ont pour défense que leurs vaisseaux; or, les voilà là-bas ces vaisseaux immobilisés dans cette eau soudainement figée par la toute-puissance d'Allah!... Disperse tes hommes, Sélim, qu'on aille réveiller Kassongo et Makoua, qu'on aille chercher ma garde, que tous arrivent sans tarder. Les cavaliers seuls garderont les camps...

Et comme déjà les Soudanais se dispersaient :

— Et que les chefs me rejoignent ici! cria encore Abd-ul-M'hamed dont les yeux exprimaient une joie intense : je leur donnerai les derniers ordres; mais, en attendant, dites à tous que je veux cette nuit un massacre tel que le sang des habitants de Belgrade fonde la glace de leur fleuve!

Moins d'une heure après, la plupart des chefs congolais, puis ceux des Fans et des Massaï étaient réunis au Sultan, précédant leurs troupes, et plusieurs d'entre eux, ne soupçonnant pas que le froid pût « suspendre le cours des Oued », regardèrent le phénomène survenu comme un nouveau miracle du Prophète.

— Seigneur, dit Kaddour, permets à mon humble expérience de t'éclairer. Si tu ne lances pas les plus rapides de tes guerriers sur ces vaisseaux, ils auront bientôt cassé la glace avec leurs canons sous les pas de tes soldats, et tu ne recueilleras qu'un désastre là où la victoire semble s'offrir d'elle-même. Voici la lune qui disparaît, favorisant leur approche, confie aux plus vaillants ces navires à prendre.

— Tu parles d'or, mon fidèle serviteur, dit le Sultan.

Et brièvement il donna ses instructions, pendant que derrière les collines se massaient les Noirs, que les marabouts parcouraient leurs rangs et que, se croyant à l'abri derrière ses triples remparts, dormaient Belgrade et Semlin, les deux cités rivales, bientôt unies dans la même fatalité.

Il était une heure du matin lorsque les premières colonnes s'ébranlèrent en courant. Trois heures après, elles débou-

d'autres, comme le lieutenant Pompée Fiatht, traversaient le Dniester à la nage. C'est aussi sur la glace de la Save que les loups, les sangliers et les ours de Smyrnie, grande forêt entre Drave et Save, passent l'hiver en Serbie.

chaient dans la ville épouvantée en poussant des hurlements effrayants.

Rien n'avait pu les arrêter, ni le feu des vaisseaux bientôt abordés et enlevés, ni celui des ouvrages construits sur la rive gauche du fleuve. En cent endroits, la glace rompue creusa sous les pieds des assaillants de noirs abîmes où ils disparurent par centaines, mais l'élan était donné; les cris des cheiks fanatiques, les excitations des chefs religieux, la vue de cette ville remplie de lumières et dans laquelle ils allaient trouver l'oubli des misères et des fatigues, tout contribua au succès des Noirs, et, au milieu d'un effroyable tumulte, le massacre commença.

Kassongo lui-même y présida.

Pour donner à ses troupes une confiance absolue, il avait eu l'audace de se lancer sur la rivière gelée, monté sur *Kaiser*, son éléphant cuirassé, et, par un hasard extraordinaire, il avait pu, sans que la glace cédât sous cet énorme poids, arriver sur l'un des quais de la ville.

Aux lueurs de l'incendie, il apparaissait comme une vision infernale, debout au sommet de sa tour d'acier et déchargeant sur les fuyards affolés sa carabine à répétition.

Une effroyable panique s'était emparée des Autrichiens, des Allemands et des Serbes. Le cri « Belgrade est pris ! » s'était répercuté rapidement jusqu'aux lignes de défense les plus éloignées, et sentant leur retraite compromise, n'écoutant plus leurs officiers, les soldats de toutes nationalités désertaient en foule les postes avancés.

Avertis d'ailleurs par les lueurs qui empourpraient le ciel, par l'écho lointain du tumulte et de la canonnade et quelques heures après par un des Soudanais de la garde, Pa-Moué avec ses Pahouins, O'Kana avec les Apfourous et les Batékés et au milieu d'eux, Hadj-Béhir, hurlant des imprécations fantastiques, s'élançaient sur les remparts dégarnis et occupaient presque sans coup férir les lignes formidables qui les avaient arrêtés si longtemps.

Une fois de plus les attaques de nuit produisaient leur effet habituel d'affolement et de terreur; des milliers de soldats, abandonnant Belgrade, s'élancèrent sur le fleuve pour aller chercher sur l'autre rive un asile contre les terribles assaillants d'heure en heure plus nombreux; mais leur

épouvante fut au comble en rencontrant les fuyards de cette ville, envahie elle-même par les Massaï.

Dès lors ce fut une tuerie auprès de laquelle pâlissent les plus grands massacres historiques. Des milliers de femmes et d'enfants, réfugiés à Semlin, encombrèrent de leurs cadavres, nus et raidis par le froid, les rues, les places et les chemins.

Quelques femmes seulement furent épargnées, celles que Mao, sultan du Bornou, désigna pour entrer dans sa collection, car il se constituait un harem blanc.

Le sang descendit en ruisseaux des parties hautes de la ville de Belgrade, et s'étala sur la neige et sur le fleuve, en larges nappes, où la lune se mira subitement empourprée.

La panique fut telle qu'elle gagna Pancsova, centre des approvisionnements de la défense, et aussi lieu de refuge de milliers de familles serbes et hongroises : les fuyards de Belgrade la traversèrent, entraînant à leur suite les troupes de défense et, pendant les journées qui suivirent, ce fut une course folle de milliers de groupes ou d'isolés jetant leurs armes dans la direction de Werschetz et de Témeswar.

Le lendemain matin, le Sultan entra dans Belgrade. Il fit brûler devant lui les cinq églises de la ville et hisser le drapeau vert sur la citadelle; mais il défendit d'incendier les maisons, comptant y abriter, pendant le restant de janvier, les armées qui avaient le plus souffert; puis il envoya les troupes les plus disciplinées de sa Garde pour prendre possession des approvisionnements en vivres et en empêcher le pillage.

Les résultats de sa victoire étaient incalculables : non seulement il tenait un des points principaux de sa ligne d'invasion, mais il assurait sa marche sur Vienne, sans avoir rien à craindre pour son flanc droit; de plus, il s'emparait d'un matériel fluvial qui allait lui rendre les plus grands services en lui permettant de tenir le fleuve pendant quelque temps, et de suite il embarqua sur les monitors et les vaisseaux du *Lloyd* les équipages turcs incorporés dans l'armée du mouchir Reouf.

Un matériel énorme d'artillerie tombait en même temps en son pouvoir; matériel de campagne et matériel de siège

qui, entre les mains des officiers turcs, allaient lui permettre d'attaquer Vienne à l'européenne.

Ainsi, à mesure qu'il progressait, il empruntait à ses ennemis leurs procédés de guerre, leur tactique, leur armement.

Enfin, il se ravitaillait en vivres et en munitions.

Mais les résultats matériels de la prise de Belgrade ne furent que peu de chose auprès de l'effet moral qu'elle produisit en Europe.

Certes, on s'était rendu compte que l'*Invasion noire* était redoutable par le fanatisme de ses soldats et le génie de son chef; mais il n'était pas un Européen qui crût sérieusement à la victoire de l'Islam, le jour où ses armées trouveraient devant elles les troupes de l'une quelconque des grandes puissances.

Maintenant, il fallait en convenir : grâce à leur audace dans les surprises de la nuit, les Africains pouvaient venir à bout des meilleures troupes ; on avait vu les régiments allemands céder comme les autres à la panique, et refuser de regarder en face ces noirs transformés en démons et en possédés.

Instruction, discipline, organisation, traditions militaires, tout s'effondrait dans cette lutte d'un aspect si nouveau, lutte sans merci de part et d'autre, mais où l'un des adversaires avait sur l'autre, avec le fatalisme, *la terrible supériorité de mépriser la mort sous quelque forme qu'elle se montrât.*

Il ne fallait pas laisser à l'ennemi le temps de se ressaisir, et le Sultan, pour profiter à la fois des facilités de passage que lui offrait l'hiver, et des hésitations qui allaient se manifester dans les armées hongroise et autrichienne des « confins militaires », expédia en toute hâte des messagers aux Senoussistes et aux Wahabites, pour leur annoncer sa victoire et leur prescrire de reprendre la marche vers le Nord.

S'ils ne pouvaient traverser la Save, comme venait de le faire l'armée de siège, ils devaient se rabattre sur Belgrade, où, en toute hâte, les ingénieurs turcs jetaient des ponts de chevalets sur un front de 20 kilomètres.

Mais déjà le maréchal Hatzfeld, trouvant ses quatre armées de la Save aventurées, avait rappelé deux d'entre

elles à Vienne et prescrit aux deux autres de se rabattre sur le Tyrol, pour y occuper les deux points stratégiques importants de Gratz et de Gloggnitz, qui en commandent les principaux débouchés.

La cinquième devait rétrograder jusqu'à Klagenfurth.

La Save et la Drave furent donc franchies sans bataille marquante, et resserrant ses forces du côté du Danube, de manière que le lac de Balaton ne les partageât pas en deux tronçons exposés à être attaqués isolément, le Sultan prit comme direction la ligne Stuhlweissembourg-Comorn.

Moins de deux mois après, Abd-ul-M'hamed entrait à Raab ayant parcouru 500 kilomètres et livré onze combats partiels, avec des alternatives de revers et de succès, mais bien décidé à ne plus s'arrêter que devant la capitale de l'Autriche.

Il avait donné un mois de repos aux Congolais, aux Fans et aux Massaï, dans les villes de Belgrade, de Semlin et de Pancsova, avait poussé en première ligne, derrière les Senoussistes, l'armée de l'Ouganda, les Mahdistes et les 300.000 Gallas et Somalis de Saladin, formant lui-même le centre de cette ligne avec la Légion du Prophète.

Les armées cantonnées au confluent de la Save et du Danube devaient laisser passer devant elles l'armée hindoue et l'armée persane, auxquelles le long arrêt devant Belgrade avait permis de rejoindre; elles formeraient ensuite la troisième ligne.

Quant aux peuplades africaines retardataires qu'encadraient au passage du Bosphore des officiers turcs et des aventuriers de toute nationalité, et qui représentaient déjà un chiffre de près d'un million de combattants, elles allaient former sur ses derrières une série de postes échelonnés à Andrinople, Philippopoli, Sofia, Leskowatz, Alexinatz et Paratjin, pour assurer ses communications avec sa capitale.

Un noyau d'élite, formé par les « Afar » dont le Sultan avait pu apprécier la solidité et les fidèles services au passage de la mer Rouge, fut chargé de la défense de Constantinople, dont les ruines disparaissaient comme par enchantement.

Mais c'était, avant tout, sur l'armée turque que le Sultan

comptait pour lutter contre l'Allemagne entière et pour mener à bien le siège de Vienne. Il n'ignorait pas qu'il allait avoir affaire, en abordant de nouveau le grand fleuve, à la plus grande partie de l'armée allemande, renforçant ce qui restait de l'armée autrichienne.

Or, l'armée allemande passait encore, au moins par la valeur de ses généraux et leur esprit d'offensive, pour une des premières de l'Europe; il allait lui opposer les meilleurs soldats connus dans la défense pied à pied des positions, c'est-à-dire les Turcs.

Mais il fallut les attendre : car, profitant de l'inaction forcée des Russes, immobiles derrière les Alpes de Transylvanie et les Karpathes, le mouchir Reouf s'était audacieusement répandu en Hongrie, avait pris Szégedin et s'apprêtait à arriver sur Vienne, par la rive gauche du fleuve, lorsqu'il apprit que huit corps allemands descendaient sur Presbourg par la Moravie.

Il s'empara alors, par un coup de main hardi, de Pesth et de Bude, franchit le Danube pour l'interposer entre lui et ce nouvel ennemi, et vint former l'aide droite des Senoussistes devant Comorn.

Le Sultan venait d'arriver là au cœur même de l'Europe.

Il suspendit sa marche pour permettre à tous ses corps de le rejoindre, sentant qu'il avait besoin, pour le choc suprême qui allait se donner, de son maximum de forces, et décidé d'ailleurs à annihiler par la brusquerie de ses attaques et l'emploi plus fréquent que jamais des opérations de nuit, les combinaisons des généraux allemands.

L'empereur d'Allemagne en personne, Frédéric IV, commandait les 500.000 hommes qui descendaient de Bohême et de Silésie.

A courte distance, neuf autres corps d'armée suivaient ceux-là; toutes les forces de l'Empire allaient être réunies, et ces forces étaient les plus considérables qu'une seule nation, à l'exception toutefois de la Russie, eût jamais mises sur pied.

— « Ce sera l'honneur de l'Allemagne de sauver l'Europe », avait déclaré l'empereur au Reichstag, avant de quitter Berlin.

Aussi, à l'inverse de ce qui s'était passé jusqu'à présent

dans la lutte contre les musulmans, il avait décidé que la défensive passive serait complètement abandonnée. Il ne voulait plus attendre le choc des Noirs, mais leur courir sus, les attaquer partout où il les rencontrerait, et les abordant à la baïonnette, leur montrer que les Blancs de l'Europe du Nord ne les craignaient point.

En moins de quinze jours, il se flattait de les bousculer, de les éparpiller et de les rejeter dans les pays dévastés qu'ils venaient de traverser entre le Tyrol et le Danube.

Mais lui aussi avait compté sans la peste et le choléra.

Les deux terribles fléaux avaient sommeillé pendant l'hiver ; mais ils s'étaient transportés néanmoins à la suite des troupes musulmanes, et lorsque arrivèrent les débâcles et les dégels de février, ils s'abattirent de nouveau sur les Hindous et les Persans, qui formaient les troupes de première ligne du Sultan, n'épargnant que les Africains de race noire.

A peine les premières rencontres eurent-elles mis en présence les régiments allemands et les troupes musulmanes contaminées, que l'épidémie éclata avec une foudroyante rapidité dans l'armée européenne, massée autour de Vienne.

Usant de procédés déjà employés, le Sultan prescrivit que les malades seraient poussés aux premiers rangs pendant les assauts et emploieraient leurs dernières forces à étreindre leurs adversaires, que les cadavres resteraient sans sépulture, et que les rivières, se jetant au Danube, seraient infectées de déjections cholériques.

En vain des médecins, venus de tous les pays et réunis à Vienne, se multiplièrent pour vacciner les hommes ; en vain fit-on de tous côtés avec un acharnement inouï la chasse au nègre pour en extraire le précieux sérum immunisant contre le choléra. La peste, dont on n'avait pas encore trouvé le vaccin, étendit ses ravages avec une rapidité d'autant plus grande que des multitudes très denses s'offraient à ses coups : son nom seul, si redouté des Allemands depuis la terrible épidémie de Hambourg, qui avait marqué sa dernière apparition en Europe, avait suffi à terrifier les soldats au début ; lorsqu'ils virent le défilé de ses victimes, la démoralisation marcha à pas de géant dans les corps d'armée, et avant d'avoir livré la grande bataille qu'il avait

rêvée, l'empereur allemand vit, au bout d'un mois, sa magnifique armée fondre sous ses yeux. Il avait pu enseigner à ses soldats l'amour de la patrie, le culte du drapeau, le dévouement à sa personne, il sentit qu'il ne leur inculquerait jamais ce qui faisait du musulman, à cette heure, le premier soldat du monde : *la résignation et le fatalisme.*

Et pour éviter de voir un fléau plus redoutable à ses yeux que la peste, la désertion, s'abattre sur ses régiments, il les ramena en Silésie, puis en Brandebourg et en Saxe, décimés, terrifiés, inutilisables pour le reste de la guerre.

Tel fut le rôle de l'Allemagne dans ce terrible duel.

Il avait été court.

Rien n'arrêtait plus le Sultan jusqu'au Rhin.

Une atmosphère de terreur enveloppait ses armées. On n'osait même plus les attaquer.

Il installa devant Vienne les armées hindoue et persane et, faisant face à l'Occident, reprit sa marche par le large couloir du Danube.

Que pouvaient maintenant lui opposer les Etats qu'il allait laisser sur ses flancs!

Qu'importe au sanglier lancé à travers le fourré les quelques coups de dents des chiens isolés qui essaient de se mettre en travers de sa masse!

Deux puissances restaient sur son flanc gauche : la Suisse et l'Italie.

La Suisse n'avait qu'une ambition, et elle put la satisfaire : résister à la poussée islamique et surnager au milieu de l'inondation générale dans la citadelle de ses montagnes.

Admirablement préparée à une guerre défensive par ses traditions, ses efforts incessants et sa situation même qui lui donnait à garder les grandes routes stratégiques de France et d'Autriche, d'Allemagne et d'Italie, la République helvétique mit sur pied une armée telle que beaucoup de puissances la lui eussent enviée jadis, barra toutes ses vallées, et derrière chaque rocher abrita un de ces tireurs d'élite comme depuis cinquante ans elle savait les former.

Quant à l'Italie, trop heureuse de ne pas voir se diriger vers elle ce sinistre courant, elle avait barré par des camps retranchés et trois lignes de défense presque continues le

couloir de 100 kilomètres qui s'étend des Alpes Carniques à l'Adriatique.

Certaine de trouver un refuge dans la montagne en cas d'échec, elle eût pu essayer de sauver quelques-unes des villes de Bavière que leur éloignement du Danube ne plaçait pas sur le trajet des armées principales du Sultan.

Mais elle s'en garda bien, rassurée en sentant passer loin d'elle le souffle empesté qui venait de jeter bas sans lutte l'armée de sa puissante alliée, l'Allemagne.

Et les Gallas brûlèrent Munich, la cité artistique semblable à un vaste musée d'architecture; dans ce désastre disparurent la vieille Pinacothèque, la galerie de tableaux la plus précieuse de l'Allemagne, et cette bibliothèque connue du monde entier, riche d'un million de volumes et de manuscrits introuvables.

Et les farouches Somalis ne laissèrent pas un monument debout dans la coquette cité de Salzbourg, l'antique Juvavum des Romains, la plus originale et la plus jolie ville des Alpes allemandes.

Et les Massaï campèrent au milieu des ruines d'Augsbourg, dont les remparts avaient arrêté au IXe siècle le flot des envahisseurs hongrois, et qui, maîtresse du « secret de la poudre », au XIVe siècle, avait, grâce à ses « boîtes à tonnerre », conservé longtemps contre les Bavarois son autonomie municipale.

Et les Fans jetèrent bas, au son de leurs tambourins de cuivre, la haute flèche du dôme de Landshut, une des plus hautes de l'Europe.

Pendant ce temps, les Senoussistes, qui avaient repris la tête de l'Invasion, toujours précédés des cavaliers infatigables de Saoud, donnaient de furieux assauts à la citadelle de Passau qui, déjà au VIIIe siècle, avait été le boulevard du monde chrétien contre les Avares; ils échouaient contre ses forts bâtis entre les deux rives du Danube, et passaient outre, offrant à ses défenseurs le spectacle des incendies partout allumés dans la plaine.

Derrière eux, les guerriers de l'Ouganda enlevaient Linz, et, les devançant, les Mahdistes entraient dans Ratisbonne d'où les habitants s'étaient enfuis, abandonnant aux nouveaux vainqueurs de l'Europe le fameux *Walhalla* ou « temple de la gloire allemande », copié sur le Parthénon.

et rempli par Louis de Bavière des statues des héros de la légende et de l'histoire germaniques.

Et ce fut entre Ulm et Sigmaringen que l'Invasion quitta le grand fleuve pour se diriger sur Stuttgart et Strasbourg à travers les Alpes de Souabe franchissables partout, suivant d'ailleurs les coulées empruntées par les grandes voies ferrées, se hâtant vers cette France qu'Abd-ul-M'hamed avait représentée à ses soldats comme le pays le plus riche du monde, comme le plus beau des climats, comme la terre promise où jamais l'Islam n'avait pénétré, et où son triomphe serait définitif lorsqu'il aurait planté son croissant sur la grande ville, PARIS.

PARIS, dont les Noirs commençaient à connaître le nom et dont ils cherchaient déjà à l'horizon les dômes d'or, les hautes flèches et les arcs de triomphe : PARIS qui, à cette heure, voyant déjà refluer vers lui les débris et les fuyards, se préparait fiévreusement à remplir son rôle de dernier refuge de la civilisation!

Sur les bords de la Bosna où il était immobilisé depuis deux mois avec l'armée de Saoud, Omar avait appris avec une joyeuse surprise la chute inattendue de Belgrade. Déjà, il voyait l'avenir très noir et l'œuvre de son père compromise. L'hiver semblait tisser le linceul de l'Invasion musulmane, et bien qu'il se fût promis de rester silencieux, il n'avait pu s'empêcher d'écrire la lettre qui avait rendu le vieux Sultan rêveur.

Quand la marche reprit sur Vienne, il se retrouva en tête de la grande chevauchée, poussa le premier son cheval dans la Drave, toujours le plus intrépide, le plus allant, déjà célèbre par son audace, mais émerveillant ses compagnons autant par la dignité de sa vie que par ses qualités guerrières.

Jamais on ne le vit piller après la prise d'une ville; jamais, après la bataille, il ne s'attarda à massacrer les blessés et les fuyards, comme il était de règle dans les armées noires.

Et jamais non plus il ne demanda sa part des captives blanches que ramassait à la course l'ardente cavalerie.

Car il songeait toujours à la belle Parisienne, à celle qui avait eu le premier éveil de ses sens et de son cœur, et maintenant qu'il foulait l'Europe du pied, que la plus grande partie du chemin était faite, que les millions de combattants réunis après dix ans d'efforts étaient derrière lui, maintenant que cette marche sur Paris n'était plus un rêve lointain, il se sentait envahi par le désir fou de la revoir, de la prendre et de l'emporter, ne souhaitant qu'elle dans l'immense butin.

Et elle? L'avait-elle oublié?

Non, il ne pouvait le croire, il avait foi en elle comme à vingt ans.

N'avait-il pas pris d'ailleurs la précaution d'assurer son avenir en confiant à un de ses fidèles au départ de Paris une véritable fortune économisée pour elle, placée pour elle et dont les rentes lui étaient régulièrement servies?

Maintenant, d'ailleurs, elle devait l'attendre; elle avait reçu sa lettre, celle qu'il avait confiée à Zahner, au départ; combien il regrettait de ne rien savoir, de n'avoir pas convenu avec ses deux amis de signaux possibles, puisque les Français avaient des ballons planant au-dessus des armées musulmanes et qu'il eût suffi d'un feu de couleur arboré sous l'un d'eux pour lui dire : « Elle a reçu la lettre et elle attend. »

Aussi sa hâte d'arriver à Paris était pour beaucoup dans la fougue qui l'emportait toujours au premier rang, et, tout moment d'arrêt, tout échec possible faisait bouillonner son sang.

S'il eût voulu, il eût déjà reçu de Saoud un commandement dans l'armée wahabite, car deux fois il avait eu l'occasion de le conseiller heureusement sur le mode d'attaque à employer contre l'infanterie serbe devant les positions d'Alexinatz ; il l'avait initié à la tactique européenne, qui consiste, non pas à se lancer à la charge sur l'ennemi du plus loin qu'on l'aperçoit, mais à se glisser vers lui dans les replis du terrain pour l'approcher sans être vu et l'assaillir de flanc.

Mais, aux offres de l'émir Saoud, il avait répondu :

— Que ferais-je d'un grade? Je ne veux être que ton premier soldat.

— Mais où as-tu appris tout ce que tu sais?

— J'ai voyagé...

— Et comment puis-je te récompenser?

— En me promettant d'entrer à Paris un des premiers, à tes côtés.

— Tu as ma promesse : tu connais donc Paris?

— Oui.

— C'est une grande et belle cité, dit-on?

— Vingt fois grande comme Belgrade, belle comme Constantinople et riche comme l'Alhambra.

— Oui, mais c'est un repaire de luxe et de vices, une ville de débauche, un lieu maudit et Allah se réjouira de la voir en cendres.

— Le crois-tu?

— Certes : notre seigneur le Sultan ne voudra pas laisser debout cette ville chrétienne.

— Au contraire, sois certain qu'il en fera la capitale d'une province d'Occident sous le gouvernement d'un khalife.

— Qu'en sais-tu?

— J'ai entendu dire que Mao désirait ce commandement.

— Mao, le sultan de Bornou?

— Lui-même.

— Cette brute, qui ne songe qu'à peupler de femmes de tous pays le harem qu'il traîne derrière lui?

— C'est bien celui-là.

— Tu le connais?

— Oui.

— Et tu approuverais ce choix?

— Non : Mao est un ignorant et il faudra là-bas un khalife comme Al-Manzor, qui fonda Bagdad et Haroun, qui en fit la première cité du monde.

— Pourquoi?

— Pour recueillir les découvertes des Blancs et les continuer.

— A quoi bon? c'est leur science qui les a rendus lâches, aimant la vie et le bien-être. Voudrais-tu que nous suivions leur exemple?

— Nous ne suivrons pas leur exemple : nous ne ferons que reprendre nos propres traditions. Nos pères n'ont-ils pas cultivé la médecine, l'astronomie, la géographie et les ma-

thématiques ? N'ont-ils pas inventé l'algèbre, excellé dans les métiers, fabriqué des armes et des tissus incomparables, créé en Andalousie une fertilité sans précédent et couvert cent pays des merveilles de leur architecture ? Pourquoi ne pas reprendre leur élan arrêté par de vaines discordes religieuses ?

— Inch Allah ! répondit simplement Saoud dont le caractère ascétique, le mépris de tout luxe et de tout progrès s'accommodaiént mieux de cette formule fataliste : « Comme il plaira à Allah ! »

Lorsque les armées noires s'approchèrent de Vienne, les déserteurs et les sans-patrie, qui ne cessaient d'affluer aux camps musulmans, annoncèrent que l'armée allemande approchait et que commandée par son empereur, elle marchait sur le Danube,

Une seconde fois, Omar écrivit à son père : c'était l'heure décisive, car l'armée allemande était une machine admirablement montée, et ce n'était pas trop de toutes les forces réunies de l'Islam pour lui tenir tête. — Le jeune prince la connaissait, ayant passé par l'Académie de guerre de Berlin à sa sortie de Saint-Cyr.

Et, sur son conseil, le Sultan s'arrêta pour concentrer ses forces et rappela l'armée turque opérant sur la rive gauche du Danube.

Cette fois, Abd-ul-M'hamed rappela le messager qui lui apportait cette deuxième lettre, l'interrogea, sut où était son fils.

— Tu lui diras : « Katakerrek » (merci), dit-il en le congédiant.

Et ce mot, rapporté au jeune prince, lui mit une joie au cœur, car, non seulement il trouvait lourde la malédiction paternelle, mais il sentait que le Sultan et son entourage en étaient à cette heure critique où des conseils compétents leur devenaient nécessaires,

Et puisque Abd-ul-M'hamed voulait bien accepter ses avis de loin en loin, son regret de n'être plus son chef d'état-major s'atténua.

Mais ni les pointes audacieuses qu'il poussait en avant de l'armée wahabite, ni les interrogatoires qu'il faisait subir dans leur langue aux prisonniers stupéfaits, ne lui donnaient des indices suffisants sur la position des armées ennemies,

et ne lui permettaient de jouer comme conseiller le rôle actif qu'exigeaient les circonstances.

Un jour, il rencontra aux environs de Stuhlweissembourg, sur les dernières pentes du Bakonier-Wald, un parti de Somalis occupé à dépecer des enfants captifs, car les vivres devenaient rares.

Il se souvint que leur chef était ce Saladin dont l'aérostat avait rendu de grands services pour assurer la liaison et la direction des armées, et qui devait en rendre de plus grands encore en Europe pour le service d'exploration en avant de ces armées.

Si aucun accident n'était arrivé à ce bateau de l'air, pourquoi ne l'utiliserait-il pas pour avoir sur l'armée allemande des données certaines?

N'était-il pas à craindre en effet que l'empereur allemand, au lieu de marcher directement sur Vienne pour y passer le fleuve et couvrir cette capitale, comme fit jadis Sobieski, traversât le Danube en amont, à Molk ou à Krems, et débouchant à l'improviste avec des forces énormes derrière le Wiener-Wald, écrasât soudain l'aile gauche musulmane?

Il s'enquit auprès des Somalis : où était le Blanc qui les commandait?

Mais ils ne surent que répondre, sinon que jamais un Blanc ne les avait commandés et ne les commanderait.

Eux ne connaissaient que Barbouchi, leur cheik.

Ils étaient 300.000 avec les Gallas. Ils étaient bien excusables de ne rien savoir, et Omar, s'adressant à leur cheik, lui renouvela sa question.

Mais lui aussi ne connaissait que son « caïmakan », et il fallut qu'Omar remontât jusqu'au « ferik » pour entendre parler de Saladin.

Encore comprit-il qu'on ne lui obéissait qu'à regret, et que l'investiture seule du Sultan avait été assez puissante pour le faire écouter.

Sa tente était à deux jours de marche de là, à Neszprim, au bord du Platten-sée ou lac Balaton, que les poètes magyars ont appelé « la mer Hongroise ».

Omar brûla les deux étapes, et le lendemain même aborda le renégat.

Celui-ci eut un haut-le-corps en apercevant le fils du

Sultan et le sourire obséquieux, avec lequel il l'accueillit, prouva au jeune prince qu'il n'avait pas souvent paru au camp du Sultan, et ne savait rien de sa disgrâce.

— Tu me reconnais? dit Omar.

— Comment aurais-je pu oublier Ta Seigneurie et tes bontés pour ton indigne serviteur? J'aurais voulu te saluer lorsque j'ai vu Sa Hautesse près de Belgrade, mais tu n'y étais pas.

— J'étais aux avant-gardes; il fallait bien leur montrer le chemin. Mais toi, pourquoi n'ai-je pas aperçu aux environs de ta tente ta monture habituelle?

— Ma monture ?

— Oui, ton coursier aérien, celui qui devait te donner aux yeux de tes soldats un prestige dont je n'ai trouvé trace nulle part en te cherchant.

— Hélas ! Ta Seigneurie a dû remarquer que les maudits en ont construit d'autres; ils nous ont même fait bien du mal par leurs feux continus, et ils paraissent formidablement armés. Il serait donc bien imprudent pour moi de...

— Oui, il eût été très imprudent de t'élever dans l'air, il y a une lune; mais aujourd'hui tu as dû remarquer que tous ces ballons ennemis ont absolument disparu, te laissant le champ libre.

— C'est vrai, ils sont partis, et je me suis demandé pourquoi. J'en ai pourtant vu un encore du côté des Alpes du Tyrol, la semaine dernière, et il m'a paru être d'un volume bien supérieur à tous les autres...

— Bah ! il a dû retourner en France, comme les autres, en constatant à quel point leur intervention est inutile...

— Il est peu rassurant cependant de...

— Assez d'objections : je ne suis venu ici que pour monter dans les airs avec toi, car nous manquons de renseignements sur la marche de l'armée allemande, et il nous en faut à tout prix,

— Que me demande là Ta Seigneurie ?...

— Ma Seigneurie ne demande pas, elle ordonne : où est ton aérostat ?

— Il est arrivé ce matin au bord du lac, à Tihany; je le fais suivre de nuit pour ne pas attirer les regards.

— Eh bien ! tu vas partir avec moi de suite pour Tihany; et, demain, nous nous envolerons vers Comorn pour voir

clair du côté de Presbourg. Si nous ne découvrons pas là ce que je cherche, nous franchirons les petites Karpathes et nous visiterons le Marchfeld, ce champ de bataille idéal des grandes invasions. S'il le faut, enfin, nous pousserons une pointe jusqu'en Bohême. Tu as compris, je pense ?... Donc, fais-moi donner un cheval frais et prépare-toi.

Le ton du jeune prince était redevenu celui du Maître.

Saladin s'inclina, ne songeant pas à se demander pourquoi, tant il subissait son ascendant. Omar, qu'il avait toujours vu richement vêtu et portant des armes damasquinées d'or et d'argent, se contentait maintenant du burnous de l'Arabe nomade et d'un cimeterre sans ornement.

Le lendemain, le *Tzar*, avec ses deux passagers et quatre hommes d'équipage, recrutés avec soin par Saladin dans l'écume des déserteurs européens, s'élevait au-dessus de la fameuse presqu'île de Tihany qui s'avance dans le lac Balaton comme un observatoire, et dont l'abbaye fortifiée fut longtemps, au milieu des Turcs, la seule terre libre de la Hongrie méridionale.

Puis s'orientant vers les sommets en forme de coupole du Bakonyer-Wald, dont la barrière oblige le Danube à faire le célèbre coude de Vacz, il se dirigea à tire-d'aile vers le delta de Comorn, comme si son maître eût voulu diminuer le risque couru par la rapidité de son vol.

Inutile précaution ! Il n'en courait que plus vite à sa perte !

CHAPITRE VI

La chasse aérienne. — Les projets de Suzanne. — Une découverte nocturne. — Mata en reconnaissance. — Alerte ! — A la poursuite du *Tzar*. — Les terreurs de miss Clipott. — Le dernier mot d'un reporter. — Harponné ! — Suicide manqué. — Omar et Suzanne. — Revirement inattendu. — Un parallèle. — Le *Tzar* en feu. — Un sauvetage inopportun. — Saladin et Mata en tête-à-tête. — Raffinements et maladresse. — Au milieu des Noirs. — Harem sans maître.

— Ah! Seigneur Jésus! s'écria miss Clipott pour la seconde fois en levant au ciel ses deux bras maigres. Mais on dirait des fourmis!... Voyez donc, ma très chère, y en a-t-il ?

Et les deux femmes, penchées sur le rebord de la nacelle, s'absorbèrent dans la contemplation de l'inoubliable tableau. La vallée de la Maritza, au-dessus de laquelle planait le *Vengeur*, après une reconnaissance de quelques jours aux environs de Constantinople, regorgeait de noirs glissant à la surface du sol en grappes épaisses, couvrant les pentes et les fonds, sortant des bois, dévalant dans les ravins, s'étalant partout comme de larges taches.

Nul souci parmi eux d'un ordre de marche régulier. Mais, par instinct, les groupes qui étaient sur les ailes s'écartaient sur les flancs pour observer, et des embryons d'avant-gardes apparaissaient s'épanouissant en éventails pour fouiller le terrain. Maintenant, ils se sentaient en pays ennemi, menacés de tous côtés, et les colonnes suivaient les colonnes en un défilé ininterrompu, prêtes à opposer aux attaques l'effrayante puissance de leur nombre.

Depuis trois jours, c'était un écoulement sans trêve de masses bariolées, au milieu desquelles il était impossible de distinguer quoi que ce fût, en dehors des cavaliers, des chameaux et des éléphants.

Ce fût la première remarque que fit la belle Suzanne,

lorsque se furent calmées les premières terreurs provoquées par la vue d'un danger aussi proche.

— Nous n'arriverons jamais à le reconnaître dans une masse pareille, fit-elle à demi-voix.

— J'en ai grand'peur, répondit Zahner qui savait où tendaient ses préoccupations.

— Vous m'aviez cependant dit que vous vous faisiez fort de le distinguer entre mille?

— C'était vrai, en projection verticale; si j'étais comme lui, sur le terrain, à 1.000 mètres, je reconnaîtrais son cheval noir, sa tournure cambrée, son burnous rouge; c'est le plus beau, le plus brillant de tous les cavaliers qui l'entourent, et ceux-là sont l'élite du monde musulman.

— Ah! il a une belle escorte? demanda la jeune femme dont les yeux brillèrent de plaisir, car ce qu'elle voyait surtout, dans cette expansion formidable de l'Islamisme, c'est qu'elle était aimée par celui qui dirigeait ces millions d'hommes et vers lequel se tournaient les regards de tous ces barbares. — Qu'il eût l'intention d'anéantir la civilisation au milieu de laquelle elle était née et avait vécu jusqu'à présent, que lui importait! N'était-elle pas sûre de trouver une place, et une place brillante dans l'ordre de choses nouveau!

— En projection horizontale, au contraire, poursuivit Zahner sa lorgnette à la main, je ne reconnais plus rien; son fanion de commandement, même si visible pourtant, ne serait guère apparent d'ici, et pourtant nous ne sommes qu'à 1.300 mètres d'altitude, ajouta-t-il en allant jeter un coup d'œil sur le baromètre.

— Il a un fanion de commandement?

— Bien entendu : un grand étendard rouge que lui a offert l'iman de la mosquée de La Mecque; c'est le moyen pour lui d'être reconnu de très loin. Un Soudanais géant le porte derrière lui, en tête de son escorte. On distingue ainsi le prince Omar du Sultan qui, lui, est précédé de l'étendard vert de l'Islam.

— Et elle est nombreuse son escorte?

— Elle serait innombrable, s'il le voulait, car tous ces Noirs ou Arabes de la Garde baisent la trace des pieds de son cheval et seraient trop fiers d'être de sa suite; mais il n'a voulu que 100 hommes d'élite, très bien disciplinés, et

ce n'est guère qu'à l'aide de ce groupe très dense de cavaliers, marchant dans un ordre relatif, que nous arriverons à le reconnaître.

— Et que ferons-nous alors?

— Nous le suivrons sans le perdre de vue jusqu'à son campement, et là nous lui ferons parvenir en français des dépêches que seul il comprendra.

— Et que lui direz-vous dans vos dépêches ?

— Que vous êtes à bord, que ses deux amis y sont avec vous et que nous voudrions bien communiquer avec lui.

— Et pensez-vous qu'il vous croira ?

— Pourquoi pas? Vous ajouterez à notre communication quelques lignes de votre écriture qu'il connait, et cela le décidera tout à fait.

— Je comprends bien, mais le voir... comment le voir, lui parler?

— Quand il sera bien persuadé qu'il ne risque rien en consentant à communiquer avec nous, il s'écartera du reste de son monde, se dirigera sur un point isolé avec quelques cavaliers seulement, hors de la vue des siens; nous nous y rendrons nous-mêmes pour atterrir et l'entrevue aura lieu. Voilà le plan.

— C'est vrai, dit-elle, il n'est pas mal imaginé; je crains seulement que ses soldats s'étonnent de le voir en communication avec des infidèles comme nous, car il ne pourra s'en cacher...

— A quoi songez-vous là? Croyez-vous donc que le musulman ait l'audace de critiquer ou seulement d'examiner ce que fait son chef, ce chef-là, surtout! Allons donc! il suit en aveugle, voilà tout. De plus, les musulmans savent que le Sultan a un ballon à sa disposition et croiront que c'est le nôtre.

— C'est pour cela que vous évitez de tirer sur eux, comme ces autres ballons que nous avons rencontrés?

— Oui : M. de Brantane y a consenti sur la prière du commandant, pour ne pas risquer d'atteindre le Sultan ou son fils; tant que notre objectif ne sera pas atteint, nous ne ferons rien autre chose.

— Oui, je sais; vous voulez retrouver ce traître...

— Actuellement, c'est en effet notre seul but, à nous; mais nous tâcherons de réaliser le vôtre en même temps.

— Maintenant, supposez un peu que le plan dont je vous ai esquissé les grandes lignes ait réussi, que nous rencontrions le prince Omar, que vous ayez une entrevue avec lui : que comptez-vous faire ?

— Ah! fit-elle, voilà, voilà où est mon indécision!... Dois-je vous quitter, dois-je le suivre ? Assurément, il m'en priera et mon amour n'aura pas plus de scrupules que n'en a eus votre amitié. C'est un ennemi de notre race, c'est vrai; mais c'est un ami pour moi comme pour vous... Donc ce n'est pas cette considération qui m'arrête... mais c'est bien scabreux et je risque beaucoup!... D'abord, moi, je ne veux pas de partage... Vous m'avez bien affirmé qu'il n'a pas de sérail, pas de femmes derrière lui?

— Pas une, vous dis-je : il mène une vie d'anachorète, alors qu'il n'aurait qu'à faire un signe pour voir venir à lui des femmes superbes, car il y en a dans cette émigration... et de jolies... je vous en réponds...

— On dirait que vous y avez goûté?...

— Peuh! fit Zahner, à qui revint le souvenir amer d'Hourida... Bref, sa continence est une rude preuve de fidélité, et je vous assure que ça n'a pas été un de mes moindres étonnements.

— Cher Omar! fit-elle dans un élan attendri; mais comment le suivre? je ne monte pas à cheval, moi, et je ne sais pas comment...

— Ne comptez pas sur un autre mode de transport, il ne pourrait vous en offrir d'autre; il n'y a pas une voiture dans toutes ces armées pour lesquelles les routes n'existent pas et qui passent partout... Ah! si, pourtant... il pourrait vous mettre à dos d'éléphant...

— Merci bien : j'aurais trop peur... Être balancée dans un palanquin, à hauteur d'un premier étage... Allons, je ferai mieux de lui donner rendez-vous dans une grande ville... ou d'attendre que la guerre soit finie... Je vais réfléchir à tout cela...

Et, comme le jeune enseigne de vaisseau s'approchait d'elle, le sourire aux lèvres, pour lui susurrer un compliment, elle descendit dans sa cabine.

Les actions de Maurice Franclieu étaient en baisse.

La tête pleine des descriptions féeriques qu'elle se plaisait à évoquer dans son étroite cervelle, elle se voyait déjà

sultane, entourée de serviteurs muets, dans un de ces palais merveilleux dont elle avait vu des reproductions à l'Opéra, dans l'*Africaine*, et cette extraordinaire fortune l'éblouissait.

Aussi, après avoir accueilli facilement les hommages assez pressants du jeune officier de marine, qui trouvait dans ce passe-temps un charme tout particulier, lui avait-elle montré une froideur significative; elle était d'ailleurs encouragée dans cette attitude par miss Clipott, dont le rigorisme lui était connu et devant laquelle on ne pouvait hasarder la moindre inconvenance sans provoquer de farouches froncements de sourcils.

La vieille Anglaise partageait d'ailleurs toutes les brillantes illusions de sa maitresse : elle aussi aurait une petite cour dans ce palais entrevu à l'horizon; et peut-être, la guerre finie et le gouvernement du Sultan triomphant, pourrait-elle faire entendre dans les conseils du prince Omar quelques avis autorisés. Ignorant absolument la condition des femmes dans la vie musulmane, surtout de celles qui, de gré ou de force, ont conservé leur virginité jusqu'à un âge respectable, elle se voyait déjà dotée de sa part d'influence et en usant pour propager autour d'elle quelques-uns des saints principes de « l'Armée du Salut ».

Tel était l'état d'âme de ces deux estimables personnes au début de l'expédition. Il allait se modifier sérieusement avec la longue attente et plus tard les événements se chargeraient de le transformer radicalement.

Elles n'étaient pas les seules sur cet aérostat à poursuivre une idée fixe. M. de Brantane était plus que tout autre obsédé par une pensée unique, celle de retrouver Saladin, et pendant les quinze premiers jours de l'exploration, il ne quitta guère sa jumelle, s'attendant à tout moment à voir apparaître le *Tzar* à l'horizon.

Dès qu'un aérostat était signalé, il ne laissait à personne le soin de lui faire à l'aide de pavillons les signaux de reconnaissance convenus. Ces pavillons évoluaient sous la nacelle, le long d'un gros câble, et on les manœuvrait du bord comme on manœuvre les leviers d'un sémaphore à l'entrée des ports.

Si l'aérostat aperçu ne répondait pas de suite, vite, le cap était mis de son côté, et, en quelques bonds de vaste enver-

gure, il était rapidement rattrapé, car, pouvant monter très haut, le *Vengeur* disposait d'une ligne de pente énorme, pouvait diminuer le nombre de ses bonds, et arrivait à des vitesses fantastiques.

Mais, jusqu'à présent, aucun indice n'avait mis le neveu de M. Durville sur la trace du pirate aérien, et nous savons pourquoi, Saladin ayant passé les deux premiers mois qui suivirent le passage du Bosphore à chercher, en Asie Mineure et jusque sur les bords de l'Euphrate, les dernières colonnes hindoues pour leur transmettre les ordres de concentration.

Malgré ces premiers insuccès, M. de Brantane s'acharna à cette poursuite sans trêve ni repos. Le souvenir de l'assassinat de son oncle et de tous ses compagnons était chez lui aussi vivace qu'au premier jour, et la nuit il se réveillait en sursaut, croyant entendre le cri de triomphe qu'avait jadis poussé Saladin sur le *Tzar*, en s'élançant dans l'espace. Ses cheveux grisonnaient; il ne recouvrerait le calme qu'une fois sa vengeance satisfaite.

A côté de lui, Mata, immobile et muet des journées entières, interrogeait l'horizon. Lui n'avait pas besoin de lorgnette. Son œil de lynx fouillait la terre et le ciel, et les jours succédaient aux jours, le froid à l'automne sans qu'il songeât à se relâcher de son implacable exploration.

Le système de surveillance exercé par tous les aérostats de la Compagnie Durville avait été perfectionné ; M. de Brantane avait fait installer à bord de chacun d'eux le système de télégraphie optique, qui partout avait remplacé l'ancienne télégraphie par occultation des rayons d'une lampe; maintenant le long de ce rayon devenu permanent courait la parole comme elle court dans le fil du téléphone, et grâce au *photophone*, basé, comme le miroir télescopique du téléphonographe, sur l'emploi du *sélénium*, corps sensible aux vibrations de la lumière, il pouvait, après échange des signaux sémaphoriques, converser avec les aérostiers qui sillonnaient l'air dans son voisinage.

Il avait distribué à chacun son secteur d'observation; mais il n'apprit rien d'eux et commença à craindre que le *Tzar* eût disparu accidentellement.

Or, essayer de retrouver Saladin sans le *Tzar*, c'était chercher une sardine dans l'Océan.

Le *Vengeur* assista ainsi aux batailles de Takar Bazardjick et d'Alexinatz, et le *Gros Journal* donna de ces terribles rencontres des détails complets avec vues panoramiques qui firent pâlir de jalousie tous les directeurs de journaux. Le jeune reporter Alexandre Barbou se multipliait, ayant d'ailleurs tout le temps voulu pour satisfaire à ses obligations de presse, puisque jusqu'à présent on ne lui avait rien demandé ni comme soldat, ni comme tireur.

Lorsque le cercle d'investissement se resserra autour de Belgrade, M. de Brantane s'avisa qu'il était nécessaire de différencier à première vue les aérostats de son système de celui qu'il poursuivait, et successivement tous les ballons renvoyés par groupe à Paris y reçurent, dans les vastes ateliers du palais de l'Exposition, une couche de minium sur leur calotte supérieure.

De cette façon, le *Vengeur* pouvait s'assurer à première inspection et sans signaux, qu'il avait affaire à un ballon ami : en le dominant ou simplement en se tenant à sa hauteur, il distinguerait sans peine sa section rouge invisible du sol.

Seul avec le *Tzar*, il avait conservé son cône supérieur couleur de vieil argent qui est celle l'aluminium.

L'hiver, très dur cependant dans les hautes régions, ne suspendait pas les recherches : le *Vengeur* avait été aménagé en conséquence, et dans leurs cabines capitonnées et chauffées à l'électricité, les deux femmes traversèrent les nuages de neige et virent leurs hublots se charger de cristaux de glace, sans souffrir du froid.

Leurs illusions encore vivaces les préservaient de l'ennui.

Après la prise de Belgrade, M. de Brantane atterrit quelques jours à Vienne pour y renouveler ses provisions de bouche, et y fut témoin de l'affolement qu'y avait répandu ce succès inattendu des armes ottomanes.

Puis, de nouveau, il vit s'écouler dans les plaines blanches de Hongrie les terribles colonnes musulmanes, insensibles aux atteintes du froid, et puisant dans leur récente victoire un nouvel élan.

Et, un soir que malgré son énergie et sa fièvre de vengeance, il commençait à désespérer, il vit soudain près de lui, les yeux de Mata s'agrandir démesurément. Puis le

nègre poussa un cri qui n'avait rien d'humain, et penché sur la balustrade, montra le sol du doigt.

M. de Brantane se pencha à son tour et un frisson le secoua de la tête aux pieds; à la hauteur de 2.000 mètres où il planait, il venait de distinguer très loin, rasant le sol, une surface blanche circulaire sur laquelle la lune, en ce moment très brillante, se réfléchissait comme sur un satellite.

Etait-ce le *Tzar*, ou bien seulement un étang, une pièce d'eau dans un parc?

Le neveu de M. Durville donna un ordre bref et le *Vengeur* qui allait à l'aventure s'arrêta, immobilisé dans l'air absolument calme de cette nuit d'hiver.

Non, ce n'était pas un bassin d'eau ou de glace, car le cercle se déplaçait lentement sur le sol, et en passant au-dessus de certaines parties ombrées du terrain, se détachait avec une netteté surprenante.

— Eh parbleu! fit le docteur Robin, voilà l'explication : nous dormons la nuit et nous observons le jour; notre gaillard voyage de nuit et se cache pendant le jour... Nous aurions bien pu nous en douter.

— Oui, c'est lui, c'est bien lui, fit M. de Brantane les dents serrées... Enfin!... Ah! que je voudrais voir clair... Quand cette nuit finira-t-elle?

— Quand elle finira, poursuivit le docteur, vous ne verrez plus rien. Saladin aura remisé quelque part cet aérostat dont il ne veut pas se défaire; il l'aura abrité sous bois ou dans quelque vaste bâtiment abandonné où vous auriez pu le chercher longtemps.

— Oui; mais maintenant que nous le tenons, nous n'allons pas le perdre de vue un instant et nous verrons bien où il disparaîtra au lever du jour.

— Et puis après! Serez-vous beaucoup plus avancé? Irez-vous tenter un coup de main pour vous en emparer, et croyez-vous le gredin assez naïf pour se trouver dans sa nacelle au cas très improbable où vous pourriez le surprendre à terre? Et puis le surprendre!... c'est bientôt dit. Non, il faut absolument, et dès demain, changer de tactique.

— Allez, docteur, donnez vos idées.

— Il faut, quand nous serons fixés sur son point de

stationnement, au lever du jour, disparaitre en prenant tous les points de repère nécessaires pour y revenir à la nuit, et employer notre journée à rechercher tous les ballons de la Compagnie.

— Pourquoi? ils ne peuvent nous aider, ou plutôt nous n'avons pas besoin d'aide.

— Il s'agit bien d'aide : il faut au contraire leur enjoindre de disparaître.

Renvoyez-les à Paris; ce n'est pas en tuant quelques milliers d'hommes de plus ou de moins qu'ils feront grand mal à ce torrent humain. Et c'est leur présence qui empêche Saladin de pousser quelques pointes dans l'atmosphère. Quand il s'apercevra de leur disparition, il arrivera bien un moment où il s'y risquera de nouveau.

— Mais, alors, nous-mêmes, il nous faut disparaître?...

— Evidemment, sauf la nuit où nous éteindrons tous nos feux et où nous serons invisibles pour lui dans un ciel noir. Nous pourrons le suivre ainsi, d'étape en étape, sans qu'il nous soupçonne aussi près.

— Et le jour?

— Le jour, nous échapperons encore aux vues, soit en nous maintenant aux altitudes de 6 à 7.000 mètres qui font du *Vengeur* un point dans l'immensité, soit en nous écartant de la direction suivie par toutes ces masses.

— Docteur, dit M. de Brantane, vous êtes un homme de bon conseil et c'est vous qui êtes dans le vrai; dès demain nous allons agir ainsi; les montagnes du Tyrol ne sont pas loin, nous pourrons aller y chercher un abri pendant le jour et nous reposer un peu, à Gratz, par exemple, où la Mûr très encaissée nous dissimulera à merveille à courte distance. Mais Saladin est-il avec son aérostat? voilà ce que je voudrais savoir...

— Oui, fit Zahner, qui venait d'arriver et à son tour regardait le ballon toujours glissant sur la plaine, Saladin est-il là ou ailleurs? là est l'inconnu.

Ils restèrent quelques instants sans rien dire, puis M. de Brantane fit éteindre le fanal qui, comme une gigantesque lampe à réflecteur, éclairait le pont de la nacelle.

— Attendez! fit Zahner en se frappant le front, nous avons là sous la main un gaillard prêt à tout pour nous renseigner : nous allons en user.

Et s'adressant à Mata, il engagea avec lui une conversation en arabe à laquelle le nègre prit part aussitôt avec une extraordinaire volubilité : il était transformé et ses yeux rouges de fièvre, ses dents très longues et très blanches qu'il montrait toutes en parlant, lui donnaient un cachet de férocité que les passagers n'avaient pas encore remarqué.

— C'est en effet le meilleur moyen, dit Zahner après une conversation de quelques minutes : quand nous saurons l'emplacement occupé par le *Tzar* nous débarquerons Mata. Lui saura toujours se débrouiller dans cet océan de noirs : il ira à la découverte et nous renseignera.

— Mais où le retrouverons-nous?

— Le jour suivant ou deux jours après, au lieu même où nous l'aurons débarqué, point qu'il retrouvera sans peine. car ces nègres s'orientent à merveille...

Lorsque les premières lueurs de l'aube furent perceptibles de la nacelle, Guy de Brantane choisit un point d'atterrissage marqué par un jet de basalte dominant l'une de ces nombreuses crêtes parallèles tracées dans la plaine de Hongrie par les eaux qui la recouvraient autrefois.

La terre était encore plongée dans l'ombre : car les aérostiers ont entre autres privautés celle de voir le soleil se lever pour eux bien avant l'heure où il apparaît aux simples terriens.

L'échelle de corde fut jetée et elle ne touchait pas encore le sol que déjà Mata, enjambant la balustrade, s'accrochait aux premiers barreaux.

— Demain ici, au soleil couché, lui dit Zahner d'un ton d'autorité en le retenant par le bras.

Le nègre baissa la tête affirmativement, se laissa glisser le long de la corde sans user des montants, au risque de se brûler la paume des mains, sauta à terre et disparut dans l'ombre.

— Et maintenant remontons, commanda Guy.

La journée fut employée comme il avait été prévu : trois aérostats rejoints par le *Vengeur* furent chargés de rechercher les autres et de faire circuler parmi eux l'ordre de rallier Paris.

— Leur présence y sera d'ailleurs plus utile qu'ici, dit Guy de Brantane à de Melval, car M. Gautier m'a téléphoné à Vienne que ses expériences de gaz toxique sont en bonne

voie ; il va bientôt se mettre à la fabrication en grand, et il est dès maintenant nécessaire de munir tous nos ballons de réservoirs métalliques qui leur permettront d'emporter leurs approvisionnements de nuages empoisonnés.

Le soir venu, l'aérostat se retrouva au lieu d'atterrissage de la veille, et un instant Zahner craignit que Mata n'eût « mangé la consigne », car pendant une demi-heure l'échelle se balança en vain sans que le nègre signalât sa présence.

Soudain un pleur de chacal glissa dans la nuit.

— Il est là, dit Zahner ; mais il doit avoir une raison pour ne pas monter : j'y vais.

— Prenez garde ! dit le docteur : savez-vous ce que vous trouverez en bas ?

— Bah ! fit le capitaine de tirailleurs, j'ai un revolver.

Quelques instants s'écoulèrent, un murmure de voix monta vers la nacelle, puis Zahner reparut, mais seul.

— Tout va bien, dit-il, Saladin est là-bas. Il vient d'arriver après une absence de deux jours : il ne quitte presque jamais son aérostat. Mata l'a vu et pourra rester parmi les gens de sa suite sans être remarqué. Il m'a supplié de le laisser agir seul à terre et je le lui ai permis.

— Mais que pense-t-il y faire ? demanda de Melval.

— Suivre Saladin à la trace partout, et le jour où il se décidera à reprendre la route des airs, s'embarquer avec lui sans être vu.

— Alors nous aurons un allié à bord ?

— Oui, et j'y ai d'autant plus aisément consenti que Mata connaît très bien le ballon, sur lequel il a navigué plusieurs mois avec ce misérable.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à attendre le bon plaisir de M. Saladin.

— Oui, en nous dissimulant plus que jamais.

Ils eussent attendu longtemps, sans doute, si la fatalité, sous les traits du prince Omar lui-même, désireux de reconnaître les directions de marche de l'armée allemande, n'avait décidé Saladin à cette exploration aérienne qui, pour lui, allait être la dernière.

Ce jour-là, le *Vengeur* s'était tenu abrité dans un ravin des contreforts de Koves-Kalla qui dominent le rivage sep-

tentrional du lac Balaton, et de l'observatoire qu'occupait Maurice Franclieu pendant son quart au sommet d'un rocher, on voyait distinctement la presqu'île de Tihany, où le *Tzar* avait été remisé l'avant-veille dans un hangar de l'ancien couvent.

Aucune troupe noire ne s'était égarée dans cette solitude où quelques cabanes de pêcheurs apparaissaient seules dans les anfractuosités du rivage.

— Alerte! cria l'enseigne de vaisseau en voyant soudain reluire au soleil la carapace du *Tzar*.

En quelques minutes tout le monde eut regagné le bord, sauf l'observateur qui ne devait remonter dans la nacelle que lorsqu'il verrait le ballon ennemi quitter le sol.

— Qu'on attende mon ordre pour déraper, dit Guy de Brantane; nous montrer trop tôt serait un désastre : car nous ne retrouverions plus l'occasion perdue. Il faut le laisser partir à pleine course; nous le rattraperons toujours sans peine. Vous, fit-il en s'adressant au maître d'équipage, veillez seulement à ce que nous ayons beaucoup de force ascensionnelle pour le dominer très vite.

Des saumons de plomb furent jetés : le dynamomètre qui mesurait la force de traction à laquelle était soumise la chaîne de l'ancre marqua 570 kilogrammes.

Avec un pareil excédent de force ascensionnelle, le *Vengeur* allait partir comme une flèche et avait beaucoup de chances pour atteindre des régions supérieures sans être vu de son adversaire.

Tout allait dépendre de la direction prise par celui-ci.

Car si par malchance il s'orientait précisément vers le *Vengeur*, la tactique consisterait à brusquer l'attaque pour ne pas lui donner le temps de se reconnaître.

— Il ne part pas, demanda M. de Brantane, dont l'impatience atteignait son paroxysme.

— Pas encore, dit Maurice Franclieu en remontant dans la nacelle; mais il ne va pas tarder, car il s'est élevé d'une vingtaine de mètres et nous le verrons monter d'ici.

— Mon Dieu! fit miss Clipott, on va se battre peut-être...

— Le croyez-vous? demanda Suzanne se rapprochant de l'officier de marine.

— Je crois, en effet, madame, que cet aérostat ne se lais-

sera pas aborder sans résistance... ceux qui le montent ont certainement des fusils et il faudra prendre ici quelques menues précautions.

— Mais où nous mettre? demanda anxieusement la jeune femme. Venez, miss, venez dans notre cabine.

— Ce n'est peut-être pas le meilleur endroit, répondit l'officier, car les parois de la nacelle ne sont pas à l'épreuve de la balle.

— Où aller, mon Dieu!

— Mais derrière ces plaques d'acier, qui ont été aménagées tout exprès de distance en distance le long du bordage; derrière celle-ci, par exemple, qui est toute voisine de votre ballon de sauvetage.

— Le ballon de sauvetage, fit Suzanne en pâlissant, est-ce que vraiment nous pourrions en avoir besoin?

— Tout est possible à bord d'un aérostat... mais tranquillisez-vous, madame, en cas de danger sérieux, vous me retrouverez à vos côtés. Pour le moment, je vous demande la permission de me consacrer à la manœuvre qui va être particulièrement intéressante.

Elle lui jeta un coup d'œil reconnaissant; il s'enhardit et lui prit la main.

Avec l'approche du danger ses actions remontaient.

Mais miss Clipott poussa un cri perçant.

Elle ne voulait pas rester là une seconde de plus... il n'avait jamais été question qu'on se battrait en l'air... elle n'avait pas été prévenue, sans quoi elle n'eût jamais mis les pieds sur ce ballon maudit; enfin, elle exigeait qu'on la mît à terre immédiatement...

— Comme vous voudrez, dit froidement M. de Brantane; seulement je vous préviens que vous ne serez pas depuis douze heures à terre qu'une bande de nègres vous aura ramassée...

— Et ils me tueraient! clama miss Clipott.

— Probablement, mais... après! répondit le docteur Robin en soulignant son sous-entendu d'un coup d'œil significatif, car en sa qualité de Rémois, il aimait les situations égrillardes et les émotions de toutes sortes.

Un commandement bref rompit l'entretien au moment où la vieille Anglaise s'affalait, presque évanouie, sur un rouleau de cordages.

Le *Tzar* venait d'apparaître au-dessus des crêtes qui masquaient le *Vengeur*.

— Amenez l'ancre! cria M. de Brantane.

Et l'ancre, rendue libre par un mouvement de déclic opéré de la nacelle, quitta le rocher sur lequel elle avait mordu.

Le *Vengeur* s'éleva avec une prodigieuse rapidité.

— A vos postes, les tireurs! commanda Zahner, et surtout que personne ne fasse feu sans commandement : aujourd'hui, il s'agit de faire des prisonniers... donc, l'arme au cran de sûreté.

Les soldats se répartirent à leurs emplacements de combat derrière la muraille crénelée signalée tout à l'heure par l'officier de marine, et l'évanouissement de l'Anglaise n'était sans doute pas sérieux, car d'un bond elle quitta son siège improvisé pour aller se tasser derrière son abri, à portée du ballon de sauvetage, dont elle saisit fièvreusement le siège dans ses doigts crispés.

— Par ici! ma chère, par ici! cria-t-elle à Suzanne d'une voix mourante.

Prudemment la jeune femme se rapprocha de l'engin sauveur pendant que de tous côtés les hommes d'équipage couraient aux agrès de manœuvre.

— Bravo! cria M. de Brantane, l'œil sur le *Tzar*; il file vers le Nord... il nous tourne le dos...

— Et il ne songe pas à regarder derrière lui, ajouta de Melval.

— Où le voyez-vous? demanda le docteur.

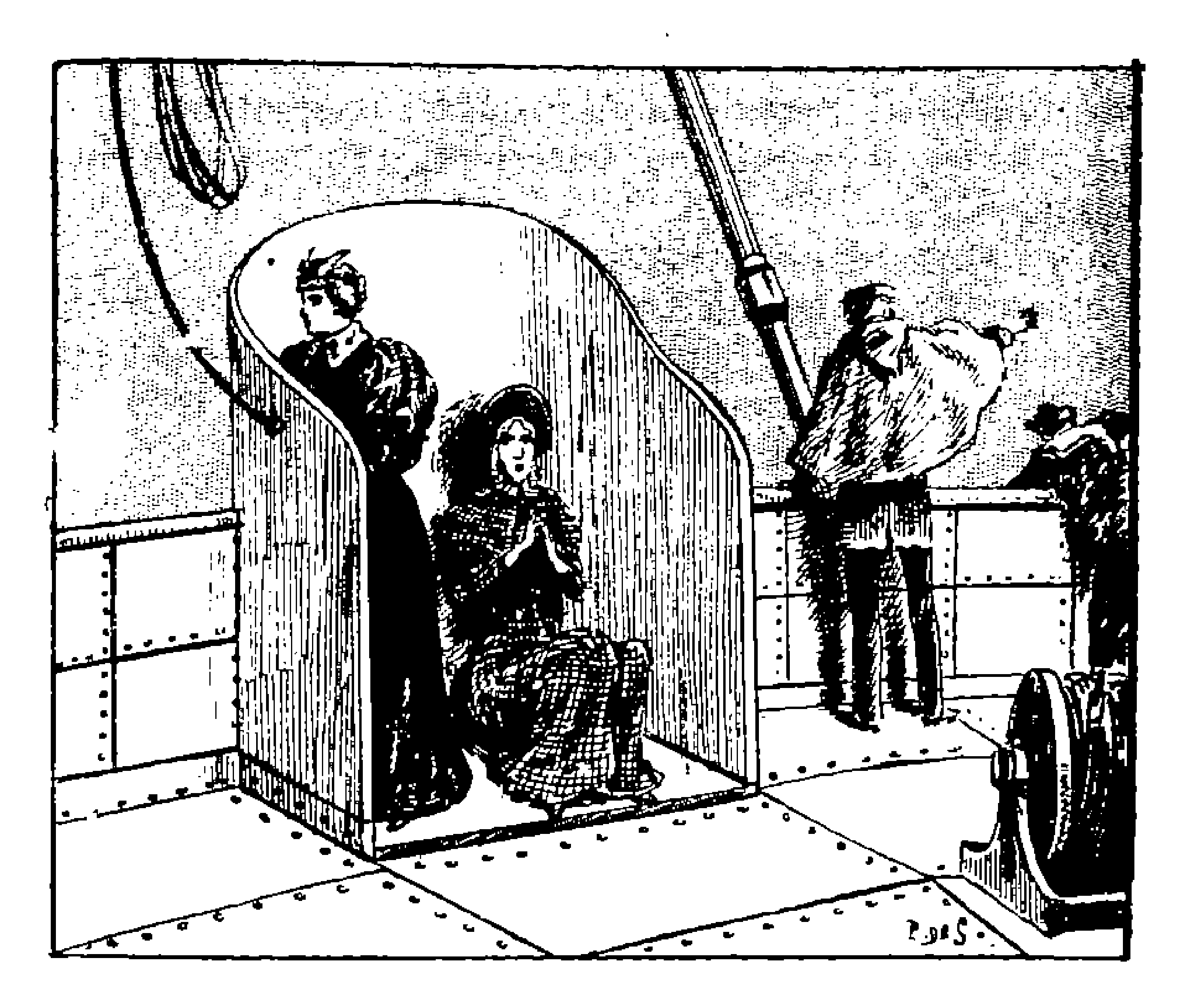
— Là-bas, bien au-dessous de nous déjà : il n'est pas plus gros qu'une lentille de télescope... Tenez, il s'infléchit et remonte... dans cette position, il ne peut nous voir, car sa masse même s'interpose entre sa nacelle et nous... Profitons-en pour monter encore.

— 3.700! 4.000! 4.400 mètres! dit Zahner l'œil sur le baromètre, et ce n'est pas fini, car la vitesse d'ascension ne se ralentit pas... 4.900 mètres!

— Merveilleux, conclut le docteur, avec cet élan-là, nous partons pour la lune.

Au-dessous d'eux, l'immense plaine de Hongrie se développait de plus en plus et tournait au plan topographique. Les reliefs du sol avaient disparu; le lac Balaton n'était plus

qu'une grosse mare allongée de l'Est à l'Ouest. Les montagnes du Tyrol montrèrent à perte de vue leurs enchevêtrements aux cimes neigeuses et s'abaissèrent de plus en plus; l'immense panorama des Alpes s'étala jusqu'aux limites de l'horizon.



Suzanne et miss Clipott réfugiées dans un abri. (Page 194.)

— 5.800 mètres ! cria Zahner.

— Puis, du côté opposé, une bande brillante scintilla, formant de nombreux lacets et des boucles sans nombre; c'était le Danube avec son escorte d'îles et d'îlots.

— 6.400 mètres !

Et derrière le Danube une autre ligne parallèle, celle de la Theiss, s'étala pendant que, bien au delà, les Karpathes émergeaient à l'horizon de la nacelle.

— 6.600 mètres ! Êtes-vous sûr de la solidité de votre enveloppe ? demanda Zahner.

Un cri de terreur poussé par miss Clipott répondit à cette question.

On avait déjà atteint semblable hauteur en franchissant

les Alpes, mais progressivement. Si l'enveloppe allait éclater... quelle chute effroyable !

Et la vieille ferma les yeux, oubliant sa bible.

— Maintenant, cria Guy... en avant!

La masselotte fut rapidement amenée à l'extrémité du plan diamétral qui passait par le ballon poursuivi, et le *Vengeur* s'inclina pendant que la dynamo, marchant à pleine force, diminuait l'amplitude du soufflet d'équateur.

Le glissement commença, s'accéléra, atteignit une vitesse prodigieuse.

Le *Tzar* grossissait à vue n'œil.

Le baromètre marqua 3.000 mètres.

Tout à l'heure le thermomètre avait marqué — 14°, mais, dans l'état d'enfièvrement où se trouvait tout le monde, personne n'avait fait attention au froid.

— Ralentissons! dit M. de Brantane...

Le *Tzar* venait d'exécuter un nouveau louvoiement ascendant.

Il ne se doutait pas encore qu'il était poursuivi...

Ce qu'il fallait craindre maintenant, c'était de le dépasser.

Le soufflet du *Vengeur* s'était développé par le jeu même de sa descente : la masselotte fut reportée à l'extrémité opposée du même diamètre et la marche en avant, de descendante redevint ascendante.

Le *Tzar* apparaissait maintenant en vraie grandeur; il n'était plus qu'à 500 mètres environ.

— Nous allons arriver au-dessus de lui sans être aperçus, fit Guy; c'est une chance inouïe... nous le tenons... Vous vous chargez du harpon, n'est-ce pas, de Melval?...

— Je m'en charge, répondit le commandant.

Mais comme il achevait ces mots, un cri sauvage traversa l'espace et, quelques secondes après, le *Tzar* se mit à descendre rapidement, suivant la verticale.

— Ils nous ont aperçus! cria le docteur.

— Gagnez au-dessus de lui et ouvrez la soupape toute grande, commanda l'enseigne de vaisseau.

La manœuvre s'exécuta avec une incomparable rapidité.

Le *Tzar* s'enfonçait vers la terre, mais pas assez vite, car le *Vengeur*, lâchant son gaz à pleine soupape, se jetait sur lui avec la précision du vautour qui fond sur sa proie.

Soudain le *Tzar* vira de bord, et remontant, suivant une ligne nord-sud, se déroba à l'étreinte qui allait le saisir.

— Les gredins connaissent la manœuvre, murmura Zahner... si cela continue, nous allons être obligés de les expédier à coups de carabine...

Mais, au même moment, des sifflements se firent entendre autour du *Vengeur* et l'enveloppe, traversée par une balle, vibra comme une cloche.

— Il parait qu'ils prennent l'offensive, dit de Melval : pas de bruit, pas de fumée; ils ont encore leurs fusils à gaz....

Ils les avaient, en effet, Saladin ayant épargné ses munitions avec un soin jaloux,

— Ah! Seigneur! Seigneur de miséricorde! gloussa miss Clipott ratatinée derrière son abri comme un grain de raisin sec.

Deux hommes de l'équipage s'étaient précipités vers les saumons de plomb et les jetaient par-dessus bord pendant que la soupape refermée interdisait toute nouvelle perte de gaz; car dans une bataille aérostatique, s'il est une question vitale, c'est la supériorité d'altitude. Un ballon de faible volume peut en anéantir un dix fois plus puissant que lui s'il parvient à le dominer; c'est en vertu de ce principe que M. de Brantane avait tenu à donner au *Vengeur* une grande supériorité de force ascensionnelle.

La chute du *Vengeur* cessa; puis, à peine équilibré, il remonta rapidement. Les deux aérostats n'étaient plus qu'à une centaine de mètres en distance horizontale.

Et pendant l'instant très court, où les deux nacelles se trouvèrent à même hauteur, Guy aperçut une corde pendant à la balustrade du *Tzar* et au bout de cette corde un corps suspendu.

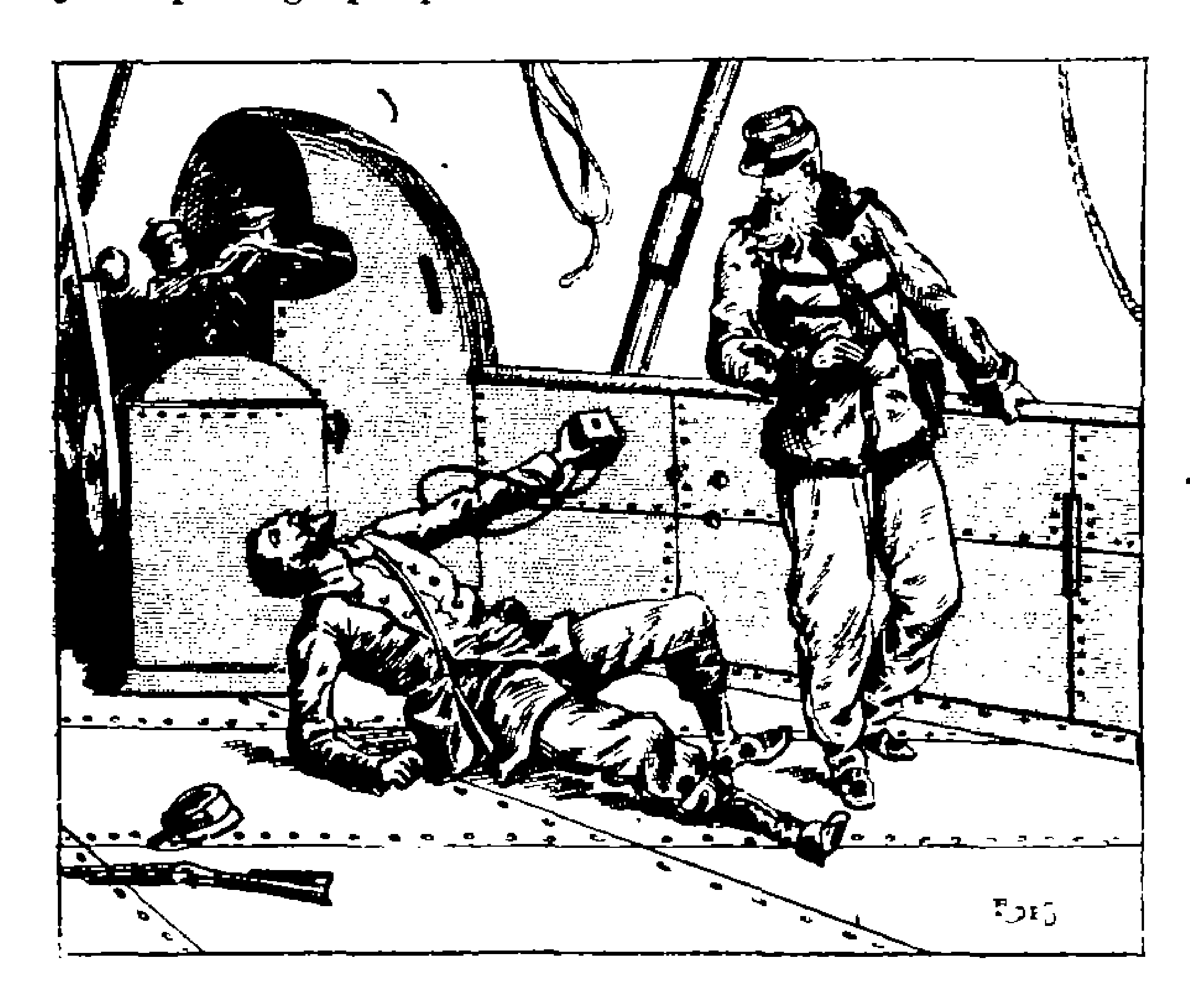
— Il va nous échapper! cria-t-il : il s'apprête à sauter dès qu'il arrivera près de terre... Zahner, préparez-vous à le tirer au vol...

— Pas de bêtises! s'écria le capitaine de tirailleurs qui, avec sa vue perçante, avait reconnu le corps qui se balançait ainsi dans l'espace... le gaillard qui grimpe ainsi... car il grimpe, voyez-le... c'est notre Mata... ne tirez pas, bon sang!

Une salve de balles fut la réponse du *Tzar* à cette recom-

mandation; il était monté par un équipage peu nombreux, mais décidé à vendre chèrement sa peau.

Un gémissement étouffé se fit entendre auprès de Zahner... Alexandre Barbou, le soldat-reporter, venait de recevoir une balle en pleine poitrine au moment où il braquait son objectif photographique sur le ballon ennemi.



— Tenez, mon capitaine, dit-il en tendant l'appareil à Zahner entre deux hoquets... vite, il y a encore deux plaques!...

Il s'affaissa sans lâcher l'appareil, cracha un instant le sang à pleine bouche, puis se relevant sur un coude :

— Tenez, mon capitaine, dit-il en tendant l'appareil à Zahner entre deux hoquets... vite, il y a encore deux plaques.

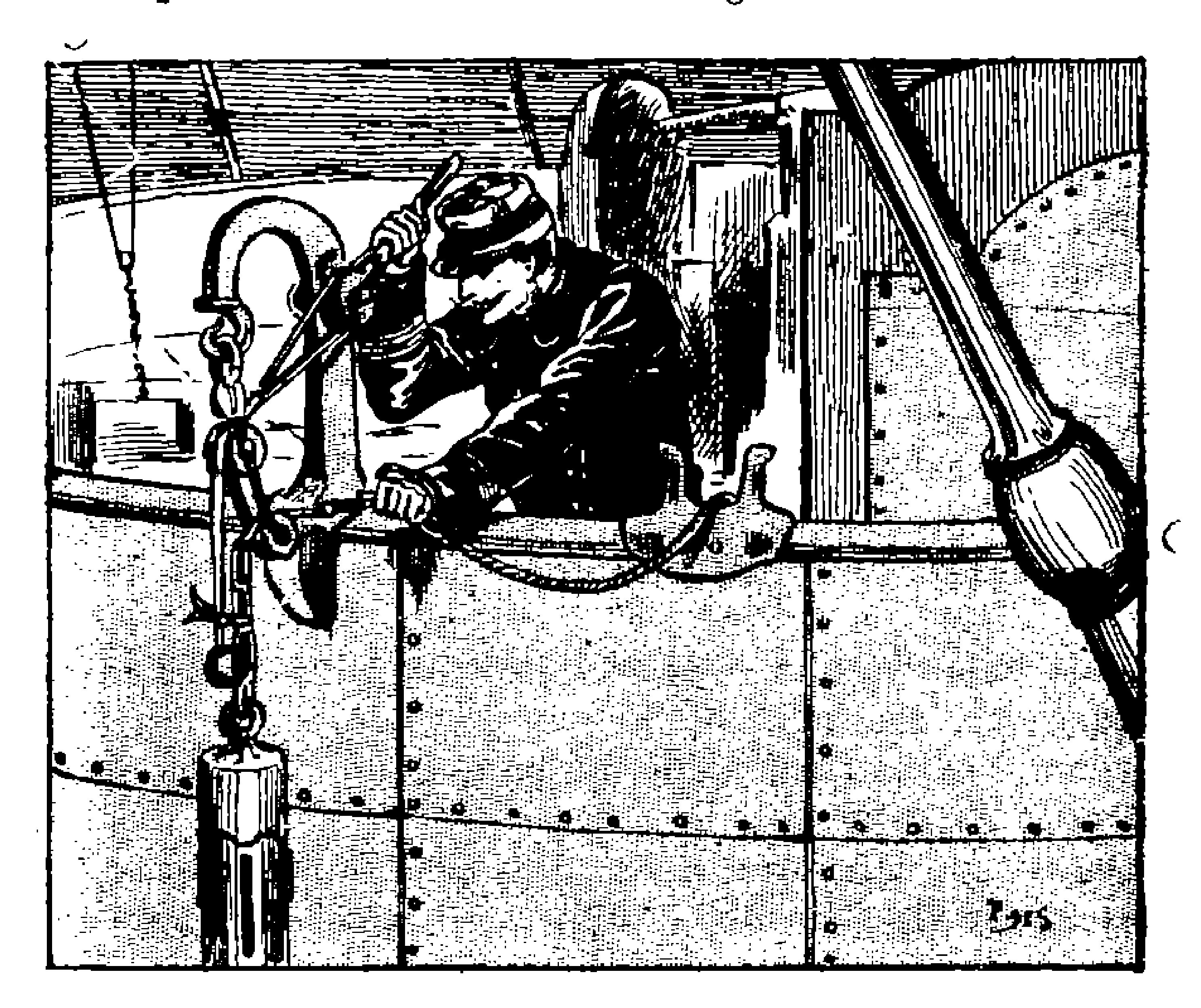
Ce furent ses derniers mots. Le *Gros Journal* comptait un rédacteur de moins.

Ce convaincu venait de prouver que le reportage du XXe siècle avait ses héros et ses martyrs.

A côté de lui, deux hommes tombèrent en même temps et les hurlements de terreur de la vieille Anglaise, en rece-

vant l'un d'eux dans les jambes, devinrent de petits cris inarticulés.

La fusillade avait été courte, car le *Vengeur* prenait rapidement le dessus et disparaissait aux vues de l'équipage de Saladin en le dominant. Et il avait fallu une dose sérieuse de discipline aux deux marins chargés de la manœuvre du



De Melval qui, depuis le début de l'action, guettait le moment favorable, déclancha lui-même l'un des harpons. (Page 200.)

canon à tir rapide, car ils avaient tenu un instant la nacelle adverse au bout de leur guidon, et en eussent balayé le pont avec la précision d'une faux abattant les épis, si la consigne de ne pas tirer n'eût été aussi formelle.

L'officier de marine manœuvra lui-même la poulie de la masselotte, dirigea comme à la main l'énorme masse du *Vengeur* au-dessus du *Tzar* et de nouveau ouvrit la soupape.

Il était temps ; à son tour, lui aussi, le *Tzar* descendait à toute vitesse, comme un oiseau tombant sous le plomb.

En moins de dix secondes, il fut rejoint sans même pou-

voir s'en douter, et de Melval qui, depuis le début de l'action, guettait le moment favorable, déclancha lui-même l'un des deux harpons.

Un son mat se fit entendre, suivi du bruit sec d'un ressort qui se détend : la pointe d'acier avait traversé l'enveloppe d'aluminium et les quatre griffes venaient de se refermer contre elle à l'intérieur même de l'aérostat.

Le *Tzar* était prisonnier.

Et, arrêtant la chute du *Vengeur* par un rapide délestage, M. de Brantane équilibra dans l'espace le couple aérostatique.

Puis il songea à regarder où il se trouvait.

A environ 10 kilomètres dans le Sud, le lac Balaton miroitait. Saladin avait cherché à revenir sur l'armée noire et y avait réussi : on ne pouvait songer à descendre en plein jour dans cette plaine infestée d'ennemis sans une reconnaissance préalable. Mieux valait se diriger sur Vienne, et Guy donna ses instructions au jeune enseigne de vaisseau.

Mais la besogne la plus délicate et la plus difficile restait à exécuter. Il s'agissait de prendre possession du ballon harponné et de mettre son équipage hors d'état de fuir au moment de l'atterrissage.

Or, il semblait impossible de venir à bout, sans nouvelles pertes, des cinq ou six hommes qui paraissaient former à cette heure tout l'équipage du *Tzar*.

M. de Brantane et les trois officiers se concertèrent.

Soudain, d'effroyables cris montèrent jusqu'à eux.

Que se passait-il sur la nacelle du *Tzar* ? Saladin se sentant pris, n'allait-il pas tenter de détruire son aérostat ? Était-ce le bruit d'une lutte entre lui et son équipage qu'on entendait là ?

Il n'y avait plus à hésiter : toutes les échelles furent lancées au dehors et s'abattirent sur la coque du *Tzar*, puis les hommes d'équipage, habitués à cette gymnastique de l'air, descendirent rapidement, la carabine au poing.

— Surtout, prenez-le vivant ! leur cria M. de Brantane.

Aussitôt, il fit dérouler sur leurs poulies mues par l'électricité les cordes qui servaient à enlever le matériel, et le maître d'équipage, suivant ses hommes, muni d'un rouleau



Les hommes d'équipage descendirent rapidement, la carabine au poing.
(Page 200.)

de filin métallique, s'apprêta à hisser les prisonniers dans la nacelle du *Vengeur*.

Ce qui se passait à bord du *Tzar* défie toute description.

Pendant le combat rapproché qui venait d'avoir lieu, Saladin avait reconnu la voix de M. de Brantane et un tremblement l'avait secoué de la tête aux pieds, car depuis

longtemps il ne pensait plus guère au neveu de M. Durville.

Deux ans auparavant, il l'avait laissé aux prises avec des coureurs touaregs, avait discerné en repassant au même endroit un groupe de cadavres et croyait bien les ossements de Guy dispersés aux quatre vents du Sahara.

Superstitieux comme tous les Orientaux, il sentit son énergie se fondre devant cette mystérieuse résurrection et n'essaya plus de lutter contre ce revenant qui se dressait devant lui.

Il savait ce qui l'attendait s'il était pris vivant. Maintes fois, il avait réfléchi à cette éventualité et était bien décidé à échapper à la justice des hommes par un saut volontaire dans l'espace.

Ce genre de suicide serait toujours à sa portée au moment suprême, et quand il sentit le *Tzar* immobilisé dans les airs, à la remorque de son puissant vainqueur, il jugea que l'heure était venue.

La mort, d'ailleurs, viendrait vite ; de la hauteur où il se trouvait, plus de 1.500 mètres, il serait asphyxié avant de toucher le sol, et sans dire un mot à Omar qui, depuis le commencement du drame, se tenait debout et immobile au milieu de la nacelle, il enjamba la balustrade.

Mais une seconde surprise l'attendait. Un fantôme noir, grimaçant hideusement, apparut soudain à l'extérieur, se hissa d'un bond dans la nacelle et, se jetant à corps perdu sur le misérable, le rejeta d'une violente poussée sur le pont.

C'était Mata.

— A l'aide ! à moi ! cria Saladin d'une voix étranglée.

Il ne put répéter son appel : les dents du nègre s'enfonçaient dans son cou assez pour l'empêcher de crier, pas assez pour l'étrangler.

Omar ne bougea pas ; mais deux des forbans qui servaient à bord du *Tzar*, un étudiant polonais et un déserteur allemand, accoururent le fusil à l'épaule.

Mais le Soudanais avait enlacé si étroitement l'interprète que, roulé sous lui et s'en servant comme d'un bouclier, il échappait à leurs coups : il était impossible d'envoyer une balle à l'un sans risquer de traverser l'autre.

— Felice ! s'écria l'un d'eux, apporte ton stylet !

Un troisième passager, un lazzarone italien, facilement reconnaissable à son facies bruni, à ses noirs cheveux en broussaille et à sa cotte rouge de garibaldien, se précipita; mais les forces de Mata s'étaient décuplées au contact de son ennemi si longtemps recherché et il se roula, évitant les coups et leur opposant le corps qu'il étreignait avec rage.

Cependant la lutte était trop inégale et elle allait mal finir pour le nègre lorsque, soudain, l'Italien tomba la face contre terre, une balle dans le dos, pendant que l'Allemand s'affalait les bras en croix, tué raide, lui aussi.

Le Polonais leva la tête; les matelots du *Vengeur* glissaient comme des chats, le long des parois du *Tzar*, à l'aide des poignées de cuivre espacées sur son enveloppe.

La lutte était impossible, il ne lui restait plus qu'un parti, celui qu'avait choisi Saladin tout à l'heure et, plus heureux que lui, car tout est relatif, il se précipita.

Un quatrième passager, un tout jeune homme au corps ascétique, aux longs cheveux, à la face glabre, nihiliste russe embarqué par Saladin à cause de ses connaissances en chimie, disparut par l'un des panneaux qui conduisaient aux cabines.

Personne ne le remarqua.

Il ne restait plus, sur le pont, qu'Omar, toujours silencieux dans son burnous, et le couple enlacé, maintenant immobile, car Saladin, à demi étranglé, s'était évanoui.

Quelques minutes après, ficelés tous deux solidement, ils étaient suspendus à l'une des cordes jetées du *Vengeur*, et halés sur sa nacelle.

Mata s'était assuré soigneusement par lui-même que Saladin devenu son bien à cette heure, était solidement amarré et respirait encore; puis étanchant le sang de deux blessures sans gravité que lui avait faites le stylet de l'Italien, il prit le même chemin.

Rien ne saurait peindre la stupeur de de Melval et de Zahner, lorsque, dans le prisonnier arabe, qui leur arrivait par cette voie, ils reconnurent le fils du Sultan.

Ils n'en croyaient pas leurs yeux, et de Melval, craignant d'être le jouet d'une ressemblance extraordinaire, écarta lui-même le capuchon qui recouvrait la tête du prisonnier.

Un cri jaillit de sa poitrine.

— Omar! toi, ici!

— Oui, c'est moi, dit le jeune prince d'une voix calme; mais fais-moi d'abord débarrasser de ces liens...

Les deux officiers se hâtèrent de le délivrer eux-mêmes.

Mais au cri poussé par le commandant, un autre venait de répondre, et Suzanne se dressa soudain devant le jeune prince, pâle comme une morte...

Les émotions par lesquelles elle venait de passer n'étaient rien à côté de celle que lui ménageait cette rencontre inouïe. C'en était trop pour sa nature nerveuse et, étendant les bras, elle défaillit en répétant d'une voix éteinte :

— Omar!... lui!...

L'officier de marine la reçut dans ses bras, étonné lui-même au plus haut point de l'effet produit sur la jeune femme par la vue de cet Arabe, aux vêtements grossiers, au port majestueux, à la mine hautaine.

Mais son étonnement devint de la stupeur, lorsqu'il vit ce dernier s'avancer brusquement, lui enlever le corps charmant qu'il se félicitait d'avoir reçu à point nommé, et lui dire en excellent français :

— Veuillez vous retirer, monsieur; ceci ne regarde que moi.

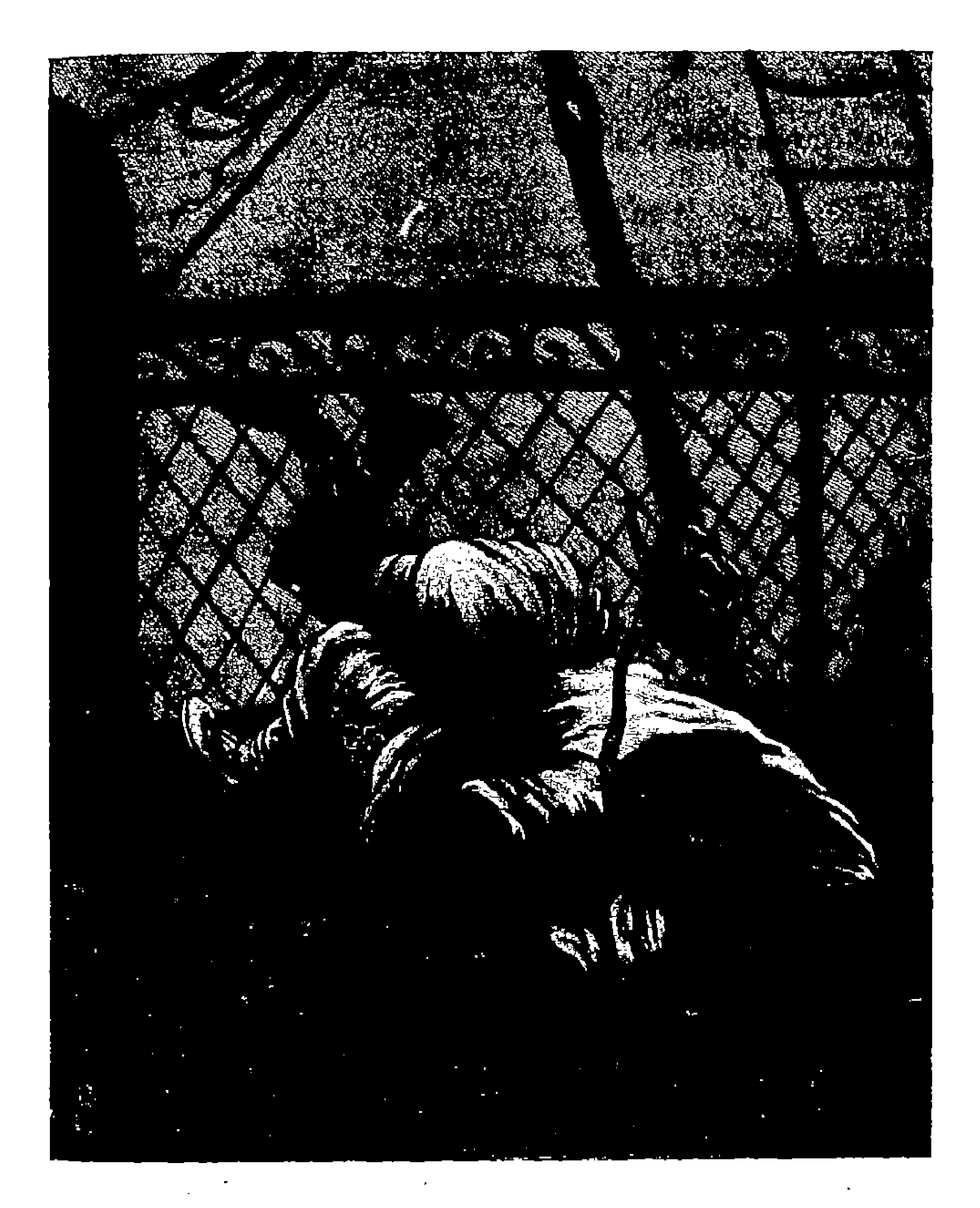
Pas un muscle n'avait bougé sur la figure de bronze du jeune prince, mais son cœur avait bondi dans sa poitrine.

De Melval comprit qu'une pareille scène ne pouvait avoir autant de témoins : une partie de l'équipage entourait Saladin toujours évanoui, la figure violacée, et Mata se penchait sur lui avec sollicitude, détachant certains liens trop serrés.

Mais l'autre partie entourait curieusement le petit cercle formé par les officiers et le jeune prince, et si on se rappelle combien ce dernier était réservé, même avec de Melval, son ami, lorsqu'il était question de Suzanne, on comprendra quelle gêne douloureuse il devait subir devant elle en présence de tous ces « roumis ».

Quelques instants après, Omar se retrouvait seul avec elle dans la cabine du commandant de Melval, qui s'était éclipsé discrètement.

Miss Clipott avait bien fait mine de les suivre; mais, à l'entrée du panneau, elle s'était heurtée à Zahner qui remon-



Mata, se jetant à corps perdu sur le misérable, le rejeta violemment sur le pont.
(Page 202.)

tait et qui, très irrespectueusement d'ailleurs, lui montra le siège du ballon de sauvetage auquel elle était restée cramponnée pendant toute l'action.

— Regagnez votre perchoir, s'il vous plaît, dit-il, et laissez-les tranquilles !...

Maintenant, Omar contemplait Suzanne : ce n'était plus la fluette Parisienne dont il entourait jadis la taille avec ses deux mains, mais elle était restée svelte néanmoins et

il la trouvait plus belle que jamais avec sa peau de marbre, son casque de cheveux d'or, ses attaches fines et ses doigts fuselés. En douze ans, une jeune fille arabe fût devenue une vieille femme, et, pour se persuader qu'il ne rêvait pas, il passa doucement ses doigts dans son opulente chevelure en partie dénouée.

Puis, d'un ton très doux :

— Suzanne, dit-il.

La jeune femme ouvrit les yeux; son regard étonné rencontra celui du jeune prince, et une flamme s'y alluma.

— Omar! dit-elle en se relevant... Omar, est-il possible que tu sois là?

— Oui, dit-il, c'est bien moi, aussi étonné que tu peux l'être de te trouver ici : comment et pourquoi y es-tu venue?

Elle s'assit à ses côtés, se serrant contre lui sur le canapé aux dessins charmants, fouillis de fleurs et d'oiseaux.

— C'est ta lettre, dit-elle; quand je l'ai reçue, je n'ai plus eu qu'une idée, aller au-devant de toi... J'ai demandé à M. de Brantane... il a été charmant... oh! charmant! et il m'a permis de partir avec tes deux amis. Et voilà trois mois que nous allons, que nous allons!... Ah! je n'espérais plus te retrouver, par exemple! Comment veux-tu? dans toutes ces fourmilières qui passent... et vois comme le hasard fait bien les choses! Est-ce drôle, tout de même?...

Elle babillait, gazouillait comme un oiseau, revenue tout à fait à elle, vive, gaie, les yeux brillants, les joues roses déjà.

Puis elle le regardait et le trouvait plus beau encore qu'autrefois, ses yeux surtout, des yeux noirs comme deux cristaux de charbon, pleins d'énergie et de droiture, des yeux où elle lisait l'amour de jadis. Les souvenirs lui revinrent en foule, et elle se pencha vers lui câline et souriante.

Il la prit par la taille et la serra tendrement.

— Alors, dit-il, tu es venue au-devant de moi, sur ce ballon, en l'air, sans rien craindre?

— Si, j'ai eu peur souvent, tout à l'heure surtout, pendant cette poursuite; mais, pour te retrouver, mon gentil prince, il fallait bien risquer quelque chose.

— Chère Suzanne! dit-il, que je t'aime... que de fois j'ai pensé à toi pendant ces longues années, dans les solitudes

d'Afrique... et toi aussi, alors, tu n'a pas oublié notre petit nid de la Chaussée d'Antin ?

— Mais, fit-elle en riant, j'y suis toujours.

— Et tu songes à y retourner?

— Non, dit-elle, car elle pensait aux palais, aux lits de brocart, aux riches tentures, au luxe oriental qui l'attendaient... Non, reprit-elle, j'irai où tu voudras.

— Tu consens à me suivre? fit-il transporté.



L'officier la reçut dans ses bras, étonné de l'effet produit sur la jeune femme par la vue de cet Arabe. (Page 204.)

— Oui, dit-elle, car elle y avait longuement réfléchi et avait pris son parti.

Elle ajouta pour masquer ses hésitations passées :

— En essayant de te retrouver, je n'avais d'autre idée que de te suivre.

— De suite, alors?

— Mais oui !

— Est-ce possible? dit-il d'une voix pénétrée, toi, ma Suzanne, tu serais à moi désormais, tu partagerais ma vie errante, mes dangers?

— Oh! fit-elle en souriant et rajustant sa toilette de drap mauve un peu fripée, des dangers? tu trouveras aisément le moyen de me les éviter!

— Ne crains rien, dit-il, la pressant contre lui avec force : avec moi, derrière moi, tu n'auras jamais rien à craindre... mais comment pourras-tu vivre loin de ton luxe, ou tout au moins de tes aises habituelles?... car ce ne sera pas luxueux, pas même confortable dans ma tente...

— Dans ta tente! fit-elle.

Et sa voix changea soudain, car elle venait de détailler ses vêtements, son burnous grossier, sa ceinture (hzam) commune, sa veste (damer) sans broderies, son pantalon (seroual) de grosse toile, ses tmag (bottes rouges) aux lourds chabirs (éperons) de fer, et cet ensemble était loin des descriptions éclatantes que lui avait faites Zahner, qu'elle demanda...

— Tu t'es déguisé pour monter sur ce ballon... c'était pour n'être pas reconnu, n'est-ce pas?

— De quel déguisement parles-tu? dit-il, humant le parfum délicat qui s'exhalait d'elle, et n'ayant rien remarqué de l'inspection rapide dont il venait d'être l'objet.

— Ces vêtements si... ordinaires : ce n'est pas ainsi que tu es habillé quand tu commandes... quand tu es avec ton père, avec de brillants cavaliers derrière toi?

Il sembla sortir d'un rêve.

— C'est vrai, dit-il, tu ne sais pas, et j'aurais dû commencer par te dire tout cela...

Alors il lui raconta la scène de la malédiction paternelle, et comment depuis cette époque il n'était plus qu'un guerrier comme les autres, noyé dans la grande armée musulmane, sans armes étincelantes, sans riches vêtements, sans étendard et sans escorte...

— Ah! fit-elle d'un air ennuyé, songeant à ses promesses de tout à l'heure.

Il la regarda et poursuivit :

— Non, il n'avait plus ni honneurs, ni dignités; mais il ne regrettait rien, puisqu'il allait la posséder, elle; après tout, il avait sa tente à lui, son cheval, deux serviteurs; il trouverait quelques tapis pour remplacer la natte qui lui servait de lit et se procurerait sans peine une monture pour elle, une monture tranquille comme un mulet, avec un bât bien rembourré.

Maintenant il suivait sur son visage le progrès du découragement causé par ses révélations : car il ne s'était pas trompé à son exclamation de tout à l'heure, ses résolutions faiblissaient...

Il continua :

La guerre ne pourrait plus durer longtemps : toutes les armées fuyaient devant eux, et quand l'Europe serait soumise, il pourrait lui offrir une situation digne d'elle... l'avenir encore était à lui...

Mais il se tut : le visage de la jeune femme était redevenu froid et le sourire qui épanouissait ses lèvres carminées s'était figé soudain.

Il lui prit les deux mains, la regarda bien en face...

— Suzanne, dit-il, je t'ai devinée, tu regrettes tes engagements de tout à l'heure.

— Non, fit-elle distraitement; mais comment ferons-nous pour miss? elle ne voudra jamais venir, elle!...

— Qui est cette miss?

— Ma dame de compagnie.

Il eut un sourire amer; la raison était trop pitoyable, vraiment.

— Et puis, fit-elle vivement, comme si elle se raccrochait à une idée libératrice, il y a le choléra! J'en ai peur, moi, du choléra!

Il ne répondit rien, lâcha sa taille, la regarda mieux : jamais il ne l'avait vue sous cet aspect; était-il assez naïf de croire à l'amour désintéressé chez cette créature? Elle était maintenant à cent lieues de lui!

Il n'était pas homme à la prier; il se leva pendant qu'évitant son regard elle tordait devant la glace la masse de ses cheveux tombés sur ses épaules.

— Vois-tu, Omar, reprit-elle en continuant à s'ajuster, il ne faut pas m'en vouloir... Je t'aime bien, tu vois, puisque je te cherchais; mais... je ne suis pas faite pour la vie que tu m'offres... Si j'avais su...

— Je comprends : si tu avais su, tu n'aurais pas quitté Paris : y touches-tu tes rentes régulièrement, au moins? demanda-t-il sèchement.

Elle ne s'aperçut pas de son changement d'attitude.

— Oh! pour cela, oui, dit-elle, tu es gentil, bien gentil... aussi, c'est très bien chez moi; si tu voyais, je...

— C'est bien, interrompit-il, il est probable que je ne le verrai plus jamais, ton « chez toi ». Va-t'en et prie mes deux amis, les officiers, de venir me parler.

Elle se retourna, stupéfiée! Etait-ce lui, si passionné tout à l'heure, qui parlait ainsi?

Si elle avait mieux connu le caractère musulman, elle n'en eût pas été étonnée.

Pour l'Arabe, la femme est un objet de plaisir et de luxe, et souvent il ne professe pour elle que mépris; quelques sectes même refusent de lui reconnaître une âme et elle n'est pas admise à la mosquée : sa prière ne compte pas.

La mère seule a droit au respect de ses enfants, et nulle part ce droit ne lui est contesté.

Omar avait pu, grisé par ses souvenirs, s'attacher à celle qui lui était toujours apparue comme un idéal de charme et de beauté, ennoblie d'ailleurs par la civilisation chrétienne qui lui accorde une place privilégiée; il s'était fait d'elle un portrait à part pendant ces douze ans d'absence, la regardant comme une exception parmi les autres femmes, ignorant tout de la Parisienne du demi-monde et plus naïf à trente-deux ans qu'un collégien de la rive gauche.

Mais en quelques minutes ses yeux venaient de se dessiller, et tranchant aussitôt dans le vif, fier, hautain, méprisant, redevenu l'Arabe, l'homme, c'est-à-dire le maître, il arracha de son cœur l'indigne souvenir.

— Omar! dit-elle.

Et elle voulut revenir vers lui, les bras tendus.

— Assez! dit-il le regard dur et le doigt vers la porte : va chercher mes deux amis!...

Un instant elle resta là, debout devant lui; il s'était rassis, indifférent en apparence, mais meurtri, furieux contre lui-même, plus encore que contre elle, ayant hâte de se retrouver à l'air libre, penché sur la crinière de son cheval, le cimeterre au poing.

Ah! les ardentes chevauchées qu'il allait faire pour chasser la stupide passion!... et le sang qu'il allait verser pour anéantir la société d'où germaient ces êtres factices!...

— Eh! va donc! répéta-t-il brutalement.

Elle sentit que c'était fini... et lentement, presque soulagée elle aussi, elle remonta.

— Eh bien! demanda de Melval après les premières effusions, Mme Suzanne Kent m'a paru toute drôle en te quittant?

— Ah! c'est Mme Suzanne Kent, dit Omar; eh bien! ne me parle plus jamais d'elle; c'est la dernière fois que j'en parle moi-même, et ce sera pour te faire une comparaison : repenses-tu quelquefois à cette pauvre petite Nedjma, qui t'aimait tant?

L'officier inclina la tête, remué douloureusement par ce nom subitement évoqué.

— Qu'est-elle devenue? l'as-tu emmenée avec toi?

— Elle est morte, répondit de Melval.

En quelques mots il raconta l'horrible fin...

— Pardonne-moi de te rappeler de tristes choses, dit le jeune prince en lui pressant la main; mais elles vont confirmer ce que je voulais te dire... et cela me soulagera : vois, mon pauvre ami, la différence de nos deux destinées envisagées au point de vue particulier de l'amour. — Tu as aimé cette jeune Arabe et elle t'a suivi comme un chien fidèle jusqu'à sa mort... Moi, j'ai aimé une chrétienne, et parce qu'elle ne me retrouve plus dans ma situation brillante d'autrefois, elle refuse de me suivre.

Laquelle des deux civilisations est préférable? celle qui produit des Nedjma ou celle qui produit des Suzanne? Va, le doute n'est pas possible : aussi la tienne est condamnée! ce n'est plus qu'une question de jours; reconnais donc toi-même qu'il était temps de porter dans cette partie gangrenée du monde le fer et le feu!

Et comme de Melval ne répondait rien, les yeux dans le vague :

— Maintenant, dit le jeune prince, quelles sont vos intentions à mon égard? suis-je votre prisonnier?

— Non, mon ami, tu es libre; tu n'as qu'à nous dire où tu désires être déposé : tu sais bien que ni Zahner ni moi, n'avons oublié ta conduite à notre égard.

— Cependant mon père vous a retenus de longs mois loin de votre pays.

— Parce qu'il s'est cru obligé de le faire par crainte d'indiscrétions de notre part : et je dois avouer qu'il a eu raison. Mais il nous a rendu généreusement la liberté dès qu'il l'a pu, et toi tu as adouci de mille façons notre

captivité, certain pourtant de nous retrouver dans les rangs de tes ennemis, lorsque tu pénétreras dans notre France.

— Etrange destinée! fit le jeune prince, rêveur : dire que cette solide amitié qui nous unit ne nous empêchera pas de nous entre-tuer dans quelques mois.

— Mais si, mais si! reprit vivement de Melval; je t'assure que si je te trouve devant moi quelque jour, je ferai l'impossible pour que tu sois épargné!...

— A charge de revanche, va, dit Omar, toi et Zahner vous êtes de braves cœurs!

— Tu vois bien que notre civilisation produit quelquefois du bon, fit de Melval tristement.

Comme il achevait ces mots, une explosion violente retentit au dehors; devant les hublots de la cabine, des langues de flammes passèrent et au-dessus d'eux des cris se firent entendre, parmi lesquels celui de : Sauve qui peut!

Les trois hommes se précipitèrent sur le pont.

Le spectacle était terrifiant, la nacelle semblait entourée de flammes...

— Où est le feu? demanda Zahner à M. de Brantane qui, une hache à la main, s'acharnait sur une corde du bordage.

— Vite, aidez-moi! répondit le jeune homme, c'est l'hydrogène comprimé du *Tzar* qui brûle : celui de la nacelle... Il faut nous débarrasser du harpon avant que son enveloppe ne prenne feu, car il se communiquerait bien vite à la nôtre...

C'était, en effet, le gaz comprimé à la partie inférieure de la nacelle du ballon prisonnier qui montait en brûlant jusqu'au *Vengeur*, en raison de sa légèreté spécifique. Le nihiliste russe dissimulé dans cette nacelle avait espéré par ce moyen atteindre ses vainqueurs et venger ses compagnons.

Par bonheur les ballons métalliques n'ont pas, comme les ballons de soie, un appendice constamment ouvert à leur partie inférieure pour laisser échapper le gaz en excédent. Ils n'en ont pas besoin, pouvant résister sans éclater à des pressions que ne pourrait supporter un récipient d'étoffe.

Cette particularité sauva le *Vengeur* : en quelques coups de hache, Zahner aida M. de Brantane à couper la

corde qui retenait le harpon, et aussitôt le *Tzar* s'abîma dans l'espace entouré d'une couronne de flammes bleues.

— Pauvre ballon! fit Guy; j'aurais été si heureux de le ramener à Paris!

Mais au même moment un double cri retentit à l'autre bout de la nacelle, et au milieu des dernières langues de feu qui montaient encore vers l'aérostat, les passagers stupéfaits assistèrent à un spectacle que pouvait seul justifier l'affolement de la minute précédente.

Miss Clipott, les yeux égarés, avait coupé la corde qui retenait le ballon de sauvetage, dont la vue l'hypnotisait depuis plusieurs heures, et ouvert le robinet qui le gonflait.

En entendant le cri de « sauve qui peut! » jeté par un homme de l'équipage, elle avait entraîné Suzanne hébétée, et au risque de voir la fragile enveloppe s'enflammer à la descente, toutes deux s'étaient précipitées dans l'espace.

— Les malheureuses! cria l'officier de marine.

Pendant quelques instants, les passagers penchés sur le bordage virent décroître le petit ballon. Par bonheur il avait échappé aux flammes; et déjà Maurice Franclieu poussait un soupir de soulagement en le voyant gagner la terre obliquement, c'est-à-dire à une vitesse modérée, lorsqu'une exclamation de M. de Brantane le glaça.

— Au milieu des Noirs!... voyez!... impossible de les sauver!... elles sont perdues!...

Et ces mots: « Elles sont perdues », arrivèrent comme un glas à l'oreille d'Omar qui s'avança aussitôt vers Guy de Brantane.

— Mes amis m'ont dit que vous vouliez bien me rendre la liberté, monsieur, dit-il. Je vous en remercie, et vous en serai doublement reconnaissant si vous me déposez à terre sans tarder et aussi près d'ici que vous le permettra votre propre sécurité.

Espérait-il arriver à temps pour sauver Suzanne? Restait-il encore quelque chose au fond de ce cœur pour la femme qui avait occupé sa pensée si longtemps, ou plutôt ne redoutait-il pas pour elle, quoique ne l'aimant plus, l'horrible sort qui était celui de toutes les captives blanches?

Cependant, un sombre drame se jouait à fond de cale où Saladin avait été transporté par ordre de M. de Brantane; car malgré toute son horreur pour le traître et sa hâte de le

voir châtier, le jeune homme avait senti un frisson lui passer entre les deux épaules en voyant le regard dont Mata le couvait, et il n'avait pas voulu rendre son équipage témoin des atrocités qu'il prévoyait.

Le géant soudanais venait de tirer tranquillement son couteau de sa ceinture, s'était assuré que le fil en était bien tranchant et était descendu derrière sa victime.

Maintenant cet homme était sa chose, et si quelqu'un eût essayé de le lui disputer, il l'eût égorgé sans sourciller.

Personne n'y songeait d'ailleurs, et les deux hommes d'équipage qui portaient Saladin ligoté, se hâtèrent de remonter lorsqu'ils virent le Soudanais s'asseoir lourdement sur la poitrine du captif.

L'interprète avait repris ses sens au moment où Guy avait ordonné de le descendre dans la cale; ses yeux errèrent de tous côtés, cherchant un moyen de salut; mais il ne vit autour de lui que des visages d'Européens et se sentit perdu.

Cette société qu'il avait maudite et contre laquelle il était entré en lutte ouverte, cette société qui touchait à sa fin pourtant, allait le tuer avant d'entrer elle-même en agonie.

Quelle mort lui réservait-elle? Serait-il jugé? non, à quoi bon! Serait-il pendu ou fusillé? Lui accorderait-on un répit ou allait-il être exécuté à bord?

En se voyant déposer à fond de cale, il espéra le répit: sans doute M. de Brantane attendrait le prochain atterrissage pour le livrer à la justice, et l'espoir, un vague espoir, lui revint.

Mais au même moment, la figure de Mata se pencha vers lui, et un long tressaillement le secoua de la tête aux pieds. Car il l'avait oublié, celui-là!...

Et cette société blanche, dont il s'était violemment séparé, se vengeait par l'entremise d'un Noir!

— Ti connais Mata? demanda le Soudanais dans un ricanement féroce... et Alima? ti connais... li pauvre Alima, ti connais... dis?

Et à chacun de ses mots il lui fit, de la pointe de son couteau, une large entaille sur la joue, en virtuose, comme s'il se fût agi de ces tatouages si fréquents parmi les peuplades du Congo, tatouages que l'on obtient en déposant, dans les sillons parallèles faits à l'aide d'un « mouss », le suc de certaines plantes.

Puis il approcha la pointe de l'arme des yeux de l'interprète; mais il se ravisa. C'était trop tôt; il fallait qu'il souffrît de la vue avant de la perdre.

Alors il s'accroupit et ne parla plus; mais des rugissements épouvantables, des cris rauques emplirent l'étroit espace et la main d'un passager ferma le panneau de l'écoutille pour qu'au-dessus du couple infernal on entendît moins distinctement les appels du torturé.

Lentement, Mata commença par lui arracher les ongles des mains et des pieds, scia plusieurs doigts, lui déchira une oreille avec ses dents et, quand le sang commença à ruisseler, il tira d'un petit sac du sel qu'il étendit avec soin sur les plaies vives.

Après quoi il s'assit à terre, près de Saladin, le regardant se tordre dans ses liens, se repaissant de ses tortures et de ses cris désespérés, recherchant dans sa cervelle ulcérée les supplices auxquels il avait rêvé jadis pour le jour où il le tiendrait sous sa griffe.

Au bout d'une minute il reprit sa tâche.

Avec un petit marteau, il lui cassa l'une après l'autre toutes les dents, lui maintenant la bouche ouverte avec un manche d'outil enfoncé dans sa gorge, et, soudain, ayant pu atteindre sa langue, il l'a trancha d'un seul coup en prononçant le nom d'Alima.

De la bouche du misérable un jet sanglant s'échappa pendant que, déjà occupé ailleurs, Mata lui découpait des lambeaux de chair sous la plante des pieds.

Mais tout ceci n'était que prélude, car la vengeance du Soudanais, toute raffinée qu'elle fût, avait un but et ne pouvait être satisfaite que *s'il mangeait le cœur de son ennemi*, suivant en cela les traditions du Pays des Rivières.

Avant d'en arriver là, il lui fit sauter un œil, un seul, avec le pouce, le mutila affreusement, suivant certaines coutumes empruntées aux Orientaux, et le scalpa; puis, pour trouver sûrement l'emplacement du viscère qu'il cherchait, il coupa la corde qui lui maintenait le bras droit contre le corps, prit son couteau entre ses dents et se mit en devoir de déchirer la souria (chemise) qui recouvrait la poitrine de sa victime.

Mal lui en prit. Soudain, le bras libre de Saladin se détendit, saisit le couteau et, avant que le nègre eût pu faire un mouvement, le lui planta en plein cœur.

Lorsqu'une heure après on souleva le panneau, étonné de ne plus rien entendre, Mata était étendu mort sur sa victime qui râlait.

On les remonta tous deux au jour et, sur l'ordre de M. de Brantane, on jeta par-dessus bord le nègre déjà froid et le corps pantelant du traître.

M. Durville et ses compagnons étaient vengés !

Lorsque vers le soir, et marchant depuis plusieurs heures, le prince Omar, débarqué à quelques heures de là, arriva au camp des Noirs au-dessus duquel s'était déroulé le drame aérien, le chef auprès duquel il fut conduit jeta un cri de joyeuse surprise en l'apercevant.

C'était Mao, sultan du Bornou.

Son campement se différenciait aisément de celui des autres chefs noirs, car autour de sa tente, d'autres tentes très basses, renfermant les nouvelles recrues de son harem européen, s'étalaient comme un essaim et près de chacune d'elles veillait une vieille négresse à l'aspect de chauve-souris.

Après les salamalecs d'usage, le Don Juan africain cligna des yeux et montra du doigt au jeune prince une tente très rapprochée de la sienne.

Il sembla à Omar que des sanglots en sortaient et un pressentiment l'étreignit.

— Une Parisienne, dit le Sultan soudanais, j'ai là une Parisienne : Tofani, mon interprète, l'a dit et il connait toutes les femmes de tous les pays... on l'a amenée aujourd'hui... il y avait avec elle une vieille laide, pas une Parisienne celle-là !... ah non ! je l'ai donnée à mon griot : elle poussait des cris !... Ah ! comme j'ai ri beaucoup !

Plus de doute ! Suzanne était là, et Omar sentit sa chair tenaillée comme dans des pinces rougies au feu. Certes il avait renoncé à cette femme ; mais la vengeance que lui apportait le destin était si soudaine et si atroce, la plaie de son cœur était si saignante encore, qu'il se tordit de douleur sous son masque impassible.

Cependant le potentat du Bornou continuait :

— Ah ! qu'elle était belle, cette Parisienne ! vraiment Omar avait raison jadis en vantant cette race de femmes !... celle-

là avait pleuré, crié! elle pleurait encore à cette heure: mais comme les autres, elle s'habituerait!... lui, Mao, était content... très content... et il commença une description dans laquelle débordaient ses souvenirs enthousiastes!...

Il n'acheva pas : tirant brusquement son cimeterre, le fils du Sultan lui fendit soudain le crâne jusqu'aux épaules.

Un instant, Omar resta là, ne regardant même pas sa victime, brute inconsciente à laquelle il ne reconnaissait plus le droit de vivre, mais tendant l'oreille vers les sanglots qui résonnaient lugubrement dans tout son être.

Allait-il la prendre? la sauver de l'horrible destinée qui l'attendait? Un instant il y songea.

Mais les confidences qu'il n'avait pas laissé à Mao le temps d'achever lui revinrent, et un dégoût lui monta à la gorge. Sa nature sauvage reprit le dessus: la créature salie qui pleurait là n'était plus rien pour lui, mais il allait se venger sur toute la race blanche de ce qu'il venait de souffrir par cette blanche!

Un cheval piaffait à quelques pas : il le détacha, sauta sur son dos et les muscles raidis, la tête en feu, décidé aux pires représailles, il le lança dans la nuit.

CHAPITRE VII

Douze siècles auparavant. — Le maréchal d'Arc. — Confiance. — Chez la sultane Hézia.— Bavardages d'Hilarion. — Une confidence délicate. — Les étonnements de M. Fortier. — Plus de ministres. — Réveil provincial. — Paris réduit central de la civilisation. — Au bord du Rhin. — Cannibalisme. — Passage du Rhin à Mannheim. — Père et fils ! — Le Rhin en feu. — Le plan du Maréchal. — Une idée de Zahner. — Le prix d'une tête. — Le *Vélo*.

Lorsque l'Invasion noire arriva sur le Rhin, l'Europe entière démoralisée, épouvantée, n'ayant plus le courage d'affronter un ennemi qu'entourait une atmosphère irrespirable et dont les morts étaient aussi dangereux que les vivants, l'Europe se demandait avec angoisse ce que lui réservait la conquête musulmane aux trois quarts achevée.

Deux grandes puissances encore étaient debout : la Russie, luttant désespérément à l'Orient contre l'Invasion jaune dont on annonçait l'arrivée à Samarcande, et la France qui, se recueillant avant l'effort suprême, se préparait à soutenir le dernier assaut des barbares.

Là, où tant d'autres avait fléchi, la vieille France tiendrait bon.

Non, on ne livrerait pas aux barbares ce merveilleux pays dont Strabon disait, dix-huit siècles auparavant : « Il semble qu'une Providence tutélaire éleva ces chaînes de montagnes, rapprocha ces mers, traça et dirigea le cours de tant de fleuves pour faire un jour de la Gaule le lieu le plus florissant du monde ».

Un merveilleux élan passa sur la nation, et pour donner à la défense son maximum de puissance, tous les pouvoirs publics abdiquèrent spontanément entre les mains d'un seul.

C'était la première fois depuis longtemps que la France

changeait la forme de son gouvernement en faisant l'économie d'une révolution.

Le généralissime des armées françaises, investi de la plus haute des dignités militaires, le maréchal d'Arc, était le dernier descendant de la famille de Jeanne la Lorraine. — Il avait planté les premiers jalons de sa réputation pendant les nombreuses guerres coloniales qui avaient signalé les dix dernières années. A Madagascar, il avait réprimé en quinze jours le soulèvement provoqué par les Anglais parmi les Hovas, et, grâce à lui, l'annexion pure et simple à la France de ce magnifique fleuron territorial avait enfin remplacé le régime bâtard de protectorat dont on s'était contenté après la conquête du général Duchesne.

En France, où il avait exercé les plus hauts commandements, il s'était imposé par sa valeur, adoré du soldat dont le bien-être le préoccupait par-dessus tout ; adoré des officiers pour sa bienveillance et son esprit de justice. — Lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la confiance universelle salua son nom et bon nombre de Français, fidèles au culte de Jeanne d'Arc enfin canonisée, virent dans ce choix l'intervention divine qui avait déjà sauvé la France au xve siècle.

Sous son autorité dictatoriale, l'état de siège fut décrété pour toutes les places et les généraux commandants de corps d'armée furent investis sur toute l'étendue de leur territoire des pouvoirs les plus étendus dans l'ordre civil et judiciaire. La Chambre fut dissoute.

Le Sénat suivit la Chambre dans sa retraite, et, à leur place, le Maréchal institua un *Comité supérieur de défense*, dans lequel il fit entrer toutes les illustrations civiles et militaires, généraux de toutes armes, ingénieurs, industriels, professeurs, magistrats, médecins, mécaniciens, aéronautes ; il se réserva la faculté de les consulter au point de vue technique, mais sans rien aliéner de son autorité et possédant seul le droit de décider en dernier ressort.

Ce comité serait son conseil : il émettrait des vœux et des avis ; le Maréchal seul donnerait des ordres.

Un des premiers hommes qu'il y appela fut le grand savant Gautier, et, en peu de temps, l'illustre chercheur s'acquit au milieu de cette élite une place prépondérante : son nom, aussi connu que celui du Maréchal, fut un de

ceux qui contribuèrent le plus à ramener l'espoir et à décider aux plus grands sacrifices.

On savait que plusieurs de ses inventions étaient maintenant entrées dans le domaine pratique.

On se montrait la gigantesque fabrique de gaz empoisonnés, élevée sur le plateau de Saclay, au sud de Versailles. Six mille ouvriers y travaillaient jour et nuit, munis de masques de caoutchouc et respirant de l'oxygène par des tubes spéciaux.

Enfin la flottille aérienne, revenue depuis peu autour de Paris, donnait l'impression d'une force nouvelle, maîtresse d'un élément où le Sultan ne pourrait lutter, et de ce déploiement prodigieux de force, de science et de volonté, naissait peu à peu la conviction que l'Invasion noire trouverait son tombeau sur le sol français.

La peste commençait d'ailleurs à effrayer moins. Le bacille de la terrible maladie enfin isolé et domestiqué, grâce aux travaux incessants des élèves de l'Institut Pasteur et du docteur Huguet, circulait maintenant sous forme de vaccin dans des tubes expédiés de Paris aux quatre coins de la France. Des dépôts du précieux sérum avaient été créés dans les principales villes et on espérait pouvoir en augmenter le nombre dès que l'on pourrait capturer des Noirs en quantité suffisante. Les populations se portaient en foule vers ces dépôts, et il n'était pas rare d'y voir des gens déjà vaccinés contre la petite vérole, le choléra, la syphilis et le typhus, s'inoculer le nouveau virus atténué de la peste, transformant ainsi leurs corps en un champ d'expériences pour toutes les maladies connues.

Ce fut la première formalité à laquelle dut se soumettre l'équipage du *Vengeur* en rentrant à Paris.

Un accueil chaleureux fut fait aux vaillants qui venaient de donner à la conscience publique une première satisfaction. Le nom de Saladin, comme celui de Dreyfus au siècle précédent, était devenu le synonyme de traître, et une indignation générale avait accueilli la nouvelle que le misérable commandait une des armées d'invasion. Sa disparition fut un soulagement pour tous, et pendant quelques jours les journaux furent pleins des détails de la poursuite aérienne et de la mort tragique de l'assassin de M. Durville.

Si de Melval en débarquant n'eût écouté que son cœur, il

eût couru à l'hôtel de M. Fortier. L'ingénieur ne se trouvait pas au débarquement, sans quoi il l'eût suivi aussitôt au boulevard Haussmann. Mais le retour du *Vengeur* avait eu lieu à une heure très matinale, et le jeune officier, en se retrouvant seul après cette séparation de plusieurs mois qu'il avait souhaitée, retomba dans ses hésitations premières.

Son cœur le portait vers la jeune fille avec tous les élans d'autrefois, et pourtant un secret malaise gâtait encore le bonheur entrevu; le jeune homme sentit qu'il ne jouirait jamais de la plénitude de ce bonheur, si le secret de son affection pour Nedjma restait entre lui et Christiane et s'il n'avait pas le courage de le lui avouer...

Mais si l'amour de Christiane avait résisté au temps, à l'absence, à l'injure du soupçon, résisterait-il à ce coup ? Admettrait-elle que la fatalité avait tout conduit ?

La raison n'est pas ce qui règle l'amour,

a dit le poète; et de Melval sentant qu'il risquait de tout perdre en faisant cet aveu, sentant plus vivement encore qu'il empoisonnait son bonheur intime en ne le faisant pas, recula l'heure de la décision finale et alla d'abord chez la sultane Hézia.

Il avait d'ailleurs promis à Omar, en le quittant, de donner au plus tôt à sa mère cette joie de parler de lui avec elle. Il avait à lui remettre, non pas des bijoux ou de l'or, mais un objet très simple qui parlerait de lui mieux encore que la lettre où il était contenu : un cœur d'ambre gris, qu'elle-même, suivant l'usage turc, lui avait mis au cou lorsqu'il était enfant et qu'il avait toujours conservé.

La Sultane occupait maintenant un appartement luxueux dans un des plus beaux hôtels du boulevard Haussmann, non loin de la demeure de M. Fortier. Christiane avait demandé qu'il en fût ainsi, afin de pouvoir aller le plus souvent possible tenir compagnie à la pauvre femme, dont l'histoire tragique avait éveillé toutes ses sympathies; et, avant de partir, Zahner avait pris toutes ses mesures pour qu'elle fût installée au plus tôt.

Des 400.000 francs que lui avait remis le prince Omar en quittant le Vieux Sérail, il n'avait dépensé que 12.000 francs pour regagner Paris avec toute la smala dont il avait la

charge, administrant avec économie ces fonds qu'il considérait comme un dépôt fait entre ses mains. De Melval et lui avaient donc décidé que la somme restante tout entière serait affectée aux besoins de la Sultane.

Il ne fallait plus songer à la placer. Il n'y avait plus ni rentes, ni banques, ni change : l'or et l'argent seuls avaient cours et ne rapportaient plus d'intérêt. La Bourse était déserte : toutes les transactions étaient arrêtées, le crédit était mort et la plupart des échanges se faisaient en nature ou contre argent comptant.

Ce fut donc sur le capital rapporté de Constantinople que Zahner, en excellent comptable, avait paré à tous les frais d'installation et assuré pour un an l'avenir de la Sultane et de sa maison. Puis, il avait confié à Hilarion, stupéfait, la somme restante, enfermée dans une cantine, soit 300.000 francs.

Quant à lui et à de Melval, ils avaient touché leur arriéré de solde de deux ans, ce qui mettait Zahner à la tête d'un « sac » comme il n'en avait jamais possédé.

Ce fut Hilarion qui vint ouvrir la porte aux deux amis, et il faillit, suivant ses habitudes, exécuter une cabriole de joie en revoyant son ancien commandant.

Malgré sa toquade, comme il appelait sa réelle passion pour la jolie Grecque, Hilarion aurait préféré suivre son commandant dans l'expédition qui venait d'avoir lieu, et il avait fallu que de Melval, tenant à ce qu'il restât auprès de la Sultane, lui en donnât l'ordre formel pour qu'il se résignât.

— Eh bien, mon gaillard! demanda le commandant, lorsque Hilarion lui eut fait son rapport. Et tes affaires, comment vont-elles?

— Pas du tout, mon commandant; je ne suis pas plus avancé que le jour où vous êtes parti.

— Alors, c'est décidément une honnête fille?

— Ah! pour une honnête fille, oui, celle-là en est une : aussi, je lui ai fait comprendre de toutes les façons que c'était pour le bon motif.

— Tu en tiens donc bien sérieusement?

— Ah! mon commandant, à en devenir idiot! Songez que pour pouvoir causer un peu avec elle, je me suis mis à apprendre le grec.

Les deux officiers se mirent à rire : Hilarion cultivant la langue de Sophocle et d'Euripide, c'était plus fort que Caton s'y mettant à l'âge de quatre-vingts ans.

— Et quelle raison donne-t-elle pour refuser? lui as-tu dit que tu avais une dot?

— Une dot? moi?

— Eh oui, tu sais bien que le jour où tu te marieras, je te compterai une vingtaine de mille francs pour entrer en ménage.

— Ah! mon commandant! s'écria le brave garçon en levant les bras au ciel, comment vous remercier? mais, ajouta-t-il en branlant la tête, ça n'est pas ça qui la décidera, car elle m'a dit qu'elle ne voulait épouser qu'un Grec; elle dit qu'il n'y a qu'eux de beaux et de braves.

— Cela prouve que c'est une fille de race : tu n'as qu'à lui démontrer que les Français valent les Grecs.

— Je ferais bien l'impossible pour cela, fit Hilarion avec un soupir... regardez si elle est jolie!

Arkeia venait d'entrer; elle avait conservé son costume national et elle était véritablement charmante avec ses traits d'une régularité de statue, son port de Diane et sa démarche gracieuse.

Elle répondit en turc au commandant, et quand elle eut disparu pour aller prévenir sa maîtresse :

— Par exemple, fit Hilarion, il y a quelqu'un qui la conduirait absolument par le bout du nez.

— Alors, tu as un rival, mon pauvre garçon?

— Non, je veux parler de Mlle Fortier. Arkeia s'est attachée à elle, je ne sais pas pourquoi, ou plutôt je m'en doute : d'abord elle peut parler grec avec elle.

L'officier eut un geste de surprise. Christiane savait donc cette langue! mais il se rappela que l'ingénieur avait habité la Thessalie quelques années et avait construit le chemin de fer d'Arta à Salonique. Et ce détail ne l'étonna plus.

— Alors, vous comprenez, poursuivit Hilarion, elle cause avec elle gentiment de son pays, et ces Grecques n'aiment que cela : c'est elle qui lui apporte quelquefois des journaux.

— Elle est venue souvent ici, Mlle Fortier?

— Presque tous les jours; sans elle, je crois bien que la Sultane là-haut serait morte d'ennui : car les premiers jours

elle ne faisait que pleurer; mais cette demoiselle lui a parlé du prince Omar, m'a fait raconter devant elle tout ce que je savais de lui, et comme il était beau cavalier et comme il avait été bon pour nous tous, si bien que la pauvre femme qui ne disait pas trois mots par jour, s'est mise à bavarder comme vous et moi.

— Comme toi, tu veux dire.

— Ces musulmanes, mon commandant, ça a l'air renfermé parce que ça a peur des hommes, et ma foi quand on les a vues dans un sac comme j'ai vu celle-là, il faut avouer qu'elles ont raison, mais avec des femmes, ça jacasse, ça n'arrête plus..

— Et c'est toi qui servais d'interprète?

— Oui, parce que M[lle] Fortier ne connait pas l'arabe; ça ne va pas toujours tout seul, parce que l'arabe et le turc ça n'est pas toujours la même chose, mais avec des gestes...

— Oui, tu dois être un fameux traducteur quand il y a des gestes à faire...

— Ah! bien sûr, ça ne serait pas Yamin qui pourrait me remplacer : en voilà un muet; pas un mot par jour; il passe son temps les jambes repliées comme un tailleur et fume, fume sans arrêter une minute : ça n'est pas un homme, c'est un fourneau...

Arkeia revenait : la Sultane attendait les deux officiers.

Elle avait conservé le costume européen et son voile de crêpe l'entourait comme un haïk; pâle et anxieuse en voyant entrer les amis de son fils, elle se transfigura en quelques instants lorsqu'elle tint le message dont ils étaient chargés et que hâtivement, dans la cabine où avait eu lieu son entrevue avec Suzanne, Omar avait préparé pour elle.

— Il n'est plus loin, dit-elle, quand arrivera-t-il?

Pour elle, le triomphe de l'Islamisme ne faisait l'objet d'aucun doute.

— Il ne tardera guère, répondit de Meival, décidé à entretenir l'espoir en elle aussi longtemps que possible, et d'ailleurs, peu convaincu encore du contraire après tout ce qu'il venait de voir.

Elle avait lu rapidement la lettre d'Omar.

— Il me dit que quand il sera près d'ici, il faudra le rejoindre.

— C'est aussi le désir qu'il m'a exprimé.

— Mais comment pourrais-je le trouver ?

— Je lui ai promis de vous conduire à lui.

— Comment feras-tu ?

— Par le chemin des airs.

— C'est vrai, les Roumis ont des vaisseaux qui volent, et tu sauras le trouver ?

— Le prince Omar est facile à distinguer partout.

Il ne voulait pas lui faire connaître la nouvelle destinée de son fils. Omar lui-même l'en avait prié : à quoi bon lui causer un nouveau chagrin ? Elle l'apprendrait toujours à temps en le rejoignant.

— Quand nous serons en France, avait dit Omar à son ami avant de le quitter, tu pourras me reconnaître par le moyen suivant : lorsque j'apercevrai ton aérostat, et tu le rendras reconnaissable pour moi par une flamme placée à l'extrémité du guide-rope, j'allumerai trois feux en triangle, et la nuit qui suivra tu me trouveras au point où tu les auras vus s'allumer. Alors tu pourras m'amener ma mère.

Et quand de Melval lui avait demandé s'il ne craindrait rien pour elle.

— Si nous arrivons jusqu'à Paris, comme je le crois fermement aujourd'hui, avait répondu le prince, elle aurait tout à craindre en restant avec vous.

Rendue toute joyeuse par la lettre d'Omar, la Sultane était sortie, à l'égard des deux officiers, de son mutisme habituel. Elle parla longuement de M[lle] Fortier, de son charme, de sa bonté, de son esprit, et regardant de Melval en souriant :

— Comme elle vous aime, dit-elle, et quel cœur d'or vous posséderez ! elle ne pense qu'à vous, et même quand elle parle d'un autre, on sent que votre nom est sur ses lèvres... Vous méritez d'être heureux tous deux et vous le serez...

Et de Melval, en quittant la sultane Hézia, auprès de laquelle resta Zahner pour vaquer à ses occupations d'intendant, de Melval se dit :

— Oh oui ! je vais tout lui dire, tout plutôt que d'avoir un secret pour elle qui n'en a jamais eu pour moi.

Il est impossible de rendre l'expression de bonheur qui rayonnait sur le pur visage de Christiane lorsque le jeune officier s'encadra dans la porte ; elle l'attendait : sa dernière épreuve était finie ; elle allait enfin l'avoir à elle, bien à elle ;

que lui importait cette invasion maintenant implantée au centre de l'Europe? ce danger était loin, tandis que le bonheur, cette fois, était là tout près.

Mais après la première étreinte, lorsqu'elle plongea son regard dans les yeux de son fiancé, elle y lut une angoisse et sentit qu'il allait encore la faire souffrir :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

a écrit le poète Joséphin Soulary : avait-elle rêvé une fois de plus?...

Ses traits charmants se contractèrent, et avant qu'il eût dit un seul mot, une larme perla à l'extrémité de ses longs cils.

Il sentit qu'elle avait déjà lu au fond de lui, et en constatant cette impressionnabilité, il comprit mieux encore combien il lui serait impossible d'avoir un secret pour cette âme si pleine de lui; il l'attira contre sa poitrine :

— Oui, lui dit-il à voix basse, oui Christiane, vous sentez que tout n'est pas fini; c'est vrai : je vais encore soumettre votre amour à une dure épreuve, mais il le faut... il le faut... je ne puis plus attendre.

— Grâce! dit-elle en joignant les mains; grâce, j'ai tant pleuré déjà! quel malheur nouveau allez-vous m'annoncer? mon cœur se glace. Parlez vite; à l'avance je vous pardonne le mal que vous allez me faire.

On eût dit qu'une secrète inspiration lui dictait la phrase qui pouvait le mieux encourager l'aveu.

Alors il commença : il peignit son état d'âme là-bas dans les solitudes, alors que depuis de longs mois il allait, cherchant dans le passé le courage de ne pas désespérer de l'avenir, croyant à l'amour de sa fiancée comme à Dieu même; puis un jour il était arrivé au bord du Nil et là le misérable Saladin avait craché sa calomnie. Comment avait-il pu l'accueillir? oui, il eût dû la rejeter avec indignation... Mais ce jour-là il avait senti tout s'effondrer autour de lui, et dans la solitude de son cœur, il s'était pris d'affection pour une autre...

— Une autre! fit-elle d'une voix étranglée : car elle ne s'attendait guère à ce coup.

Il poursuivit, parlant bas :

— Oui, une autre, une jeune Arabe qui s'était attachée à

lui depuis longtemps parce qu'il l'avait sauvée des marchands d'esclaves, et dans le désarroi de son âme, il avait cherché dans cet amour qui s'offrait l'oubli de sa douleur...

Elle regardait à terre, les yeux fixes, la gorge serrée; son cœur battait avec violence sous la dentelle blanche.

Il se mit à genoux près d'elle, lui prit les mains et acheva son récit; il fit sa confession entière : mettant son cœur à nu, lui rappelant ses atermoiements au retour, lui expliquant ses hésitations, causes principales de son second départ, puis sa résolution de lui tout dire au retour, quoi qu'il pût arriver...

— Et maintenant, conclut-il d'une voix très douce et très calme, comme soulagé par l'aveu qu'il venait de faire, maintenant, Christiane, décidez : je vous aime aujourd'hui comme autrefois; il me semble que j'ai rêvé dans l'intervalle, mais ce rêve, j'ai voulu le dire...

Elle se leva, mit une main sur son front...

— Je viens d'éprouver une douleur si aiguë, dit-elle, que j'ai cru mourir, mais je vous aime; je vous aime... je ne puis vous répondre autre chose.

— Christiane! s'écria-t-il, redites-le-moi encore...

— Oui! dit-elle en passant sa main sur ses yeux comme pour en chasser une image lugubre, je vous aime, et le loyal aveu que vous venez de faire guérira cette blessure nouvelle. — Merci, mon bien-aimé, merci d'avoir parlé... mieux que jamais je sens que je puis vous confier ma vie... car toujours j'aurai confiance en vous. Seulement, dit-elle, nous attendrons... il faut que cette blessure se ferme; en ce moment elle saigne... mais je vous aime tant!...

— Oui, fit-il, nous attendrons... la même pensée m'était venue.

— Ce sera notre dernière épreuve.

— Me permettrez-vous de venir chaque jour?

— Pouvez-vous le demander?

— Eh bien! voyons, jeunes gens, fit M. Fortier en rentrant au salon... à quand ce mariage?... il serait bon de le hâter un peu, il me semble...

— Mais, père, fit Christiane, j'ai toujours entendu dire que le temps des fiançailles était le meilleur, et maintenant que mon futur mari ne me quitte plus, nous ne

voyons, ni l'un ni l'autre, aucun mal à le faire durer encore un peu.

— Allons bon ! fit M. Fortier en croisant les bras ; quelle nouvelle mouche vous pique, mes pauvres enfants ? Ne sentez-vous pas que tout tremble autour de nous ? Qui sait si demain nous aurons encore un prêtre et des sacrements ? Nous serons peut-être tous musulmans...

— Vous ne pensez pas un mot de tout ce que vous dites, mon cher père. Nous allons nous entendre sur la date ; mais, je vous le répète, nous ne sommes pas pressés ; l'avenir n'est pas aussi noir que vous le voyez, et quand cette guerre contre les musulmans sera finie...

— Vous allez remettre votre mariage à la fin d'une guerre qui dure depuis six mois et qui peut en durer encore le double ! s'écria l'ingénieur... Eh bien ! je vous déclare que je n'y comprends plus rien. Jadis c'était moi qui m'opposais au mariage, et vous m'auriez étranglé l'un et l'autre ; aujourd'hui je vous invite à le hâter, et c'est vous qui faites des objections... et tous les deux encore...

— Nous avons nos raisons, fit Christiane d'une voix grave.

— Ah ! fit M. Fortier... C'est vrai, commandant ?

— C'est vrai...

— Et je ne puis les connaitre ?

— Plus tard, dit la jeune fille : ce sont nos petits secrets...

— Je vois ce que c'est : une brouille qui passe, ce n'est pas sérieux...

— Très sérieux, au contraire ! mais de brouille entre nous, il n'y en a pas l'ombre, dit Christiane en prenant les deux mains du jeune homme ; jamais, au contraire, je le sens, nous n'avons été aussi unis.

Et son regard humide rencontrant celui de son fiancé, accentua encore ces derniers mots.

— Eh bien, débrouillez-vous tout seuls ! s'écria M. Fortier en rentrant dans son cabinet, je vois bien que je suis un père soliveau : quand vous serez prêts, vous me le direz, et si les Noirs sont dans Paris à ce moment-là, j'irai prier le mufti ou le cadi de vous unir à la mode arabe : vous m'achèterez ma fille un bon prix, mon cher ami, et si vous voulez plus tard vous en débarrasser, vous en serez quitte pour reprendre votre argent.

Il plaisantait, attendant une autre solution; mais, Christiane, très sérieuse, répondit :

— C'est cela, père; quand nous serons prêts, nous vous le dirons.

Quand de Melval quitta Christiane, il avait le cœur léger, il respirait à pleins poumons, il était heureux; maintenant, il en avait la certitude, aucune ombre ne viendrait se projeter sur ce bonheur si longtemps retardé.

Il se dirigea vers le ministère de la Guerre; il marchait vite, et une dernière fois sa pensée se reporta vers Nedjma, mais sans remords et sans tristesse; la douce enfant avait passé dans sa vie, comme une goutte de rosée s'oublie la nuit dans le calice d'une fleur jusqu'à l'arrivée de l'astre qui la réduira en vapeur.

Et une dernière fois, comme si elle eût pu l'entendre, il dit à mi-voix : « Adieu Nedjma, adieu, petite étoile! »

Quand il arriva rue Saint-Dominique, il chercha en vain la porte qui conduisait au cabinet du ministre et qu'il connaissait bien pour l'avoir prise quatre mois auparavant.

Tout était fermé. La cour était déserte, et alors seulement le jeune officier remarqua que le factionnaire de garde à l'entrée avait disparu.

— Il n'y a plus personne, mon commandant, dit le vieux concierge en s'avançant vers lui et en le reconnaissant.

— Comment, plus personne!

— Non, il n'y a plus de ministre.

— Alors je tombe en pleine crise ministérielle; c'est bien le moment vraiment!

— Vous n'y êtes pas, mon commandant, le ministre de la guerre est supprimé.

— Ah! diable : mais jamais il n'aurait été aussi utile qu'à cette heure; et qui diable a-t-on mis à sa place? un financier?

— Non, c'est le Maréchal!

Le Maréchal : ce mot suffisait et de Melval comprit qu'il s'agissait du général d'Arc, qu'il était question depuis quelque temps d'élever à cette dignité pour donner plus de poids à son titre de généralissime des armées françaises.

Le dernier des maréchaux français avait été l'héroïque

Canrobert, le soldat sans peur et sans reproche que le siècle précédent avait légué au nouveau siècle comme l'image et la personnification du devoir militaire. Le maréchal d'Arc, en reprenant à cette heure critique le bâton de velours bleu à fleurs d'or, allait faire revivre et perpétuer la race des hommes de guerre illustres dont l'histoire est celle de la France même.

Ce fut ainsi que de Melval connut la nouvelle forme du gouvernement que la France s'était donné; car pendant l'ardente poursuite exécutée à la recherche du *Tzar*, il n'avait eu que rarement des nouvelles de France.

Quand le brave concierge eut terminé ses explications :

— Et mon ami Faure, le capitaine, l'ancien officier d'ordonnance du ministre, qu'est-il devenu au milieu de tout cela?

— Ah! lui, il est maintenant attaché au Maréchal, il fait partie de son état-major particulier.

— Où puis-je le trouver?

— A l'Élysée.

Le jeune commandant s'y rendit aussitôt, et là une agréable surprise l'attendait.

La première figure qu'il rencontra fut celle du général Gossart, chef du cabinet du Maréchal, qui lui tendit les deux mains, car il le connaissait de longue date.

— Eh bien ! mon jeune camarade, lui dit-il, quand venez-vous prendre votre service?

— De quel service s'agit-il donc? fit de Melval abasourdi.

— Dame! est-ce que votre congé n'a pas pris fin ces jours-ci?

— En effet, mon général; mais j'ignore encore où j'ai été replacé.

— Vous n'avez pas trouvé chez vous votre lettre de service?

— Chez moi... je ne sais trop où est mon chez moi en ce moment, en l'air ou sur terre, et c'est peut-être pour cela que je n'y suis pas encore passé; je rentre ce matin même.

— Vous avez donné à la place de Paris, avant de partir, l'adresse de M. de Brantane, avenue Gabriel; c'est donc là que se promène le pli officiel vous attendant.

— Et me permettez-vous de vous demander ce qu'il contient?

— Votre nomination ici.

— A l'état-major du Maréchal?

— Oui.

— Sous vos ordres?

— Bien entendu.

— Ah! mon général, je suis doublement heureux, rien ne pouvait m'être plus agréable; mais à qui dois-je...

— Ne cherchez pas : vous ne devez rien qu'à vous-même; vous semblez ignorer qu'en ce moment le règne du favoritisme a pris fin. Les recommandations qui ont fait tant de mal et tenu tant de place sous le régime précédent n'osent même plus se produire, elles ne feraient que du tort à ceux qui en seraient l'objet; d'ailleurs, depuis le départ de nos ex-législateurs la source principale en est tarie. Le Maréchal cherche autour de lui des caractères et des intelligences, et votre passé vous désignait à son choix.

— Mais alors, mon général, interrompit vivement de Melval, mon ami Zahner?

— Votre inséparable, oui; vous pensez bien que j'ai songé à lui aussi; après tout ce que vous avez traversé ensemble, il eût été cruel de vous désunir : il est donc attaché, lui aussi, à la personne du Maréchal, mais à un autre titre : il fait partie de sa maison militaire; nous verrons quel emploi convient le mieux à ses aptitudes; quant à vous, vous êtes chargé des relations de l'Elysée avec l'Institut Gautier... Vous savez quel développement a pris cet Institut : tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur ses découvertes et notre salut peut en sortir; les rapports du commandement avec M. Gautier sont incessants et vous dirigez le bureau chargé de les centraliser.

— Parfait! le travail ne m'effraye pas.

— Il faut d'abord que vous soyez au courant de tout ce qui s'est fait en votre absence et, en particulier, de toute notre organisation défensive. Adressez-vous pour cela à votre ami Faure, qui vous attendait comme moi avec impatience; vous le trouverez dans le salon de réception; comme il n'y a plus ni ambassadeurs, ni introducteur, ni protocole, nous l'avons transformé en cabinet de travail, et c'est là que le Maréchal vient recevoir les rapports et donner des ordres.

De Melval, enchanté de sa nouvelle situation, rejoignit

aussitôt son ami qui, après une chaleureuse étreinte, lui fit les honneurs de la nouvelle installation de l'état-major particulier.

Lorsque les épaisses colonnes du Cheik Senoussi, fortes encore de plus de 600.000 hommes, grâce aux nombreux déserteurs et aux renégats de toutes les nations qu'elles avaient ramassés en route, débouchèrent en face du Rhin grossi par la première fonte des neiges, le printemps avait



LE MARÉCHAL D'ARC.

verdi les bords du fleuve, et retrempés par le soleil bienfaisant qu'ils avaient cru parti pour toujours, sentant surtout se rapprocher le but final, les Noirs redoublèrent d'audace.

Leurs chefs leur avaient dit qu'avant d'arriver à Paris ils auraient un grand fleuve à franchir, le dernier avant cette terre promise de France dont le nom synthétise chez la plupart des musulmans les nations chrétiennes du vieux continent; et quand du haut des derniers contreforts de la Forêt Noire, débouchant à la fois par la vallée de la Kinzig et celle de la Rench, ils contemplèrent la riante vallée du Rhin que les hommes des temps préhistoriques n'avaient connue que comme une vaste mer intérieure, ils poussèrent des cris sauvages qui se répercutèrent au milieu des îles boisées et des dunes de cailloux dont s'émaillait le cours du fleuve.

Au loin, dominant les peupliers, le clocher de Strasbourg leur apparaissait comme une aiguille ajourée et ils frappèrent leurs armes l'une contre l'autre en se le montrant du doigt; puis ils descendirent en foule vers le rivage et quelques milliers d'entre eux, insouciants du courant rapide et des flots limoneux, se jetèrent à la nage pour gagner l'autre bord, sans entendre les ordres des chefs qui leur criaient d'attendre.

Plus jamais on ne les revit, car sur l'autre rive ils furent cueillis en abordant et emmenés aussitôt à Strasbourg, pour y fournir le sérum de la vaccination pestilentielle.

Le Sultan avait recommandé aux différentes armées de ne pas se lancer à l'aventure de l'autre côté du Rhin. Depuis son départ de Constantinople il avait été aidé par la direction même des fleuves. Successivement la Maritza, puis la Morawa et le Danube lui avaient servi de voie de pénétration, mais le Rhin avec sa direction N. S. allait se dresser devant lui comme une barrière, et il fallait l'aborder en masse pour trouver un point où il fût aisément franchissable et peu défendu.

Il est peu de fleuves d'ailleurs qui aient eu, à toutes les époques de l'histoire, une importance stratégique aussi grande que celle du Rhin. Le mouvement de migration des peuples avant l'histoire écrite de l'Europe occidentale s'était presque toujours fait de l'Est à l'Ouest; pour les hordes arrivant de l'Orient, il offrait un obstacle d'autant plus dur à franchir que sur sa rive gauche, très pauvre en affluents, des montagnes comme les Vosges et le Hardt, ou des plateaux accidentés comme le Hunsruck et l'Eifel-Gebirge, formaient une seconde barrière au delà du fleuve.

Aussi les riverains ont-il divinisé cette limite si disputée : les poètes allemands l'ont appelée le « Vater Rhein » et ses rives ont été témoins des faits les plus importants et des sièges les plus fameux.

E. Reclus fait remarquer avec raison que presque toutes les grandes villes riveraines sont bâties sur la rive gauche : Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Coblentz, Cologne, sont à l'occident du fleuve, et cependant il semblerait, au premier abord, que les grandes cités auraient dû se bâtir au confluent des tributaires plus nombreux du côté de l'Orient.

La raison de ce contraste est que la rive gauche est la rive jadis romaine. « Drusus et d'autres généraux y établirent leurs camps, devenus plus tard des villes et des stations de commerce ; c'est là que vinrent aboutir, à Strasbourg, à Mayence, à Cologne, les trois routes des Gaules ; d'étape en étape, un chemin longeait le fleuve à l'Occident, tandis que la rive droite restait peu connue, presque déserte, et les légions ne s'y aventuraient qu'en expédition de guerre. »

A 1800 ans de distance, la situation allait se représenter sous un jour analogue : la barbarie arrivait de l'Orient et la civilisation se réfugiait derrière l'antique fossé du Rhin ; plusieurs des villes rhénanes purent alors bénir la mémoire de leurs fondateurs romains qui, en les plaçant sur la rive occidentale, leur évitèrent le choc direct des envahisseurs modernes.

C'est ainsi que Bâle, Strasbourg, Mayence et Coblentz purent résister assez longtemps pour lasser les musulmans pressés de gagner Paris.

Les trois armées de tête composées des Senoussis, des Congolais et des Massaï bordèrent le Rhin, de Strasbourg à Carlsruhe, sur un front de 70 kilomètres ; mais au bout de quelques jours le besoin de nourriture les répandit sur un front plus étendu encore ; un grand nombre d'habitants de la Forêt Noire, qui s'étaient cru en sûreté dans leurs vallées et dans leurs bois furent pris et dévorés : le cannibalisme, qui jusque-là avait été l'exception dans les armées africaines, allait devenir le mode de ravitaillement le plus fréquent.

Les cavaliers du Saoud avaient été les premiers à recourir à la chair humaine, pour ne pas sacrifier leurs chevaux. Ceux-ci vivaient de l'écorce des arbres, mais ils allaient bientôt se refaire dans les plaines où l'herbe commençait à poindre.

Forçant de marche, le Sultan avec la garde atteignit le Rhin, poussant les corps d'élite qui n'avaient pas donné encore sérieusement et qu'il ménageait comme une puissante réserve d'un demi-million d'hommes, descendit le fleuve jusqu'à Philippsburg et attendit quelques jours que les troupes du maréchal Réouf, constituant son aile droite et remontant le Necker, fussent arrivées à Mannheim.

Ce fut une heureuse inspiration qui mit à l'aile la plus

exposée du Sultan l'armée turque concentrée, car seule elle comprenait réellement des troupes de toutes armes, était en état de livrer bataille à des corps européens et de mener rapidement un siège; elle avait tenu tête aux quelques tentatives faites par les Bavarois débouchant de Wurtsburg, et en cinq jours s'empara, par une surprise de nuit, de Mannheim que ses habitants, unis à ceux de Ludwigshafen, la ville sœur située sur l'autre rive, avaient essayé de défendre.

La prise de Mannheim par le maréchal Réouf fut un coup de fortune pour l'armée musulmane, car elle ouvrit aux Musulmans le passage du fleuve.

Les ingénieurs turcs se mirent à l'œuvre : des radeaux furent construits avec les arbres séculaires coupés dans les forêts d'Heidelberg, et mis bout à bout formèrent douze ponts que le courant ne respecterait pas longtemps, mais qui devaient suffire au rapide passage des Turcs et des Fans; une fois ceux-ci installés solidement sur l'autre rive, on rétablirait aisément des points de passage fixes pour l'écoulement des autres armées.

En attendant, des cavaliers furent envoyés aux Senoussis, aux Congolais et aux Massaï pour leur prescrire de descendre le fleuve jusqu'à Mannheim, où ils trouveraient des ponts.

Le reste de l'armée turque, déjà en partie installée à Ludwigshafen, fut, en une journée, jeté sur la rive gauche, et, comme jadis au passage du détroit de Bab-el-Mandeb, le Sultan fit dresser sa tente au bord du fleuve pour assister au défilé des armées qui suivaient.

C'était une occasion pour lui de se montrer à ces millions de fanatiques qui ne l'avaient pas vu depuis la traversée du Bosphore, de les encourager par sa présence et de leur prouver qu'il veillait toujours sur eux.

Il fit hisser le drapeau vert de l'Islam au sommet de sa tente; du point où il observait, situé à quelques kilomètres au sud de Mannheim, dans un coude du fleuve, au-dessus du petit village d'Altripp, on découvrait toute la plaine où coule le Necker jusqu'à la brèche d'Heidelberg où il sort des massifs boisés de l'Odenwald.

Mais le Rhîn lui-même, dans ses nombreux méandres, disparaissait au milieu des nombreux bouquets de bois qui

émaillaient ses rives, et Mannheim montrait les cloches de son « Dôm » au-dessus des peupliers et des hêtres que le printemps revêtait de leurs premières feuilles.

Vers le Sud, à une vingtaine de kilomètres, la vieille cité de Spire se devinait derrière un rideau d'arbres, sur la rive maintenant conquise. — Lieu de résidence préféré de plusieurs empereurs, elle avait reçu dans sa vieille basilique plus d'une tombe de souverain, et le nombre de ses églises et de ses couvents avait contribué à faire donner au Rhin le nom curieux de « rue des Prêtres » qu'il garda pendant tout le Moyen Age.

Centre des légendes du cycle des Niebelungen, elle allait ajouter à ces histoires du vieux temps une page terrible d'histoire moderne en opposant pour la première fois au Sultan un élément plus fort que lui.

Sur les douze ponts à fleur d'eau très rapprochés les uns des autres, les cavaliers de Saoud, revenus d'une seule traite de Rastadt, où ils étaient immobilisés depuis une semaine, achevaient de passer : ils tenaient leurs chevaux en main, et, les troncs d'arbres, s'enfonçant complètement sous leurs pieds, ils semblaient marcher à la surface de l'eau.

De temps en temps, un cheval disparaissait, s'écartant de la ligne de troncs d'arbres, mais son cavalier ne l'abandonnait pas et on les voyait reparaître en aval, nageant l'un près de l'autre, le Wahabite accroché d'une main à la crinière de son compagnon de bataille.

Puis le bruit des tambourins, des cymbales et des flûtes annonça l'approche des Fans : les bouillants guerriers débouchaient des montagnes par toutes les routes, et des officiers turcs galopaient au-devant d'eux, les guidant vers les points de passage.

Vers l'un des ponts les plus voisins du Sultan, un groupe se dirigea, qui se distinguait du reste par un luxe particulier d'étendards multicolores et par le bruit assourdissant des instruments; et, comme Abd-ul-M'hamed portait la main à ses yeux pour mieux voir :

— C'est ce fou de Boula, Maître, dit le vieux Nubar, une lorgnette à la main.

— Le sorcier des Fans?

— Oui, il va conjurer le mauvais sort de l'autre rive :

jamais ses fidèles ne passeraient si leur Boula n'avait procédé à cette opération.

— Pauvres crédules! fit le Sultan.

En effet, le bruit redoubla, et sans doute les incantations du sorcier n'avaient pas été de longue durée, car les dix ponts, un instant libres, se remplirent bientôt d'une foule grouillante.

Ce n'était plus le passage méthodique et régulier tel que l'avaient exécuté les troupes disciplinées de la Légion du Prophète, c'était la poussée vers l'autre rive, et bientôt nombre de chutes se produisirent et des têtes crépues apparurent nageant dans l'intervalle des ponts, pendant que les masses s'épaississaient sur la rive opposée, attendant impatiemment leur tour.

— Ils vont rompre les ponts, reprit Nubar inquiet.

Mais le Sultan ne l'écoutait pas : depuis un instant il humait les senteurs qui montaient du fleuve.

— Ne sens-tu rien d'insolite? demanda-t-il.

— Si, Maître, répondit le vieux serviteur parvenu depuis peu au grade de férik; il y a quelque part ici une odeur âcre que je connais bien : on dirait de l'essence...

— Oui, c'est l'odeur du naphte ! D'où peut-elle venir?

Comme il posait cette question, un cavalier gravit au galop la pente du promontoire au pied duquel l'escorte habituelle du Sultan se tenait la lance au poing.

Deux Soudanais voulurent l'arrêter, mais il leur jeta un mot bref et passa.

C'était un superbe guerrier, au burnous éclatant de blancheur, mais, suivant la coutume wahabite, il tenait son visage caché par un litham dont la couleur blanche différait seule de celui qu'emploient les Touaregs et on ne voyait entre les deux plis de l'étoffe que ses yeux brillant comme des charbons.

Il sauta à bas de son cheval, arrêté soudain à quelques pas du Sultan, lui jeta les rênes sur le cou sans que le noble animal fît un pas, superbement cambré, les naseaux au vent, et, s'inclinant profondément devant le Commandeur des Croyants, il lui tendit un papier plié en quatre, sans dire un seul mot.

Le Sultan s'était levé et, plus ému qu'il ne voulait le paraître :

— C'est Omar qui t'envoie? fit-il.

Il avait deviné un message de son fils, et, pendant que le cavalier toujours silencieux s'inclinait de nouveau en guise de réponse affirmative, le Sultan lut ces deux lignes écrites à la hâte :

« Ordonnez en hâte que le passage soit suspendu, mon vénéré père, car, d'un moment à l'autre, le Rhin peut être en feu. »

— Le Rhin en feu! s'écria le Sultan en tendant le billet à Nubar. Que dit-il?

– Il a raison, Maître, je comprends... Ce que nous sentons depuis un instant, c'est le pétrole répandu à la surface de l'eau... En effet, il suffirait d'une étincelle...

Le vieux serviteur s'arrêta soudain, ses yeux venaient de se fixer sur le messager toujours muet et immobile maintenant à la tête de son cheval.

Il fit un mouvement pour se précipiter vers lui, mais un regard de l'inconnu le cloua au sol.

— Cours vite, Nubar, dit le Sultan ; il a mille fois raison, mon brave Omar. Ah! c'est un noble enfant!

Et, comme il achevait ces mots, il surprit le mouvement du férik, regarda de nouveau le messager auquel il ne pensait plus et pâlit.

Malgré sa puissance de domination sur lui-même, une émotion intense le secoua et un mot sortit de sa bouche dans un cri étouffé :

— Omar!...

Le cavalier wahabite n'avait pas bougé : on eût dit une statue.

Abd-ul-M'hamed fit deux pas vers lui : la pensée du danger imminent qui venait de lui être signalé, les ordres à envoyer, les mesures à prévoir, tout cela venait de faire place en lui à une pensée unique.

— Omar! répéta-t-il, c'est toi, n'est-ce pas? Et, cette fois, sa voix raffermie avait une inflexion de tendresse infinie.

Il tendit les bras...

Et le jeune prince... car c'était lui, abaissant son litham d'un revers de main et montrant sa figure amaigrie, mais toujours noble et fière, se précipita à ses genoux.

— O mon père, fit-il, pardonneras-tu?

— Mon enfant, mon cher enfant! dit le vieux Sultan,

viens, ce jour est un jour béni : depuis longtemps je l'attendais.

— O père!...

Et deux larmes jaillirent des yeux du jeune homme.

— Que Dieu qui m'entend, reprit Abd-ul-M'hamed, enlève à tes épaules le poids de ma malédiction paternelle; que Dieu qui me jugera me rende ton affection, mon enfant!

— Mon père, dit le jeune prince d'une voix tremblante, jamais mon affection ne vous a quitté un seul jour.

— Oui, je le sais, Omar, tu es le rayon de ma vieillesse et j'étais dans la nuit depuis ton départ; si tu as commis une faute contre mon autorité, tu l'as noblement expiée, et peut-être la faute était-elle moindre que je ne l'avais estimée en ce jour où la vengeance avait fait taire en moi toute pitié; peut-être m'as-tu évité des regrets... Omar, tu es le rayon de ma vieillesse.

— Vos paroles sont une rosée sur mon âme, dit Omar, dont la figure s'illumina.

— Viens dans mes bras, enfant, dit le vieux Sultan remué jusqu'au plus profond de l'âme, viens!

Les deux hommes s'étreignirent, et une larme perla au bord des cils du Commandeur des Croyants.

Ah! cette larme!... que n'existe-t-il, le génie des contes orientaux, qui change en perles les larmes précieuses et rares et les offre en présent à ceux qui les ont provoquées.

Elle était rare, celle-là!

Depuis combien d'années n'avait-il pas pleuré, cet homme qui traînait derrière lui des millions d'hommes, ce sauvage exécuteur des arrêts d'un implacable destin, ce fléau qui depuis des mois faisait couler tant de sang et tant de larmes.

Très ému, lui aussi, le vieux Nubar s'était discrètement écarté, attendant son tour, pour presser sur son cœur son ancien élève.

Mais, soudain, des cris s'élevèrent et une clameur formidable jaillit vers le ciel.

Du côté de Spire, une épaisse fumée noire montait en tourbillonnant au-dessus des arbres; du point où était le Sultan on ne pouvait discerner la flamme, mais sur l'autre rive on la voyait certainement, car le bruit des tambourins et des cymbales avait cessé, et les masses qui bordaient le fleuve s'agitaient dans un désordre fantastique.

Et il était facile de voir que cet affolement n'était pas provoqué par l'incendie d'un village ou d'une ville, spectacle que s'offraient, d'une façon journalière, ces terribles batailleurs.

Soudain, une lueur jaune apparut à moins de 3 kilomètres au détour d'un petit bois, et presque aussitôt, le fleuve se montra embrasé dans toute sa largeur, lançant vers le ciel des volutes de flammes à l'extrémité desquelles se tordaient des serpents fuligineux.

C'était l'incendie du Rhin par le pétrole répandu par masses à sa surface.

Depuis quatre jours, prévenu par les ballons du point de passage choisi par les Noirs, le président de la Confédération libre d'Alsace-Lorraine avait fait refluer vers Spire, par chemin de fer, tous les approvisionnements disponibles de pétrole ; les habitants de Spire avaient eux-mêmes opéré le déchargement des tonneaux et, le moment venu, les avaient vidés dans le Speier, petit affluent qui se jette dans le fleuve en traversant leur ville.

Il s'était étendu en nappe, mêlé à du bitume, à des huiles et à tout ce qu'on avait trouvé d'inflammable dans la ville, et allumé ensuite avec une rapidité vertigineuse, poussé à la fois par le vent et le courant, et à la vitesse d'un cheval au galop, il atteignit bientôt les ponts, semblable à une cataracte de cuivre rouge en fusion.

Le Sultan eut un tressaillement et serra plus étroitement son fils dans ses bras en songeant qu'il était passé sur l'un de ces ponts, deux heures avant à peine, et qu'il eût pu trouver la mort avant le pardon dans l'effroyable brasier qui allait niveler le fleuve.

Il était trop tard pour envoyer des ordres : les ponts étaient surchargés de Noirs, et il n'en était pas un parmi eux, qui ne vît et ne comprît l'épouvantable danger.

Mais comme il arrive toujours en un moment où la panique est faite de volontés contradictoires, ces milliers d'hommes se gênèrent, se bousculèrent les uns les autres ; les uns cherchant à regagner la rive qu'ils avaient quittée, les autres à atteindre celle où ils savaient le Sultan parvenu.

Une bousculade sans nom s'ensuivit, les ponts s'enfoncèrent davantage et de longues lignes noires oscillèrent à la surface du rapide courant.

La flamme arriva sur le premier.

Soit qu'ils fussent hypnotisés par le terrifiant spectacle, soit qu'ils crussent l'eau tout entière du Rhin transformée en liquide combustible, fort peu des Noirs qui se pressaient là eurent l'idée de se jeter dans le fleuve pour éviter la flamme, et un grésillement s'éleva de cette longue colonne que le feu dévorait sans cesser d'avancer; en un instant, au milieu de cris qui n'avaient plus rien d'humain, elle disparut dans la coulée fulgurante.

Déjà celle-ci avait atteint le second, puis le troisième, et une odeur de chair grillée vint prendre à la gorge les spectateurs muets de cet horrible drame.

Maintenant les Noirs comprenaient et, de tous côtés, se jetaient à l'eau pour éviter la nappe brûlante; mais dès qu'ils reparaissaient à la surface pour respirer ils étaient rôtis, et pendant plusieurs jours, sur ses bouches lointaines du Wahal, du Leck et de l'Yssel, le Rhin coula des cadavres étranges dont le corps était intact et dont la tête carbonisée avait la grosseur du poing.

Sur le pont central, Boula venait de s'engager.

Comme d'habitude il était porté par ses fidèles, car il n'avait peut-être pas fait cent mètres sur ses jambes, depuis qu'il avait perdu son âne blanc. Une escorte de fanatiques était chargée de lui éviter le contact du sol : quatre Fans vigoureux le chargeaient à chaque étape sur une espèce de palanquin ouvert, tenant à la fois de la chaise à porteurs du XVIIIe siècle et du filanzane malgache, et le portaient, insouciants de la fatigue, à travers monts et vallées.

Détail extraordinaire, et qui prouve à quel point est arrivée chez ces peuples primitifs la foi dans les pratiques de sorcellerie, aucun de ceux qui le portaient ne songea, en présence du feu, à lâcher ce fardeau sacré pour s'enfuir.

Mais par leurs gestes désespérés, les Fans qui entouraient la masse de graisse qu'était Boula le supplièrent d'intervenir.

Alors, on vit le sorcier essayer de se dresser sur son séant pour fuir, car il était le dernier à croire au succès de ses pratiques mystérieuses; mais il ne réussit qu'à gesticuler des quatre membres, poussant des cris rauques, et ses fidèles crurent sans doute, jusqu'à la dernière minute, qu'il

allait conjurer le fléau et que la muraille de feu allait s'arrêter devant eux.

Elle passa.

En moins de vingt minutes les douze ponts disparurent; la rapidité du courant emporta leurs débris calcinés avec les cadavres musulmans et le flot brûlant s'enfuit au loin vers Mayence où, prévenu télégraphiquement, on avait replié le pont de bateaux et tiré à terre toutes les barques pour le cas où la nappe minérale serait encore en combustion à son arrivée entre les quais de cette ville.

Quant aux bateaux de plus fort tonnage, ils avaient fui vers le Nord.

Muets d'horreur, le Sultan et son fils descendirent lentement vers le rivage que bordaient les troupes de la Garde et les bataillons de Fans déjà passés.

Un silence morne avait fait place aux démonstrations joyeuses, et Abd-ul-M'hamed dit :

— Tu vois, mon enfant, ta présence va m'être plus utile que jamais.

Puis il donna des ordres pour que les colonnes restées sur la rive droite descendissent le fleuve jusqu'à Mannheim, où elles emprunteraient le pont de pierre réservé aux Persans.

Douze jours allaient être perdus de ce chef, car l'écoulement par cet unique passage allait être très long; mais il était inutile, après une pareille expérience, de tenter la traverser du fleuve autrement.

Trois ballons dirigeables, qui avaient assisté au drame, repartirent vers l'Ouest dès que la nouvelle direction des forces musulmanes leur fut connue.

Au milieu de mai, il ne restait plus de l'autre côté du grand fleuve que quelques colonnes égarées et des traînards réunis par bandes et traqués par les habitants.

L'Invasion Noire, un instant arrêtée, reprenait sa marche lentement, mais méthodiquement, vers son dernier objectif.

Omar avait revêtu de nouveau le burnous rouge, insigne de son commandement, et il avait été accueilli, par les troupes de la Garde surtout, avec un enthousiasme très démonstratif.

Il y envoya aussitôt les ordres de marche qui, contrairement à ce qu'ils avaient été jusque-là, mettaient en tête,

avec les Wahabites, éclaireurs incomparables, la Garde et l'armée turque, c'est-à-dire 1.500.000 hommes environ. élites des forces musulmanes.

La Légion du Prophète formait la droite.

Ces trois masses, car les Turcs formaient deux armées, prirent pour objectifs Saarbruk, Merzig et Trèves : elles traversèrent le Hardt, très franchissable partout, sans rencontrer de résistance, tournant ainsi les Vosges, dont les passages leur eussent été très disputés, évitant de se jeter sur le front Metz-Nancy, que des déserteurs représentaient comme inexpugnable, laissant aussi de côté le camp retranché de Mayence et la barrière du Taunus et du Hunsruck.

Derrière cette dernière ligne, les Persans, les Indiens et les Congolais s'échelonnèrent, puis les Massaï, les Fans, les Senoussistes et les gens de l'Ouganda suivirent, mais en obliquant vers le Nord-Ouest pour ne pas avoir à traverser des pays ruinés par ceux qui les précédaient.

La victoire définitive n'était plus qu'une question de semaines. Trente jours de marche seulement les séparaient de Paris.

Mais lorsque les deux armées de tête arrivèrent à la Meuse et, d'après le plan d'Omar, l'abordèrent entre Givet et Stenay, sur un front de 80 kilomètres environ, 60 aérostats apparurent soudain arrivant de l'Ouest, comme un vol d'oiseaux migrateurs, et pendant plusieurs heures criblèrent les musulmans de projectiles de tous calibres. Ils évoluaient dans l'espace avec la plus grande aisance sans qu'aucun choc ou rencontre se produisît, comme la chose se fût inévitablement produite sur terre ou sur mer, car les aérostats ont sur les vaisseaux et sur les véhicules terrestres l'avantage de se mouvoir dans tous les sens et particulièrement dans le sens de la profondeur.

Pendant plusieurs jours, la pluie de projectiles continua, non que les ballons en eussent une provision inépuisable : mais ils se relayaient, et c'était en vain que les soldats du Sultan cherchaient un abri contre leurs coups.

En raison de leur présence incessante, le passage de la Meuse par les armées noires s'effectua avec de grandes

difficultés. Les ponts construits au-dessus de Mouzon furent plusieurs fois détruits par les masses d'explosifs jetés du haut des airs, et il fallut que le Sultan prescrivît d'attendre la nuit pour mener à bien cette opération, encore contrariée par le voisinage des deux camps retranchés de Verdun et de Mézières-Charleville-Sedan.

Cinq corps de l'armée turque avec la plus grande partie de son artillerie, furent chargés de protéger le passage en surveillant ces deux groupes de places fortes pendant que la Garde noire ouvrait une seconde issue aux corps de l'aile droite, à quelques kilomètres au nord de Charleville.

Aucun combat ne marqua cette période, les instructions du Maréchal étant rigoureusement suivies : nulle part on ne devait se hasarder en rase campagne, et il était enjoint à tous les chefs militaires d'éviter le contact de l'ennemi pour ne pas risquer de rapporter au milieu des agglomérations françaises les germes des maladies que l'envahisseur continuait à traîner derrière lui.

Ce fut donc dans un véritable désert que les armées musulmanes, après le passage de la Meuse, progressèrent pendant plus de 120 kilomètres. Tout le pays compris entre l'Oise et l'Aisne, et entre Laon et Mézières, avait été abandonné; et les ballons leur faisant escorte, les cadavres s'accumulèrent dans toutes les directions.

Mais ils n'eurent pas le temps d'y pourrir, et les corbeaux ne trouvèrent qu'une maigre chère, lorsque, après le passage des ballons, ils vinrent tournoyer en bandes innombrables au-dessus des lignes de marche, car les approvisionnements des armées noires étaient épuisés; les Blancs ne se montraient nulle part, et les tués et les blessés furent désormais le fond de la nourriture des troupes musulmanes, même dans la Garde.

Les Wahabites allaient bientôt être tous à pied; ils avaient dû se décider à manger leurs chevaux, et il était temps, pour tous, que la terre promise « Paris » s'ouvrît devant eux.

La partie de l'Aisne et des Ardennes par où l'envahisseur musulman pénétrait en France est un pays relativement facile, et en cherchant à gagner ce qu'on appelle « la Trouée de l'Oise », Omar ne faisait que mettre à exécution

le projet caressé par Guillaume II, dans le cas d'une nouvelle guerre franco-allemande, pour le cas très probable où il eût violé la neutralité de la Belgique.

De plus, il évitait la région de l'Argonne, favorable aux embuscades, ou du moins n'en traversait que la partie septentrionale marquée par le défilé du Chesne-Populeux.

La vallée de l'Oise, encore appelée Trouée de Chimay, donne l'accès le plus direct et le plus facile jusqu'à Paris : seuls, le fort d'Hirson et la place de La Fère barrent la route de ce côté.

Le Maréchal fut bientôt fixé, non seulement sur la direction générale de l'Invasion, qui allait arriver sur Paris par le Nord, mais encore sur le parti pris évident du Sultan d'éviter les camps retranchés qu'il rencontrait sur sa route, et il résolut de mettre à profit cette précieuse constatation pour réaliser le plan qu'il avait conçu.

Ce plan consistait à obliger les armées musulmanes à se concentrer en un point donné du périmètre de Paris, pour pouvoir les y détruire d'un seul coup.

La surface choisie pour opérer ce rassemblement gigantesque fut le terrain compris entre la partie nord-est de la ceinture de Paris et les deux camps retranchés de Reims et Laon-La Fère-Soissons. Elle compte environ 50 à 60 kilomètres de large, sauf entre Compiègne et Soissons, où elle forme un étranglement de 30 kilomètres, pour s'élargir de nouveau à 75 kilomètres entre Crépy et Jonchery. En profondeur, cette zone avait 100 à 120 kilomètres.

Il fallait faire de ce terrain un véritable cul-de-sac, et le premier travail à exécuter consista à relier par un double rempart élevé sur la rive gauche de la Marne, Epernay poste avancé de Reims, à Château-Thierry poste avancé de Paris : on bouchait ainsi ce vaste couloir et il était nécessaire que la barrière fût soigneusement fermée, car l'ennemi la forçant retrouvait l'espace libre, et presque sans défense, jusqu'à la Seine, jusqu'à l'Yonne et au delà.

Aussi fut-elle constituée d'abord par un mur baigné par la Marne elle-même pour en empêcher le franchissement, puis, par un deuxième rempart continu bordant les crêtes de la rive gauche entre Ablois et Condé-en-Brie.

Ce deuxième rempart était d'ailleurs nécessaire pour le cas d'une agression venant du Sud, et il avait été organisé en conséquence.

Mais comment rabattre l'ennemi dans ce cul-de-sac?

En dressant devant lui du Nord au Sud, entre Amiens et Compiègne, un nouvel obstacle.

Il était démontré, en effet, que le Sultan évitait soigneusement tout assaut capable de l'affaiblir et de lui faire perdre de vue l'objectif principal : Paris.

Aussitôt des milliers d'habitants se mirent à l'œuvre et un nouveau rempart fut construit en deux semaines, sur une longueur de 44 kilomètres, entre Amiens et Estrées-Saint-Denis, où il se soudait à l'enceinte principale. Les vastes carrières de Chantilly en fournirent les matériaux et toute la population picarde afflua pour s'atteler à la besogne.

Les meilleures troupes du 2e corps furent désignées pour concourir à la défense de cette ligne importante et quatre postes de ballons captifs se tinrent jour et nuit en observation pour observer les directions d'attaque.

Restait au Nord l'espace compris entre Amiens et Cambrai.

Il était probable que plusieurs armées noires reflueraient de ce côté, lorsque les premières, engagées dans l'impasse Compiègne-La Fère-Château-Thierry-Epernay, s'apercevraient que l'issue leur était fermée au Sud.

Elles inonderaient alors le Pas-de-Calais en franchissant la Somme en aval d'Amiens et trouveraient un débouché dans la Seine-Inférieure : celles-là aussi s'engageraient dans un cul-de-sac, puisque la forte ligne d'enceinte Vernon-Les Andelys-Rouen-Yvetot et Fécamp barrait toute issue jusqu'à la mer; mais c'était un espace trop vaste et où le résultat d'écrasement simultané serait beaucoup plus difficile à obtenir.

Ce fut Zahner qui trouva le moyen de parer à cette éventualité.

Le brave Zahner faisait partie de la maison particulière du Maréchal à un titre tout particulier : il n'avait pas fallu songé à l'employer dans les bureaux et à en faire un « rond-de-cuir ».

A cette nature chaude et exubérante, il fallait le mouvement.

Le Maréchal avait vite reconnu ce que cachait de bon sens

et de dévouement sa rude enveloppe; il appréciait ce charme et cette bonne humeur intarissable qui lui faisait voir en beau les situations les plus désespérées et l'employait aux missions les plus variées comme officier d'ordonnance.

— Il n'y a qu'un cas où il est permis de désespérer, disait volontiers le brave garçon, c'est lorsqu'on n'a plus rien à se mettre sous la dent, lorsqu'on a soif, surtout!...

Et, en effet, on ne pouvait guère enregistrer dans sa vie qu'une période d'affaissement, c'était celle où il s'était trouvé dans le Sahara sans eau pendant trois jours, après la fuite de Tambouctou.

Et cette idée en avait fait germer une autre dans sa cervelle, le jour où le Chef de l'Etat avait exposé son plan devant ses conseillers ordinaires et les officiers de son cabinet.

Le maréchal d'Arc, en effet, était de ceux qui trouvent que le commandement ne peut que gagner à s'inspirer des idées nées de la discussion.

Il ne prenait jamais un parti important sans l'exposer à l'avance au Conseil du Gouvernement et autorisait les officiers de son Cabinet à assister aux délibérations et à donner leur avis, estimant qu'une idée heureuse et féconde pouvait sortir aussi bien d'un cerveau de trente-cinq ans que d'une vieille tête blanche.

Cette manière de faire ne l'empêchait pas, les avis rassemblés, de donner et d'imposer le sien; mais il était fait de tout ce qu'il avait entendu de meilleur, car il ne se croyait pas infaillible ou universel, et ne supposait pas son autorité diminuée parce qu'il avait écouté et admis les objections des auxiliaires d'élite qui l'entouraient.

Avec sa franchise de langage habituelle, Zahner avait demandé la parole.

— Monsieur le Maréchal, dit-il, il y a un moyen certain de faire que tous ces moricauds s'entassent dans l'enceinte que vous avez choisie comme dans un parc à moutons.

— Lequel, mon cher capitaine?

— C'est bien simple : ils sont affamés, littéralement affamés; des habitants de Montmédy, qui ont failli être pris et ont pu s'échapper ces jours-ci, me disaient qu'ils se dévoraient les uns les autres. Qu'on leur prépare des approvisionnements dans le quadrilatère où nous désirons les

voir s'entasser et ce sera le meilleur moyen de les y retenir.

— L'idée n'est pas bête, dit le Maréchal en tortillant sa barbiche blanche.

— Mais, objecta le général Gossart, ne craignez-vous pas qu'en trouvant soudain une région riche en vivres, le Sultan, qui n'est pas le premier venu, se méfie et n'empêche les corps qui le suivent de profiter de l'aubaine en leur donnant d'autres directions?

— D'autres directions? mais il n'y en a pas, dit le Maréchal.

— Si, il peut faire refluer les masses qui le suivent, leur faire franchir l'Aisne, défiler devant le camp retranché de Reims et venir, par le Camp de Châlons, prendre à revers notre ligne Château-Thierry-Epernay.

— Ce serait bien difficile, car M. de Brantane, qui vient de pousser une reconnaissance avec le *Vengeur* jusqu'à Luxembourg et Trèves, me dit que les armées se suivent maintenant de très près et qu'elles ne laissent plus en arrière que des forces sans importance. La masse entière nous arrive à la fois, et, avant que le refoulement très possible dont vous me parlez se soit produit, nous aurons agi.

Et, se tournant vers M. Gautier qui griffonnait des calculs sur un carnet.

— Vous êtes prêt, mon cher maître? demanda-t-il.

— Du moins, je le serai bientôt, monsieur le Maréchal, dit le vieux savant; 130 ballons sont maintenant aménagés; je les ai fait revenir pour les charger. Le chargement complet peut être effectué dans trois semaines.

— Nous serons donc dans les délais voulus, fit le Maréchal,

Zahner se leva de nouveau, se dirigea vers une grande carte de France et escalada l'échelle qui l'amena à la hauteur du département de l'Aisne.

La tache de sang qui marquait sur la vaste surface les progrès de l'invasion islamique, s'était singulièrement élargie, et l'officier chargé de centraliser les renseignements télégraphiques et aérostatiques recueillis dans toute l'Europe, avait exécuté consciencieusement son travail, car une longue traînée rouge, partant de Vienne, couvrait toute la plaine du Danube, s'épanouissait vers le Rhin et s'étalait dans le grand-duché de Bade.

Près de Bâle, le rouge devenait orange, car le jaune, cou-

leur adoptée dans la rectification de la carte de France pour les parties supprimées, avait recouvert le carmin qui figurait l'armée mahdiste anéantie.

Et maintenant les taches s'étendaient vers l'Ouest, partant en éventail de Mannheim comme les tentacules d'une pieuvre.

Zahner marqua du doigt la position de Saint-Quentin.

— Il y a un autre moyen, dit-il, d'ôter aux musulmans toute espèce de méfiance.

— Décidément, vous êtes un homme précieux et fécond en bonnes idées. Parlez.

— C'est de leur opposer un premier semblant de résistance quand ils arriveront à la hauteur de cette ville, Saint-Quentin, puis un second quand ils voudront traverser la Somme; entre Ham et Péronne, par exemple, nos troupes se replieront à temps comme si elles fuyaient, et en trouvant des vivres et des troupeaux en abondance les noirs, se figurant les avoir enlevés, ne songeront jamais à les regarder comme un appât destiné à les retenir.

Un murmure d'approbation accueillit la proposition de Zahner, très fier au fond de voir ses idées agréées dans un pareil milieu.

— Eh bien, mon cher capitaine, dit le Maréchal, ce plan si judicieux et que j'accepte, je vous charge d'aller l'expliquer à qui de droit; tâchez d'être persuasif, car les gens du Boulonnais à qui nous allons emprunter ces approvisionnements, parce qu'ils ont la mer pour les renouveler indéfiniment, ne comprendront pas du premier coup qu'on leur enlève leurs réserves de bestiaux et de farine pour en faire cadeau à l'ennemi.

— Mais, monsieur le Maréchal, fit Zahner, il n'y a qu'à les réquisitionner.

— C'est bien ce que vous ferez, mais en justifiant à leurs yeux la nécessité du sacrifice. Je connais mes gens du Nord; on les convainc toujours avec de bonnes et solides raisons, et il n'en est pas de meilleure que l'évocation du salut commun. S'il s'agissait de ceux du Midi, un discours ou une proclamation suffirait, car ceux-là on les paye avec des mots... n'en déplaise aux Méridionaux qui m'entourent, ajouta-t-il en riant.

Comme le Maréchal achevait ces mots, un huissier se pré-

senta à la porte, tendant une dépêche de couleur jaune que prit l'officier de service.

— Dépêche officielle! monsieur le Maréchal.

— Voyez si elle est chiffrée.

— Non, elle est en clair.

Le Maréchal ouvrit le pli, lut, et sa figure exprima aussitôt la plus extrême surprise.

— Messieurs, dit-il, je ne veux pas tarder à vous donner la primeur de l'extraordinaire nouvelle qui nous arrive.

Et comme tous les regards se fixaient anxieux, car à toute heure on pouvait craindre un désastre quelque part, il lut :

« La flotte anglaise, commandée par l'amiral Seymour et comprenant 18 bâtiments, vient de reprendre Constantinople après un bombardement de deux jours; elle a perdu deux cuirassés qui ont touché des torpilles flottantes, et 1.800 hommes environ dans l'assaut donné au rempart ouest. — 4.000 hommes ont été débarqués pour occuper la ville : des renforts vont être envoyés incessamment afin de poursuivre ce succès par l'attaque des forts et de la ligne fortifiée de Tchataldja.

« D'autre part, l'amiral Cratford, commandant l'escadre de la mer des Indes, télégraphie de Damiette que Port-Saïd a été enlevé hier soir, que six bâtiments ont forcé l'entrée du canal et capturé les bâtiments turcs réfugiés dans les lacs Amers et abandonnés par leurs équipages depuis dix mois. On attend la chute de Suez dans quelques jours. »

Dans l'état actuel des choses, une pareille nouvelle eût dû être accueillie avec joie et sans restriction par des Européens, quels qu'ils fussent, car c'était un coup de maître contre le Sultan, coupé ainsi de La Mecque et de l'Afrique, au moment où il arrivait victorieux à l'autre extrémité du vieux continent.

Mais telles étaient la situation et la surexcitation provoquées en France par l'égoïste attitude de la nation britannique, que ce succès contre l'ennemi commun fut accueilli avec une froideur significative.

— C'est de bon augure pour l'avenir, dit en souriant un vieux diplomate, M. Libois, précédemment ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg; l'Angleterre est tellement convaincue que nous débarrasserons le continent des musul-

mans, qu'elle prend dès maintenant ses sûretés contre eux.

— Et contre nous en même temps, ajouta l'amiral des Essarts, un petit homme rasé, anguleux, rouge comme brique, qui avait promené le pavillon français sur toutes les mers et ne pouvait sentir l'Anglais. Voilà la question d'Orient résolue : trois puissances se disputaient Constantinople, l'Angleterre vient de les mettre d'accord.

Il y eut un silence : le Maréchal était tenu à une discrétion qui ne lui permettait pas de s'épancher, mais chacun connaissait son sentiment, et quand il fut parti, suivi des membres du Conseil du gouvernement, les officiers du Cabinet, en se retrouvant seuls, laissèrent échapper sans contrainte les épithètes les plus caractéristiques.

— Ah ! les gueux ! les forbans ! les pirates !... s'écria le colonel Zaigue, un des plus brillants officiers de l'ancienne armée d'Afrique, passé dans le corps d'état-major après la défaite qui avait livré l'Algérie aux musulmans de Ben-Amema.

— S'ils se figurent qu'ils garderont un pareil morceau, ils peuvent se fouiller, dit Zahner.

— Certes, dit le commandant Archambault de l'infanterie de marine, quel que soit le vainqueur, ni le Sultan, ni l'Europe ne permettra qu'elle le garde...

Mais l'exaspération contre l'antipathique nation devait s'accroître encore par la suite, car, menant très méthodiquement le plan qu'elle avait conçu et qui consistait à tirer des événements tout ce qu'ils pouvaient rendre, l'Angleterre alla plus loin.

On apprit successivement qu'elle avait, sans grands efforts, repris sur les Noirs Saint-Louis au Sénégal, Kotonou au Dahomey, Cabinda au Congo, et Quélimane à l'embouchure du Zambèze, s'offrant ainsi, à peu de frais, les anciennes possessions françaises et portugaises, pour en faire le noyau de ses nouvelles colonies.

Times is money, dit son proverbe favori : elle ne perdait pas de temps.

Mais le général Gossart calma les plus bouillants :

— Soyons seulement victorieux en France, dit-il, et nous rirons bien.

Et, comme il passait pour connaître les idées du Maréchal, on se borna à accueillir par des haussements d'épaule

les nouvelles sensationnelles qui continuèrent à se suivre comme un défi à l'opinion.

Le lendemain de cette réunion, Zahner faisait ses préparatifs pour son voyage de Boulogne.

Il allait veiller à l'exécution des ordres du Maréchal dans toute la région du 1er corps et avait préféré prendre la voie des airs comme étant la plus sûre et la plus rapide.

M. de Brantane avait mis un de ses aérostats, le *Vélo*, à sa disposition : c'était un des petits modèles de l'ingénieur Durville et comme un des croiseurs de cette flotte aérostatique dont le *Vengeur* était un cuirassé de premier rang; son capitaine, un jeune enthousiaste, nommé Gérard, était transporté de joie à la pensée de passer quelques jours en compagnie de l'officier si connu qu'était Zahner. Les deux jeunes gens s'étaient bientôt trouvés, présentation faite, aussi liés que s'ils se fussent connus depuis plusieurs années.

Avec Zahner d'ailleurs « ça ne traînait pas », on lui était du premier coup sympathique ou antipathique et il ne se gênait jamais pour manifester de suite sa première impression. Quant au jeune capitaine aérostier, ancien élève de l'École centrale, il avait depuis longtemps grande envie de connaître les deux officiers dont les aventures confinaient à la légende, et son admiration pour Zahner se doubla vite d'une chaleureuse amitié.

La veille du départ, les deux compagnons de voyage étaient occupés à fixer leur itinéraire sur la carte, lorsqu'un groom aux couleurs du *Gros Journal* arriva suivi d'un commissionnaire pliant sous le faix d'un ballot de journaux; il remit à l'officier une lettre que celui-ci lut aussitôt à mi-voix :

« Mon cher capitaine,

« Le *Gros Journal*, toujours bien informé, sait que vous repartez en ballon demain, sans doute pour exécuter une reconnaissance au-dessus de ces musulmans qui, vraiment, se rapprochent d'une façon inquiétante; or, il se trouve qu'une résolution internationale de première importance vient d'être prise par le « Syndicat de la Presse euro-

péenne » et que j'en reçois le communiqué à temps pour vous écrire.

« Mon directeur a pensé que vous pourriez, tout en remplissant votre dangereuse mission, aider à la propagation de l'avis dont vous trouverez le détail dans le numéro spécial que je vous adresse à raison de 15.000 exemplaires et qui va être tiré à deux millions dans toute l'Europe. Il suffit que l'un d'eux tombe entre les mains d'un de ces déserteurs qui pullulent, paraît-il, à l'armée du Sultan, pour que l'idée germe et que le résultat soit obtenu. Vous comprendrez, comme nous, comme la presse entière de l'Europe coalisée, que le moment est venu d'agir et que, contre un pareil ennemi, tout moyen est bon.

« Un de vos admirateurs les plus dévoués.

« H. Quinel. »

« P.-S. — J'ai été sur le point de vous demander une place à bord, pour remplir moi-même cette mission, mais, toute réflexion faite, vous vous en acquitterez mieux que moi. »

— Tiens ! dit Zahner, il y a longtemps que nous n'avions entendu parler de cet excellent bon. De quel avis veut-il parler et quelle communication peut-il avoir à faire en un pareil moment aux Musulmans ou aux renégats qui les suivent ?

Il déplia le journal dont la manchette s'étalait en lettres rouges de vingt centimètres de hauteur, et lut :

LA TÊTE DU SULTAN EST MISE A PRIX

Et, au-dessous, en six langues (anglais, allemand, français, russe, italien et grec) :

« *A la suite d'une entente internationale et pour répondre aux atrocités commises chaque jour par l'envahisseur, il a été décidé que la tête du Chef de l'Invasion musulmane serait mise à prix :* Cinq millions de francs *seront payés à celui qui rapportera dans l'une quelconque des capitales de l'Europe non occupées par l'ennemi,* la tête du Sultan, *et* trois millions *à celui qui rapportera celle de* son fils Omar. »

Il y eut un silence : les deux hommes se regardaient.

— C'est bien, dit Zahner au groom qui attendait; dites à M. Quinel que vous m'avez trouvé, que vous m'avez remis les journaux et que, partant demain matin, je ne pourrai lui répondre qu'à mon retour.

Et, quand les deux jeunes gens se retrouvèrent seuls :

— Pauvre Sultan ! pauvre Omar ! dit Zahner; l'annonce d'une pareille prime va jeter vers eux toute la lie de l'Europe et, parmi les renégats qui désertent chaque jour chez lui, ce Quinel a raison, il s'en trouvera, un jour, un ou plusieurs qui les tueront l'un et l'autre...

Il se tut un instant, les yeux à terre, puis éclata :

— Eh bien ! non, fit-il, c'est dégoûtant !

— C'est dégoûtant ! répéta le capitaine du *Vélo* pour qui Zahner ne pouvait être qu'un oracle.

— Et si je pouvais trouver le Sultan et son fils, poursuivit l'officier de tirailleurs, j'irais les prévenir.

— J'en suis ! s'écria le jeune homme, que cet imprévu transporta d'allégresse... Prévenons-les !

Cette conversation se tenait dans l'appartement de garçon, loué par Zahner depuis peu, au boulevard Haussmann, pour se rapprocher de ses amis, et l'officier, sa valise faite, allait la faire porter au Palais de l'Exposition où devait avoir lieu le départ aérostatique, lorsqu'on frappa à la porte, et Arkeïa parut plus accorte que jamais.

— Ma maîtresse vous demande, dit-elle en turc, et elle s'esquiva.

Zahner courut à la porte pour retrouver la fugitive et lui poser quelques questions; elle était déjà partie, vive et légère comme un oiseau; mais au milieu de l'escalier, il reconnut Hilarion qui descendait quatre à quatre pour la rejoindre.

Bien malgré lui sans doute, l'ordonnance remonta à l'appel de son nom qui lui tomba sur les épaules comme une douche d'eau froide.

— Eh bien ! vil traînard, dit Zahner, en riant, tu es donc toujours dans ses jupes ?

— C'est que je ne veux pas qu'on lui manque de respect dans la rue, mon capitaine, fit Hilarion très rouge et légèrement penaud de s'être laissé voir en pareille posture... mais, c'est que, voyez-vous, elle est si jolie, que ça n'aurait

rien d'étonnant : il y a dans ce Paris un tas de vieux libertins... mais gare à la septième leçon en onze temps!

Et l'ancien moniteur de gymnastique se mettant sur la défensive du boxeur, donna un coup de pied bas qui vibra comme une gifle.

— Calme-toi, animal, dit Zahner riant, il ne s'agit pas d'Arkeïa, elle rentrera bien toute seule : elle n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux, cette petite, et si tu n'es jamais arrivé à l'embrasser dans une maison close, car je vois cela, tu n'y es jamais arrivé?

— Depuis Athènes, je n'ai jamais essayé de recommencer, dit le tirailleur d'un air piteux.

— Alors comment peux-tu craindre qu'un autre arrive à l'embrasser dans la rue?

— Mais il n'y a pas qu'embrasser... voulut objecter Hilarion.

— Assez, tu bafouilles... qu'est-ce qu'elle a, sa maitresse? que me veut-elle! t'en doutes-tu?

— Ah! oui, à propos, elle est dans tous ses états et elle vous attend avec une impatience... elle qui ne se met jamais à la fenêtre, a ouvert elle-même pour nous crier encore dans la rue : Taoua!... Taoua!... (tout de suite!)

— J'y vais, dit Zahner, file devant.

La sultane Hézia était, en effet, dans les larmes, et quand l'officier entra dans le salon où elle marchait fiévreusement, elle se précipita vers lui et lui prit les mains.

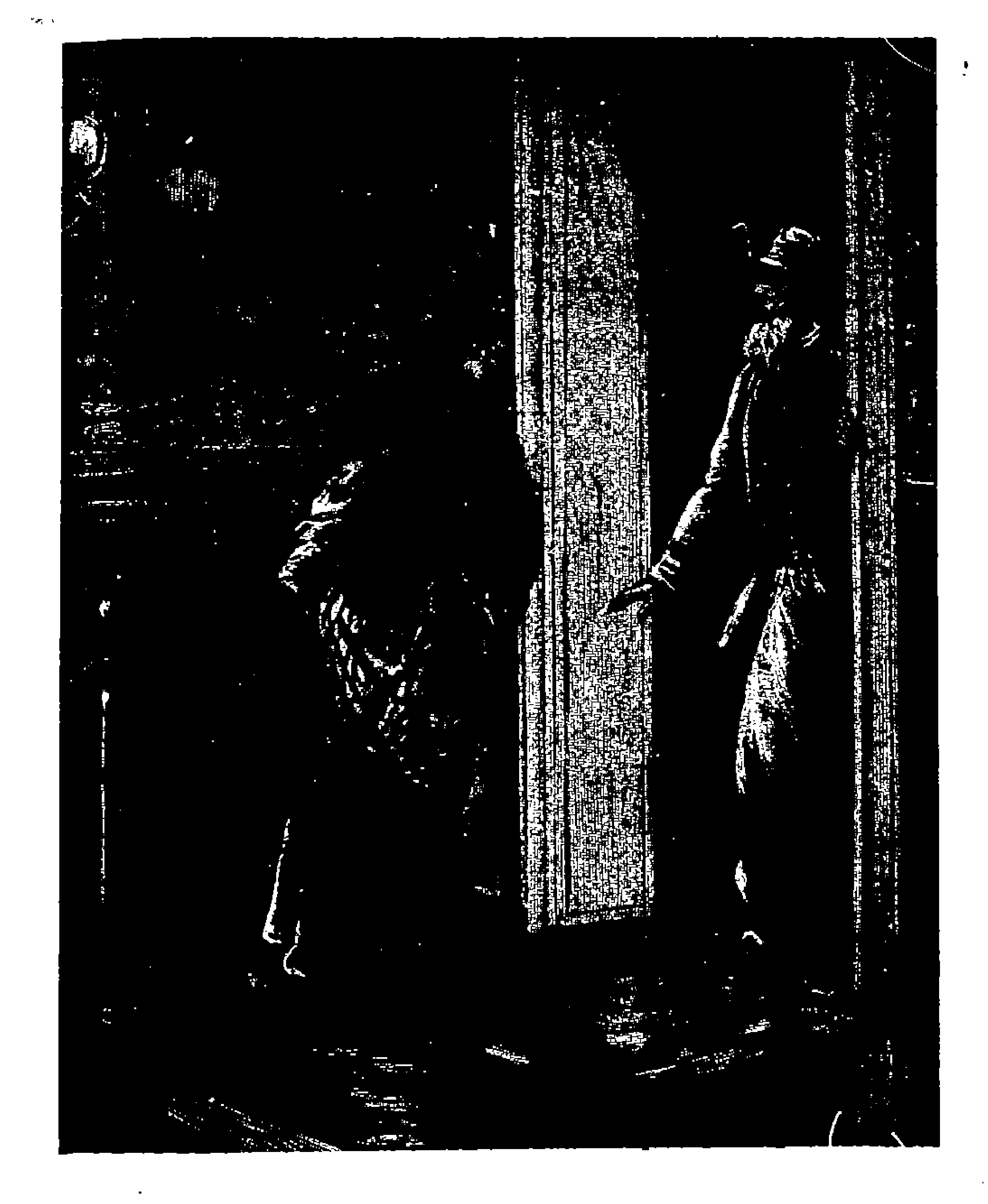
— Oh! s'écria-t-elle la voix frémissante... vous avez lu!... Omar!... mon petit Omar, on le tuera, vous verrez!...

Sur un tapis, le *Gros Journal* s'étalait avec son titre énorme en capitales droites.

Point n'était besoin d'autre explication : Arkeïa avait lu à sa maîtresse la traduction grecque de l'annonce sensationnelle, et le numéro dont M. Quinel semblait avoir donné la primeur se répandait déjà dans Paris, colporté par une armée de camelots.

Zahner voulut rassurer la pauvre femme, lui rappeler que le Sultan et son fils avaient une escorte, qu'on ne les approchait pas aussi aisément qu'elle le croyait et qu'un assassin, même alléché par cette prime formidable, n'oserait se lancer dans une aventure d'où il ne sortirait pas vivant.

Mais elle eut réponse à tout : Omar se laissait aborder



— Ma maîtresse vous demande, dit-elle. (Page 255.)

sans aucune espèce de précautions, elle le savait, elle le connaissait bien : il était sans méfiance; on ne le poignarderait peut-être pas, mais on l'empoisonnerait. Le poison permet à l'assassin d'agir sans être remarqué et de fuir sans être connu... Son petit Omar!... si seulement on pouvait lui faire savoir de se tenir sur ses gardes.

Ses pleurs redoublèrent. Zahner ému s'approcha d'elle, et à voix basse :

— Je le préviendrai moi, madame.

— Et comment ferez-vous? demanda-t-elle, le regard plein d'angoisse et d'espoir tout à la fois.

En quelques mots il la mit au courant.

— Vous partez!... vous allez le voir!... oh! fit-elle transfigurée, c'est Allah qui vous envoie.

Et se jetant à ses genoux, suppliante :

— Je vous en conjure, dit-elle, emmenez-moi, conduisez-moi vers lui; quoi qu'il arrive je ne peux plus vivre ainsi, cette solitude, l'ignorance où je suis de leur sort, tout cela me tue. Oui, vous avez été bons pour moi, ici. Oh! je vous suis reconnaissante à tous, mais mon cœur est auprès d'eux et j'aime mieux affronter sa colère à lui, j'aime mieux tout risquer que de continuer à vivre ainsi.

— Relevez-vous, madame, je vous en prie, fit Zahner en la conduisant vers le divan où elle passait de longues journées immobile et silencieuse. Accordez-moi seulement quelques minutes et je reviens vous dire si c'est possible.

La nuit tombait; à cette heure, de Melval était auprès de Christiane.

D'un bond il fut à l'hôtel de M. Fortier, grimpa, frappa, entra.

— Pardon d'arriver ainsi en bombe, dit-il, mais voilà : c'est urgent.

Et il montra le *Gros Journal* à de Melval qui n'en soupçonnait pas le contenu, car ladite « entente internationale » n'avait jamais eu la sanction de l'Elysée, et jamais on n'eût osé demander au Maréchal son adhésion à ce projet d'assassinat.

— La Sultane me supplie de l'emmener sur le *Vélo*. Elle veut les prévenir, les mettre sur leurs gardes.

— Elle a raison, fit de Melval sans hésitation.

— C'est ce que je me suis dit tout de suite.

— Et si elle ne les prévenait pas, nous deux nous devrions les prévenir.

— C'est encore mon avis, dit Zahner; nous leur devons bien cela...

— Ce n'est pas parce que nous avons une dette de reconnaissance à leur payer, c'est parce que je réprouve de tels procédés, même dans une guerre comme celle-ci.

— Moi aussi, ça me répugne : alors je puis l'emmener?

— Oui. Le *Vélo* possède, je crois, une installation très suffisante pour elle.

— Je lui donnerai ma cabine.

— Pauvre femme ! dit Christiane, je vais aller la voir... mais ne risque-t-elle pas beaucoup d'après ce que vous m'avez dit du caractère implacable de son Seigneur : et puis, est-ce à son mari ou à son fils que vous la conduirez ?

— Son fils ! dit Zahner, à qui le souvenir de la situation d'Omar revint tout à coup, mais je n'y songeais plus : il est disgracié, loin du camp de la Garde. Je ne le chercherai même pas ; le hasard nous l'a fait rencontrer une fois, mais il ne faut plus compter sur une pareille bonne fortune : d'ailleurs sa chute, l'obscurité où il vit maintenant, auront du moins ce bon côté, que les assassins ne le découvriront pas. Il me semble bien que parmi ses nouveaux compagnons d'armes, personne ne le connaît.

— Oui, c'est bien ce qu'il nous a dit à bord du *Vengeur*.

— Voilà déjà de quoi rassurer Mme Hézia, qui m'a l'air de tenir beaucoup plus à son fils qu'à son mari : quant à celui-ci, bien qu'il ait eu à l'égard de la pauvre sultane des procédés un peu excessifs en la faisant déposer dans le Bosphore au fond d'un sac, il lui pardonnera certainement en faveur de l'intention qui la ramène à lui.

— Tu parles de tout cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde de débarquer dans le camp du Sultan et de lui ramener sa femme.

— Dame, je sais bien que je tâtonnerai un peu avant de tomber dessus, mais les armées noires sont tellement concentrées maintenant que nous n'aurons pas autant de mal qu'au-dessus de la Hongrie, il faut l'espérer. Je n'ai qu'un regret, mon commandant, c'est de partir seul.

De Melval ne répondit pas et son regard se tourna vers Christiane.

Mais déjà celle-ci se plaçait devant son fiancé...

— Vous, monsieur Zahner, dit-elle d'un petit air décidé, l'index menaçant, si vous voulez vous faire une ennemie sérieuse, vous n'avez qu'à renouveler de temps en temps cette plaisanterie-là.

— En effet, mademoiselle, c'est une plaisanterie ; le commandant ne peut quitter l'Elysée et je n'ai jamais espéré le décider à faire partie du voyage.

— A la bonne heure!

— D'ailleurs, il va bientôt entrer dans la confrérie... et... finis les voyages!

— Quelle confrérie?...

— Celle des gens mariés... c'est bon pour les célibataires de rouler leur bosse sans jamais se reposer.

— Roulez tant que vous voudrez, monsieur Zahner, puisque vous êtes un célibataire aussi endurci, mais ne vous avisez plus de donner des regrets au commandant!

Et dans le regard humide qu'elle lança à de Melval, éclatait une telle tendresse que Zahner s'enfuit pour ne pas risquer, suivant son expression, d'être « empoigné par la contagion ».

Le nuage qui avait assombri pendant quelques jours le bonheur de de Melval n'était plus à cette heure qu'un petit flocon blanc fuyant vers l'horizon.

Au lever du jour, le *Vélo* prenait la course dans l'espace, piquant droit sur Lille, où Zahner devait remettre au général commandant le 1er corps la lettre du Maréchal qui l'accréditait dans la région : car il tenait d'abord à remplir la mission de concentration d'approvisionnements qui lui était confiée. Après quoi on mettrait le cap vers l'Est.

Quatre hommes d'équipage suffisaient à la manœuvre de l'aérostat.

La Sultane, arrivée en voiture à la première heure, était montée à bord sans attirer l'attention.

Yamin seul, le silencieux Arabe, l'accompagnait.

On lui avait dit que la Sultane partait à la recherche d'Omar, le seul maître qu'il connût, et recouvrant soudain la parole, il avait demandé à la suivre.

A Constantinople d'ailleurs, le jeune prince ne lui avait donné l'ordre de partir avec les fugitifs que pour accompagner sa mère, et avec elle il devait revenir.

A la seule pensée de retrouver ce « maître », son masque impassible s'animait, et ses yeux noirs jetaient des lueurs que Zahner ne connaissait pas : car il était le type de l'esclave aimant sa chaîne et ne sachant que faire de sa liberté.

Quant à Hilarion, il eut un moment de folle joie; devant ces préparatifs d'un départ « auquel il coupait », car à celui-là aussi, l'amour ôtait le goût des voyages, il se berça de

l'espoir de rester seul avec Arkeïa pour garder la maison.

Sa joie fut aussi courte que folle. Zahner n'était pas homme à laisser derrière lui une situation aussi délicate, et le jour même, l'amoureux tirailleur avait repris son service auprès du commandant de Melval, pendant que la jeune Grecque entrait à celui de Mlle Fortier.

Accoudée, pensive sur le bordage, la sultane Hézia n'avait même pas eu un coup d'œil d'étonnement pour cette machine aérienne qu'elle ne connaissait pas, et dont elle n'avait jamais entendu parler dans les profondeurs du harem.

Son regard se perdait bien au delà de l'horizon agrandi qui se déployait sous ses pieds.

Elle portait encore le long voile noir et savait qu'il est pour les femmes d'Europe le signe attristé de la solitude, le linceul du foyer mort.

Mais à cette heure, elle se reprochait de l'avoir pris trop tôt, le long voile des veuves : et déjà moins accessible aux inerties du fatalisme depuis qu'elle écoutait la vaillante jeune fille qu'était Christiane, elle sentit l'espoir remonter dans son âme : elle descendit dans sa cabine et reparut bientôt, vêtue à la turque, drapée dans un haïk d'une éclatante blancheur et les cheveux emprisonnés dans un foulard de soie mauve. Elle passa à son cou un collier de perles et d'ambre, semblable à la jeune fille qui attend son fiancé et, l'influence du costume la reprenant, elle se voila la figure.

CHAPITRE VIII

Douce surprise. — Récompense tentante. — Les Noirs dans l'abondance. — La prise de Soissons. — Mgr Déglaire. — Kassongo et son éléphant. — Dernière séance à l'Élysée. — Le gaz empoisonné de l'ingénieur Gautier. — Zahner intervient. — Pour sauver le Sultan. — Proclamation. — A l'usine de Saclay. — Reconnaissance et départ de la flotte aérostatique.

Le Sultan venait d'arriver avec la Garde devant la pittoresque petite ville de Guise, au bord de l'Oise, et Omar avait installé sa tente au sud du camp de la Garde, au-dessus du bourg de Ribemont. Il avait conservé de sa vie errante des derniers mois, l'habitude de pousser de l'avant, et venait de s'assurer que la vallée de l'Oise était barrée par des forts. devant lesquels tout sacrifice d'hommes devenait inutile.

Il fallait donc continuer la marche vers l'Ouest, sur Saint-Quentin, pour trouver plus loin l'issue qui permettrait de se rabattre enfin sur Paris.

En se réservant le soin d'opérer les reconnaissances principales, Omar était toujours à même de donner des directions à la Garde qui le suivait et aux masses affamées qui se poussaient derrière elle. Il évitait ainsi d'aller à l'aveuglette sur cette terre de France où il se sentait mal à l'aise et où tout indiquait un système de défense nouveau, très rigoureusement suivi.

Comme le jeune prince venait de sortir de sa tente pour examiner l'horizon, ainsi qu'il le faisait tous les soirs à la tombée de la nuit, car il avait souvent discerné à cette heure les feux des bivouacs ennemis ou les rayons lumineux qu'échangeaient les villes assiégées, il poussa un cri de surprise...

Kaddour, sur le point de rentrer dans sa tente accourut...

Omar, le bras tendu, plongeait son regard dans les profondeurs du ciel.

— Tiens, regarde, fit-il, ces deux étoiles qui se meuvent ensemble vers l'Orient.

— Des étoiles? dit Kaddour.

— Non pas; mais des phares électriques : il y a là un aérostat... Vite, cours à la tente de Saïd et envoie-le moi.

Et, quand le chef de son escorte eut gravi la hauteur d'où le fils du Sultan dominait la vallée :

— Tiens, Saïd, regarde cette maison, et, là-bas, plus loin, cette autre, et puis, dans cette direction, cet amas de chaume.

— Je vois...

— Envoie un cavalier vers chacun de ces points et que les deux maisons et le tas de paille s'allument en même temps.

— Faire trois grands feux, Seigneur. Est-ce cela?

— Oui.

Une heure après, un triangle marqué par trois points lumineux se dessinait à la surface terrestre et Omar, pensif, se demandait :

— C'est de Melval, évidemment; ces deux feux ainsi disposés le prouvent, car les autres ballons qui nous suivent le jour éteignent les leurs la nuit. Se souviendra-t-il du signal convenu? C'est une occasion unique de nous revoir en ce point où je suis presque seul. Et puis, je lui demanderai de m'amener ma mère... Comme elle doit s'ennuyer...

Pendant quelques heures le ballon, dont on n'apercevait que le double fanal dans le noir du ciel, se promena lentement de l'Est à l'Ouest.

Evidemment, il hésitait à descendre.

— Qu'on allume trois autres feux plus rapprochés du côté opposé, dit Omar; il peut craindre que les trois premiers se trouvent disposés ainsi par l'effet du hasard.

— Et surtout, répéta-t-il, que tous mes cavaliers soient bien prévenus de ne pas tirer de coups de fusil et de ne pas approcher ce ballon s'il descend.

Vers 2 heures du matin, il baissa sensiblement, mais avec une grande lenteur, et le jeune prince fit allumer près de sa tente, avec du bois mort, un troisième triangle, celui-là très petit pour préciser l'endroit où il attendait.

L'aérostat arriva à 500 mètres, éteignit ses feux et resta immobile ; il ressemblait à un gros satellite obscur arrêté dans les champs du ciel.

— Si je criais ton nom, maître? dit Kaddour.

— Tu as raison; mais pourquoi, si ce sont mes amis, n'ont-ils pas appelé déjà?

— Ils ont peut-être appelé, sans que nous les ayons entendus.

— Alors, ils ne nous entendront pas davantage.

— Si! la voix monte très bien, tandis qu'elle descend avec peine.

— Alors, crie!

Le médecin particulier du Sultan avait une voix de tête que lui eût enviée un « muezzin » de profession.

Il jeta dans l'espace le nom du jeune prince, puis le mot « habib » (ami), et, quelques instants après le *Vélo*, car le lecteur l'a déjà reconnu, se posait doucement, à quelques centaines de mètres, sur le bord du plateau.

Malgré son habituelle impassibilité, le jeune prince sentit son cœur battre avec violence; mais il se contraignit à marcher, pour ne pas effrayer les passagers nocturnes en courant au-devant d'eux, et quand il ne fut plus qu'à une centaine de mètres :

— Halte-là! cria une voix énergique, en mêms temps qu'un reflet d'acier décelait la manœuvre d'une carabine.

— Zahner! répondit le jeune prince.

— Cette fois, je reconnais la voix! clama le capitaine de tirailleurs; et, avec un rire bruyant :

— Avance à l'ordre! fit-il en descendant rapidement par l'échelle de corde.

Quelques instants après, les deux amis se rejoignaient, pendant qu'autour de l'aérostat, fidèles à la consigne reçue et éparpillés un peu partout, les Wahabites observaient sans approcher.

— Ah! mon brave ami!

— Mon cher Omar!

— C'est vous... j'en étais sûr... mais de Melval?

— Resté à Paris.

— Je vous ai deviné de suite.

— Moi, je n'étais qu'à moitié rassuré; c'est pour cela que j'ai tant attendu avant de me décider. Sacrebleu! nous

n'aurons pas beaucoup de temps, car le jour ne tardera guère.

Soudain, deux cris se firent entendre, et une forme blanche se pencha au-dessus de la balustrade, tendant les bras...

Déjà Omar avait reconnu sa mère et s'élançait.

— Attendez, madame! cria Zahner; je vais vous aider à descendre.

Mais il n'avait pas achevé sa phrase que déjà le jeune prince avait escaladé l'échelle, enjambait la balustrade et tombait aux pieds de la Sultane.

— Omar! mon petit Omar!

Et, le relevant, car la première effusion du jeune homme avait été un geste de respect, elle l'étreignit avec passion.

— Omar! mon cher petit Omar!

Puis ils ne dirent plus rien : elle avait jeté ses bras autour de son cou, puis lui avait pris la tête et couvrait son front et ses yeux de baisers très doux, très longs, comme elle faisait autrefois dans le harem, lorsqu'il était enfant, et malgré l'obscurité relative, elle le dévorait du regard sans se lasser...

— Mamma! murmura-t-il dans cette langue arabe où le mot, semblable au mot français, est rendu si harmonieux par l'accentuation de la première syllabe.

— Cher petit! petit!

Petit! qu'il était touchant ce mot adressé à cet homme!

A l'heure où elle parlait, ce « petit » entraînait derrière lui quelques millions d'hommes pour l'extermination de toute une race.

— Je suis navré de vous interrompre, dit Zahner en enjambant la balustrade, mais le jour ne tardera plus : notre *Vélo* est malheureusement plus gros qu'une chéchia; si tes gens l'aperçoivent...

— Ne crains rien, fit le jeune prince, mon escorte est prévenue.

— Ton escorte!... tu as donc une escorte, maintenant; la dernière fois que nous t'avons vu...

— C'est vrai, j'étais Omar, cavalier de deuxième classe, inconnu de tous dans l'armée Wahabite; aujourd'hui...

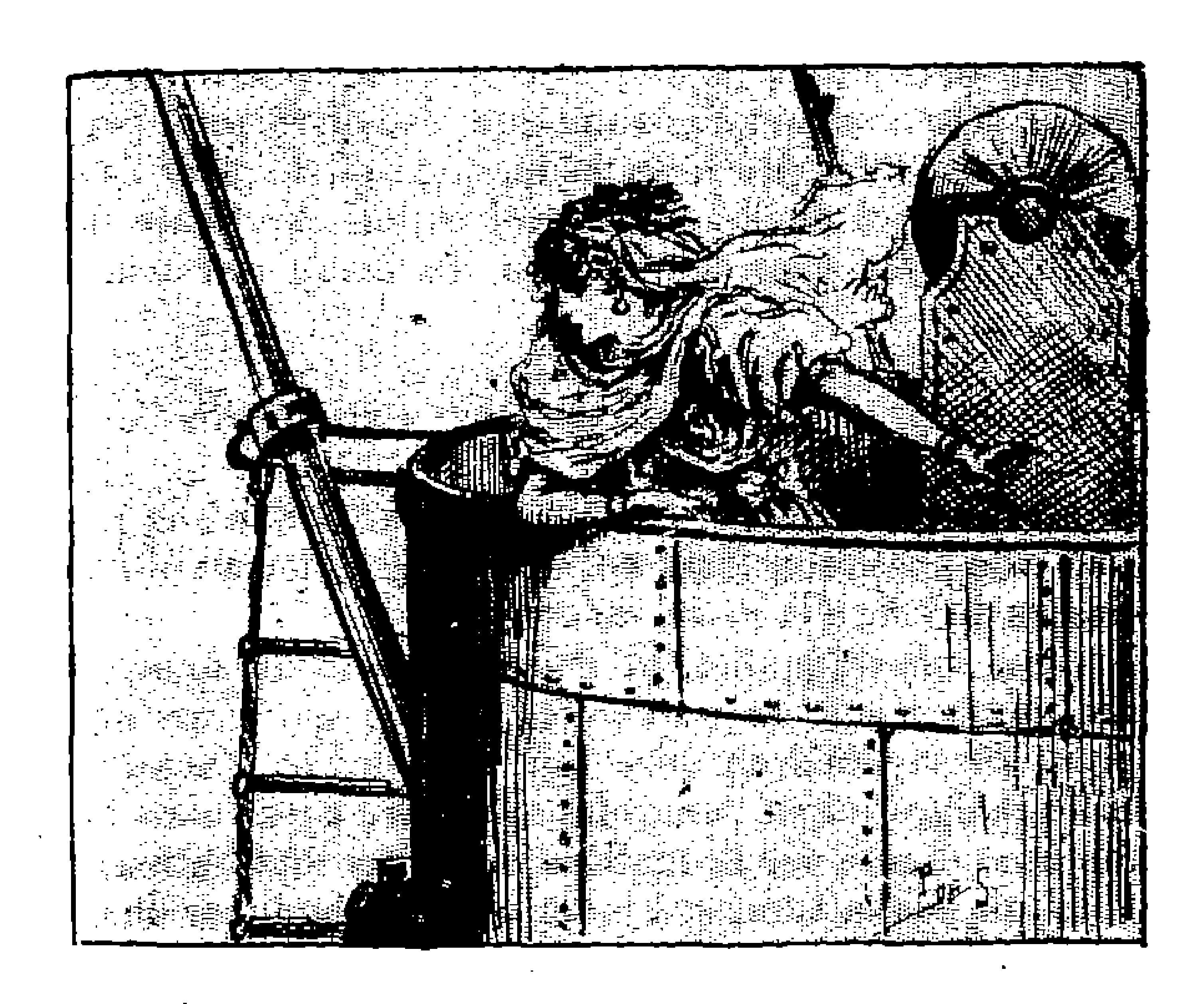
— Je savais bien que tu attraperais vite un grade important dans cette armée-là, dès que tu voudrais l'accepter.

— Tu n'y es pas... le bonheur est revenu : mon père m'a pardonné... tu entends, mère, répéta-t-il en arabe, car tous deux s'étaient mis à parler en français... mon père m'a pardonné... je ne suis plus maudit.

La Sultane recula, et instinctivement se couvrit de son voile.

— Alors, fit-elle, il est là!...

Elle montrait la tente voisine et sa voix tremblait : l'af-



Soudain deux cris se firent entendre. (Page 266.)

freuse vision du Bosphore repassa devant ses yeux; elle revit le maître implacable, la condamnant au pire supplice, n'ayant rien oublié depuis douze ans...

Mais elle se remit vite : après tout, n'était-ce pas pour le rejoindre qu'elle s'était embarquée? elle n'espérait pas, en quittant Paris, trouver Omar disgracié, isolé, perdu dans cette foule : elle n'avait donc eu d'autre but que de prévenir le sultan du danger qui le menaçait.

Et soudain la pensée de ce danger à toute heure menaçant, car déjà les mille voix de la Presse avaient clamé la

mise à prix des deux illustres têtes à travers les pays d'Europe encore debout, cette pensée la galvanisa.

Dans l'extase où l'avait mise le bonheur inattendu, l'enfant retrouvé, elle allait l'oublier ce danger.

Son regard de nouveau se chargea d'angoisse.

— Omar, si tu savais, dit-elle en lui prenant les mains, si tu savais comme il faut prendre garde...

— Eh oui! sacrebleu! dit Zahner en s'avançant, car il était remonté lui aussi : dire que je te cherche depuis trois jours pour te raconter ça, et que je n'y songe plus!... Quelles drôles de relations tout de même que les nôtres, mon pauvre ami, et comme j'ai envie, en ce moment-ci, de lever l'ancre tout bêtement et de t'emmener toi et ton excellente mère quelque part dans un coin ignoré du camp retranché de Paris.

Omar se retourna brusquement.

— Dis donc, ce n'est pas sérieux ce que tu dis là, j'espère?...

Et une inquiétude passa dans ses yeux, en même temps qu'une ride plissa son front en se voyant à plusieurs mètres au-dessus du sol, à la merci de son ami.

— Non, sois tranquille, fit Zahner cessant de sourire : si j'étais un monsieur en redingote, je n'y regarderais pas de si près. J'essayerais de faire ton bonheur et d'assurer ta sécurité malgré toi en t'enlevant sans crier gare : mais l'uniforme nous donne sur la matière des idées tout autres et je ne voudrais pas m'amuser à jouer avec ton honneur de cette façon-là... car ton honneur de soldat et de chef veut que tu restes avec les tiens : advienne donc que pourra; mais écoute : parlons peu et parlons bien. Le danger que Mme Hézia invoquait tout à l'heure est très réel et il va être maintenant pour toi de tous les instants.

— Pour toi et pour *lui*, continua la Sultane, dont la voix tremblait légèrement.

— Quel autre danger puis-je courir que ceux au-devant desquels je cours depuis six mois, dit le jeune prince, dont le masque était redevenu de bronze.

— Ta tête et celle du Sultan sont mises à prix! dit l'officier.

— C'est tout?

— Oui, ça ne te dit rien, cette expression de forban?

— Ça me fait rire; c'est comme si je m'amusais à en faire autant pour l'empereur de Chine qui, en ce moment, s'est déclaré contre nous et ameute contre l'Islam en Orient tous les disciples abrutis de Confucius.

Et encore, je pourrais peut-être y mettre un meilleur prix que les Européens, car il vient de nous arriver un convoi d'or en route depuis sept mois, et un fameux convoi. Malheureusement, tout cet or ne me sert à rien et je donnerais tout, une douzaine de millions, pour quelques milliers de bœufs... Et à combien a-t-on coté ma tête? je serais curieux de le savoir.

— La tienne à trois millions; celle de ton père à cinq.

— La proportion est flatteuse pour moi, mais elle prouve que les bonnes gens qui ont recours à ce moyen commode se méprennent étrangement sur notre valeur respective : je puis disparaître demain, que le danger n'aurait pas sensiblement diminué pour vous autres, tandis que si mon père venait à manquer...

— Ah ! tu vois bien : tu es obligé d'avouer que si ton père disparaissait, ce serait un coup fatal...

— Je n'en suis pas sûr : avec la vitesse acquise et au point où nous en sommes, le triomphe est certain quand même.

— Le triomphe de qui et de quoi? tu sais bien que c'est lui qui est tout là-dedans, et qu'en dehors de toi pas un de ses chefs subalternes ne lui va à la cheville : Nzigué est un jouisseur, et Ahmed-ben-Emin un enfant; Mao n'est qu'une brute.

— Oh! Mao, fit le jeune prince avec un énigmatique sourire...

Zahner poursuivit :

— Hadj-Ibrahim, peut-être, et Ben-Amema avaient de l'influence, mais les voilà disparus : le vieux cheik Senoussi a du prestige, mais c'est un sanguinaire, un cruel, bon pour détruire, nul pour organiser; or, suppose que vous preniez Paris... que d'ailleurs vous ne prendrez pas...

Et comme le fils du Sultan haussait les épaules en un geste d'incrédulité :

— Que vous ne prendrez pas, mon pauvre ami, répéta Zahner en scandant ses mots, tu ne seras pas long à t'en apercevoir; suppose donc Paris enlevé et l'Europe à bas :

qu'est-ce que feraient, au milieu de toutes ces ruines, les foules sans cohésion qui vous suivent, le jour où l'homme qui incarne pour eux le Prophète aurait disparu ?

— Ce qu'elles feraient? mais elles se répandraient dans les régions qui leur seraient données en partage, et avec les anciens possesseurs du sol, comme esclaves, elles créeraient une civilisation nouvelle.

— Allons donc! je ne leur donnerais pas six mois à jouir de leur triomphe, et tu le sais bien. Sans ton père, sans toi, c'est la désorganisation, l'émiettement à brève échéance, et puis ce n'est pas tout : les Russes en ce moment semblent devoir refouler vos tentatives d'invasion en Sibérie et en Turkestan : le sais-tu?

— Non!

— Je ne peux pas pourtant t'abonner au *Gros Journal;* c'est encore une cause grave d'infériorité pour vous que cette ignorance où vous laisse sur toutes choses le manque de communications.

— Que m'importe l'échec de tous ces efforts secondaires si le nôtre réussit!

— Pardon, mais l'échec de l'Invasion jaune et celui de tes armées du nord de l'Afrique, c'est un retour offensif de la Russie contre vous, et, comme elle verrait se joindre à elle tous les débris de la race blanche encore vivants, tes cohues sans chef et dispersées pour jouir et piller, seraient bientôt exterminées...

— Toutes ces suppositions reposent sur la disparition de mon père ; pourquoi insister sur cette hypothèse? Elle est vaine, te dis-je!

— Elle est très réalisable, au contraire. Ne vois-tu pas toi-même, par les aventuriers qui sont arrivés à ton camp des quatre coins de l'Europe, qu'il y a dans la race blanche une lie dont tu nous débarrasseras, je l'espère bien, mais au milieu de laquelle se meuvent des êtres capables de tout? Or, il s'en trouvera, n'en doute point, il s'en trouvera plus d'un que tentera pareille fortune : cinq millions! mais jadis il n'a pas fallu tant que cela chez nous pour acheter la moitié du Parlement... Je connais mes contemporains : la vie de ton père et la tienne sont en sérieux danger, je te le répète. Tiens! emporte ce numéro de journal pour mieux comprendre.

Et, tirant de sa poche un exemplaire du *Gros Journal* avec son annonce en gros caractères, il le tendit au jeune homme.

J'en avais quelques milliers d'exemplaires à distribuer sur mon passage, poursuivit-il : on comptait sur moi pour la propagande aérienne...

— Omar, fit la Sultane d'une voix douce, il dit vrai, vois-tu... tiens-toi sur tes gardes, je t'en conjure.

Elle l'entoura de nouveau de ses bras.

— Pour moi, mon petit Omar, qui suis si heureuse de t'avoir retrouvé ; pour moi, il faut te garder, vois-tu : d'ailleurs je serai là, moi, je veillerai.

— Alors, mère, tu vas rester avec moi ?

— Avec toi, oui... avec lui aussi... s'il veut de moi...

Omar ne répondit pas : jamais, depuis qu'il était rentré en grâce auprès du Sultan, il n'avait osé lui reparler de sa mère...

Oserait-il maintenant prononcer ce nom devant lui ?

Et, s'il avait cette audace, quelle réponse recevrait-il ?

Qui pouvait deviner ce qui se passait dans le cœur de ce vieillard, que dix ans de souffrances avaient ulcéré et qu'un implacable destin semblait pousser, comme les gaz de la poudre chassent le boulet suivant une ligne d'invariable tracé ?

— Mère, dit le jeune homme, à voix basse, comme s'il eùt craint d'être entendu, tu resteras avec moi, avec moi seul, cachée à tous les yeux... en attendant que je lui parle... plus tard... quand le moment sera venu... Tu te rappelles, le vieux Nubar, le fidèle entre tous, il ne te quittera pas.

— J'ai aussi Yamin, fit-elle.

Alors seulement, Omar remarqua l'Arabe accroupi, immobile à quelques pas, comme une idole hindoue.

Les yeux fixés sur le jeune prince, il goûtait silencieusement le bonheur de le revoir ; cette adoration muette lui suffisait et son attitude donnait une idée de l'extase des élus dans le Paradis chrétien, où la seule vue de Dieu tient lieu des jouissances que l'islamisme a rendues moins platoniques et plus appréciées du vulgaire.

— Tu es donc là, mon bon Yamin ? dit le jeune homme.

L'Arabe se courba, baisa la main qui lui était tendue et reprit son immobilité silencieuse.

Soudain, une lumière brilla au bord de la rivière, un coup de feu retentit et un sifflement caractéristique se fit entendre à quelque distance.

— Que te disais-je, fit Zahner, heureusement que tes nègres tirent comme des pieds... mais voilà le jour qui arrive et bien à regret il me faut te quitter, car moi aussi j'ai ma mission là-bas...

— Oui, je sais... c'est bien étrange tout cela : pourtant, toi et de Melval, je vous regarde comme deux frères... et je voudrais tant vous épargner...

— La même pensée nous est venue, à de Melval et à moi, t'épargner toi et ton père...

— Brave de Melval, serre-lui la main bien fort, n'est-ce pas... et merci à toi qui, après avoir sauvé ma mère, me la ramènes aujourd'hui...

— Et que dirai-je, moi, à qui tu as sauvé la vie... je suis encore ton débiteur... attends! passe le premier... j'aiderai Mme Hézia à te suivre... Ne craignez rien, madame, l'échelle est solide!...

Quelques instants après, la mère et le fils touchaient terre et derrière eux Yamin se détendant soudain de peur d'être oublié, se laissa glisser le long d'un des montants de corde avec une agilité de clown.

— Omar! cria Zahner penché sur le bordage, un mot encore.

— Je t'écoute.

— A partir d'aujourd'hui, allume tous les soirs, vers minuit, le feu en triangle...

— Pourquoi?

— Parce que d'ici peu j'aurai probablement des choses graves à te dire.

— J'allumerai, c'est entendu, ne serait-ce que pour te revoir; mais ces choses graves, pourquoi ne pas me les dire aujourd'hui?

— Parce que ce sont des secrets dont je ne dispose pas...

— Attends, ne pars pas encore... Écoute bien, si nous prenons Paris et que tu ne puisses t'enfuir en ballon, va rue de la Chaussée-d'Antin, tu te souviens du numéro?

— Je crois bien, 34... j'y suis allé plusieurs fois. Pauvre fille, tout de même, dit Zahner, tu n'en as plus entendu reparler.

— Non, dit Omar, d'une voix brève; mais, comme dans tout Paris cette maison est le seul point que je sois sûr de retrouver sans me tromper, je m'y rendrai de suite pour la préserver du pillage, et c'est là que je te conseille de conduire tous ceux que tu aimes; c'est là que je compte te retrouver... avec de Melval...

— Entendu... et toi n'oublie pas le triangle... Au revoir!

— Inch Allah!

Quelques minutes après, le *Vélo* disparaissait dans la direction du Sud.

Quelques heures après, Omar ayant reçu les rapports des cavaliers qui avaient poussé une pointe vers l'Ouest et reconnu les environs de Saint-Quentin, entra chez la Sultane.

— Tu ne reposes pas, mère?...

— Non, je ne puis...

— Il te sera pénible, je le crains bien, de t'accoutumer à cette vie errante, de dormir sur un tapis, d'entendre constamment des bruits d'armes et de chevaux.

— Rien ne me sera pénible à tes côtés, mon petit Omar, tu le sais bien. Ce n'est pas cela : c'est le bonheur et la crainte qui m'ont tenue éveillée.

— Le bonheur, je comprends, car il est le même pour moi; mais la crainte?

— La crainte dont je t'ai parlé déjà.

— Comment te convaincre qu'elle est vaine, qu'un assassin ne pourrait m'approcher sans être arrêté dix fois par les braves gens qui m'entourent...

— Un assassin tenté par une fortune comme celle qui paierait ta vie est capable de toutes les ruses.

— Mais as-tu réfléchi que, pour recevoir sa récompense, il faudrait qu'il pût, non seulement m'atteindre, mais encore s'esquiver, après m'avoir frappé, pour retourner auprès des siens... Va, c'est tentant, j'en conviens, mais inexécutable. Rien que pour entrer dans nos lignes...

Il s'interrompit : l'entrée dans les lignes n'était pas si compliquée qu'il allait le dire, puisque la veille un déserteur avait pu les franchir sans être tué et mangé, comme c'eût été le cas pour la plupart.

Et sa pensée, quittant la démonstration commencée, se reporta vers l'incident de la veille...

Ce transfuge avait demandé à être reçu par le Sultan.

Et cette requête qui, à tout autre moment ne lui eût pas paru extraordinaire, emprunta soudain une signification particulière à l'avis apporté par Zahner.

Si pourtant cet homme au facies louche, au regard fuyant, avait été assez osé pour tenter le coup...

— Saïd, appela le jeune prince en sortant de la tente.

Le Soudanais sortit aussitôt.

— Kaddour est-il parti?

— Oui, Maître.

— Depuis longtemps?

— A l'aurore...

— Crois-tu qu'il soit arrrivé déjà au camp de la Garde?

— Sa mule trotte bien, Maître; il ne doit pas être loin du camp.

— Il était seul?

— Non, le Roumi d'hier était avec lui, attaché sur un cheval; j'ai fait partir avec eux Ali et Salah pour le garder.

— Tu as bien fait... mais... tu vas partir aussi, au galop, tu entends?

— Oui, Maître, fit le Soudanais qui, du bras, fit un signe derrière lui.

— Tu rejoindras Kaddour.

— Je le rejoindrai.

— Et tu lui défendras, en mon nom, d'introduire ce Roumi près de mon père; de le faire étroitement surveiller et de m'attendre.

— J'ai compris...

Un Noir amenait son cheval au chef de l'escorte.

Le jeune prince se ravisa...

— Non, fit-il, j'y vais moi-même : toi, Saïd, tu vas chercher une mule pour ma mère; tu l'escorteras avec tous les hommes et tu l'amèneras au camp en marchant lentement.

— Bien, Maître.

— Tu feras dresser nos tentes en avant du camp et non pas auprès des autres comme d'habitude, tu as compris?

— J'ai compris.

— Mère, fit Omar en soulevant la porte de toile, j'ai réfléchi qu'il fallait avant tout prévenir mon père de ce

danger qui te fait peur et qui, en somme, le menace plus que moi...

— Tu vois bien que tu y crois comme moi.

— C'est surtout pour te tranquilliser... Je pars donc en avant... Saïd et Yamin vont te procurer les moyens de me rejoindre sans fatigues; ce soir je te retrouverai et tu ne quitteras plus le camp.

— Le camp où il est, *lui?*

— Oui, mais sois tranquille, plus de cent des chefs qui l'entourent ont des femmes avec eux, tu passeras inaperçue dans cette foule qui se déplace derrière lui... veille seulement à ne jamais te découvrir la figure devant un autre que devant moi...

— Et les Français, n'y a-t-il pas de danger qu'ils nous attaquent en route?

— En allant au camp?

— Oui.

— La route est libre sur tout le parcours de ce côté de la rivière. Et puis les Français ne se montrent nulle part; ils sont derrière leurs murs... rien à craindre, du moins en ce moment.

— Alors va, mon enfant!

D'un bond, le jeune prince fut en selle; une douzaine de Wahabites, déjà prêts, sautèrent sur leurs chevaux et bientôt la petite troupe disparut dans un tourbillon de poussière.

Cependant le Sultan, avec la Garde, avait traversé la petite place de Ham abandonnée, et, entre les Turcs et les Persans, il se dirigea vers Noyon.

Derrière cette première ligne s'entassèrent Hindous, Congolais, Massaï, Senoussistes, Fans, Apfourons, Fellahs, Gallas et Somalis dans un pêle-mêle d'inondation. Leurs épaisses colonnes ondulaient à la surface du sol comme d'immenses champs de blé noir, sous les yeux des aéronautes qui les observaient des profondeurs du ciel.

Derrière eux, mille groupes épars où les gens du Darfour, du Fezzan, de l'Ouadaï et de l'Adamaoua côtoyaient ceux de l'Angola, du Mossamédès et du Damara se réunirent, formèrent de véritables corps d'armée sans chefs et se hâtèrent pour avoir leur part de vivres dans cette nouvelle Terre promise.

Puis la nouvelle courut comme une traînée de poudre, que dans une belle vallée verdoyante, les premiers arrivés avaient ramassé des milliers de bœufs et de moutons, que l'eau n'y était pas empoisonnée, et que les murailles lointaines qu'on apercevait dans la direction de l'Occident ne crachaient pas la mort, comme tant d'autres rencontrées jusqu'alors, et le mouvement s'accéléra.

C'était vrai : dans la vallée de l'Aisne avaient été poussés de nombreux troupeaux et abandonnés des grains en abondance.

Le plan du Maréchal s'exécutait à la lettre : même la muraille élevée entre Amiens et Beauvais pour obliger les armées qui viendraient se heurter contre elle à refluer vers le Sud avait été inutile.

L'Invasion noire tout entière, comme endiguée entre le camp retranché de Paris et celui de La Fère-Soissons-Laon et Reims, s'écoulait inconsciemment dans le cul-de-sac qui s'ouvrait devant elle.

Et pas une minute le Sultan et Omar ne se doutèrent que ces vivres, véritables appeaux, étaient destinés à opérer leur concentration *dernière*.

Un seul assaut signala cette période : il fut livré par l'armée turque aux ouvrages qui entouraient Compiègne et en particulier au puissant fort du Mont-Ganelon, qui constituait un des saillants principaux de l'enceinte du côté le plus exposé.

Mais tous les efforts des rédifs se brisèrent contre cet ouvrage perché sur une montagne isolée, formé de trois enceintes et armé de 180 canons à tir rapide.

Après cet insuccès, Réouf-Pacha fit le tour de la forêt de Compiègne, puissamment fortifiée sur toute sa lisière, et arrivé à Attichy y donna du repos à son armée.

Pendant quelques jours, les camps musulmans offrirent le spectacle d'un peuple en liesse : de grands feux, alimentés par des arbres entiers, s'allumaient le soir sur les collines et on entendait de nouveau le son du tambourin et le you-you des femmes qui avaient pu suivre pendant ces milliers de kilomètres.

Les Noirs se croyaient au bout de leurs peines et cherchaient à l'horizon les merveilleux monuments dont on leur

avait dit que Paris était plein. L'abondance relative dont ils jouissaient leur avait rendu confiance, et les groupes de même race se cherchaient, sentant de nouveau comme un instinctif besoin d'ordre et d'union.

Sur les collines, les chefs faisaient sonner dans leurs trompes en corne de taureau pour rappeler leurs hommes dispersés, et Kassongo qui, malgré la famine, avait conservé son éléphant bardé de fer, voyait se grouper autour de lui toutes les tribus errantes de l'armée congolaise.

Après l'infructueuse tentative sur Compiègne, Omar sentit qu'il était nécessaire, avant de se jeter sur l'enceinte de Paris à l'aveuglette, comme venaient de le faire les Turcs, d'y chercher un point faible sur la face du secteur qui s'étendait entre Crépy-en-Valois et la rivière d'Ourcq.

Au delà, en effet, tout obstacle naturel disparaît jusqu'à la deuxième enceinte ; le pays ondulé qui s'étend entre Nanteuil et Lizy, entre Dammartin et Claye est favorable à la marche en grande masse, et cette marche est couverte sur son flanc gauche par la Marne.

C'est là qu'il fallait ouvrir une issue.

Mais, pour tenter ce coup hardi, il lui fallait une troupe d'élite : il la forma après le passage de l'Aisne, à Vic, en écrémant la Garde; elle se composa de 55.000 hommes monbouttous, soudanais et senoussistes, auxquels se joignirent 18.000 Wahabites de Saoud, et donnant à son père rendez-vous à Villers-Cotterets, il prit l'avance avec cette avant-garde très concentrée.

Justement, les ballons dirigeables avaient disparu du ciel depuis quelques jours, comme obéissant à un mot d'ordre; des cavaliers turcs venaient de traverser du Nord au Sud la forêt de Villers-Cotterets sans y rencontrer une âme : on pouvait, à l'abri des vues, se glisser sous bois jusqu'à Gondreville, Ormoy ou Cuvergnon, et avec une provision de fascines pour combler le fossé, d'échelles pour escalader la muraille, forcer l'enceinte en l'un quelconque des deux points de Levignen ou de Betz.

Derrière l'escorte, qui ne quittait jamais le jeune prince, suivait une voiture fermée, attelée de deux chevaux syriens; Yamin avait trouvé ce véhicule à Noyon dans une remise abandonnée; Omar avait démonté deux de ses cavaliers et

la sultane Hézia, cachée à tous les yeux, pouvait ainsi l'accompagner partout.

Le Sultan avait bien remarqué cet équipage étrange au milieu d'une armée sans convois et presque sans chevaux; mais, à sa première demande, Kaddour avait répondu qu'il était occupé par une femme appartenant à Omar depuis peu de temps. Et le vieillard n'avait rien demandé de plus. C'était sans doute une captive qui avait plu à son fils, et il faut avouer que si les pères musulmans exigent de leurs enfants un respect absolu, ils savent le leur payer en discrétion.

Un père blanc (sans jeu de mots) n'eût pas eu de repos qu'il n'eût entrevu le profil de la dame.

Ce fut par une belle après-midi de juillet que l'avant-garde de la Légion arriva à Villers-Cotterets; les premiers nègres qui y entrèrent regardèrent curieusement la statue de bronze qui se dresse à l'entrée, car, avec son type créole très accentué et ses cheveux crépus, elle leur rappelait un ancêtre.

C'était celle d'Alexandre Dumas; la coquette petite ville est plus fière de son illustre compagnon que de sa verte ceinture de forêts et de son château royal. Dans ce dernier, transformé en asile de vieillards, le jeune prince installa les Monbouttous. Puis, il avisa tout auprès une riante villa sise à l'écart et dominant le parc; sur la grille, en lettres dorées, il lut : *Villa Sainte-Anne*. Il y installa la Sultane, recommanda au vieux Nubar d'allumer, à la tombée du jour, dans son vaste jardin, le feu en triangle et, suivi de son escorte, il gagna la forêt pour chercher le point d'attaque du lendemain.

Le développement formidable des fortifications du camp retranché de Paris, en reportant son rempart de pierre à 80 kilomètres en avant de son ancienne enceinte, donnait ce premier résultat que le bruit du canon de première ligne n'était plus entendu dans la capitale; ce fut donc par des dépêches arrivant, sans interruption, et aussitôt reproduites avec grossissement sur des transparents lumineux, que l'on apprit le premier échec de l'armée turque contre la position de Compiègne, et la confiance s'accrut.

La certitude de ne pas manquer de vivres entrait d'ailleurs pour beaucoup dans cette confiance, et aussi le souvenir des vaccinations opérées en grand et auxquelles avaient dû se soumettre tous les citoyens.

L'eau non plus ne devait pas manquer à la capitale, et c'était chose essentielle avec une population aussi dense, étant donné surtout que les Noirs arrivant d'amont pouvaient empoisonner la Seine et ses principaux affluents : l'Yonne, l'Aube, la Marne et l'Oise. Aussi s'applaudissait-on d'avoir réalisé, quelques années auparavant, le merveilleux travail de canalisation qui amenait à Paris, en passant par Lyon-Chalon, Dijon, Tonnerre et Montereau les eaux pures, fraiches et inépuisables du lac de Genève. Pour éviter qu'il fût détruit sur un point par des coureurs noirs, le général de Beauregard avait poussé deux divisions de cavalerie au nord de la forêt d'Othe, entre Seine et Yonne, et attendait là les événements.

Les étrangers réfugiés dans le camp retranché et qui y avaient apporté tout d'abord, avec des récits terrifiants, leurs inquiétudes et leur affolement, avaient fini par se laisser gagner eux-mêmes par cette confiance.

L'accueil qui leur avait été fait, à un moment où la France eût pu égoïstement fermer ses portes et garder ses ressources pour elle-même, les avait surpris et touchés au delà de toute expression. Ils avaient manifesté au Maréchal leur reconnaissance, et leur attitude faisait présager les courants de sympathie qui se dessinèrent plus tard sur le continent à l'adresse de la France libératrice.

Ils formèrent, d'ailleurs, un corps d'armée à part et allèrent camper dans le deuxième secteur, pendant que leurs familles recueillies dans la banlieue de Paris étaient nourries aux frais de l'Etat. Leur nombre alla se grossissant rapidement de tous les fuyards qui s'étaient en vain présentés devant les autres camps retranchés, et, après avoir pendant quelque temps douté de leur moral, on les employa comme les troupes françaises en première ligne.

Rien n'était plus curieux que le bariolage des tenues et des couleurs de ce corps d'armée bientôt renforcé d'un second, car chaque soldat avait conservé l'uniforme de sa nation ; ils s'étaient instinctivement groupés par nationalité et, suivant leurs tempéraments, s'étaient rangés sous les

ordres des gradés qui se trouvaient parmi eux ou avaient élu eux-mêmes leurs officiers. Mais chaque régiment ainsi formé était commandé par un colonel français, et le général Marchand, de l'infanterie de marine, l'ancien explorateur de la région de Kong, fut mis à leur tête par le Maréchal.

Ce dernier ne pouvait faire meilleur choix.

Les Anglais seuls n'avaient pas de représentants dans cette armée protéiforme, non seulement parce qu'ils préféraient le séjour de leurs îles, mais parce que se sentant l'objet de l'antipathie universelle, ils ne se croyaient plus en sûreté sur le continent.

Un correspondant du *Times*, qui avait cru pouvoir rester à Paris pour être en mesure d'envoyer à son journal des chroniques sur les événements, faillit être jeté à l'eau par la foule et dut être reconduit sous bonne escorte à Boulogne. Les Allemands, très nombreux dans le « corps étranger », étaient les plus acharnés contre les Anglo-Saxons, leurs frères de race germanique pourtant, et on commençait à proclamer bien haut dans les camps la nécessité de supprimer l'Angleterre de la carte d'Europe si on arrivait à refouler l'Invasion noire.

Après la tentative avortée des musulmans sur Compiègne, on apprit que l'Invasion tout entière débouchait du Nord, et l'émotion fut grande dans Paris. Les fausses nouvelles étaient impossibles, puisque le gouvernement donnait lui-même, heure par heure, communication des dépêches du général Lota, commandant le 4e secteur, et qu'il était interdit aux journaux d'en imprimer d'autres.

Le public ignorait le plan qui consistait à attirer le gros des armées musulmanes dans le cul-de-sac terminé par la Marne; s'il eût été ébruité, en effet, il eût suffi d'un déserteur parvenant auprès du Sultan pour le dissuader de se laisser entraîner dans ce dangereux défilé sans issue.

On apprit donc que de véritables masses défilaient entre Compiègne et Soissons, qu'elles allaient très lentement, semblant attendre d'autres masses signalées du côté de Péronne et de Roye; les ballons captifs, espacés de loin en loin sur le rempart, car tous les ballons dirigeables venaient de rentrer à Paris, téléphonaient que la terre en était cou-

verte, et que, la nuit venue, les feux de leurs bivouacs semblaient un embrasement s'étendant à perte de vue.

Puis la nouvelle survint de la chute de Soissons.

C'était l'une des places du camp retranché La Fère-Laon-Reims. Elle occupait, au sommet ouest du quadrilatère, un saillant très prononcé, puisque le rempart, après avoir englobé la ville, repassait sur la rive droite de l'Aisne et bordait les crêtes du fameux plateau de Craonne; il quittait ce plateau pour franchir l'Aisne de nouveau, à l'est de Beaurieux, et, par Jonchery et Ville-en-Tardenois, atteignait Epernay en englobant Reims. Il laissait ainsi à la disposition des envahisseurs le vaste rentrant de Fismes, et cette région riche et sacrifiée avait été, elle aussi, pourvue de grains abandonnés pour y maintenir les Noirs quelque temps.

Mais la chute de Soissons n'était pas dans le programme; il semblait qu'une malchance persistante s'attachât à cette ville, qui avait déjà, par une reddition prématurée, sauvé Blücher de la poursuite de Napoléon, en 1814, et bientôt les détails envoyés par le gouverneur de Laon impressionnèrent vivement l'opinion et firent de ce dernier succès de l'Islam un des événements les plus dramatiques de cette lutte suprême.

Ce fut au-dessus de Vauxbuin que la muraille du camp retranché fut forcée : il faisait un temps de brouillard qui grossissait démesurément les objets et qui donna aux Noirs des apparences et des dimensions fantastiques.

L'attaque eût dû être prévue. La position de Soissons, par sa saillie même en avant du camp retranché, étranglait le front de marche des trois formidables armées qui tenaient la tête du mouvement. Les Congolais, qui suivaient à l'aile gauche, forçaient de marche pour la déborder de peur d'arriver trop tard dans ce pays de cocagne, et leur direction devait les amener fatalement sur le rempart qui couvrait au Nord l'antique Noviodunum.

Pourtant ce ne fut pas sur la rive droite de l'Aisne qu'il céda tout d'abord : les vainqueurs furent ceux qui avaient traversé la rivière la veille et qui se rabattirent sur la muraille du saillant ouest.

Il fut escaladé sur cent points à la fois, partout où, se fiant à la hauteur du mur, on avait négligé de creuser le

fossé qui doublait la force de l'obstacle. Dans toutes les fermes abandonnées, les Africains avaient ramassé des échelles et bientôt ils se trouvèrent en force au bord des crêtes qui dominent l'Aisne.

A ce moment le brouillard se dissipa et la ville leur apparut dans le fond de la vallée.

Si Soissons eût encore possédé sa ceinture de bastions, elle eût pu résister quelques jours encore et attendre l'heure de la délivrance; mais après l'expérience de la guerre de 70, où les Prussiens avaient fait brèche dans son escarpe, on l'avait transformée en boulevards et en jardins; la zone des forts franchie, on se trouvait donc en présence d'une ville ouverte, et avant que les habitants eussent pu fuir vers Laon, elle fut entourée par des hordes descendant de tous les côtés à la fois.

On vit alors, car l'histoire est un perpétuel recommencement, on vit sortir de la ville son vieil évêque, Mgr Déglaire, une des plus belles figures de l'épiscopat français. Revêtu des ornements sacerdotaux des grands jours de fête, mitre en tête et crosse en main, il quitta l'antique cathédrale dont les guetteurs avaient du haut des tours vu déboucher les noires colonnes et s'avança par la grand'route de Paris au-devant des assaillants.

Tout son clergé suivait, les vicaires avec leurs dalmatiques brodées d'or, les chanoines avec leur rochet brodé d'hermine, et la foule des prêtres en lourdes chasubles ou en blancs surplis flottant au vent; la veille ils avaient été convoqués par leur pasteur dans l'ancienne ville de Clovis pour les prières publiques, et l'assaut des barbares les trouvait réunis, ayant quitté pour un jour leurs ouailles et leurs clochers.

Au-dessus du cortège, des bannières de soie aux couleurs éclatantes, avec des images de la Vierge, s'inclinaient, portées par des jeunes filles aux robes blanches et aux ceintures bleues; derrière elles suivaient des hommes en habit noir, de jeunes enfants de chœur tout en rouge, tenant des cierges ou balançant des encensoirs, et un groupe d'ouvriers soutenant sur leurs épaules une Vierge noire envoyée du sanctuaire de Notre-Dame de Liesse.

Quelques femmes voyant passer le cortège s'y joignirent en égrenant leurs chapelets, et la longue théorie s'engagea sur la grand'route au son des cantiques.

Les premières bandes noires qui apparurent s'arrêtèrent regardant avec une surprise croissante cet homme imposant, aux longs cheveux blancs, à la figure douce et dont la crosse d'or leur apparaissait comme un sceptre royal.

Les voix graves qui jetaient au vent de la vallée les appels sublimes du *Miserere* les frappèrent d'étonnement et ils se massèrent sans avancer pendant que, les bras étendus, l'évêque priait.

Derrière lui la procession s'arrêta.

Soudain à l'angle de la chaussée, Kassongo parut.

Son éléphant trottait lourdement ; son cornac, assis sur le cou, les jambes croisées, le guidait soit à la voix, soit à l'aide d'une longue lance en bambou dont il touchait l'une ou l'autre de ses larges oreilles; depuis quelques jours, le monstrueux animal, le seul qui existât encore dans toute l'armée congolaise, vivait dans l'abondance et reprenait des forces.

Sur ses puissantes épaules, les lames d'acier qui servaient de carapace semblaient de monstrueuses écailles; son front était préservé par une sorte de bouclier au centre duquel faisait saillie un énorme fer de lance et que prolongeaient deux visières bordées de cuivre. Sous ces visières protectrices, ses petits yeux brillaient vifs et intelligents, et à certains appels qu'il reconnaissait, il agitait joyeusement sa tête massive et recourbait sa trompe en forme de buccine.

La tour métallique que le roi congolais dominait fièrement de tout le haut du corps, la carabine d'une main, appuyé de l'autre sur son rebord scintillant, comme les triomphateurs romains sur le haut de leurs chars, oscillait à chaque foulée d'un mouvement rythmique, et les plaques métalliques qui retombaient de chaque côté faisaient en sursautant grincer leurs boulons d'attache.

Sur le poitrail, une lourde cuirasse d'une seule pièce donnait des reflets bleuâtres, et, violemment secoués, les grelots qui la bordaient signalaient au loin l'approche du maître.

Tout autour du royal pachyderme, des coureurs noirs, aux formes athlétiques, se pressaient, haletants, presque nus. C'étaient les gardes du corps du roi Kassongo.

Quelle que fût l'allure de l'animal, ils restaient dans ses traces pendant des heures entières. La sueur perlait sur

leurs poitrines au milieu du tatouage qu'ils avaient tracé profondément avec le suc du kinia et qui reproduisait en monogramme cette sentence du Coran :

Le Paradis pour une tête d'infidèle.

Troupe d'élite recrutée sur les bords de l'Albert-Nyanza, ils appartenaient à ces tribus des Wallegas, qui parcourent les arides étendues du « Pays aux Herbes », et n'ont jamais prélevé sur les caravanes européennes qu'un seul tribut : celui qui consiste en morts et en blessés.

On les reconnaissait à leur large cimeterre damasquiné, aux flèches d'or massif traversant leur chevelure artistement tressée au sommet de leur tête et aux cercles de même métal, qui tombaient de leurs oreilles sur leurs épaules.

Ils étaient partis six mille du centre africain : ils étaient encore quatre cents !

Le cornac allait pousser sa monture sur le vénérable évêque, mais Kassongo siffla d'une façon particulière et l'animal s'arrêta brusquement sur les jarrets, la trompe raidie, les défenses menaçantes.

Les deux hommes, le chef musulman et le prêtre chrétien restèrent quelques instants face à face, immobiles et silencieux, car ils savaient qu'ils ne pouvaient se comprendre.

Sur toute la ligne et jusqu'à la rivière bordée de peupliers, la ligne noire s'arrêta aussi.

Pour les Congolais, Kassongo était maintenant une sorte de demi-prophète. Son invulnérabilité était devenue article de foi parmi les deux cent mille combattants qui le suivaient encore, débris d'autres corps soudés au sien, et dans la bataille, ses guerriers étaient pleins d'ardeur lorsqu'ils découvraient au loin sa citadelle mouvante.

Ils se serrèrent autour de lui; puis leurs masses débordantes entourèrent le pacifique cortège, cependant qu'aux fenêtres de leurs maisons les habitants, sentant toute lutte impossible, attendaient eux aussi dans un religieux silence.

Soudain, Kassongo aperçut la croix; une croix d'argent surmontant une hampe de velours rouge : elle oscillait aux

mains d'un enfant, trop lourde pour son bras. Un éclair sauvage brilla dans le regard du roi congolais.

Il fit un signe : un de ses gardes, un hercule, zèbré de vingt cicatrices, d'un bond fut auprès du clerc, lui arracha l'emblème sacré et le jeta sous les pieds de l'éléphant.

Puis Kassongo se retourna : derrière lui un marabout aux côtes saillantes, à la barbe grise et hirsute, à la peau marbrée de pustules, portait une lance surmontée du croissant d'or et ornée d'une queue de cheval.

Il s'avança et Kassongo lui ayant jeté un ordre, il se campa devant l'évêque et lui tendit l'emblème de l'Islam.

C'était l'apostasie immédiate qu'imposait le chef noir.

L'évêque détourna la tête : les chants des prêtres montèrent plus graves.

Du fond de l'abîme j'ai crié vers toi, Seigneur !

Et comme le marabout, le bras sur l'épaule de Mgr de Soissons, essayait de le courber devant le croissant, le vieillard, avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue de son grand âge, arracha le drapeau du Prophète des mains du forcené et le jeta à terre à son tour.

Les deux emblèmes ennemis gisaient l'un sur l'autre et l'éléphant posa lourdement sur eux son large pied.

— Maudit ! hurla Kassongo, et il épaula sa carabine.

Un coup de feu retentit et l'évêque, les deux bras étendus comme pour bénir encore, tomba le front troué ; sa crosse rebondit sur les pavés et un jet de sang inonda sa mitre d'or.

Comme s'ils n'eussent attendu que ce signal, les Noirs s'élancèrent. Un instant les chasubles, les bannières et les blancs surplis apparurent comme ballottés au milieu des bras levés et des cimeterres aux rapides reflets ; la Vierge noire domina pendant quelques minutes de son impassibilité la scène de carnage, puis elle s'abattit, les chants cessèrent, et montrant du bras l'entrée de la ville, Kassongo lança de nouveau en avant sa sauvage monture.

Jadis le pape saint Léon s'était porté jusqu'à Mantoue au-devant d'Attila pour le prier d'épargner Rome, ce pendant que les habitants de la Vénétie, pour le fuir, fondaient une ville sur les flots de l'Adriatique et que l'empereur Valen-

tinien abandonnait son trône; et le farouche roi des Huns, impressionné par l'aspect vénérable du pontife, les ornements de sa dignité et son calme imposant, avait rebroussé chemin.

Mais où les barbares du Moyen Age s'étaient arrêtés, l'Invasion moderne passait outre, car son fanatisme religieux puisait une nouvelle force dans la vue des emblèmes chrétiens.

Pourtant l'intervention du prêtre n'avait pas été inutile, et les quelques minutes d'arrêt qu'il venait de payer de sa vie allaient coûter cher à son meurtrier.

Sur le petit rond-point qui a remplacé la porte de Paris des anciens remparts, un canon court de 120, appartenant à l'ancien armement de la ville, avait été amené à bras d'hommes.

Un capitaine d'artillerie, Emmanuel Grevin, l'histoire a conservé son nom, aidé de quelques habitants, le mit en batterie, le chargea, et disposé à vendre chèrement sa vie, en dirigea lui-même le pointage dans l'axe de l'avenue.

Soudain dans la ligne de mire, l'éléphant de Kassongo présidant au carnage lui apparut dominant tout de sa masse: la cuirasse du poitrail était à trois cents mètres une large cible, et le jeune officier ne vit plus qu'elle.

Car il en avait entendu parler de ce roi légendaire : sa manière de combattre rappelait les époques héroïques, mais sa tour d'acier était bien moderne, car de l'aveu même des journaux britanniques, elle avait été forgée à Birmingham; personne ne s'en était d'ailleurs étonné, depuis qu'on savait que la majeure partie des armes du Sultan lui avaient été vendues par des Anglais.

Le capitaine Grevin avait placé l'étoupille dans la lumière.

Soudain un coup de fusil se fit entendre, des vociférations suivirent, une minute s'écoula dans une inexprimable confusion, et l'éléphant de Kassongo se remit en mouvement, piétinant au milieu des cadavres.

Alors d'un coup sec l'officier fit partir le coup.

Certes, les Noirs de l'armée congolaise avaient fait maintes fois connaissance avec les projectiles de l'artillerie européenne; mais elle s'était presque toujours manifestée à eux sous forme de chapelets de balles ou de morceaux d'acier déchiquetés.

Il leur était réservé de voir ce jour-là l'un de ses plus redoutables effets.

L'éléphant s'arrêta subitement, raide sur ses quatre jambes semblables à des tours de boue grisâtre, et un soufflement de forge sortit de sa trompe.

L'obus venait d'arriver à son adresse avec une précision mathématique; mais il n'avait pas éclaté au contact de la cuirasse : sa vitesse était trop considérable pour que la fusée par inertie dont il était muni provoquât l'explosion à l'instant même du choc.

Il traversa donc comme à l'emporte-pièce la plaque de blindage, qui avait résisté jusque-là à tous les feux de mousqueterie, et quand il fut arrivé au milieu du corps de l'animal, il éclata.

Et soudain les gardes du roi virent le pachyderme éclater lui-même comme s'il eût été bourré de poudre. Sous cette charge intérieure de 22 kilogrammes de mélinite, suffisante pour renverser 12 mètres d'escarpe détachée, la peau se rompit, laissant fuser des jets de flamme, la carapace vola en morceaux et la tour d'acier, soulevée par une force irrésistible, sauta à vingt pieds en l'air.

Quand les Congolais épouvantés accoururent pour dégager leur maître, ils le trouvèrent écrasé sous le poids de la lourde tourelle. En tombant elle s'était retournée et la tête de Kassongo n'était plus qu'une bouillie sanglante.

Une terreur superstitieuse suspendit quelque temps l'élan de la colonne, mais d'autres masses affluaient, ignorant l'événement; le marabout aux pustules verdâtres brandit le croissant, jeta un cri prolongé et la course reprit vers la ville, pendant qu'arrachant leurs flèches et leurs anneaux d'or, les gardes du chef mort se rassemblaient autour de son corps pour lui rendre les devoirs funèbres.

La défense de Soissons fut héroïque comme l'avait été l'intervention de son prélat. La nuit vint et, arrêtés dans toutes les rues par des coups de feu partant de toutes les maisons, les Noirs n'étaient pas encore parvenus sur la place de la Cathédrale.

Les femmes et les enfants avaient cherché un refuge dans la vieille basilique; un bataillon du 67e en organisa la défense, pendant que deux compagnies ralliées sur la place du Cloître en faisaient un deuxième réduit.

A minuit, les Congolais étaient maîtres de toute la ville à l'exception de ces deux points; alors ils recoururent à leur procédé habituel pour en chasser les défenseurs, l'incendie.

Mais le feu n'atteignit pas la cathédrale, et ne songeant pas à pousser plus loin, ne se doutant pas qu'ils avaient forcé l'un des saillants de ce camp retranché et n'avaient qu'à s'étendre pour prendre à revers toutes les défenses, les Noirs, qu'aucun chef ne dirigeait plus, attendirent dans la ville et aux environs que la flamme leur livràt les réfugiés.

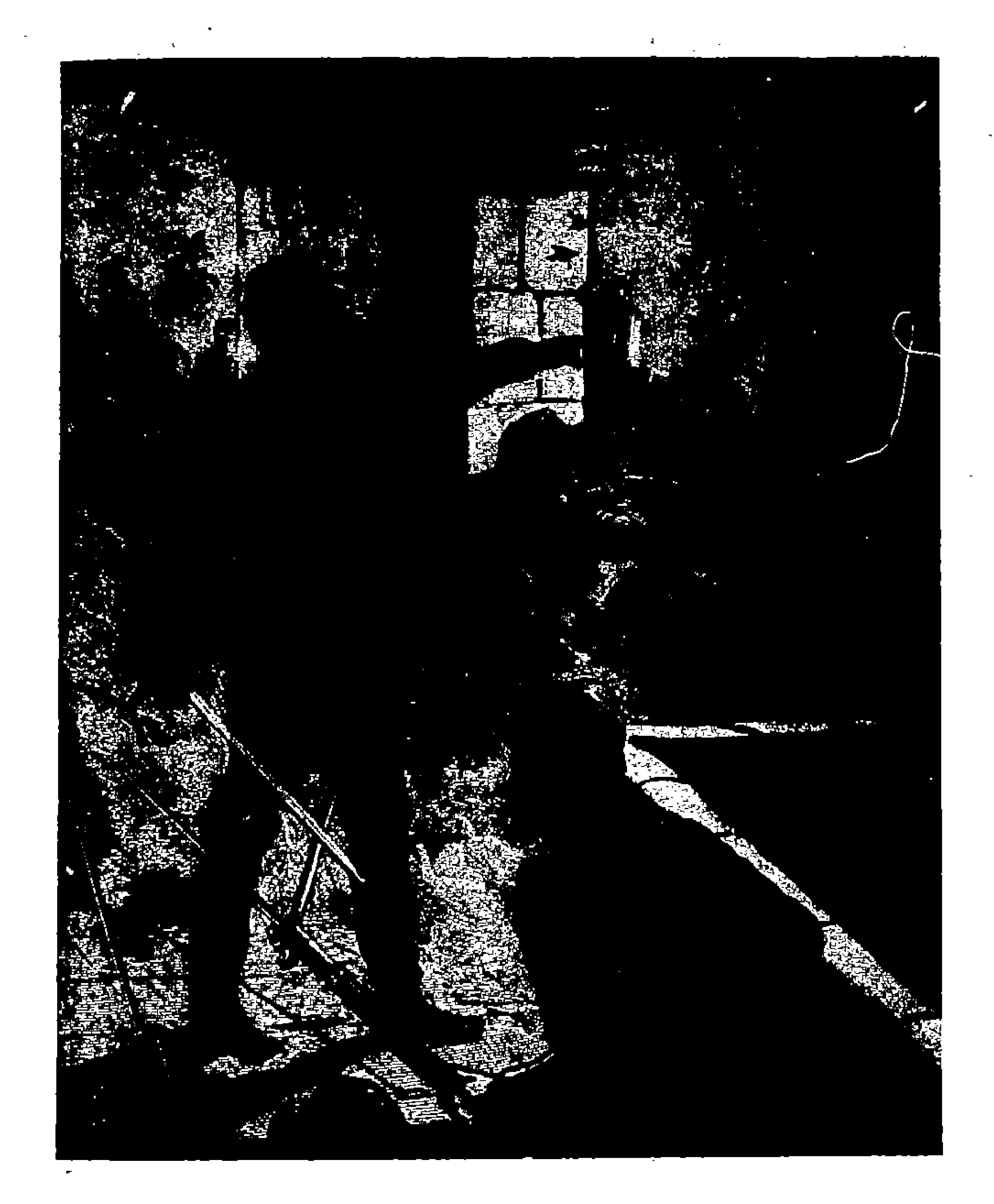
Quand ils voulurent pousser plus avaut, ils trouvèrent de nouveau la route barrée. Le général Gombault, commandant le camp retranché, était accouru de Laon et avait fait exécuter sous ses yeux, en moins de trente-six heures, un travail de cyclope. Une nouvelle muraille longue de 17 kilomètres était sortie de terre, partant de Pinon pour aboutir à Braisne, en englobant Vailly et en se couvrant de la rivière de la Vesle. Elle s'appuyait à l'ancien fort de Chavignon, qui avait servi autrefois aux premières expériences de mélinite et à celui de Condé-sur-Aisne : plus de 40.000 travailleurs volontaires accourus de toute la région s'y étaient employés, maçonnant à la lumière électrique, pendant que les troupes du 2e corps en position sur les hauteurs de Chivres et de Margival protégeaient le travail.

Cette nouvelle ligne ne devait plus être rompue. Les musulmans n'allaient plus en avoir le temps, car ce n'étaient pas leurs jours, mais leurs heures qui étaient comptées.

Soissons avait été la dernière victime expiatoire de cette lutte : encore ne devait-elle pas être détruite entièrement.

Aujourd'hui, ses habitants montrent encore avec orgueil le tumulus sous lequel reposent Kassongo et sa puissante monture. Ses gardes l'avaient enterré là, le soir même de sa mort, aux lueurs de l'incendie; des Congolais morts à ses côtés, ils avaient fait une escorte à leur chef, et sur un bûcher de hauteur fantastique, ils avaient entassé le corps de l'évêque et de ses prêtres, afin que la fumée lui en parvînt comme un agréable encens dans le paradis d'Allah.

. . . .



Un bataillon du 67[e] organisa la défense. (Page 287.)

Le maréchal d'Arc présidait une séance du comité de défense lorsque lui parvinrent les détails téléphonés de Laon par le général Gombault, sur la prise de Soissons.

Il se leva, et un tremblement agita sa moustache blanche.

— Allons, messieurs, dit-il, l'heure est venue d'agir, même si nos préparatifs sont incomplets. Nous avions cru nos murailles inaccessibles; les voilà franchies, non pas comme à Saint-Quentin, où les travailleurs prévenus à

l'avance ont pu monter dans des trains et s'enfuir à temps, mais à Soissons, une ville fortifiée de longue main : que demain les musulmans réussissent à forcer de même un point de notre enceinte de Paris, et Dieu sait la panique qui s'ensuivra. Le moins qui puisse arriver est une lutte corps à corps avec celles de nos troupes qui leur seront directement opposées, et vous savez que nous sommes tombés d'accord pour éviter cette rencontre même avec chances de succès.

— Une telle lutte serait d'autant plus à craindre, dit le docteur Boiffin, un des plus grands chirurgiens de l'époque, que le typhus fait rage en ce moment dans toutes ces armées exténuées par les privations.

— Et, ajouta le docteur Bar, qui représentait avec une rare autorité l'Académie de médecine dans le conseil, si nous avons pu obtenir la double vaccination contre le choléra et la peste, nous n'avons pas eu le même succès dans la population avec le vaccin du typhus, dont le nom effraye moins et dont on avait peu parlé...

— Donc, ajouta le Maréchal, tout plutôt que l'infiltration de quelques milliers de ces forcenés dans notre enceinte parisienne. Les dangers que présente votre *gaz asphyxiant*, mon cher maître, dit-il en se retournant vers M. Gautier, ne peuvent être comparés à ceux qui résulteraient de la propagation du typhus dans une agglomération comme la nôtre. Je vous invite donc, et de la façon la plus pressante, à agir au plus vite.

Tous les membres du conseil s'étaient levés.

— Je suis prêt, monsieur le Maréchal, fit le vieux savant.

— Alors résumons-nous : où en êtes-vous exactement et quelles précautions convient-il de faire connaître aux habitants par voie d'affiche ou autrement? Tout d'abord, quels sont les moyens dont vous disposez?

— Les voici : 346 ballons sont chargés, prêts à partir : chacun d'eux porte, sans lest et avec six hommes d'équipage, chiffre minimum nécessaire à la manœuvre, 170 tubes en bronze d'aluminium frettés et renforcés : ces tubes contiennent à la pression de 850 atmosphères une provision de gaz qui, à l'air libre sur la pression barométrique normale, représente un volume de 280.000 mètres cubes.

— Votre gaz n'est pas liquéfié à une pareille pression? demanda le docteur Bar.

— Non, c'est une de ses plus précieuses qualités : nous l'avons comprimé jusqu'au point voisin de la liquéfaction, mais sans l'atteindre; le volume de 280.000 mètres cubes dont je viens de parler est une moyenne par aérostat. Le *Vengeur*, par exemple, dont le chargement doit se terminer cette nuit, peut en emporter le double. Avec ce volume, chaque ballon peut couvrir un espace de 14 hectares. Et si vous multipliez ce chiffre par le nombre de nos ballons 346, vous obtenez la surface totale que, théoriquement, nous pouvons inonder de gaz en terrain plat : 4.844 hectares, soit un rectangle de 48 kilomètres et demi de longueur sur 1 kilomètre de largeur, ou encore un carré de 7 kilomètres de côté.

Le vieux savant avait énoncé tous ces chiffres imperturbablement. Non seulement il les possédait à fond depuis qu'il voyait s'approcher le moment où allait devenir pratique son moyen de destruction, mais encore son cerveau étant une véritable machine à compter, il pouvait, sans effort, se livrer de tête à toute espèce de calcul.

— Mais vous ne nous dites pas sous quelle épaisseur cette surface est couverte, mon cher maître, et ceci est aussi important que de connaître celle d'une rivière au point de vue de la noyade.

— Je pourrais me dispenser de vous la donner, mon cher docteur, car il suffira à un être humain d'opérer une simple aspiration, d'emplir ses poumons une seule fois de ce gaz mortel pour être foudroyé. Vous pouvez d'ailleurs la déduire des chiffres que je viens de vous donner. Elle sera de 2 mètres. C'est l'épaisseur que prend d'elle-même la couche gazeuse en raison de son poids spécifique lorsqu'on la projette en grande quantité sur le sol.

— C'est plus que suffisant pour qu'un être humain ne puisse échapper à son action; mais ne craignez-vous pas que, en raison même de sa densité, le gaz s'accumule dans les fonds et n'arrive ainsi à couvrir qu'un espace beaucoup moindre?

— Ce sera affaire de judicieuse distribution. Tous nos capitaines de ballons ont reçu des instructions précises avec une carte à grande échelle très détaillée du terrain où nous

allons opérer. Le dépôt de la guerre a bien voulu mettre à ma disposition les minutes des levés des environs de garnison exécutés jadis par nos officiers. Le terrain y est représenté avec une fidélité photographique, et s'il est difficile en ballon de juger du relief du sol, on peut, guidé par la carte et sur une aussi faible surface que le champ d'action de chaque aérostat, discerner les mamelons des thalwegs. M. le commandant de Melval, qui a été à ce point de vue spécial l'instructeur dévoué et compétent de nos aérostiers, m'affirme qu'en plein jour aucune erreur ne pourra être commise dans cette sorte d'appréciation.

— Et vous en concluez ?...

— Qu'un ballon ayant reconnu la surface qui lui est attribuée pourra, sans risquer de prodigalité inutile, commencer à répandre son chargement gazeux sur les points élevés du terrain, d'où, par sa densité, il pourra rouler dans les fonds, mais après l'effet produit.

— Sa densité est donc bien considérable, même à la pression de 0,760?

— Oui, elle est de 2.15, c'est-à-dire intermédiaire entre le chlore et le cyanogène. On versera ce gaz absolument comme un liquide quelconque, et la force de projection que lui imprimera l'énorme pression sous laquelle il est emmagasiné dans les tubes accélérera encore sa vitesse de chute.

— Parfait, tout est prévu...

— Eh bien! moi, fit Zahner, qui écoutait debout, les bras croisés, appuyé contre un guéridon aux fines ciselures de cuivre, moi je trouve tout ça joliment compliqué.

Il y eut un silence : car si le Maréchal permettait aux officiers d'ordonnance d'assister aux délibérations du conseil et leur demandait même quelquefois leur avis sur certaines questions techniques, il était rare qu'ils se permissent d'intervenir sans y être sollicités ; ou du moins, si l'un d'eux avait une idée ou une critique à émettre, mettait-il des formes pour en demander la permission.

Mais on était habitué aux rondeurs danubiennes de cet excellent Zahner, et il avait fini par avoir là, comme ailleurs, son parler franc, d'autant plus qu'il avait souvent fait preuve de jugement dans des questions où il fallait plus de bon sens que de finesse.

— Trop compliqué, répéta-t-il : qu'est-ce que la topographie a besoin de faire là-dedans?

De Melval sourit : il reconnaissait dans cette dernière phrase le vieux levain de l'école, l'antipathie du Saint-Cyrien pour la « Tapir », comme l'appellent les élèves.

— Allons, Zahner, fit le Maréchal, qui se dérida malgré la gravité du moment, vous avez la parole, mais pour une minute seulement.

— Une demi-minute me suffit, monsieur le Maréchal; voilà : je pense que quand chaque ballon aura reconnu la surface à couvrir, il lui suffira d'en faire le tour tout doucement et de l'entourer d'une couronne de gaz; tous les moricauds qui seront à l'intérieur seront pris comme dans une souricière, puisqu'il suffit d'éternuer dans ce gaz pour tomber à la renverse. Quand on les aura entourés ainsi d'une barrière infranchissable, on aura tout le temps pour leur envoyer à l'intérieur du cercle le reste de l'approvisionnement.

— On aura même le temps de venir se réapprovisionner dans vos usines si, comme je le crains, l'opération ne peut être faite en une seule fois, dit le Maréchal. Le capitaine Zahner a raison une fois de plus; son procédé me paraît pratique et facile. C'est l'enveloppement précédant l'écrasement...

— Et je m'y rallie bien volontiers, dit le vieux savant.

Car c'était un esprit large et aimable qu'une critique ne froissait jamais pourvu qu'elle fût juste, bien différent en cela de certains esprits mal faits pour lesquels une idée provenant d'un inférieur est condamnée d'avance.

— Et à quelle hauteur les aérostats devront-ils se tenir pour opérer leur arrosage? demanda le général Gossart.

— A 300 mètres environ; c'est indispensable.

— Diable! mais à cette hauteur-là ils seront criblés de balles, et vous savez que tous ces Noirs ont de très bonnes armes.

— C'est prévu : en faisant exécuter à leur bord les travaux d'aménagement des tubes, j'ai fait blinder les parties vulnérables des nacelles.

— Les plaques d'acier ainsi employées auraient été remplacées avantageusement par un supplément de gaz vénéneux.

— Non pas! le blindage est constitué par ce feutre dont l'armée allemande fait des cuirasses pour ses soldats. Il est à l'épreuve de la balle, et s'il m'est permis d'exprimer un regret en passant, monsieur le Maréchal, c'est que les chefs de notre armée dédaignent ce moyen de préserver le soldat contre les projectiles d'infanterie.

— Je le regrette aussi; mais vous ne changerez pas les Français : ils se croiraient déshonorés s'ils ne marchaient pas au combat poitrine découverte; c'est absurde, mais c'est ainsi : je parle, bien entendu, d'un combat entre Européens. Rappelez-vous l'idée humanitaire de Napoléon III envoyant 900 boucliers au maréchal Pélissier, la veille de l'assaut de Malakoff; on préféra perdre 8.000 hommes, le lendemain, que d'en prescrire l'emploi.

— Pourtant, si nous tentons une descente en Angleterre quelque jour, fit Zahner, on pourra en essayer de ce feutre-là...

— Chut, fit le Maréchal, notre délibération va dévier... et l'heure n'est pas aux fantaisies... il y a quelque chose de plus sérieux à prévoir que tout cela pour la réussite de notre opération, c'est le vent...

— Ah! oui, le vent, fit M. Gautier, voilà l'ennemi!

— Et un ennemi dangereux... car, voyez-vous qu'il se lève lorsque la terre sera couverte de notre gaz asphyxiant; voyez-vous, surtout, qu'il se lève à l'Est et le rabatte sur Paris. Quelle catastrophe!

Et le Maréchal devint soucieux...

Là, en effet, était l'écueil de l'expédition : la science humaine avait pu tout prévoir... tout, excepté cela...

On pouvait tout maîtriser ou domestiquer : l'eau, le feu, la vapeur, l'électricité, les marées... on ne pouvait rien contre le vent.

— Ne pouvez-vous nous donner à cet égard une assurance favorable, mon cher Directeur? demanda le Maréchal à un des membres du Conseil qui écoutait, les yeux au plafond, à l'une des extrémités de la grande table verte.

C'était un vieillard extrêmement âgé. Son nom était universellement connu comme celui d'un des premiers astronomes de l'Europe.

Il se nommait Camille Flammarion.

Ses yeux très vifs, ses longs cheveux et sa barbe d'un blanc

d'argent en faisaient un type caractéristique popularisé par la gravure.

Il était le promoteur du fameux télescope avec lequel il avait découvert des villes, des canaux et des objets en mouvement sur la planète Mars, et il était absorbé maintenant par l'idée fixe d'entrer en relations avec ces voisins trop longtemps ignorés.

Il avait obtenu du gouvernement russe l'autorisation d'établir dans les vastes steppes à surface plane de la Sibérie méridionale d'immenses signaux empruntant leur puissance éclairante à la lumière électrique. En leur donnant des formes géométriques : carrés, circonférences, triangles, etc., et en rendant leur apparition intermittente par un simple commutateur manipulé de Paris même, il espérait attirer leur attention et, l'œil dans son télescope, les voir répondre par des signaux semblables. Cette pensée le fascinait et les nouvelles de l'Invasion jaune, qui avait tout d'abord envahi la Sibérie, l'avaient rendu plus anxieux que celles dont tout le monde s'occupait autour de lui.

Il avait été nommé Directeur de l'Observatoire de Paris, lorsque le gouvernement s'était décidé à remplacer l'ancienne bâtisse à coupoles noyée dans la fumée et l'atmosphère brumeuse de la capitale, par un Observatoire digne de la France et de l'astronomie, bâti au sommet du Mont-Valérien.

De tous ceux que réjouissait le projet secret d'organiser plus tard une croisade contre l'Angleterre, il était le plus ardent, mais pour une raison qui lui était toute personnelle.

— Quand il n'y aura plus d'Angleterre, dit-il, nous supprimerons le méridien de Greenwich, et le méridien de Paris deviendra partout l'origine des longitudes. Sus à l'Anglais!

Il sortit un instant de ses rêveries pour répondre au Maréchal.

— La météorologie a fait bien peu de progrès, dit-il; nous pouvons voir venir de loin un ouragan, grâce aux observations barométriques que nous envoient télégraphiquement les stations réparties partout; mais outre qu'aujourd'hui leurs dépêches ne nous parviennent plus régulièrement, ce n'est pas d'un ouragan qu'il s'agit, c'est d'un simple vent de 8 à 10 mètres de vitesse.

— Hélas! oui, fit M. Gautier, ce vent très ordinaire suffirait à accumuler les nuages empoisonnés contre la ceinture de nos murailles, à la lui faire franchir, et à les répandre sur Paris!

— Je ne puis ni le prévoir, ni l'arrêter, dit Camille Flammarion : et tous les jours je m'aperçois davantage que la pauvre science humaine tout entière ne remplirait pas une seule page du volume de la Science universelle.

Et de nouveau il s'absorba.

— A la grâce de Dieu, fit le Maréchal, le temps est beau, il n'y a aucun souffle d'air en ce moment, espérons que demain notre expédition aura le même temps. Car c'est demain qu'il faut agir, messieurs.

De Melval et Zahner se regardèrent : la même pensée leur était venue.

— Auraient-ils, en vingt-quatre heures, le temps nécessaire pour trouver le Sultan?

M. Gautier leur vint en aide inconsciemment :

— Si vous fixez demain, monsieur le Maréchal, il est nécessaire que la reconnaissance des armées noires ait lieu aujourd'hui même : il y a encore huit heures de jour, c'est peu; mais nous aurons encore, pour la mener à bien, toute la journée de demain. Pourvu qu'avant la nuit tout soit terminé...

— Je vous laisse libres de l'heure; mais, croyez-moi, nous n'avons plus une minute à perdre.

Les membres du Conseil allaient prendre congé du Maréchal, il les retint; une nouvelle inquiétude lui était venue.

— Vous m'affirmez, dit-il, s'adressant à M. Gautier, que vous avez les moyens de débarrasser notre sol de ce terrible poison dès qu'il aura fait son œuvre? ou encore si malgré toutes nos précautions une partie était poussée sur Paris?

— Oui, monsieur le Maréchal, une de ses propriétés essentielles est d'être très soluble dans l'eau, du moins dans une de ses parties les plus toxiques, car notre gaz est un mélange de trois autres gaz. Notre plan consistera donc à le pousser à la Seine ou à la mer, soit avec des ventilateurs puissants portés par nos aérostats, soit en provoquant par des explosions aériennes des courants d'air artificiels;

car si nous ne pouvons prévoir les vents, nous sommes en mesure de les produire.

— Je croyais que l'électricité...

— Oui, c'est un autre moyen, mais je ne l'emploierai que si le premier est insuffisant et jamais dans Paris même, car si les décharges électriques dissocient notre mélange, elles provoquent en même temps la formation d'acide azotique, et je ne vois pas très bien ce corrosif coulant à pleins ruisseaux dans nos rues et nos égouts, empoisonnant la Seine...

— Comme si elle ne l'était pas depuis longtemps, fit le docteur Bar.

— Détruisant notre pavé en bois, nos maisons en briques d'aluminium, attaquant les pierres et les sculptures de nos monuments, rongeant nos statues, coupant les fils de nos réseaux souterrains, tuant les arbres de nos boulevards, transformant le bois de Boulogne en désert.

— Oui, voilà beaucoup de maux produits par cette électricité : tenons-nous-en au moyen précédent. — Général, poursuivit-il en s'adressant à son chef de cabinet, il faut envoyer de suite les ordres nécessaires à l'évacuation des camps dans les 2e et 3e secteurs. Cette évacuation devra commencer dès que les ballons franchiront la ligne fortifiée.

— Oui, monsieur le Maréchal; les dispositions sont prises pour ne laisser au rempart, de ce côté, qu'un rideau d'une vingtaine de mille hommes prêts à le quitter au moment voulu. Tout le reste sera caserné dans des bâtiments susceptibles d'être hermétiquement clos.

— De plus, il faut que la proclamation dont nous avons arrêté les termes soit affichée ce soir même à Paris et dans toutes les villes et localités comprises dans l'enceinte; les habitants n'auront plus que le temps bien juste d'y prendre les précautions recommandées : vous avez revu cette proclamation, mon cher maître, rien n'y a été oublié?

— Rien, monsieur le Maréchal, toutes les mesures dont je vous ai entretenu y sont prescrites et on peut s'en rapporter aux habitants du soin de les compléter au besoin... Tout clore hermétiquement pendant la journée de demain et celle d'après-demain, voilà l'avis essentiel.

— Et vous avez les moyens de faire porter rapidement les affiches à Beauvais, Château-Thierry, Nogent, partout?

— Oui, nos estafettes montées sur bicyclettes électriques font environ 70 kilomètres à l'heure et atteindront en moins de 65 minutes les points les plus éloignés.

— Alors, messieurs, dit le Maréchal d'une voix grave, séparons-nous : je ne vous convoquerai plus qu'après le grave événement qui va s'accomplir. Que Dieu protège la France!

En sortant de l'Élysée, de Melval et Zähner prirent M. Gautier chacun par un bras.

— Nous vous accompagnons à l'usine, cher maître : notre *Vélo* y est toujours prêt à partir et nous n'avons plus que le temps d'aller reconnaître toutes les positions musulmanes pour indiquer son poste à chaque aérostat.

— Bien, dit le vieux savant, ceci est en effet votre rôle. Moi, je fournis le produit : à vous de l'écouler équitablement. Seulement, j'ai chez moi quelques collections assez rares, et si ce maudit gaz faisait par malheur une petite tournée en ville et pénétrait dans mes appartements, il me les détériorerait d'odieuse façon : je vais donner à mes gens quelques instructions... si vous voulez ensuite profiter de mon automobile pour aller à Saclay, vous la trouverez devant ma porte.

— Eh bien, fit de Melval, je vais aussi pendant ce temps renouveler à M. Fortier toutes mes recommandations sur le même sujet... Ah! mon cher maître, quel désastre peut amener votre instrument de mort s'il se retourne contre nous.

— Ah! dame! qui ne risque rien...

Et finissant sa phrase par un geste ébauché, M. Gautier se hâta vers son hôtel.

Quand les deux amis furent seuls :

— Alors, c'est entendu, fit Zahner, à tout prix il nous faut retrouver le Sultan et Omar, et les sortir de là à temps.

— A tout prix!

— Heureusement, ils sont maintenant réunis : de plus, nous avons toute la nuit pour trouver ce feu-signal sur un espace très restreint, et nous le trouverons : dès que nous

l'aurons aperçu, nous resterons en position au-dessus de lui jusqu'au jour pour déterminer exactement son emplacement, et nous nous réserverons l'empoisonnement de cet espace, de façon qu'aucun ballon voisin ne vienne nous troubler.

— Es-tu sûr de l'équipage du *Vélo?* car il est inutile de



Des estafettes montées sur des bicyclettes électriques... (Page 298.)

mettre le public dans la confidence de notre projet. Il ne nous comprendrait pas.

— Non seulement il ne nous comprendrait pas, mais il crierait à la trahison.

— Evidemment : la Presse, qui n'est en somme que l'organe de l'opinion, a mis leurs têtes à prix et pousserait des cris de putois si elle savait que nous avons sauvé ces deux têtes.

— Le Maréchal, lui, aurait compris.

— C'est vrai; mais en lui confiant nos projets nous aurions eu l'air de lui demander de les couvrir et il ne l'aurait pas pu...

— Oui, il vaut mieux garder tout cela pour nous et agir seuls... Je suis sûr des six hommes du *Vélo* et de leur capitaine. Depuis notre expédition de l'autre semaine du côté de Saint-Quentin, ils me sont très attachés. Gérard est un

enthousiaste, un cœur chaud, un audacieux. Je l'ai mis au courant, et peut-être plus avisé que nous, il a embarqué sur son aérostat des vivres pour un mois, afin d'être en mesure de filer de suite au loin sans toucher barre à Paris, si c'est nécessaire.

— Il a bien fait, car nous les conduirons où ils voudront... à Atougha s'il le faut.

— Atougha!... quel effet me produit ce nom, et quelle émotion j'éprouverais à revoir ce camp, notre point de départ!... Est-ce loin déjà!

— Près de deux ans!...

— Le Sultan ne peut pas songer à Constantinople, que les Anglais tiennent bien... du moins pour le quart d'heure... ni à La Mecque où il ne voudra pas rentrer vaincu... je ne vois qu'Atougha.

— Il choisira... mais il y a aussi la Sultane.

— Oui, et peut-être ferais-tu bien d'emmener Hilarion; il est fort comme un hercule et leste comme un chat, le gaillard... il nous a été bien précieux jadis... il est vrai que maintenant que l'hercule file aux pieds d'Omphale...

— C'est une idée : cette petite expédition l'arrachera à ses adorations platoniques.

— Il en tient toujours?

— Plus que jamais.

— Et elle continue à lui tenir la dragée haute?

— Oui : il en est devenu maigre comme un fourreau de parapluie... je ne le reconnais plus.

— Qui est-ce qui aurait cru cela de lui? un être exubérant de gaieté et de vie comme celui-là!... Ça fait donc maigrir, l'amour contemplatif?

— Oui, et tu aurais bien besoin de connaître un peu ça, car tu prends du ventre, Zahner, mon ami; le sais-tu?

— Peuh!

— Il est vrai que tes amours à toi n'ont rien de contemplatif... te souviens-tu?

— Pauvre Hourida, fit Zahner en esquissant une grimace...

Et dans son exclamation, un observateur perspicace eût deviné comme une ombre de regret...

En somme, il lui avait dû de bons moments, à la petite Ouled-Naïl, et à une époque où les bons moments étaient rares.

Mais son insouciance rieuse reprit bien vite le dessus...

— Pauvre Hourida, répéta-t-il ; tu n'aurais pas dû me la rappeler, car voilà que je pense à ce qui l'attend demain, si elle est encore là... elle aussi va passer un fichu quart d'heure... a-t-elle dû rouler depuis La Mecque !...

— A moins qu'elle ne se soit fixée à Constantinople avec un haut dignitaire turc. Sa dot, déjà rondelette, lui permettait cette ambition...

— Il est de fait qu'elle doit avoir un rude sac, fit Zahner : mais, puisque je parle de sac, sais-tu que je suis bien embarrassé avec ces 300.000 francs de la Sultane, car ils sont toujours là.

— Bah ! attendons les événements : si tout va bien et si l'ancien état de choses se reconstitue, nous fonderons avec la rente quelques prix annuels dans notre ancien régiment de tirailleurs.

— A propos de tirailleurs, tu sais qu'une des intentions du Maréchal, lorsque l'Algérie sera de nouveau pacifiée, sera de rendre le titre de citoyen français accessible aux tirailleurs.

— Si on avait fait cela plus tôt, nos régiments ne se seraient pas fondus et tournés contre nous comme ils l'ont fait : ce n'est pas tant le fanatisme musulman qui nous a mis à dos l'Arabe en Algérie, que sa lassitude d'être exploité par le juif, devenu citoyen français, vendant son vote, faisant l'usure et pressurant le pays.

— A qui le dis-tu ? cette Invasion aura eu du moins le résultat d'ouvrir les yeux de bien des gens et de faire opérer bien des réformes.

— Sais-tu que nous en parlons comme si déjà elle était anéantie ?...

— Pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : ce gaz produit des effets véritablement foudroyants.

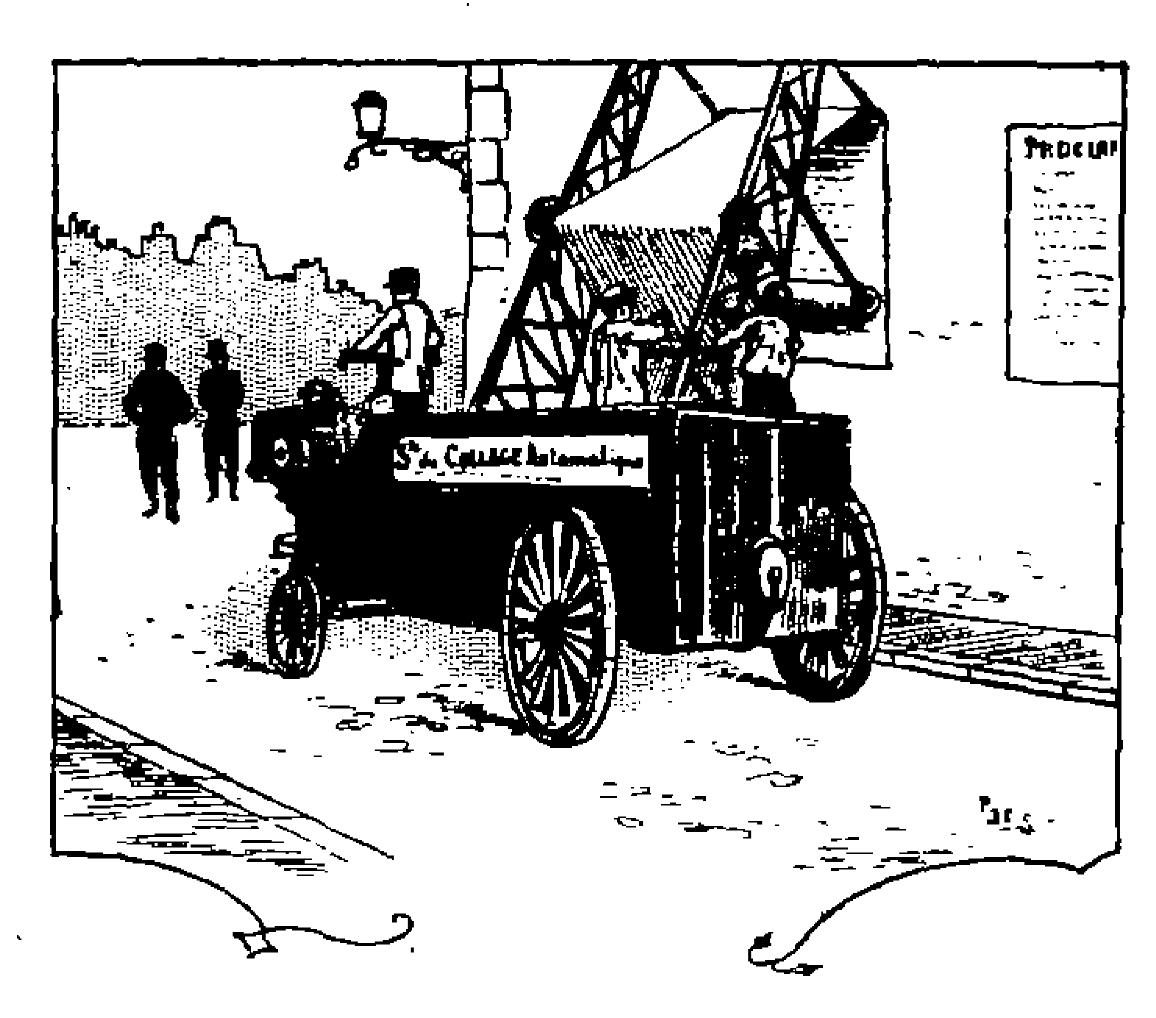
— Pourvu qu'on en soit le maître !...

— Ah ! pour cela, inch Allah !

Ils étaient arrivés devant le nouveau musée japonais : depuis quelques années, le Japon avait installé dans toutes les capitales d'Europe une exhibition permanente de ses produits manufacturés : aussi bien outillé que les nations d'Occident, avec une main-d'œuvre presque nulle, il arrivait à imposer sur les marchés européens ses tissus, sa bijouterie, ses machines et même ses objets d'art.

Derrière les deux officiers un chariot automobile arriva à grande allure, ébranlant les pavés; il portait une sorte d'échafaudage en forme de pyramide de la hauteur d'un deuxième étage.

Il s'arrêta court au bord du trottoir : trois hommes qui le montaient appuyèrent sur des leviers; un grand cadre blanc de 4 mètres de large sur 6 de long se détacha, poussé verticalement contre le mur par une série de tiges articulées en forme de parallélogramme; à peine le papier avait-il touché la muraille, qu'un rouleau de même largeur



L'afficheuse automatique.

l'avait déjà parcouru de bas en haut et de haut en bas, puis tout rentra dans le bâti de la machine; un autre cadre, puis un troisième se détachèrent obliquement, s'appliquèrent de même à droite et à gauche de l'affiche déjà placée, puis la voiture repartit, pour s'arrêter de nouveau, un peu plus loin.

— Cette invention-là est la ruine des colleurs d'affiches, dit Zahner, une corporation bien intéressante cependant en temps d'élection.

— Et bien encombrante aussi...

Ils s'approchèrent : douze affiches juxtaposées, chacune

de 2 mètres de haut sur 1 mètre de large, venaient d'être appliquées contre le mur en moins d'une demi-minute.

Dans son émission d'actions, la Compagnie du « collage automatique » avait démontré, chiffres en mains, qu'elle pouvait recouvrir tous les monuments de Paris d'une triple couche de papier en moins de quatre heures avec un personnel de deux cents personnes seulement et à un prix cinq fois moindre qu'auparavant.

Du coup, les candidats de tout poil et de toutes nuances lui avaient confié l'affichage de toutes leurs professions de foi.

— Voyons ta prose, dit Zahner, car c'est toi qui as rédigé cela au Cabinet.

Déjà un attroupement s'était formé : en énormes lettres rouges, sur fond blanc, on lisait :

PROCLAMATION

FRANÇAIS !

Demain sera un grand jour dans l'histoire.

La lutte de races à laquelle assiste depuis plus d'un an le monde épouvanté, va se terminer par l'anéantissement de l'une d'elles. — La civilisation va prendre sa revanche, la science va venir à bout du nombre. — Et cette dernière page d'une lutte sans merci, c'est à notre France qu'il est donné de l'écrire.

La race noire est condamnée : sa disparition de notre sol n'est plus qu'une question d'heures.

Mais le moyen auquel nous sommes obligés d'avoir recours peut présenter de graves dangers pour nous-mêmes, si nous n'observons pas rigoureusement certaines règles : la mort que nous allons répandre, sous forme de « GAZ EMPOISONNÉ », dans les rangs de l'armée musulmane concentrée comme à dessein, cette mort peut se retourner contre nous et nous devons être prêts à lui faire face sans retard et sans défaillances.

Le gaz empoisonné peut, en effet, revenir sur Paris poussé

par un vent d'Est, et il faut à tout prix l'empêcher d'arriver jusqu'à nos poumons.

Vous avez jusqu'à ce jour exécuté tous mes ordres et vous pouvez juger vous-mêmes du résultat dû à cette merveilleuse discipline de tout un peuple. Les fléaux qui ont ouvert aux musulmans un passage à travers l'Europe, qui ont fait tomber les armes des mains les plus vaillantes, ces fléaux vous ont été épargnés.

Je vous disais : le courage aujourd'hui ne consiste pas à combattre les armes à la main, à se jeter dans la mêlée, il consiste à résister à la terreur et à l'affolement, à s'organiser pour une lutte toute nouvelle, à s'unir, à s'entr'aider, *à obéir*.

Je vous dis aujourd'hui encore : *obéissez* et soumettez-vous d'une manière absolue à toutes les prescriptions qui suivent :

A partir de demain, midi, et jusqu'à nouvel ordre, tous les habitants devront être rentrés dans leurs maisons.

Ils éviteront autant que possible d'en occuper le rez-de-chaussée.

Les chefs de rues et les contrôleurs de districts s'assureront, entre midi et quatre heures, que tous ont des abris.

Toutes les ouvertures : portes, fenêtres, soupiraux, cheminées, etc., seront HERMÉTIQUEMENT CLOSES et des bourrelets devront être placés sur toutes les fissures qui pourraient laisser pénétrer dans l'intérieur des habitations le GAZ EMPOISONNÉ.

Chaque habitant devra être muni de vivres pour trois jours : la distribution en aura lieu par les moyens habituels, dès ce soir, et se poursuivra jusqu'à demain dix heures du matin.

L'eau de Seine pouvant se trouver empoisonnée d'un moment à l'autre est rigou-

reusement proscrite pour tous les usages quels qu'ils soient. La réserve d'eau du lac de Genève sera livrée à la consommation à raison de dix litres par habitant et par jour, et le Directeur des Citernes de Montmartre prendra ses mesures pour éviter toute infiltration gazeuse dans les réservoirs.

Tous les monuments publics, mairies, vélodromes, musées, théâtres, bourses, etc., ont été aménagés pour recevoir les troupes ramenées cette nuit même des bivouacs extérieurs. — Des vivres y ont été déposés. Ils sont interdits aux habitants, à l'exception des églises et du Palais de l'Exposition, où pourront se réfugier tous ceux qui seraient sans asile ou loin de leur maison pour une cause quelconque.

Le Palais des Champs-Élysées restera ouvert exceptionnellement jusqu'à quatre heures.

La cessation du danger et la permission de descendre dans la rue seront notifiées aux habitants par la « Savoyarde » du Sacré-Cœur, sonnant à toute volée. Toutes les cloches de toutes les églises sonneront dès qu'elle aura donné le signal.

Aucune peine n'est édictée contre ceux qui contreviendraient au présent ordre. — Ils sont seulement prévenus qu'ils risquent une mort immédiate.

A tous courage et confiance!

Fait à Paris, à l'Élysée, le dernier jour du siége.

Le Maréchal de France,

D'ARC.

— Je leur souhaite du plaisir aux Parisiens, dit Zahner à mi-voix.

Autour d'eux les réflexions se croisaient.

— Croyez-vous que ça pourrait durer longtemps d'être enfermé comme ça ?...

— On ne sait pas ; moi, j'y resterai quinze jours s'il le faut...

— Quinze jours ! Vous êtes donc marié ?

— Oui.

— Mais moi je suis célibataire et ça ne serait pas drôle !... à moins que...

Et l'homme s'en alla les mains dans ses poches, sans doute pour prendre des mesures supplémentaires et personnelles oubliées par la proclamation.

Un loustic s'écria :

— Ce qu'il va y avoir de l'ouvrage, au bureau des naissances, au printemps prochain !...

Et tout le monde éclata de rire.

De cette foule qui grossissait autour des affiches montait une impression de confiante gaieté : le Parisien se retrouvait là gouailleur et bon enfant, ne voulant voir que l'heureux côté des choses et faisant la nique au danger.

Mais ce qui eût prodigieusement étonné un Français de l'autre siècle, c'est que pas une critique ne se faisait jour au milieu des interjections du populaire.

L'esprit d'opposition, qui a été de tout temps le fond du caractère parisien, semblait avoir totalement abdiqué.

Il avait abdiqué, en effet, sous la pesante réalité de l'expérience.

Les régimes précédents avaient donné au peuple une liberté sans limites, et de cette liberté poussée à l'excès étaient nés tant de maux que les patriotes clairvoyants avaient été effrayés eux-mêmes de leur conquête.

Ils avaient vu surgir des bas-fonds sociaux des appétits qu'ils ne soupçonnaient pas ; les injures, les délations, le chantage avaient avili la Presse et tué les écrivains indépendants ; le règne de l'argent ne s'en était que mieux affirmé.

Puisqu'on pouvait tout dire, tout écrire, il ne suffisait plus que d'avoir des insulteurs à gages et chaque milliardaire avait sa bande de calomniateurs patentés auxquels chaque matin il distribuait la « sportule ».

Et devant ce débordement de liberté se traduisant chaque jour par des scandales nouveaux, tous ceux qui aimaient leur pays s'étaient écriés :

« Donnons-nous un maître, un maître honnête, qui fasse rentrer sous terre tous ces corrupteurs et ces corrompus, et qui protège la liberté contre ses propres excès ! »

Et des écrivains courageux avaient écrit :

« Un peuple qui ne respecte plus aucune autorité est un peuple fini ! qu'on nous rende l'autorité ! »

L'Invasion noire était venue et le *maître* avait surgi, et l'*autorité* s'était imposée.

Les Français allaient faire de nouveau l'apprentissage de la vraie liberté, de celle qui, basée sur le respect réciproque des droits et des devoirs, n'aboutit ni à l'intolérance, ni à l'anarchie.

Et cette expérience faite à une heure terrible entre toutes serait pour l'avenir un enseignement auquel on pourrait appliquer la devise :

Semper Patria memor !

devise que l'on trouve gravée sur les monnaies frappées à l'effigie du Maréchal, l'année suivante.

— Sais-tu, fit Zahner lorsqu'ils furent un peu plus loin, que Paris sera curieux à regarder demain dans l'après-midi : il faudra tâcher de le traverser à faible hauteur sur le *Vélo*. Ça nous donnera la sensation de Pompéi. Une nécropole : pas un chat dans les rues.

— Toi, répondit de Melval, on voit bien que tu ne laisses personne derrière toi... toujours ton insouciance de célibataire, n'ayant de précieux que sa propre peau... Tandis que moi...

— Tu es inquiet ?

— Oui, malgré toutes les précautions prises, car il faut si peu de chose : tiens, par exemple, qu'un carreau casse et le gaz, au cas où il aurait été rabattu sur Paris, entre dans un appartement.

— Oui, et si cet appartement est celui de Mlle Fortier... je comprends que tu ne partes pas tranquille.

— Aussi vais-je m'assurer que toutes les précautions ont été bien prises.

— C'est cela, et moi je vais venir te reprendre dans l'automobile de M. Gautier.

— Oui, dans une demi-heure.

De Melval employa consciencieusement la demi-heure qu'il s'était octroyée; à la chaleur des adieux qu'il échangea avec sa fiancée, on eût pu croire qu'il repartait pour un long voyage.

C'est que, pour cette fois, ce n'était plus lui qui courait un danger, mais Christiane.

M. Fortier, au courant depuis quelque temps des projets du gouvernement, avait fait faire tous les aménagements voulus pour que son hôtel fût hermétiquement clos; comme beaucoup de riches, il avait abandonné une partie de la maison à de pauvres gens, des ouvriers qu'il connaissait et que le chômage obligé des travaux publics avait réduits au dernier dénuement. Il n'avait pas attendu pour agir ainsi le décret du chef de l'Etat, qui proclamait pour tous les êtres d'une même patrie le droit à la vie, et s'en était bien trouvé, n'ayant ainsi autour de lui que des gens dévoués et reconnaissants.

Il s'était réservé le premier étage; mais, sur les instances de son futur gendre, il avait fait préparer au cinquième, dans ses chambres de domestiques, deux pièces encore disponibles, et se tenait prêt à les occuper si un danger quelconque menaçait les étages inférieurs.

— Vous occupez, en effet, les parties basses de Paris, lui avait dit de Melval, et si le gaz s'accumule dans le boulevard Haussmann, il peut y atteindre une épaisseur considérable. Mieux vaudrait n'y être pas immergé, car je n'ai pas confiance dans l'étanchéité absolue des parois.

Hilarion avait écouté ces pronostics inquiétants les yeux fixés sur Arkéia, et quand de Melval lui enjoignit de se préparer à le suivre, il ne put retenir une grimace.

— Est-ce vrai, mon commandant, qu'il y a peut-être un danger ici ?

— Oui, peut-être, ici comme partout à Paris.

— Alors, vous croyez qu'il ne vaudrait pas mieux que je reste auprès de Mademoiselle ?

— Oui, de mademoiselle Arkeia, mon garçon? connu... Non, j'ai besoin de toi; va chercher ta chéchia, laisse ici ta pipe, car on ne fume pas en ballon, et dans dix minutes trouve-toi en bas.

Dix minutes, c'était peu pour faire ses adieux à la jolie soubrette; car avant de l'aborder il avait besoin de chercher ses mots des heures entières, n'ayant encore en fait de grec moderne que des notions rudimentaires.

Il la trouva très effrayée par tout ce que sa maitresse lui avait raconté des dangers probables, et par les précautions extraordinaires qu'elle avait vu prendre dans toute la maison.

Et quand la main tendue, d'un air gauche et craintif qui contrastait avec son aplomb et sa gaieté habituels, le tirailleur vint lui dire qu'il partait.

— Mais moi aussi, s'écria-t-elle, je veux partir, je ne veux pas rester ici!

Il eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'elle ne pouvait le suivre où il allait : dans les airs, au-dessus des Noirs avec son officier. Ah! comme il aurait voulu l'emporter, l'empêcher d'avoir peur ou bien rester avec elle!

Et il se livrait à une mimique touchante et désordonnée pour rendre les idées quand les mots ne venaient pas.

Elle lui avait abandonné sa main, très troublée à cette pensée qu'elle allait rester seule pendant ces deux jours si remplis de dangers; elle s'était habituée à le voir toujours là dans ses jupes comme un chien fidèle, et elle se rappelait certain soir où, obligée de sortir, elle avait rencontré un passant entreprenant; il n'avait pas fait long feu, le passant : semblable à un diable sortant d'une boite, Hilarion était apparu soudain et l'avait envoyé rouler sur la chaussée sans qu'il songeât à demander son reste. Certes, ce grand garçon barbu n'avait rien de la finesse aristocratique d'un Palikare, mais elle s'apercevait, pour la première fois, qu'il allait lui manquer.

Il descendit l'escalier le cœur bondissant de joie : jamais il n'avait obtenu pareil encouragement, et de Melval fut tout surpris, après sa grimace de tout à l'heure, de lui trouver la figure épanouie.

Il ne tarda pas à en connaître la cause : le brave Hilarion n'avait rien de caché pour son commandant.

— Allons, fit de Melval, tes affaires sont en bonne voie : tu te marieras le même jour que moi.

— Oh! non, mon commandant, pour ça, non!...

— Pourquoi, non? c'est bientôt, et tu es même le premier à qui j'en fasse part, tiens : la date de notre mariage vient d'être fixée ; il aura lieu dans quinze jours.

— Alors le mien dans seize, mon commandant... si Arkeia veut toutefois.

— Le lendemain, alors?

— Oui, pour que je puisse assister à votre messe et que vous puissiez...

— Assister à la tienne, n'est-ce pas? Tu as raison, mon brave Hilarion, tu sais bien que je serai ton témoin.

— Oh! mon commandant; il faudra que je dise ça à Arkeia, ça la décidera peut-être... car, voyez-vous, elle a été gentille tout à l'heure, c'est vrai, mais elle n'a pas dit oui... Quand reviendrons-nous ici?

— Sans doute après-demain.

— Et vraiment il y a du danger ici, à Paris?...

— Il peut y en avoir un très grand.

Et Hilarion, tout pensif, monta sur le siège d'arrière de l'automobile dans laquelle M. Gautier et Zahner étaient installés déjà.

C'était une des plus récentes voitures construites : elle était mue par l'électricité; il y avait beau temps que la vapeur, le pétrole, la gazoline et les essences de toutes marques avaient été abandonnées depuis que les accumulateurs électriques avaient pu être faits en aluminium et non en plomb, le transport de la force emmagasinée sous un faible poids avait été résolu, et toutes les routes étaient jalonnées d'usines où l'on se réapprovisionnait d'énergie électrique comme jadis on faisait de l'eau et du charbon.

En moins de vingt-cinq minutes, le véhicule, marchant à raison de 75 kilomètres en terrain plat, les déposa à l'entrée de l'usine de Saclay.

Le spectacle qui s'étalait sur le large plateau dominé par les deux forts de Palaiseau et de Buc de l'ancienne enceinte, était vraiment extraordinaire.

Toute la flotte aérostatique était là, rangée par files dans un ordre parfait, comme une bande d'oiseaux migrateurs prêts à prendre leur vol.

Les ballons, tous de même forme et uniformément d'un blanc d'argent, différaient seulement par leurs dimensions. Au milieu d'eux le *Vengeur* apparaissait comme un géant :

une grande animation régnait à son bord, où une grue électrique hissait des tubes de gaz, que des wagonnets amenaient de l'usine.

Un léger zéphir balançait toutes ces masses sur leurs ancres et pour éviter des chocs entre eux, ils étaient amarrés à des hauteurs variables; on voyait les équipages à bord des nacelles.

Tout était bien paré, comme l'avait annoncé le vieux savant.

Suivi des deux officiers et d'Hilarion, M. Gautier se dirigea vers le bâtiment principal que dominaient de hautes cheminées vomissant des torrents de fumée noire.

C'était un hall immense, tout en verre et acier.

De Melval et Zahner, constamment retenus à Paris, n'avaient jamais visité cette installation modèle d'une industrie sans précédent, cette usine de mort où se distillaient les poisons destinés à détruire des êtres humains comme certaines maisons préparent le sulfure de carbone contre le phylloxéra.

Ils ne connaissaient pas non plus la composition du gaz empoisonné, car une des conditions imposées par le philanthrope et le savant qu'était M. Gautier, consistait en ceci, que cette composition resterait à jamais son secret et celui de son préparateur en chef.

Il ne voulait pas qu'après avoir servi à débarrasser l'Europe du fléau noir, le poison devînt, entre les mains d'un peuple avide de suprématie, l'arme déshonorante de la conquête; car il avait en horreur la conquête uniquement basée sur l'emploi de la force, et, quoique aimant son pays par-dessus tout, il lui eût refusé, dans l'intérêt même de sa gloire, ce moyen facile et cruel de s'imposer aux autres.

Lui seul donc et le vieux chimiste Manset connaissaient la composition et surtout le procédé de fabrication du redoutable composé gazeux.

M. Gautier frappa trois coups sur un gong japonais placé devant la porte principale du hall; une tête apparut dans un encadrement vitré et une porte s'ouvrit.

Les quatre hommes, car Hilarion, toujours aussi curieux, suivait le nez au vent, pénétrèrent dans une antichambre circulaire où un ouvrier leur tendit des masques en caoutchouc.

— Sérieusement, il faut nous coller ça sur la figure? demanda Zahner.

— Très sérieusement, mon cher capitaine, dit le vieux savant, et je ne réponds nullement de vous si vous vous abstenez de cette formalité; ou plutôt, comme je suis responsable de votre vie, je vous interdis carrément l'entrée du hall si vous ne le mettez pas; vous pourrez aller à peu près impunément dans tous les bâtiments en bois qui vous entourent pour y voir fabriquer les composés élémentaires de notre gaz, mais dans ce hall où ils se combinent, il n'y faut pas songer sans avoir recours à la respiration artificielle.

— Obtenue sans doute à l'aide de cette poire métallique reliée à la bouche par ce tube en caoutchouc? dit le commandant de Melval.

— C'est en effet cette poire qui contient l'air respirable à une pression assez grande; elle comporte un ingénieux mécanisme qui le laisse échapper automatiquement à la pression normale.

— Nous allons ressembler à des scaphandriers ou à des détrousseurs de diligences, fit Zahner en se coiffant du masque noir, lequel s'appliquant exactement sur toute la longueur du cou empêchait toute communication avec l'air extérieur.

Ils entrèrent et de suite les deux officiers furent émerveillés par le déploiement des forces mécaniques qui évoluaient sous leurs yeux.

Toute la partie centrale du hall était occupée par une triple rangée de cloches métalliques baignant dans l'huile, car l'eau eût absorbé le gaz aussitôt produit; de nombreux tubes en cuivre à forte section partaient de ces réservoirs où il était emmagasiné à la pression normale et le conduisaient à l'étage supérieur.

Là il devenait la proie de pompes de toutes formes et de tous calibres mues par l'électricité; leur rôle était de le comprimer dans les tubes de transport dont l'approvisionnement couvrait les parois du hall.

Dans le fond, trois hauts fourneaux brûlaient jour et nuit, car l'un des produits n'était décomposable qu'à une température très élevée, et leurs cheminées accouplées perçaient la toiture vitrée pour vomir à l'extérieur des



M. Manset expérimentant le gaz empoisonné sur des pigeons. (Page 314.)

gerbes de flammes qu'on apercevait pendant la nuit des hauteurs de Melun.

Mais ce qui frappa surtout les visiteurs, ce fut le très petit nombre des ouvriers employés dans cette immense usine : ils n'étaient pas plus de quinze à vingt, tous uniformément revêtus, non seulement d'un masque en caoutchouc enveloppant la tête, mais encore d'un maillot de ce même caoutchouc épousant complètement la forme de leur corps, ce qui fit dire à Zahner qu'on avait oublié de

leur donner une queue par derrière pour en faire des diables accomplis.

— Qu'est-ce que fait là ce vieux sapajou? demanda le capitaine de tirailleurs.

Le vieux sapajou, c'était l'auxiliaire de M. Gautier, l'éminent préparateur Manset, vêtu, lui aussi, de caoutchouc des pieds à la tête.

Dans une logette de verre, il était absorbé par l'expérimentation incessante de ses produits.

Toutes les heures on lui apportait dans une éprouvette graduée un décimètre cube du gaz empoisonné.

C'était comme un brouillard jaunâtre, de ceux dont on a l'habitude de dire qu'ils sont à « couper au couteau ».

Il y plongeait d'abord un densimètre en baudruche de sa composition, puis saisissant derrière lui dans une cage un malheureux pigeon, il lui trempait le bout du bec dans le gaz méphitique et le jetait ensuite dans un coin, subitement raidi et les ailes étendues.

Après quoi il trempait l'éprouvette dans une cuve pleine d'eau, qui en absorbait aussitôt le contenu.

Quand ils furent sur le point de sortir :

— Gardons ces masques, dit Zahner à de Melval, en baissant la voix. Je les blaguais tout à l'heure ; mais qui sait si nous ne serons pas bien heureux de les avoir demain? Ils peuvent servir à ceux que nous voulons sauver pour traverser une zone empoisonnée.

— Qui sait si nous n'en aurons pas besoin nous-mêmes? répondit le commandant.

Et sur leur demande, dont ils se gardèrent bien de donner le vrai motif, M. Gautier leur en fit délivrer quelques-uns.

— Quel drôle de truc, fit Hilarion, que l'on chargea de les porter à bord du *Vélo* : tout de même ça pourrait servir !

L'aérostat attendait les deux officiers à la porte du hall comme un fiacre attend un voyageur devant un bureau de tabac. Telle était depuis peu la facilité de manœuvre de ces énormes engins que leur emploi allait se généraliser tout d'un coup.

— Pas de vent, fit M. Gautier; allons! encore trente-six heures de ce temps-là et nous sommes sauvés !

— Un léger zéphyr pourtant, observa de Melval... et venant de l'Est...

Le savant mouilla son doigt et l'exposa du côté de Longjumeau.

— Oui, un zéphyr, c'est le mot... incapable de rouler nos nuages jusqu'à Paris avant que nous les ayons expulsés nous-mêmes... Si nous avons la chance qu'il n'augmente pas, ça ira bien. Tout est-il bien convenu? quand serez-vous de retour?

— Demain matin.

— C'est bien tard; qu'avez-vous besoin de passer la nuit en l'air?

— Nous reconnaîtrons plus aisément les positions musulmanes sur les points éloignés : les feux nous guideront. Il est probable que plusieurs masses se trouvent encore assez loin en arrière et échapperont à notre première expédition.

— Celles-là on les trouvera plus tard; qui trop embrasse...

— Il n'en est pas moins nécessaire de constater leurs positions relatives, ce sera un travail fait d'avance et qui nous dispensera d'une reconnaissance ultérieure.

— Comme vous voudrez; vous avez la collection de cartes?

— Oui.

— Et un jeu de crayons de couleur pour bien différencier les zones?

— Oui.

— Alors, bonne chance et à demain!

A quatre heures le *Vélo* planait au-dessus de Versailles.

— Où faut-il vous conduire, mon commandant, demanda le capitaine Gérard, une fois les présentations faites, car il ne connaissait pas de Melval.

— Faisons une rapide reconnaissance avant la nuit; elle nous donnera une première idée du groupement d'ensemble.

— Alors, dit Zahner, commençons par Saint-Quentin, puisque c'est là que le changement de direction des armées d'invasion s'est opéré vers le Sud; nous tournerons ensuite vers le Sud, nous aussi.

Une heure après ils étaient au-dessus de la petite ville : elle ne paraissait pas avoir souffert, et on n'y distinguait aucune trace d'incendie. Les Noirs commençaient à con-

naître la valeur du mot *cantonner* et préféraient utiliser les habitations plutôt que de les brûler.

Sur la rive droite de la Somme de nombreuses colonnes apparurent marchant à travers champs.

— Suivons-les, dit Zahner.

C'était une manière de parler : en quelques bonds le *Vélo* les précéda et atteignit l'Aisne.

— Voilà probablement le centre du guêpier, dit de Melval ; voyez s'ils pullulent.

La vallée, en effet, regorgeait de Noirs : dans les rues des villages, sur les routes, au milieu des prairies, sur les pentes couvertes de pommiers, leurs groupes très denses et innombrables se détachaient comme d'épaisses fourmilières, les uns arrêtés autour de grands feux, les autres se hâtant vers des groupes d'habitations noyées dans la verdure.

Les aéronautes longèrent un instant la vallée ; mais en s'élevant un peu plus haut, le capitaine Gérard, dont la vue était très perçante, aperçut des masses beaucoup plus considérables sur les plateaux du côté de Longpont.

Celles-là étaient en marche.

Il était bien impossible de distinguer à quelle peuplade elles appartenaient ; pourtant en se rapprochant d'elles, la même réflexion vint aux deux officiers.

— Ce ne peut être que l'armée turque ou la Garde, dit de Melval ; voyez : il y a un ordre relatif dans les groupes, moins de bizarreries qu'ailleurs dans les vêtements d'un même groupe, une uniformité relative chez quelques-uns ; voilà une colonne qui nous apparaît toute rouge parce que tous ses combattants ont la chéchia.

Le *Vélo* ralentit sa marche et pendant une heure louvoya dans tous les sens au-dessus de cette immense armée, pour essayer d'y découvrir un groupe de cavaliers indiquant la présence d'un chef.

Mais ce fut en pure perte : les chefs étaient démontés et à pied au milieu de leurs troupes.

La masselotte fut alors dirigée vers la petite ville de Fismes, qui fut trouvée encombrée; puis l'aérostat revint sur Ville-en-Tardenois et, longeant le puissant rempart qui bordait les crêtes de la montagne de Reims, il déboucha sur Epernay.

Là se soudait la double muraille qui, enserrant la Marne,

joignait Epernay à Château-Thierry, c'est-à-dire la défense de Reims à celle de Paris.

Déjà quelques colonnes musulmanes importantes étaient campées au-dessus de Damerie, à portée de canon des ouvrages français.

— S'il y a quelque chef clairvoyant parmi ceux-là, dit de Melval, il ne peut tarder à s'apercevoir qu'il arrive au fond du fameux cul-de-sac.

— Quand ils s'en apercevront, fit Zahner, ils tomberont dans la plus inexprimable confusion en essayant de rétrograder.

— Le Sultan ne le leur permettra pas; il les jettera plutôt sur Reims pour trouver une issue à l'Est; la prise de Soissons lui a prouvé que nos positions n'étaient pas inexpugnables.

— Je crois plutôt qu'il les rabattra sur Paris; c'est plus logique et il faudrait s'attendre à des assauts furieux du côté de La Ferté-Milon et de Crépy, si nous n'avisions pas dès demain.

— Continuons la tournée, fit de Melval, en cochant avec soin sur les cartes déployées devant lui les emplacements occupés par les bandes que deux hommes de l'équipage lui montraient successivement du doigt.

Le *Vélo* arriva à Château-Thierry; la ligne fortifiée coupait la rivière en enveloppant la ville; un fort puissant se montrait sur la croupe de Nesles, et l'enceinte remontait vers le Nord en forme de crémaillère pour en permettre le flanquement.

De nouveau ils la suivirent; elle ressemblait à ces petits plans en relief comme on en voit au dépôt des fortifications et au musée de Saint-Germain.

Mais aussi loin que purent s'étendre leurs regards, ils n'aperçurent plus de Noirs : Oulchy-le-Château et Neuilly-Saint-Front étaient aussi déserts que le jour où leurs habitants s'étaient réfugiés à Charly et à Croissy dans l'intérieur de l'enceinte.

Mais Zahner, dont la jumelle était obstinément dirigée sur le Nord, étendit le bras.

— Voyez donc! s'écria-t-il, cette troupe de cavaliers; ils ne sont pas des nôtres, ceux-là!

— Non, dit le capitaine du *Vélo*; je distingue très bien des burnous blancs.

— Alors, c'est quelque grand chef, car les chevaux sont rares maintenant dans l'armée musulmane; voilà bien les premiers que j'aperçois depuis longtemps.

La marche de l'aérostat fut suspendue; d'ailleurs la nuit allait tomber bientôt. Ils avaient, en quatre heures, fait le tour presque complet de l'espace condamné.

Le petit groupe de cavaliers, ils étaient une centaine à peine, s'engagea dans un bois qui formait corne en avant de la forêt de Villers-Cotterets et n'en sortit pas; il avait évidemment intérêt à se dissimuler si près du rempart de Paris.

Mais il avait été aperçu, car un coup de canon partit d'une batterie située au-dessus de Levignen, et l'obus éclata au milieu des arbres.

— Ils détalent, fit Zahner; les voilà qui traversent là-bas, de l'autre côté... Ils disparaissent de nouveau sous bois. C'est tout ce qui leur reste probablement de leur cavalerie d'exploration.

Au bout d'un instant, un cavalier se montra de nouveau à la lisière, gravit au galop un monticule, au sommet duquel étaient quelques pommiers, et resta en observation.

Puis il rejoignit les autres, et quelques instants après le bruit des sabots résonnant sur la grand'route de Paris à Soissons, apprit aux aéronautes qu'ils s'éloignaient.

— Où vont-ils?

— Nous allons bien voir.

— J'en doute, car c'est à grand'peine qu'on distingue encore la route; dans une demi-heure il fera nuit noire.

— Tenez! s'écria Zahner, voyez si l'obscurité les dérange, ceux-là!

Cette fois, il tendait le bras vers l'Est; on y devinait plutôt qu'on y distinguait des masses énormes en mouvement. Un bruit confus semblable à celui de la mer signalait leur présence dans l'ombre du crépuscule, et soudain dans un angle de la forêt une petite ville apparut.

— Villers-Cotterets! dit de Melval, le doigt sur la carte.

— Ils sont infatigables, ces moricauds, dit Zahner; quand je pense qu'on nous traitait de visionnaires quand nous les appelions des adversaires redoutables; quels soldats auraient supporté la somme de fatigues que leurs carcasses ont dû subir pour arriver jusqu'ici? on ne pouvait croire qu'ils arriveraient jusqu'à Paris; ils y sont.

— Ou peut s'en faut, et, sans M. Gautier...

— Oui, sans lui nous risquerions fort de voir sous peu le Sultan à l'Elysée, car il n'y a pas à dire : nos « vaillantes populations », comme on les appelle dans les proclamations et les discours officiels, ont au fond un trac énorme.

Tous deux se mirent à observer. Le ballon planait tou-



Le cavalier gravit au galop le monticule et resta en observation. (Page 318.)

jours au-dessus de Villers-Cotterets, où avaient disparu les cavaliers.

La terre se couvrait peu à peu de feux et le ciel étincelait d'étoiles.

Soudain un grondement sourd se fit entendre vers le Sud-Est.

— Le canon, dit le capitaine du *Vélo*.

— Une attaque de nuit ; ils essayent de forcer la barrière du côté d'Epernay, sans doute.

— Si nous allions voir...

— Je regretterais de quitter ce poste d'observation, car si nous avons chance de trouver le feu que nous cherchons,

c'est ici. Evidemment c'est la Garde que nous venons de voir arriver autour de Villers-Cotterets.

— Et vous avez raison, mon commandant! s'écria le capitaine du *Vélo*, car le voilà, le feu en triangle...

Tous trois se précipitèrent du côté indiqué; les hommes d'équipage eux aussi se le montrèrent, très intrigués, car ils avaient été témoins déjà de l'entrevue ainsi ménagée quelque temps auparavant.

Le feu brillait très net à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets.

Bien que la plaine fût couverte de bivouacs où flambaient des arbres entiers, on distinguait aisément le signal lumineux grâce à son isolement.

— Je respire, dit de Melval; tu ne te figures pas quel serrement de cœur j'éprouvais, même en écoutant tes plaisanteries, tout à l'heure, à la pensée que notre pauvre Omar pouvait succomber demain à cette affreuse mort.

— Montrons-lui que nous l'avons vu et que nous le cherchons.

Et le double fanal électrique fut allumé.

— Mais, fit le capitaine du *Vélo*, comment espérez-vous descendre au milieu de pareilles agglomérations? L'autre jour c'était facile, mais aujourd'hui, pendant la nuit surtout, toute l'autorité du Sultan et de son fils serait impuissante à empêcher ces forcenés de nous cribler de balles.

— C'est vrai : aussi il faut attendre ; repérons exactement le point où apparaît le signal, et comme nous allons nous réserver le secteur de Villers-Cotterets, nous éviterons le dépôt de gaz dans un rayon suffisant autour de ce point.

— Alors, dit Zahner, il vaudrait mieux rentrer à Saclay sans perdre une minute pour y porter nos cartes et permettre à M. Gautier de donner ses instructions à la flottille. Il n'est que onze heures, nous pouvons être de retour ici avant l'aube, et les positions de cette armée n'auront pas changé.

— Adopté! dit le commandant.

A minuit le *Vélo* s'abattait devant l'usine de Saclay, où le « savant » attendait son retour avec impatience...

— Vous arrivez bien, fit-il ; nous n'avons plus un instant à perdre.

— Diable! y aurait-il du nouveau?

— Oui, Château-Thierry a subi un assaut furieux vers huit heures du soir, et on a craint un instant que le fort du Mont-Saint-Père ne fût emporté par ces fanatiques que rien ne fait reculer. La panique s'était déjà répandue : des fuyards sont arrivés jusqu'à Meaux. Les troupes qui étaient en route pour revenir ont été réexpédiées dans tout le 4e secteur.

— Et « nos vaillantes populations » ont le trac, dit Zahner; que vous disais-je tout à l'heure?

— C'est évidemment une diversion pour masquer la véritable attaque, dit le commandant de Melval, car la Garde noire est à Villers-Cotterets, très concentrée, et son point d'attaque doit en être très rapproché. Ce sera Crépy ou Betz...

— Quel qu'il soit, il faut agir immédiatement, dès que le jour permettra à chacun de reconnaître son terrain sans erreur possible. J'avais d'abord songé à donner aux ballons un signal lumineux du haut du *Vengeur* où je me tiendrai, afin que tous une fois postés commencent leur distribution de gaz en même temps; mais le brouillard peut se lever, empêcher de voir ce signal, et il ne faut pas de malentendu. Alors j'ai pensé qu'il valait mieux convenir d'une heure donnée. Midi, par exemple.

— Midi! fit le commandant : mais ce serait trop tard; à cette heure-là les camps seront levés et les colonnes en marche : ce sera alors beaucoup plus difficile, et il y aura confusion dans les secteurs affectés aux aérostats.

— Mettons huit heures, alors!

— Le mieux serait, je crois, de laisser chaque commandant de ballon libre de choisir son heure dès qu'il y verra clair et sera sûr de son terrain : car supposez qu'au lever du jour plusieurs armées noires se mettent en route pour renforcer l'attaque de cette nuit ou la renouveler sur un autre point, il ne faudrait pas que, pour obéir à cette prescription d'une heure fixe, on les laissât progresser vers l'enceinte.

— C'est juste; je vais donner des instructions dans ce sens; la plus large initiative pour tous.

— Et où serez-vous de votre personne, maître?

— Sur le *Vengeur*, avec M. de Brantane; nous n'avons pas de secteur particulier : je me réserve de parcourir

l'ensemble du terrain et de déverser mon gaz sur les colonnes oubliées ou sur les points les plus menaçants. Vous avez les cartes?

— Les voici.

— Alors, rendez-vous ici, la première opération faite; la plupart des aérostats reprendront un nouvel approvisionnement de tubes pour compléter leur premier « versement »; les autres installeront à leur bord les ventilateurs, car... il n'y a pas à dire, le vent augmente un peu et je ne suis plus qu'à moitié rassuré.

— Pourquoi ne pas les en avoir munis à l'avance?

— Parce que chacun de ces appareils, suspendus à 60 mètres au-dessous de la nacelle, afin de permettre aux aéronautes de dominer sans danger les couches gazeuses, pèse 1.200 kilogrammes.

— Oui, il valait mieux emporter un poids équivalent de tubes.

— Soixante seulement sont aménagés pour recevoir ces ventilateurs, car il a fallu adapter à ces ballons eux-mêmes un mode de propulsion particulier.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils doivent se maintenir à très faible hauteur, 60 mètres et ne peuvent utiliser pour progresser et pousser le gaz devant eux le principe des bonds successifs. J'ai dû les munir des hélices motrices, aujourd'hui si démodées en aérostation : chaque aérostat en possède deux, l'une tirant, l'autre poussant.

— Et dans quel sens doivent-ils agir? Dans quelle direction pousseront-ils votre gaz?

— Si le vent n'oblige pas à modifier leurs instructions, elles portent qu'ils doivent partir de la Marne en remontant vers le Nord; l'Ourcq et l'Aisne absorberont déjà une certaine quantité de gaz au passage; l'Oise en prendra aussi sa part, puis en route pour la baie de la Somme et la Manche.

— Et les nuages qui n'obéiront pas à cette poussée?

— Seront dissous par des décharges électriques. Dix ballons sont désignés pour naviguer à leur recherche.

— En route donc, je n'ai plus maintenant aucun doute : dans quelques heures l'Invasion aura vécu.

— J'espère qu'après cela on ne parlera plus de la « faillite de la science », dit M. Gautier.

Il est impossible de rendre la magie du spectacle que présenta le plateau de Saclay lorsqu'aux premières lueurs de l'aurore la flottille aérienne s'ébranla.

C'était une heure solennelle entre toutes, et il était impossible de ne pas se sentir profondément impressionné en songeant que ces nouveaux engins de guerre, les plus terribles qu'eût jamais inventés le génie des hommes, portaient dans leurs flancs la mort d'une race tout entière.



Seuls quelques journalistes assistaient au départ.

Ce qui manquait à ce départ, et ce qui lui donnait d'ailleurs son cachet particulier à la fois grandiose et lugubre, c'était l'absence complète de spectateurs et de curieux : car à cette heure les Parisiens se calfeutraient dans leurs maisons avec infiniment plus de précautions que les désespérés allumant dans leur chambre un réchaud de charbon; seuls quelques journalistes spécialement autorisés étaient venus de Paris, à leurs risques et périls, pour permettre à leurs directeurs de lancer une dernière édition avant l'internement définitif de toute la population, et les reporters du

Gros Journal prenaient fiévreusement des instantanés des principaux aérostats.

Leurs automobiles les attendaient à l'entrée du plateau pour les reconduire aussitôt à Paris.

Par deux, par trois, les ballons quittèrent le sol lentement, silencieux comme des ombres; arrivés à une certaine hauteur, ils planèrent comme les pigeons voyageurs cherchant l'orientation de leurs colombiers, puis on vit chacun d'eux s'infléchir vers son but respectif, après avoir reconnu la direction à la vue ou à la boussole.

Une heure allait suffire au plus éloigné à gagner sa position de combat.

Lorsque le soleil se montra au-dessus du plateau de Brie-Comte-Robert, l'horizon dans la direction du Nord-Est était tout émaillé de petits points blancs.

A cinq heures du matin le *Vélo* était de retour au-dessus de Villers-Cotterets.

Ses feux étaient encore allumés bien qu'il fît déjà jour.

Au milieu des nombreux aérostats qui dominaient à cette heure les armées noires, il était indispensable qu'Omar pût reconnaître celui que montaient ses deux amis.

Car Omar était là, les deux officiers n'en doutaient pas.

Mais le signal lumineux avait disparu pendant leur courte absence.

Le jeune prince l'avait-il fait éteindre en voyant le ballon s'éloigner, ou lui-même était-il parti?

A cette heure matinale, déjà son armée s'ébranlait sur toute l'étendue de la plaine; un vacarme assourdissant montait vers la nacelle : de toutes parts des sons de trompe, des appels de tambourins appelaient les guerriers, des groupes sortaient de partout, des maisons et des jardins, et des milliers d'autres accouraient de la forêt au rassemblement, ayant passé la nuit sous les arbres.

La perplexité de de Melval et de Zahner augmenta. La Garde allait se mettre en mouvement; le Sultan et son fils allaient marcher au milieu d'elle; qu'adviendrait-il alors?

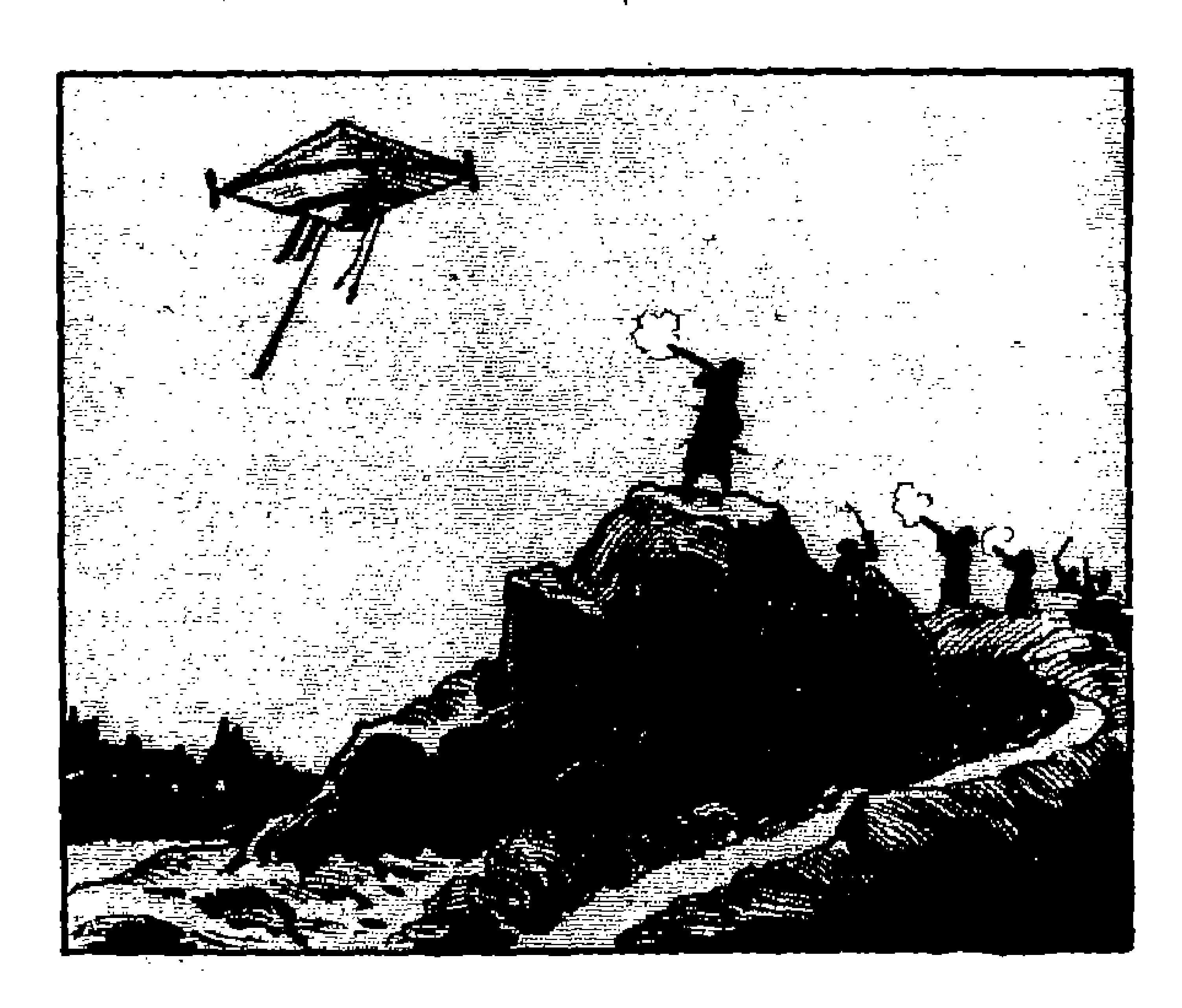
Ils seraient obligés de faire leur devoir, d'ensevelir ces hordes ennemies sous le linceul empoisonné, et comment pourraient-ils, dans cette exécution en masse, épargner deux vies?

De si haut d'ailleurs, ils étaient à 1.000 mètres d'altitude,

ils ne distinguaient rien que des groupes rampant à la surface du sol.

— Descendons! commanda de Melval.

Le *Vélo* s'abaissa de 400 mètres : quelques coups de feu furent tirés sur lui sans résultat et sans en provoquer d'autres; depuis longtemps familiarisés avec les ballons et se sachant impuissants contre eux, car jamais ils n'avaient pu



Quelques coups de feu furent tirés sur le *Vélo*.

en abattre un seul, les Noirs ne se préoccupaient plus de leur présence.

Les colonnes se formaient avec une rapidité due à une longue expérience; des troupes européennes leur eussent envié leur rapidité de rassemblement.

Elles convergeaient vers un plateau triangulaire situé à l'ouest de la ville.

L'une d'elles, formée dans le parc du vieux château bâti par François Ier, s'engagea sur la route de Paris, flanquée à droite et à gauche par deux autres corps très denses mar-

chant à travers champs; elle arriva au bord de la branche sud de la forêt, et avant de s'y engager fit halte.

— C'est l'avant-garde, fit Zahner, élément qu'Omar n'oublie jamais : c'est une nouvelle preuve qu'il est là; les cavaliers d'hier soir étaient bien chargés de reconnaître l'itinéraire et le point d'attaque d'aujourd'hui, car ils sont revenus à Villers-Cotterets par cette même route.

Soudain le vacarme cessa : un souffle sembla passer sur cette multitude sous laquelle disparaissaient les prés et les champs, et la courba silencieuse et recueillie.

Les deux officiers connaissaient bien ce moment solennel.

— La prière du Fedjer (de l'aurore), fit de Melval.

Au milieu des solitudes sahariennes comme dans les clairières des grandes forêts congolaises, dans le « désert rouge » de l'Arabie comme sur les rives du Danube, du Rhin et de la Seine, les Musulmans, tournés vers La Mecque, invoquaient le Dieu qui leur envoyait la lumière d'une journée nouvelle.

Tous ceux qui étaient là avaient passé par la Ville sainte et avaient été témoins des miracles du Prophète Abd-ul-M'hamed, puis ils avaient vu Stamboul et avaient traversé l'Europe en victorieux. Maintenant ils allaient donner le dernier assaut à ce Paris, leur objectif final. Ils avaient enduré le froid et la fatigue, subi les tortures de la faim, affronté mille dangers, et jamais ils n'avaient un seul jour oublié cette invocation grandiose au Maître du monde dont ils se croyaient les envoyés.

Et pendant qu'ils invoquaient le Dieu de Mahomet et de Soliman le Terrible, on invoquait à Paris le Dieu de sainte Geneviève et de Charles-Martel.

Une heure après, l'armée noire s'ébranlait dans la direction de Paris.

Il était sept heures du matin.

— J'ai beau chercher, fit le capitaine du *Vélo*, je ne vois nulle part le drapeau rouge que vous m'avez indiqué comme étant le fanion de commandement du Sultan.

— Moi non plus, dit Zahner; pourtant il doit être là, car sans nul doute c'est l'attaque du camp retranché qui se prépare. Pourvu que l'évacuation de nos troupes n'ait pas été trop hâtive.

— Dans deux heures au plus tard ils seront au pied du rempart, dit de Melval; ils en sont à 10 ou 12 kilomètres tout au plus. Quelles masses! ils sont au moins là 300.000.

— Alors notre devoir est clair, dit Zahner; il n'y a plus un instant à perdre.

Maintenant les corps qui marchaient en tête descendaient dans le profond ravin de Coyolles et remontaient de l'autre côté : on eût dit une invasion de rats grouillant au flanc de l'étroite vallée.

— Il n'y a plus à hésiter, fit de Melval d'une voix grave.

Mais comme il jetait un dernier regard vers Villers-Cotterets, dont l'aérostat s'était éloigné insensiblement, un cri lui échappa, et Zahner presque en même temps poussa une exclamation de surprise.

Sur trois points bien distincts une épaisse fumée venait de s'élever et des gerbes de flammes en jaillirent presque aussitôt.

Trois maisons flambaient, situées aux angles opposés de la petite ville.

Ce n'était pas un incendie fortuit allumé par des traînards, c'était le signal d'Omar, un signal plus visible, plus caractéristique encore que celui de la nuit.

— Il nous appelle, fit Zahner.

— C'est certain, dit le commandant.

Et ils se turent, car la même pensée leur venait à tous deux : certes, ils pouvaient maintenant atterrir sans danger près de la ville abandonnée, mais s'ils répondaient à cet appel, s'ils descendaient sur Villers-Cotterets, ils perdraient une heure, deux heures peut-être, pendant lesquelles la Garde marcherait et atteindrait l'enceinte de Paris.

Avaient-ils le droit de faire passer leurs projets et leurs affections avant leur devoir de Français?

Leur hésitation fut courte.

— Nous avons plus de gaz qu'il n'en faut pour entourer complètement toute la Garde, dit le commandant, car elle occupe environ quatre kilomètres de profondeur sur deux de front : jamais nous n'aurons pareille occasion de la trouver concentrée : nous allons commencer par la couper de Villers-Cotterets pour l'empêcher d'y revenir tout à l'heure.

En route pour Coyolles!

— Faut-il descendre en même temps? demanda le capitaine du *Vélo*.

— Oui, maintenez-vous à 150 ou 200 mètres de terre tout au plus.

— Nous avons trop tardé déjà, fit Zahner; vois! les camarades qui opèrent là-bas sont plus avancés que nous!

Il étendit le bras du côté de Longpont : ce qu'ils virent était le prélude du grand drame final.

Deux ballons y apparaissaient, très proches du sol, eux aussi, et se déplaçant lentement; sous leurs nacelles une fumée blanche semblable à celle qui s'échappait des anciennes locomotives à vapeur fusait vers la terre.

La mort commençait son œuvre.

— Hâtons-nous! fit de Melval, dont la voix tremblait légèrement, car s'il avait assisté à maints combats, et vu des morts par centaines, il n'avait jamais compris la lutte sous cette forme purement scientifique, anéantissant l'adversaire sans lui laisser même le pouvoir de se défendre.

C'était appliquer à l'homme l'extermination telle qu'elle est pratiquée vis-à-vis des animaux nuisibles, les mulots et les vers blancs, les sauterelles et le phylloxéra.

Et pourtant il le fallait...

Le *Velo* était arrivé au-dessus d'un petit village noyé dans la verdure et bordé de fougères. Les derniers groupes le traversaient, se hâtant vers un autre village, Vauciennes, bâti sur la pente opposée.

— Attention, les enfants! dit le capitaine Gérard, aux deux hommes chargés de la manœuvre des robinets à gaz.

Tout autour de la nacelle, les 168 tubes étaient arrimés, réunis par groupes de six à une tubulure commune. Assemblées elles-mêmes par quatre, ces tubulures communiquaient avec sept conduites verticales de 6 mètres de long débouchant à la partie inférieure de la nacelle.

En raison de la pression énorme sous laquelle le gaz était emmagasiné dans ses récipients d'acier, en ne pouvait ouvrir qu'un tube à la fois sur les 24 qui constituaient un groupe, et les deux hommes chargés de cette importante besogne avaient reçu à cet égard les instructions les plus minutieuses.

Le ballon n'était plus qu'à 100 mètres de terre : quelques traînards des colonnes déjà passées s'arrêtèrent pour le regarder, puis, après un moment d'hésitation, déchargèrent leurs armes sur ce colosse aérien qu'ils n'avaient jamais vu

de si près : après quoi ils détalèrent à toutes jambes vers leurs camarades.

Trois seulement restèrent là comme hypnotisés et tirèrent de nouveau : la nacelle rendit un son mat. Les balles s'étaient perdues dans le feutre protecteur.

— Ouvrez ! commanda de Melval.

Soudain, par la valve rendue libre, une fumée d'abord jaunâtre, puis blanche à mesure qu'elle se détendait à l'air libre, jaillit avec un bruit de toile qu'on déchire : poussée par la violence du jet et par sa propre pesanteur, elle atteignit le sol en quelques minutes, s'y étala floconneuse, oscillant doucement, et le ballon s'étant mis en marche vers le Nord, elle apparut derrière lui comme un panache irisé sous les premiers rayons du soleil.

Les trois nègres étaient toujours à la même place ; ils regardaient maintenant curieusement, le nez en l'air, cette vapeur semblable à une buée matinale, et quand elle s'abattit sur eux, ils ne songèrent pas à s'écarter.

Soudain, tous trois à la fois s'abattirent tout d'une pièce, la face contre terre : leurs poumons venaient d'aspirer le terrible poison.

— Prodigieux ! fit Zahner, et à bord du *Vélo* personne ne parla plus.

Alors, l'aérostat décrivit la courbe qui allait entourer d'une barrière mortelle la « Garde du Prophète ».

Elle était là tout entière, concentrée à Villers-Cotterets, où elle avait rejoint l'avant-garde commandée par Omar. Seulement, au lieu de s'engager sur la grande route de Paris en traversant la forêt, elle en longeait maintenant la lisière nord, dans l'axe de la route de Crépy.

C'est là que le jeune prince avait fixé le point d'attaque, car, de l'autre côté du rempart, une forêt s'étendait entre Crépy et Nanteuil, et il avait préféré ces bois aux espaces découverts que battent aisément les feux des ouvrages détachés.

A la surface des champs, le gaz s'étalait maintenant en une traînée sinueuse et ininterrompue ; quand il rencontrait des arbres, il restait quelques instants comme accroché au milieu des branches, puis filtrait et tombait à terre.

Le *Vélo* arriva à l'aile droite de l'armée noire, fit par file à gauche hors de la portée des fusils, puis, accélérant l'al-

lure, se mit à longer ce flanc de quatre kilomètres de long, continuant à semer la mort derrière lui.

Rapidement, il rejoignit les colonnes de tête : il s'agissait maintenant de leur couper la route de Paris, et, gagnant environ mille mètres en avant d'elles, il s'infléchit de nouveau.

Quand il se rabattit enfin vers Coyolles, par un dernier changement de direction, longeant la lisière de la forêt pour fermer le cercle funèbre, la confusion commença.

Les premiers rangs venaient d'arriver devant la barrière gazeuse et crurent pouvoir la traverser comme le chasseur franchit un marais.

Ils tombèrent foudroyés, et, devant cette ligne de guerriers étendus comme si la foudre les eût touchés, les rangs suivants s'arrêtèrent.

Mais les chefs qui conduisaient les premiers bataillons et qu'entouraient des marabouts porteurs d'étendards verts ne voulurent pas croire à ce danger que ne révélait ni la flamme ni le bruit.

Omar leur avait dit la veille, en parcourant les camps :

« Il faut marcher, toujours marcher, sans rien craindre; il faut franchir la grande muraille qui nous sépare de Paris : c'est la dernière bataille, c'est la Légion du Prophète qui aura l'honneur de la livrer et de la gagner avec l'aide de Dieu. Derrière elle l'Islam tout entier va passer...

En poussant des cris forcenés, ils ordonnèrent aux marabouts de pousser les cris de guerre de leurs tribus en agitant les étendards.

A cet appel répondirent aussitôt les porteurs d'échelles qui se trouvaient derrière les premiers rangs. Les musulmans n'oubliaient plus maintenant de se munir de ces engins indispensables contre un ennemi sans cesse enfermé derrière de hautes murailles.

Ils crurent le rempart très proche et s'élancèrent en dressant leurs échelles comme s'ils eussent voulu les appliquer contre la barrière de brouillard qui leur barrait la route.

C'était, transportée dans le domaine scientifique des temps modernes, la légende des dieux combattant à Troie sur les nuages de l'Olympe et des guerriers terrestres leur envoyant des javelots impuissants.

Car à peine ces sapeurs improvisés de l'armée noire

eurent-ils pénétré dans l'atmosphère toxique, qu'ils tombèrent sur les premiers morts pendant que, vacillant au-dessus de la brume floconneuse, les échelles abandonnées s'abattaient dans tous les sens.

Maintenant, sur tout le front de l'armée assaillante s'entassait une première ligne de cadavres à laquelle la couche gazeuse se balançant doucement faisait comme un lit de ouate; mais la légère brise qui venait de l'Est, c'est-à-dire d'arrière, ne l'y laissa pas longtemps et lentement la poussa vers Paris, dégageant les rangs tombés.

Alors, de toutes parts, leurs frères d'armes se précipitèrent vers eux; ils n'étaient peut-être qu'endormis; c'était une espèce de hachich qu'ils avaient respiré là, et les prenant par les bras, les secouant vigoureusement, ils essayèrent de les remettre sur pied.

Et quand ils reconnurent que c'était bien la mort qui les avait surpris au sein de cette fumée mystérieuse, ils cessèrent leurs cris et soudain la terreur, une terreur indescriptible empoigna les plus braves.

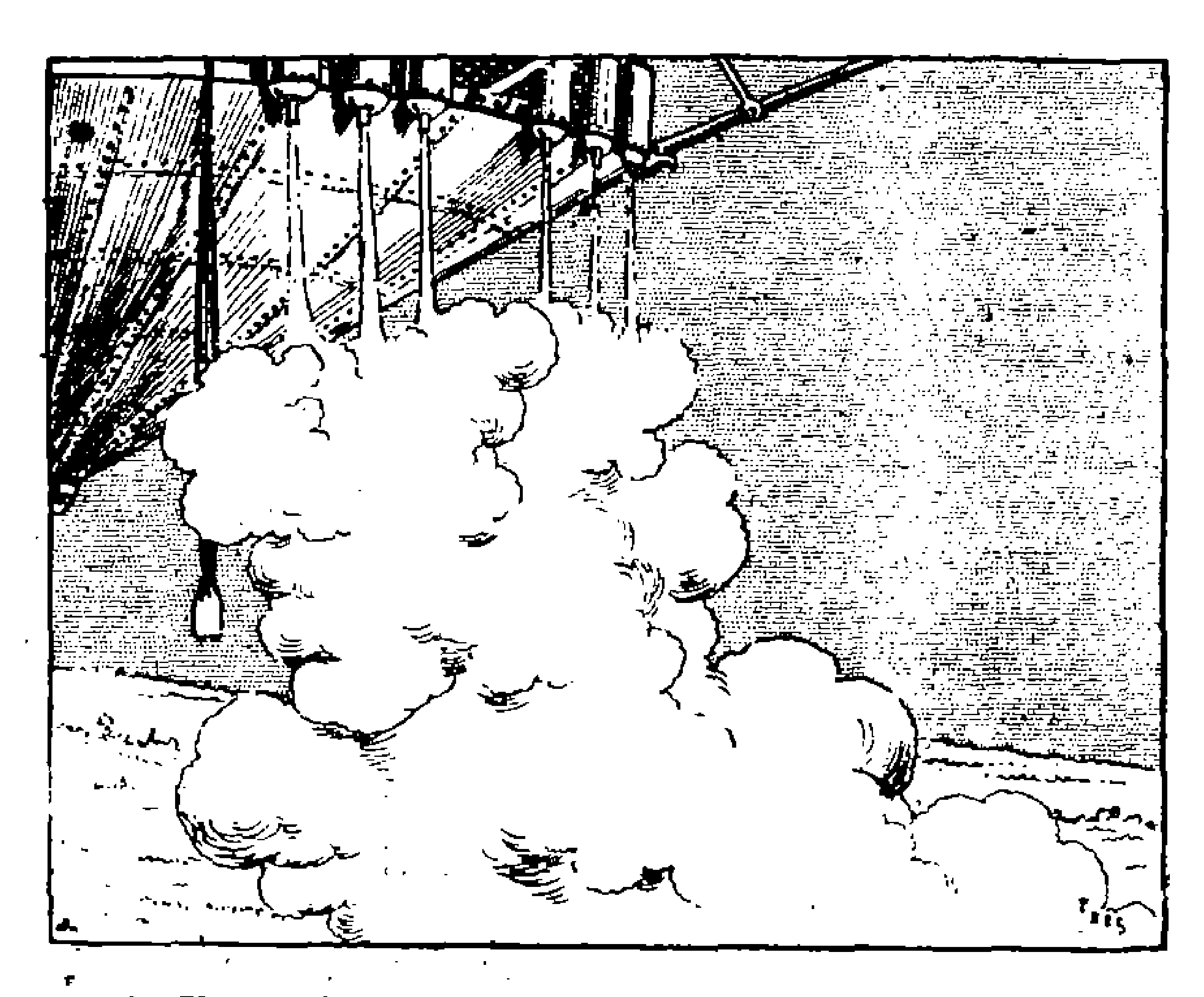
Car de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, le terrible ruban s'allongeait autour d'eux à la surface des champs. En quelques endroits il semblait brisé, mais les dépressions du terrain le masquaient; il était accroché au sol dont il semblait maintenant une émanation pestilentielle, et au loin derrière eux le messager d'enfer qui venait de les enfermer dans ce cercle infranchissable disparaissait derrière les vergers de la ville qu'ils venaient de quitter.

Alors, un vent de folie passa sur ces masses humaines. Elles tourbillonnèrent, cherchant une issue, se heurtèrent dans une inexprimable confusion et instinctivement cherchèrent un refuge en arrière. L'épouvante s'étendit jusqu'aux derniers rangs avec une vertigineuse rapidité; mais quand ceux-ci se retournèrent pour fuir, ils se trouvèrent face à face avec le gaz empoisonné que toujours le vent d'Est poussait vers Paris, et en quelques instants une nouvelle barrière de morts se dressa sur la ligne de retraite.

Puis la même barrière se forma sur les flancs, partout où des fuyards essayèrent de se frayer un passage, surtout le long de la lisière de la forêt vers laquelle le plus grand nombre s'était précipité, et bientôt, haletants d'avoir couru,

meurtris au sortir des cyclones humains que formaient les épaisses colonnes tournant sur elles-mêmes, revenant au fatalisme de leur nature, la plupart d'entre eux s'arrêtèrent et s'assirent à terre attendant le destin, comme les mercenaires de Flaubert enfermés par Hamilcar dans le défilé de la Hache.

Mais le vent s'accrut légèrement, et tout d'une pièce le ruban gazeux se transporta plus vite vers l'occident, s'inéflchissant, se tordant, s'aplatissant sans se rompre grâce



Le *Vengeur* lâcha le poison gazeux par six robinets. (Page 334.)

à l'affinité de ses molécules, et comme une prison ambulante, il força à marcher ceux qui voulaient s'arrêter et faucha parmi ceux qui osèrent l'attendre.

A l'horizon, la muraille crénelée de l'enceinte de Paris, haute de 14 mètres, leur apparut : ils en étaient à portée de canon et par-dessus la muraille les cimes des chaînes de la forêt de Crépy formaient un fond verdoyant.

Mais aucun éclair ne zébra la découpure des créneaux,

La parole n'était plus au canon.

Les défenseurs du rempart s'étaient enfuis, terrifiés



Quand les vapeurs empoisonnées se dissipèrent, un immense charnier apparut.
(Page 334.)

eux-mêmes par l'inconnu de leur suprême moyen de défense.

Le secteur choisi par l'attaque était dégarni de chrétiens : Paris s'ouvrait devant l'Invasion noire.

Mais il s'ouvrait comme s'ouvre une tombe, et l'armée prisonnière qui s'acheminait vers la capitale avec une lenteur de convoi funèbre vit poindre dans les profondeurs du ciel le météore qui allait lui donner le dernier coup.

C'était le *Vengeur* avec son énorme approvisionnement de gaz empoisonné. Des hautes altitudes d'où il dominait ce nouveau champ de bataille, il avait vu cette agglomération humaine qu'entourait un petit fil blanc, et craignant de voir se rompre cette chaîne trop ténue, il accourait achever l'œuvre.

Décrivant de rapides louvoiements et lâchant le poison gazeux par six robinets à la fois, il le versa à flots sur la multitude affolée; des milliers de coups de feu partirent à son adresse, criblant de trous sa carapace d'aluminium. mais sans diminuer sensiblement sa force ascensionnelle, puis les détonations se firent plus rares à mesure que s'étalait sur le sol la couche blanchâtre.

Les étendards verts la dominèrent encore quelques instants, au milieu des fers de lance des Monbouttous et des gens du Tibesti : puis les vociférations diminuèrent; des groupes apparurent dans les intervalles encore libres, se heurtant dans une course désordonnée; peu à peu tout bruit s'éteignit et quand, toujours poussée par la brise, la mortelle vapeur maintenant épaissie et couvrant plusieurs kilomètres carrés, eut dégagé le théâtre de cette lutte contre l'impossible, un immense charnier humain apparut, tellement hideux, tellement terrifiant dans son prodigieux étalage, que M. Gautier, l'artisan de toutes ces ruines, accoudé pensif sur le rebord de la nacelle, n'eut pas un mot de triomphe.

CHAPITRE IX

Dernière entrevue. — Vers la Légion morte ! — Évocation du passé. — Méprise évitée. — Réunis ! — Suprême étreinte ! — La prière de la dernière heure !

— Omar n'est pas là ! dit enfin de Melval.

— Pourtant le feu s'est allumé il y a deux heures à peine, répondit Zahner. Voilà une des maisons qui flambe encore. C'était bien nous dire qu'il nous attendait.

— Je le crois aussi ; mais comme nous ne nous sommes pas rendus de suite à son appel, il a rejoint son armée et maintenant... il est trop tard.

Et le commandant, étendant le bras dans la direction de Paris, montra à son ami le *Vengeur* déversant à flots le gaz empoisonné sur l'espace même qu'ils venaient de quitter.

— Je l'aurais cependant aperçu, dit le capitaine du *Vélo* ; je n'ai cessé d'observer dans la direction de Villers-Cotterets pendant la durée de l'opération, et comme le Sultan et son fils sont certainement à cheval et suivis de cavaliers, ils n'auraient pu échapper aux yeux de Mir, celui de mes hommes qui est chargé d'observer dans la grande lunette.

— Alors pourquoi ne se montre-t-il pas ?

— Nous devons être trop près du sol et du point où il est, il ne nous voit peut-être pas.

Le *Vélo*, en effet, glissait à 50 mètres à peine de terre et semblait raser les maisons ; l'amplitude de ses bonds étant très faible, sa vitesse était à peu près celle d'un cheval au trot.

Quelques sacs de lest furent jetés et l'aérostat remonta à 200 mètres.

La petite ville paraissait morte ; les rues tout à l'heure grouillantes étaient désertes.

Une armée européenne quittant ses cantonnements y eût laissé des impedimenta, des convois, des traînards et des malades. Rien de tout cela n'existait pour la Garde noire; tout le monde y était combattant et tous les combattants marchaient au feu. Elle ne connaissait pas la gangrène des armées modernes, l'abus des employés et des non-combattants. Elle ignorait cette nécessité d'organisation qui, sur trois hommes en état de porter les armes, n'en utilise que deux pour la bataille, faisant du troisième le pourvoyeur des deux autres, comme au Moyen Age le « varlet » portait les armes du « chevalier ».

Le *Vélo* venait de passer au-dessus de la vieille église lorsqu'un bruit de sabots sur les pavés monta jusqu'aux aéronautes. La grille d'une villa venait de s'ouvrir et un groupe de cavaliers, une trentaine au plus, débouchèrent dans une rue étroite conduisant au parc.

— Le burnous rouge! s'écria Zahner, c'est lui!...

— Vite, fit le commandant, atterrissez... là, sur cette pelouse...

La manœuvre de la masselotte fut rapidement exécutée, et lentement le *Vélo* s'inclina...

— Il nous a vus! fit le capitaine du *Vélo*... il se dirige de notre côté...

— Enfin, dit Zahner, je respire... j'éprouvais une véritable angoisse en songeant qu'il était là-bas, dans ce charnier...

Et se penchant il cria, comme il l'avait fait à l'atterrissage précédent :

— Omar!...

Mais de Melval, une jumelle à la main, lui mit la main sur le bras.

— Le Sultan est avec lui, dit-il.

— Ah! fit Zahner, que la pensée de se retrouver devant ce terrible homme calma subitement.

Certes ils étaient heureux de cette occasion qui s'offrait de sauver le père et le fils : tel avait toujours été leur désir à tous deux, car s'ils éprouvaient pour le jeune prince une véritable affection, ils avaient gardé au Sultan un souvenir reconnaissant pour sa magnanimité; mais ils ressentaient comme une gêne à la pensée de se retrouver devant ce chef de peuples qu'ils avaient quitté, on s'en souvient, dans des conditions assez délicates.

Zahner, en particulier, avait toujours devant les yeux le tableau du drame auquel il avait été mêlé dans le souterrain du Vieux Sérail : il se voyait emportant dans ses bras, sous les yeux du maître irrité, le corps demi-nu de la Sultane, au bord de cette oubliette dans laquelle elle allait être précipitée, et à laquelle lui, le profane, lui, le Roumi, l'arrachait audacieusement.

Puis cette fuite sur le Bosphore, sans revoir l'homme à qui ils devaient la vie et la liberté; tout cela avait dû laisser dans l'esprit du Sultan une fâcheuse impression...

Le *Vélo* venait de se poser doucement sur un véritable tapis de verdure prolongé à perte de vue par une avenue forestière, près d'un bassin aux pierres croulantes, dernier vestige d'un parc embelli par Le Nôtre.

Devant lui l'ancien château de François I[er] apparaissait avec ses nombreuses fenêtres : vers le Nord c'était la forêt profonde, et à l'Ouest une grande plaine monotone à l'extrémité de laquelle la forêt recommençait.

Près de l'aile droite du château, la troupe des cavaliers parut.

En avant d'elle le Sultan s'arrêta.

Il était toujours l'indomptable et solide vieillard à la longue barbe blanche, celui dont la haute taille dominait les chefs noirs, sur son trône de têtes coupées, dans les clairières du Haut-Congo.

Les fatigues de cette dure conquête de deux ans, les soucis de la conduite des millions d'êtres rivés à ses pas, les maladies ambiantes, les morsures de l'hiver, rien ne l'avait courbé, et il arrivait devant Paris aussi droit sur son cheval blanc que le jour où il avait vu ses armées traverser la « Porte des Fleurs », au milieu des débris de la flotte européenne.

— Vous allez descendre? demanda avec une pointe d'inquiétude le capitaine Gérard.

— Certes, répondit de Melval en enjambant l'échelle de corde.

L'officier ne remarqua pas que les six hommes d'équipage, sur l'ordre donné à voix basse par le commandant de l'aérostat, s'armaient de leurs fusils, prêts à tirer au premier signe d'hostilité, contre ce groupe de cavaliers à l'aspect martial et hautain.

Mais déjà l'un de ces derniers avait sauté à bas de cheval et s'était avancé vers le ballon.

C'était Omar, devançant son père, et les trois anciens élèves de Saint-Cyr se rejoignant, se serrèrent la main avec effusion.

La joie était peinte sur le visage du jeune prince ; il avait appris la veille le succès des Noirs à Soissons, l'un des camps retranchés voisins, et ne doutait pas qu'avec des troupes d'élite comme la Garde il ne forçât l'enceinte de Paris ce jour-là.

Mais la pensée de ses amis enfermés dans cette capitale sacrifiée d'avance l'obsédait, lui aussi, et puisqu'ils étaient là, il allait comme jadis les retenir auprès de son père pour leur éviter le spectacle des atrocités qu'il prévoyait.

Mais aux premiers mots qu'il voulut dire, il lut sur leur physionomie une gêne évidente, et se dirigeant aussitôt vers son père, suivi des deux officiers :

— Père, dit-il, voici mes deux amis que tu connais : s'ils ont manqué vis-à-vis de toi au devoir de la reconnaissance, la faute n'était qu'apparente et c'était pour l'amour de moi.

— Veux-tu leur pardonner et les accueillir comme autrefois ?...

Pour toute réponse, le Sultan fit un signe à Ali : le chef soudanais, sautant à bas de son cheval, vint respectueusement lui tenir l'étrier.

Abd-ul-M'hamed mit pied à terre.

De son pas majestueux il s'avança vers les deux jeunes gens et leur tendant les mains :

— Vous êtes toujours les amis de mon fils Omar, dit-il ; comme jadis à Aghadès et à Atougha, soyez les bienvenus.

De Melval et Zahner s'inclinèrent.

— Votre présence aujourd'hui m'est un heureux présage, poursuivit le Sultan, vous revenez près de moi le jour même où se livre la dernière bataille.

Et il tendit le bras vers l'Occident.

Instinctivement, les deux officiers suivirent la direction de son regard.

Il leur semblait que le *Vengeur* allait leur apparaître dans l'azur du ciel, avec, au-dessous de lui, la couche épaisse des nuages mortels; mais c'était un spectacle qu'ils avaient pu

voir à 200 mètres au-dessus du sol et que du sol même on ne pouvait deviner.

Le Sultan continua :

— Le succès des armées musulmanes n'est plus douteux; vous qui m'avez quitté à l'orient de l'Europe et qui me retrouvez ici à son extrême occident, vous ne pouvez vous refuser à l'évidence : du haut des airs vous avez dû voir la terre couverte de mes guerriers; beaucoup sont morts en route, la moitié environ, mais ce qui reste est l'élite de mes armées et rien ne leur résistera... Etes-vous revenus à moi pour me suivre? Je l'espère; mais hâtez-vous de vous décider, car le temps presse, et j'ai hâte de rejoindre ma Garde.

Les deux officiers se regardèrent; comment allaient-ils expliquer à cet homme que son gigantesque projet venait de s'effondrer en quelques heures?

Il les traiterait de fous et hausserait les épaules.

Omar vit l'hésitation de ses deux amis, et l'attribuant à une autre cause :

— Quel scrupule peut vous retenir, dit-il? Croyez mon père lorsqu'il vous dit que la chute de la France est proche : vous ne la retarderez pas d'une heure! Dès lors, irez-vous chercher la mort et vous faire tuer par nos f[illegible]s sur vos remparts? à quoi bon? Votre devoir ne vous ordonne pas ce sacrifice inutile : il vous ordonne plutôt de servir votre pays auprès de son nouveau Maître; d'ailleurs mon père est mieux disposé pour la France que pour tout autre pays. — Il me l'a dit déjà et vous ne l'ignorez pas — la France a été jadis l'amie la plus sûre et la plus désintéressée de la Turquie, il ne l'a pas oublié, et si vos compatriotes consentaient à traiter dès aujourd'hui, les conditions qui leur seraient imposées seraient beaucoup plus douces que celles dont vont être accablés les autres peuples vaincus.

— Merci, mon cher Omar, fit de Melval faisant un effort pour parler, mais...

— Allons, poursuivit le jeune prince, ne vous entêtez pas dans une résistance qui n'a réussi à aucun autre peuple. — Nos soldats sont maintenant incomparables : leurs victoires successives les ont rendus invincibles et il vaudrait mieux épargner à Paris les horreurs d'un assaut. Je me fais fort de faire respecter Paris si votre Gouvernement consent à se rendre.

— Omar! voulut dire à son tour Zahner.

Mais le jeune prince très lancé continua :

— Vous êtes des plénipotentiaires tout désignés, fit-il, nous allons nous emparer aujourd'hui même de la première enceinte que j'ai reconnue hier à 15 kilomètres d'ici; je ne sais ce qu'il y a derrière; mais, après ce premier succès, mon père arrêtera la Garde à moitié chemin de la ville et nous attendrons là le résultat de votre diplomatie, à la seule condition que vous nous fournirez des vivres.

Et prenant la main du commandant de Melval :

— Et sais-tu, dit-il avec une volubilité que les deux Français n'avaient jamais remarquée chez ce musulman froid, impassible et peu communicatif, je meurs d'envie de revoir Saint-Cyr; nous en sommes tout près, tu m'y conduiras; tu ne te figures pas l'impression que produit déjà en moi la pensée de me retrouver dans la cour Wagram, l'étude Napoléon, le Petit Bois. Dieu! est-ce loin tout cela!

— Omar, reprit le commandant en affermissant sa voix, j'ai trop tardé déjà à te dire quel malheur vous frappe et pourquoi nous sommes venus vers toi : nous sommes venus pour t'arracher, ainsi que ton noble père, à la destruction des armées musulmanes.

Mais le fils du Sultan haussa les épaules.

— Écoute-moi, Omar, tu dois lire sur ma figure que je n'ai envie ni de plaisanter ni de mentir; eh bien! aussi vrai que notre amitié pour toi n'a pas varié à l'heure où je te parle, les armées de ton père... la Garde qui a quitté cette ville et les environs ce matin même sous nos yeux, tout cela n'existe plus...

Le Sultan fit un pas vers les deux officiers.

— Que dites-vous? fit-il, le sourcil froncé.

— Ta Hautesse sait que je ne mens jamais, fit de Melval d'une voix ferme; elle sait que je considère la parole d'honneur comme sacrée, eh bien! je te donne en ce moment ma parole d'honneur que toutes tes forces sont anéanties par un poison terrible, un poison qu'on verse du haut du ciel comme la pluie et dont les Français ont trouvé le secret. C'est pour vous arracher à cette affreuse mort, toi et ton fils, que nous sommes descendus ici après vous avoir cherchés toute la nuit.

Et comme le Sultan ébauchait lui aussi un geste d'incrédulité, de Melval raconta et les terribles effets du gaz irrespirable, et quels nuages s'abattaient à cette heure sur les Noirs entassés à quelques kilomètres de l'enceinte de Paris.

Mais Omar l'interrompit :

— Tu es victime d'une hallucination, dit-il; d'ici, il y a une heure à peine, j'ai entendu le bruit lointain de leurs clameurs, et ce bruit je le connais bien, c'est celui de leurs cris quand ils montent à l'assaut.

— C'était le bruit de leurs cris d'agonie, dit le commandant d'une voix grave; et maintenant tu n'entendras plus rien, c'est le silence éternel!

Le Sultan et son fils se regardèrent.

L'assurance et la gravité des deux officiers commençaient à ébranler leur conviction, et dans les yeux du jeune prince, une lueur d'angoisse passa.

— Si tu dis vrai, fit enfin le Sultan dont pour la première fois la voix eut un tremblement, ma place est là-bas au milieu de mes soldats... Amène mon cheval, Ali...

Mais de Melval se jeta à la tête de l'animal et prit les rênes.

— Doutes-tu donc de ma parole? s'écria-t-il, c'est à la mort que tu marches...

— Non, je ne doute pas, fit le Sultan; mais je te répète que je veux rejoindre mon armée.

A son tour, Omar intervint.

— N'insiste pas, ami, dit-il... même si tu as dit vrai, notre place est là-bas.

Et comme il se retournait, il vit les cavaliers d'escorte fondre la lance en arrêt contre les deux officiers... Le geste de de Melval saisissant la bride du cheval du Sultan leur avait paru un sacrilège, et croyant leur Maître tombé dans un guet-apens, ils accouraient...

En même temps une voix, celle du capitaine Gérard, cria de la nacelle :

— Otez-vous, mon commandant, nous allons tirer!...

— Gardez-vous-en bien! cria Zahner d'une voix de stentor, pendant que de son côté Omar contenait les cavaliers maures.

Ceux-ci appartenaient aux plus grandes familles du Sou-

dan, de l'Arabie et de la Turquie d'Asie. — C'était une troupe incomparable, l'élite même de cette élite qu'était la Garde noire.

Ils reculèrent lentement, la lance en arrêt.

Il fallait pourtant prendre un parti; le Sultan venait de remonter à cheval et, le sourcil froncé, ne songeait plus qu'à se lancer en avant.

— Que Ta Hautesse m'écoute, fit de Melval prenant soudain un parti : qu'elle nous fasse donner deux chevaux... nous l'accompagnerons... Et toi, Zahner, va dire à Gérard qu'il lève l'ancre, qu'il parte sans nous, mais nous suive au plus près. Explique-lui qu'il n'a rien à craindre pour nous. Quand nous lui ferons signe, il atterrira de nouveau.

— Prenez au moins les burnous de mes cavaliers par-dessus votre uniforme, dit Omar qui sauta à son tour en selle; c'est plus prudent.

— Au contraire, dit le commandant, il vaut mieux qu'on voie nos uniformes pour nous faire reconnaître à l'occasion des ballons qui circulent en ce moment de tous côtés. Nous n'avons rien à craindre d'eux, tandis que vous...

Soudain à l'une des fenêtres de la villa quittée par Omar quelques instants auparavant, une tête se montra et le jeune prince tressaillit.

Il appela un des cavaliers d'escorte et lui parla à voix basse en lui montrant la maison et la grande route de Paris dont on voyait la ligne d'arbres disparaître dans le ravin de Coyolles.

La petite troupe s'ébranla, le Sultan et son fils en tête, suivis de près par les deux officiers dont le costume bleu ciel composait fortuitement, avec le burnous rouge d'Omar et le haïk d'un blanc éclatant du Prophète, les trois couleurs du drapeau français.

On tourna à droite et bientôt les sabots des chevaux résonnèrent sur la voie ferrée de Paris.

Soudain, au sortir de la ville, de Melval tressaillit : à quelques kilomètres dans l'Est, il venait d'apercevoir le *Vengeur* dont la masse glissait lentement dans le bleu à 1.000 mètres environ d'altitude.

Il n'eut pas de peine à deviner que le gigantesque vaisseau aérien, débarrassé en partie de son énorme approvi-



Le Sultan s'approcha espérant les voir se relever. (Page 344.)

sionnement de gaz empoisonné, se dirigeait sur Villers-Cotterets.

— Pourvu qu'il ne nous aperçoive pas, fit Zahner à voix basse, car la même pensée lui était venue; il doit être à la recherche de tous les groupes errants et nous inonderait de gaz avant que nous ayions pu nous faire reconnaître.

Quelques kilomètres furent franchis; tout à coup le Sultan qui galopait en tête s'arrêta court.

A quelques pas de lui, dans les champs, un groupe de Noirs était étendu, la face contre terre : quelques-uns même étaient tombés à genoux, les bras allongés dans l'attitude de la prière.

Il poussa son cheval vers eux, s'attendant sans doute à les voir se relever à son approche; mais ils étaient déjà raidis par la mort et aucune tache de sang n'apparaissait sur leurs corps demi-nus.

Mais à plusieurs centaines de mètres en avant d'eux, un petit nuage ovale couvrant à peine quelques ares de terrain, glissait lentement à la surface du sol, s'accrochant aux arbres de la route et laissant aux branches les plus basses comme des touffes de laine arrachées par les ronces à une toison de brebis.

Sans mot dire, de Melval le montra à Omar.

Celui-ci, l'oreille tendue vers l'enceinte, écoutait. A cette heure, l'action devait être engagée pourtant; à la courte distance où ils étaient de l'armée noire, ils eussent dû entendre la fusillade, le tumulte de l'assaut.

Rien !...

Le Sultan remit son cheval au galop et, plus sombre, repartit.

En arrivant sur la crête, les deux officiers furent surpris de ne pas apercevoir le rempart gazeux qu'ils avaient semé pour barrer aux Noirs le retour sur Villers-Cotterets, mais Zahner fit remarquer à son ami que le vent, maintenant très sensible, agitait les burnous de l'escorte.

— Nos nuages marchent vers Paris, dit-il.

— Vers Paris! dit le commandant qu'envahit une soudaine inquiétude.

Mais presque aussitôt le cours de ses idées prit une autre direction, car au-dessus des arbres de la forêt, à moins d'un kilomètre, le *Vengeur* descendait rapidement.

C'était bien lui. On ne pouvait le confondre avec aucun autre aérostat; d'ailleurs, à la faible distance où il se trouvait maintenant, on pouvait discerner son nom peint en lettres gigantesques sur l'aluminium de l'enveloppe.

Zahner se retourna avec inquiétude : où était donc le *Vélo*, qui devait les suivre et les préserver de toute méprise en prévenant à temps les aérostats voisins.

Sans doute il avait eu un retard au moment de s'enlever,

car il était encore au-dessus de Villers-Cotterets. Il allait évidemment les rejoindre très vite; mais arriverait-il à temps pour arrêter le *Vengeur?*

Rien ne prouvait que ce dernier eût aperçu la petite troupe; mais il allait bientôt se trouver à 200 ou 300 mètres du sol et ne manquerait pas de les discerner, seuls en mouvement dans cette plaine transformée en cimetière.

D'un coup de talon, de Melval enleva son cheval, dépassa le Sultan et lui barra la route.

— Je supplie Ta Hautesse de m'écouter, dit-il d'une voix ferme : en restant sur cette route, en continuant à marcher vers l'Occident, c'est la mort pour toi, pour nous tous dans un instant.

— Que veux-tu dire? De quelle mort parles-tu ?

— De celle qui vient de frapper les guerriers que tu as regardés tout à l'heure, la même qui s'abat depuis l'aurore sur toutes tes armées... Vois ce ballon, il cherche les survivants; s'il te découvre, nous sommes tous perdus...

— Marche devant, dit simplement le Sultan... je te suis.

Un chemin tournait à gauche, se dirigeant en ligne droite vers la forêt, de Melval le prit et partit au galop l'essentiel était d'atteindre les bois avant d'avoir été aperçu par le *Vengeur,* car M. Gautier et M. de Brantane, qui montaient l'aérostat, ne perdaient pas leur temps à regarder si deux uniformes de tirailleurs se trouvaient parmi les fuyards aux burnous flottants : s'imaginant avec raison avoir affaire à des chefs de marque, puisqu'ils étaient montés, ils noieraient de suite la petite troupe dans un nuage empoisonné.

— Plus vite! cria Zahner, qui venait de se retourner... il nous a vus...

Toute lutte eût été inutile contre le géant des airs si les fugitifs eussent eu encore 500 mètres à faire, car il s'était incliné et glissait vers eux comme un projectile à la trajectoire savamment calculée...

Quand le Sultan et son escorte pénétrèrent sous bois, il n'était plus qu'à 400 mètres et arrivait avec une rapidité de météore.

Il s'abaissa encore, frôla la cime des chênes, se releva rapidement et passa outre, emporté par sa vitesse acquise.

Il était temps; mais sans nul doute il allait revenir sur ses pas.

— Suivez-moi ! suivez-moi ! cria de Melval lorsqu'ils furent sous le dôme feuillu des arbres.

Il tourna brusquement à droite en évitant les chemins et les percées forestières, fit encore environ un kilomètre, puis s'arrêta...

— Ils ne peuvent nous apercevoir de là-haut, fit-il, et ne sachant pas que nous avons changé de direction, ils ne viendront pas nous chercher par ici.

— Ils nous cherchent pourtant, dit Zahner, voyez plutôt.

A quelque distance en effet on voyait, à travers les branches, filtrer des bandes floconneuses que la lenteur de leur descente rendait d'ailleurs beaucoup moins dangereuses qu'en plaine.

— Nous ne sommes pas encore en sûreté ici, fit Zahner, mieux vaudrait gagner cette hauteur où les arbres sont plus épais et où nous serons plus près de la lisière.

Mais le Sultan demanda :

— Où est Omar?

Dans le désordre de la fuite on n'avait pas remarqué sa disparition.

Un cavalier s'avança, monté sur un vigoureux mulet, et les deux officiers reconnurent en lui le docteur Kaddour, qu'ils avaient vu arriver au camp du Sultan sur les bords du Bosphore.

— Il est resté en arrière, Maître, et ne tardera pas à nous rejoindre.

— Quelle raison si grave a pu le déterminer à me quitter en un pareil moment?

— Il la dira lui-même à Ta Hautesse en nous rejoignant, si Dieu permet qu'il nous rejoigne.

— Comment nous retrouvera-t-il ici, masqués par les arbres?

— Il verra le fils de Salem, que j'ai envoyé à la lisière pour lui marquer l'endroit où nous sommes...

La figure du Sultan s'assombrit davantage.

Maintenant les chevaux grimpaient une pente assez raide, sous de grands chênes ombrageant d'immenses étendues couvertes de fougères.

Ils arrivèrent au sommet de cette butte, dressée comme un pain de sucre au bord même des bois et dont le sommet dégarni formait une étroite clairière dominant la plaine.

En y débouchant avec précaution, Zahner tout d'abord leva les yeux vers le ciel...

— Plus de danger, dit-il, le *Vélo* a rejoint le *Vengeur* : il l'a prévenu...

Les deux aérostats apparaissaient à quelque distance dans le Sud-Ouest, naviguant de conserve et bord à bord, presque immobiles, à 300 mètres environ au-dessus des arbres.

Mais de Melval gravement appela :

— Ta Hautesse veut-elle être convaincue, qu'elle regarde !...

Il s'était avancé jusqu'au bord de la pente, du côté de la plaine, et Abd-ul-M'hamed l'ayant rejoint, ne put, malgré son impassibilité habituelle, retenir un cri d'angoisse.

La Garde noire tout entière s'étalait devant lui, figée dans l'immobilité suprême.

Aussi loin que la vue s'étendait, les cadavres musulmans jonchaient la terre : jamais, depuis l'origine du monde, champ de bataille n'avait offert semblable spectacle. Sur un champ de bataille, en effet, nombreux sont les morts là où l'action a été chaude, et s'ils s'accumulent en certains points, il en est d'autres où ils n'apparaissent que rares et isolés.

Sur ce plateau funèbre, au contraire, ils se répartissaient partout et partout en colonnes serrées, comme s'ils eussent été pétrifiés subitement pendant leur marche.

Sur certains points, on eût dit que des bataillons entiers, harassés de fatigue, s'étaient étendus pour dormir.

La Légion du Prophète dormait bien, en effet, son dernier sommeil.

Cette armée merveilleuse, formée du plus pur sang africain, à laquelle chacune des peuplades du continent noir avait envoyé l'élite de ses enfants, cette Garde dont Abd-ul-M'hamed était si fier, qu'il avait toujours gardée en réserve pour les derniers combats, elle était là, glacée par la mort.

Au loin, vers l'Ouest, le flot mortel apparaissait sous la forme d'une bande opaque et jaunissante arrêtée par le haut rempart dont on ne voyait plus que les créneaux supérieurs dominés par la cime des chênes.

Le gaz de l'ingénieur Gautier, après avoir accompli son œuvre hors de l'enceinte, cherchait à la franchir pour y trouver une nouvelle proie.

Enfin, se détachant comme des étoiles sur le bleu du ciel, les ballons par centaines se croisaient et s'entre-croisaient au-dessus de l'immense champ de carnage, corbeaux d'un nouveau siècle planant au-dessus d'une race soudainement disparue.

Quelques-uns d'entre eux traînaient encore derrière eux le panache de fumée blanche dont ils épandaient sur le sol empoisonné les derniers flocons, et l'étincellement de leur carapace d'argent clamait le triomphe définitif de la race blanche sur les envahisseurs venus du noir continent! . .

. . . .

Pendant un long moment, le Sultan resta là, immobile, promenant lentement son regard des premières lignes de cadavres tombés tout près des bois jusqu'à l'extrême horizon.

Là, c'était le contingent touareg, formé des plus beaux et des plus résistants parmi les Hoggars, les Kel-Owi et les Aouellimiden; depuis de longs mois leurs fidèles méharis avaient succombé au froid des hauts plateaux de Serbie, mais ils avaient marché quand même, toujours voilés, le visage teint d'indigo, et voilés ils étaient tombés.

Plus loin les Congolais de Nzigué, réduits à 6,000, s'étaient, aux chauds rayons du soleil de juillet, débarrassés des burnous que leur avaient tissés les femmes de Smyrne et de Damas, et ils formaient une phalange compacte, aux reflets de bronze, immobile près des Persans au bonnet pointu.

Sur la droite, le Sultan reconnut le corps hardi des Fans, ceux qui s'appelaient les « Hommes », comme s'ils eussent été les seuls dignes de ce nom, les autres peuples n'étant, à leurs yeux, composés que de femmes et d'êtres sans virilité : leur intrépidité dans maints combats les avaient réduits à 8.000 seulement; mais avec leurs chevelures tressées, leurs corps teints en rouge, les verroteries dont ils étaient couverts, ils paraissaient encore terribles dans leur éternel repos.

En avant d'eux Pa-Moué, leur chef, semblait dormir la lance à la main, sur sa peau de léopard, insigne royal.

A gauche les Massaï et les Gallas s'étaient fondus en un seul corps et tous ensemble s'étaient abattus dans l'herbe mouillée; leurs corps superbes, minces, élancés, taillés

pour la course, se recouvraient les uns les autres en écailles de poisson et les derniers rangs tenaient presque debout, soutenus par ceux qui les précédaient.

Au delà d'épais bataillons, uniformément vêtus de blanc, se détachaient comme les carrés d'un damier, et le Sultan reconnut les Soudanais du Mahdi, les plus fanatiques parmi les fanatiques de l'Islam, car ils croyaient à la mission du Sultan comme à celle du prophète Mohammed lui-même; on leur avait promis de les conduire dans le pays des Anglais, les Européens qu'ils détestaient le plus au monde, et des bords du Nil qu'ils avaient quitté plus de deux ans auparavant, ils avaient marché sans que les privations eussent eu la moindre prise sur leurs corps endurcis : leur cri de guerre était terrifiant, car ils avaient remarqué quelle épouvante jette dans l'âme des Européens le hurlement du Noir, et ils avaient appris de leur chef Salah un ululement qui tenait à la fois du rugissement du lion et du pleur de l'hyène.

Le Sultan les contempla, silencieux pour toujours!...

Et son imagination lui rappela tous ceux dont les yeux glauques et vitreux ne verraient plus le soleil se lever vers La Mecque, tous ceux qui l'avaient salué de leurs frénétiques enthousiasmes autour de la Ville des Villes et devant Stamboul en flammes.

Il revit les Noirs de l'Ouadaï et du Darfour, adroits au maniement de la carabine, les cavaliers de l'Adamaoua qui avaient laissé dans les plaines de Hongrie leurs chevaux caparaçonnés, les bandes féroces du sultan du Bornou qui savaient ramper sur le sol comme des serpents, et les Monbouttous ses premiers fidèles, ses travailleurs d'Atougha qu'on reconnaissait toujours à leurs hauts bonnets où la feuille de l'acacia d'Europe avait remplacé le papyrus du pays des Rivières.

Ceux qui marchaient en tête là-bas, craignant d'être dépassés pour l'assaut, c'étaient les fidèles Senoussistes qui avaient, dans la grande chevauchée musulmane, pris l'avance dès les premiers jours, et les Wahabites aux mœurs ascétiques, ces contempteurs de l'or et des vains ornements, et les Niam-Niams à la peau tigrée que les Européens crédules s'imaginaient munis d'une queue comme les singes, et les Fellahs égyptiens, pauvres bêtes de somme que

le nouveau Prophète avait arrachés à l'esclavage anglais.

Et au centre, étalé sur un vaste espace, c'était le merveilleux corps turc, discipliné et armé à l'européenne, contingent incomparable amené par le Muchir Réouf à son ancien Maître, descendants de ces soldats déguenillés qui, sans solde et sans vivres, avaient, sous les ordres d'Osman le Victorieux, tenu tête à toute l'armée russe de Plewna.

Derrière eux s'étaient arrêtés les Hindous aux culottes bouffantes, aux ceintures bariolées, au turban monumental, et les Musulmans du Thibet, aux yeux en amande, au teint jaune, aux pommettes saillantes, venus des frontières de Chine.

Puis, à perte de vue, les représentants de cent peuples inconnus accourus des Grands Lacs et du Zambèze, du Niger et du Bahr-el-Ghazal ou ces milliers d'Asiatiques qu'un souffle mystérieux avait amenés du bord du Gange, de l'Euphrate et de l'Oxus antique vers le futur dominateur du monde islamique.

C'était fini!

Ils n'entendraient plus sa parole inspirée; ils ne se presseraient plus autour de sa tente à l'heure de la prière; ils ne chercheraient plus, confiants et pleins de foi, le croissant d'or qui surmontait son étendard.

Avec eux, il avait pris cent villes, dispersé dix armées, franchi quatre mille lieues, foulé trois continents, et il suffisait qu'une idée eût germé dans le cerveau d'un Blanc pour que cette force énorme fût anéantie et que seul il demeurât dominant des ruines, Maître sans serviteurs et chef sans armée.

Etait-ce vrai? n'était-il pas la victime d'une effroyable hallucination?...

Un instant, il dut le croire.

Car il poussa son cheval et atteignit les premières rangées des morts, les enfants du profond Sahara, les Imohaggs au litham noir; mais il ne vit qu'imparfaitement leurs yeux derrière le voile : ils semblaient dormir; il poussa plus loin et s'arrêta devant un groupe de Somalis aux cheveux crépus et de Danakils au pagne multicolore : il les regarda un instant, hideux, la bouche ouverte, la face contractée par le hoquet final, et revint sur ses pas.

— *Mektoub!*... dit-il d'une voix grave.

Le fatalisme de l'Islam le tenait tout entier.

Le Souverain maître du monde brisait l'arme dans sa main à l'heure même où cette main la brandissait victorieusement ! sa volonté seule était sainte : se révolter contre elle était inutile et impie !

Sur le Livre de la Destinée, Dieu avait gravé d'avance l'heure terrible !

C'ÉTAIT ÉCRIT !

Seul un tremblement nerveux agita ses lèvres décolorées, mais il s'efforça de le dominer, comprima les battements de son cœur et demanda :

— Où est mon fils Omar?

Les deux officiers qui le contemplaient silencieux et profondément émus, furent surpris de la tranquillité apparente avec laquelle il prononça ces mots.

Quelle force incomparable prête à l'homme une religion qui lui prêche avant tout la soumission à la volonté de Dieu !

Et, comme si le dernier appel du Sultan eût été entendu, le galop d'un cheval se fit entendre et Omar parut bondissant au milieu des fougères...

Il n'était pas seul : une forme blanche apparaissait assise sur le devant de sa selle et se tenant enlacée à lui.

Le Sultan fronça le sourcil.

Etait-ce pour aller rechercher une femme en arrière qu'Omar l'avait quitté en un pareil moment ?...

Mais le docteur Kaddour se précipita, reçut dans ses bras le frêle fardeau, couvert des pieds à la tête d'un long haïk de soie blanche, et Omar, sautant à bas de son cheval, prit respectueusement l'inconnue par la main.

Puis, il s'avança vers Abd-ul-M'hamed et s'inclinant un genou en terre :

— Père, dit-il, c'est le dernier jour; pardonne-moi encore d'avoir enfreint tes ordres et reçois dans ta bonté ma noble et malheureuse mère !

Et la Sultane, soulevant son voile, montra sa figure pâle encadrée dans ses cheveux flottants d'un noir bleu. Ses beaux yeux humides se fixèrent sur le vieillard dont le regard encore plein du spectacle lugubre qui s'étalait à ses pieds, semblait perdu dans un lointain de rêve.

Pendant quelques secondes, elle resta devant lui, comme

une gracieuse apparition; le mouchoir de soie mauve attaché au sommet de sa tête par des épingles d'argent flottait derrière elle, et sous le haïk très fin on devinait la fouta aux rayures multicolores serrée aux hanches.

Elle avait, pendant ce galop à travers champs aux bras du jeune prince, perdu ses babouches, et ses pieds très blancs dans la verdure laissaient voir les gros anneaux d'or aux massifs fermoirs.

Peu à peu la physionomie du Sultan s'éclaira, le pli profond qui creusait son front s'atténua; son regard cessa d'être dur et fixe, et, sans le secours d'aucun des siens, il descendit de son cheval et d'un pas lent se dirigea vers la Sultane.

Elle allait s'incliner; mais il étendit le bras, lui prit la main et d'une voix douce que personne ne lui avait jamais connue :

— Hézia! dit-il.

Quand il l'avait revue, à Stamboul, il lui avait dit durement :

— N'approche pas, femme!

Elle comprit que ce cœur se réveillait aux doux souvenirs d'autrefois et toute frémissante se jeta dans ses bras.

Il courba sa haute taille, la serra contre lui et une grosse larme roula sur sa barbe blanche.

Le spectacle de son armée détruite, la vision de ses projets évanouis l'avaient courbé impassible sous l'implacable destin; et pourtant il les aimait ces milliers de braves et de simples, que ses accents prophétiques avaient arrachés à leurs bois et à leurs déserts!...

Mais la vue de cette femme, souvenir vivant d'années heureuses et paisibles, remua au fond de lui les émotions de ses jeunes années et son cœur se fondit.

Le Prophète austère, le conducteur d'hommes infatigable redevenait un homme.

Il se retourna, cherchant son fils...

— Omar, viens, dit-il, viens, mon enfant!

Et le jeune prince, que venait d'empoigner subitement la vue de l'affreux champ des morts, se serra, lui aussi, contre le sein paternel, les yeux humides.

— C'est fini? dit-il à voix basse.

— Oui, dit le vieillard, c'est fini!...

Ils ne parlèrent plus : les cavaliers d'escorte s'étaient enfoncés à quelque distance dans l'épaisseur d'un fourré et les deux officiers, descendant la pente qui conduisait vers l'armée morte, contemplaient à leur tour ces milliers de corps étendus, se rappelant l'intensité de vie du camp d'Atougha, l'arrivée de tous ces enthousiastes à travers monts et vallées, les chants et les danses, et le youyou des femmes à la lisière de l'immense forêt du Congo.



Il courba sa haute taille et la serra contre lui. (Page 352.)

Voilà ce qu'avait fait le fanatisme d'un homme aiguisé par la haine de l'Anglais intrigant et envahisseur; il avait jeté les uns contre les autres les descendants de Cham et de Japhet, et de nouveau ceux de Cham portaient le poids de la malédiction antique.

Et, à cette heure, cet homme pleurait devant une femme qu'il avait aimée, qu'il aimait encore et qu'une dernière faveur du destin amenait auprès de lui pour adoucir l'amertume du moment suprême.

— Hézia, dit le vieillard à voix basse, écoute ce que mon cœur va te dire; l'homme qui va mourir ne ment pas

et je vais mourir, car ma tâche est finie, mon bras est brisé...

— O M'hamed! fit-elle en resserrant son étreinte.

— Laisse-moi finir, ô toi l'élue parmi les élues, poursuivit-il d'une voix plus grave : je vais quitter cette terre où je n'ai plus rien à attendre, et le Dieu que j'ai servi me recueillera dans son Paradis. Je t'ai condamnée injustement le jour où cédant aux ressentiments de la chair, je t'ai déclarée infidèle et coupable ; tu ne l'étais pas, puisque tu n'étais pas maîtresse de ta volonté, et Dieu m'a fait la grâce de m'épargner un crime : c'est toi, mon fils bien-aimé, qu'il a choisi pour arrêter mon bras ; merci à toi!... et à toi, mon Hézia bien-aimée, pardon!...

Sa voix trembla en prononçant ces derniers mots.

Lui, le Maître impitoyable, il s'humiliait ; lui, devant qui des millions d'hommes s'étaient agenouillés, que le Sanctuaire de La Mecque avait vu debout devant le tombeau du Prophète dominant mille chefs puissants, il se courbait devant cette frêle créature.

Elle ne répondit que par un sanglot.

Il y eut un silence, puis il reprit :

— Etait-ce un avertissement du Destin? j'ai depuis dix lunes conservé le poison que les Anglais avaient remis à Kaddour pour l'employer contre moi, et si j'ai un regret avant de partir, c'est de songer qu'indirectement c'est encore par eux que je meurs... Mais je ne puis demander à l'un des fidèles qui me suivent de me donner le coup mortel, car il tremblerait...

— Mon père, fit Omar suppliant, je vous en conjure, écoutez-moi.

— Je vais avoir fini, mon enfant : toi, tu accepteras l'offre de ces deux officiers français; ce sont deux cœurs d'élite et qui m'eussent réconcilié avec leur pays si j'avais été victorieux ; monte dans leur bâtiment aérien avec ta mère bien-aimée et tous ceux de nos fidèles survivants qui voudront te suivre; retourne à Atougha : il y a le « bôma » et de nombreux serviteurs occupés à l'extraction de l'or; il y a surtout des femmes, des vieillards et des enfants ; règne sur ce morceau de notre ancienne patrie, fais qu'il se repeuple et redevienne prospère ; oublie nos vastes desseins dans l'accomplissement d'un devoir plus modeste ; oublie la guerre, la

guerre à laquelle j'ai tout sacrifié et laisse dans le fleuve l'or désormais inutile !...

— Mon père, dit Omar, n'allez pas plus loin, je veux mourir avec vous.

— Je le veux aussi ! dit la Sultane d'une voix douce et ferme.

Le Sultan se tut.

Mais son visage rayonna : il se vit transporté dans le Paradis de Mahomet avec les deux seuls êtres qu'il aimât au monde ; il allait se retrouver avec eux dans ces jardins fleuris où coulent des ruisseaux de lait, où les arbres tendent aux élus les fruits les plus délicieux, où les femmes aimées sont vierges et restent éternellement vierges tout en aimant sans cesse.

Sa physionomie redevint sereine et il n'essaya pas de les retenir...

— Appelle tes amis, Omar, et dis-leur quelles sont nos résolutions... fais-en part aussi à nos fidèles cavaliers, et dis-leur qu'ils peuvent avoir la vie sauve s'ils le désirent... hâte-toi, car voici des indiscrets.

Il tendait le bras au-dessus des arbres ; les deux aérostats apparurent à 50 mètres de hauteur à peine, cherchant un endroit pour atterrir.

Sans doute les aéronautes commençaient à être inquiets au sujet des deux officiers.

Le jeune prince se dirigea vers ces derniers.

— Partons, dit de Melval, le prenant par la main... tu vois, on vient nous chercher.

— Oui, partez, amis ; nous, nous restons...

— Ici, seuls ?

— Oui, mais nous ne serons pas seuls longtemps.

— Que pouvez-vous espérer encore ? Veux-tu monter avec nous une heure seulement sur l'un de ces ballons ? Je te ferai parcourir tout l'espace qu'occupaient vos armées et partout tu verras le même spectacle.

— C'est inutile ; je te crois... notre mission est terminée ; nous allons, mon père, ma mère et moi, rejoindre les Croyants dans le sein du Prophète.

— Omar, que dis-tu ?...

— N'essaye pas de nous en dissuader : tu sais que quand mon père a pris une résolution, elle est irrévocable ; il a

décidé de mourir et je n'ai pas essayé moi-même de l'en dissuader.

— Mais nous vous conduirons où vous voudrez aller... à La Mecque, où le pays tout entier vous est soumis, où vous retrouveriez vos fidèles, vos temples, une armée !

— Non, ami, non, je le répète, nous partons pour le pays d'où l'on ne revient plus ; je vous dis adieu à tous deux, mes frères : nous n'avions pas pour nous unir le lien d'une commune religion et pourtant je n'ai pas eu d'amis plus fidèles et plus affectueux que vous... Tiens, de Melval, conserve en souvenir de notre amitié de Saint-Cyr et d'aujourd'hui ce sabre que j'ai porté ; prends aussi mon cheval et soigne-le en souvenir de moi ; à toi, Zahner, mes deux pistolets et le cheval de mon père. Il désire vous faire ses adieux, allez à lui...

Et les deux officiers, profondément remués, s'avancèrent vers Abd-ul-M'hamed, pendant qu'Omar se dirigeait vers les cavaliers d'escorte et les réunissait autour de lui.

Jamais, même au moment de sa toute-puissance, lorsqu'il marchait environné de toute la pompe militaire que les Orientaux déploient autour du Padischah, l' « ombre de Dieu sur la terre », jamais le Sultan ne leur avait paru aussi grand, aussi majestueux, aussi imposant...

De Melval voulait faire auprès de lui une dernière tentative ; en croisant ce regard fier et calme, il la sentit inutile, et devant cet homme qui se préparait à quitter la vie avec la grandeur d'âme des héros de l'antiquité, les jeunes gens se sentirent remués au plus profond de l'âme.

Le Sultan leur tendit les mains qu'ils serrèrent silencieusement, la gorge serrée, et après lui la Sultane, avec un sourire doux et triste, murmura à voix basse :

— Adieu... et merci !... vous êtes bons... encore merci.

Omar revenait, suivi de Kaddour.

— Et toi, mon fidèle, que j'allais oublier, dit le Sultan... que vas-tu devenir ?

— Ta Hautesse peut-elle le demander, fit le vieux médecin, et ne veux-tu plus de ton fidèle serviteur, parce que tu vas connaître un pays où il n'y a plus ni maladies, ni médecins ?...

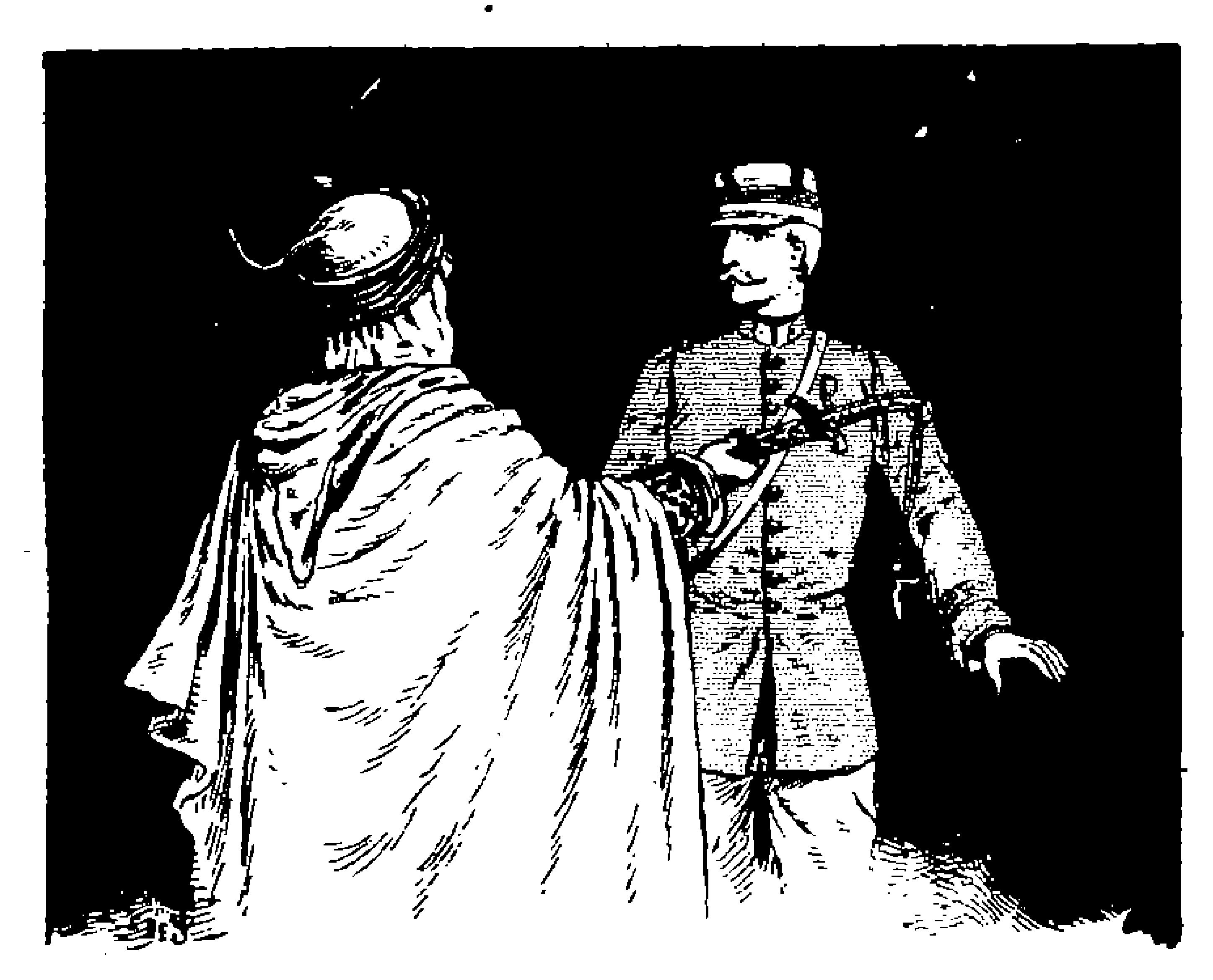
— Alors, viens avec nous, toi le dévoué parmi les dévoués ; voici la fiole que tu m'as donnée jadis ; la reconnais-tu ? avec elle nous sommes les maîtres de l'heure !...

— Oui, elle contient la mort pour cent personnes, car une goutte suffit... je puis donc te demander ma part... Maître!

— Alors, dit le Sultan, si parmi nos jeunes cavaliers quelques-uns veulent nous suivre...

— C'est inutile, père, dit Omar, tous veulent nous suivre, mais vois... ils nous précèdent plutôt!...

En effet, un tableau que nul pinceau ne pourrait retracer se déroulait, tragique, dans le grand silence des bois.



— Tiens, conserve ce sabre que j'ai porté. (Page 356.)

Au milieu des fougères, les cavaliers maures avaient mis pied à terre et quelques-uns avaient aussitôt, d'un coup de couteau au poitrail, tué leurs montures pour les retrouver dans l'autre vie.

Puis, se divisant en deux camps, ils s'étaient avancés les uns vers les autres comme en un combat singulier.

Mais c'était un combat où le plus heureux recevait le premier le coup mortel qu'il avait cherché.

En quelques minutes, la moitié d'entre eux roula dans les fougères, le cœur traversé d'un coup de yatagan ou la gorge ouverte d'un revers de cimeterre.

Deux autres camps se formèrent, et rapidement le nombre des survivants diminua.

Quelques soupirs étouffés, un cliquetis de fer, le bruit mat des corps s'abattant, indiquaient seuls que le drame allait s'achevant.

Bientôt l'un d'eux resta seul et comme il allait se percer de son yatagan, Omar l'appela :

— Viens, Hassein !

Il avait reconnu le fils du Mahdi soudanais... un enfant de dix-huit ans que Salah-ben-Mahdi avait tenu à honneur de placer dans l'escorte du Sultan. Il espérait voir se perpétuer en lui sa haine des Anglais, et lui léguer plus tard son prestige d'envoyé de Dieu...

Cet « envoyé de Dieu » allait suivre le Prophète.

— Viens avec nous, répéta le jeune prince.

Et tous quatre, derrière Abd-ul-M'hamed qui ouvrait la marche, soutenant la sultane Hézia, descendirent la pente...

Car le vieillard voulait mourir au milieu de la Garde noire.

Pendant quelques minutes, il longea les files de cadavres, les regardant une dernière fois, cherchant la place qu'il affectionnait de préférence lorsqu'il marchait au milieu d'eux, et surtout le petit groupe des Monbouttous, ses premiers fidèles ; mais en face de lui il aperçut le *Vengeur* qui atterrissait à une centaine de mètres.

Craignant un contretemps, il s'arrêta.

Mais, en levant la tête, il regarda le soleil et le montra du doigt.

C'était l'heure de la prière d'*El D'hour* (1).

Alors, se tournant vers l'Orient, le regard inspiré comme s'il voyait à travers les espaces la *Kaaba* trois fois sainte, il éleva ses deux mains à hauteur de son front et dit d'une voix forte :

— Dieu est grand ! Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son Prophète !

Derrière lui, son fils et la Sultane, Kaddour et le fils du Mahdi répétèrent dans la même posture :

— Dieu est grand !

Puis tous se prosternèrent, frappèrent la terre de leur

(1) Celle d'une heure après midi, qui suit celle de l'aurore (*El Fedjr*) et précède celles d'*El Aiadsser* et du *Mogreb* (coucher du soleil); une dernière prière *El Acha* a lieu deux heures et demie après le coucher du soleil.



Le Chef de l'Invasion noire n'était plus. (Page 360.)

front, se relevèrent, et par deux fois recommencèrent l'invocation du « Milieu du jour ».

Cette suprême prière au Dieu qu'ils allaient rejoindre avait dans ce milieu funèbre un caractère de grandeur incomparable, et aux lèvres de de Melval une prière inconsciente monta au Dieu des Chrétiens pour ceux qui allaient mourir.

Haletants d'angoisse, les deux officiers restés sur la hau-

teur les virent se relever et s'étreindre une dernière fois, comme jadis les martyrs chrétiens condamnés aux bêtes se donnaient dans le cirque le baiser de paix; puis Omar se retourna vers eux et leur fit un signe de la main.

De Melval et Zahner détournèrent les yeux : tous deux pleuraient.

Quelques secondes après, le Sultan, facilement reconnaissable à sa haute taille, s'abattit foudroyé le premier, et sur son corps tomba presque aussitôt la Sultane, semblable à un oiseau blanc précipité du haut des airs les ailes étendues.

Un dernier adieu d'Omar à ses deux amis, et un burnous rouge mit une tache de sang près des deux êtres que son affection venait de réunir à leur dernière heure.

Auprès de lui se couchèrent le vieux médecin et le jeune Soudanais, avec le calme de voyageurs cherchant le repos au déclin du jour, et bientôt tout mouvement cessa dans la plaine.

Le Chef de l'*Invasion noire* n'était plus!

CHAPITRE X

Retour accidenté. — L'ensevelissement de Paris. — Au-dessus du boulevard Haussmann. — Nouveau tour de force d'Hilarion. — Un sauvetage par les toits. — Trop de lest humain. — Affreuse angoisse. — Zahner se dévoue. — Deux projets. — Les fours crématoires. — La peste. — Le tombeau du Sultan. Un deuil national. — Double mariage! — Aubaine inespérée. — En route pour l'Afrique!

— Partons, dit de Melval la gorge sèche : j'ai la tête qui éclate.

— Oui, partons! nous reviendrons ce soir chercher leurs corps pour leur donner une sépulture commune. Pauvre cher Omar! pauvre femme!

Le *Vengeur* avait jeté l'ancre; les deux officiers se dirigèrent vers l'échelle de corde qui venait d'être lancée au dehors et montèrent à bord.

Ils mirent M. Gautier et M. de Brantane au courant des péripéties du drame qui venait de se jouer sous leurs yeux, et auquel ces derniers avaient assisté sans en comprendre tous les détails.

— Ces gens-là sont plus forts que nous, dit le vieux savant, les yeux fixés sur le groupe héroïque... Quel Européen est capable d'envisager la mort avec cette sérénité tranquille, avec cette grandiose simplicité? Et plus que jamais je maudis la guerre qui oblige à de pareils carnages et à de pareils sacrifices. S'il ne s'était pas agi pour mon pays d'une question de vie ou de mort, je regretterais mon épouvantable invention... Que de forces perdues! que d'intelligences éteintes!... Mais, jamais, je le jure, ce gaz ne servira désormais...

— Même contre l'Anglais? demanda M. de Brantane.

— Non, certes : si les peuples d'Europe veulent anéantir cette nation, que j'exècre d'ailleurs comme vous, ils le feront par les moyens ordinaires : ils sont assez forts pour

cela; mais mon secret mourra avec moi. J'aurai jusqu'à mon dernier jour sous les yeux l'horrible tableau d'aujourd'hui.

— Nous vous quittons, dit de Melval.

— Restez avec nous, dit M. de Brantane, nous vous déposerons à Paris.

— Non, dit le commandant, vous ne pourriez embarquer à bord les deux chevaux que le Sultan et Omar viennent de nous laisser, et nous nous reprocherions vraiment de les abandonner : nous allons les monter et rentrer à Paris avec eux.

— A Paris, mais vous avez 70 kilomètres à faire.

— Ce n'est qu'un jeu pour ces vaillantes bêtes qui n'ont pas marché encore aujourd'hui.

— Mais vous risquez de tomber dans une accumulation de nuages empoisonnés.

— Le vent est maintenant très faible : nous les éviterons sans peine avec nos chevaux; d'ailleurs, nous allons prendre par la vallée de la Marne, où nous ne craignons pas d'en trouver, puisque le vent vient d'Ouest.

— Vous ne voulez pas faire un dernier tour au-dessus des autres armées Noires pour vous assurer que le résultat est partout aussi complet qu'ici? Je ne considère pas encore notre tâche comme finie. Si nous voulons rendre compte au Maréchal d'une façon complète de la situation nouvelle, il nous faut parcourir tout le terrain entre Aisne et Marne.

— Je m'en rapporte à vous, et il vous appartient d'ailleurs de faire ce compte rendu; quant à moi, je vous l'assure, je suis dans une disposition d'esprit lugubre : j'avais pour mon camarade de promotion une véritable affection; sa mort et tout ce que je viens de voir m'ont retourné... je ne demande plus qu'à m'en aller loin du théâtre de pareilles horreurs.

— Moi aussi, dit Zahner, j'ai le cœur à l'envers.

Ils mirent rapidement au courant de leurs intentions le capitaine du *Vélo*, qui venait d'atterrir à son tour.

— Allez annoncer notre retour à Saclay! lui cria de Melval, nous y serons ce soir; et toi, Hilarion, va de suite porter des nouvelles à la maîtresse d'Arkeia.

— Oui, mon commandant, fit le tirailleur dans un grand geste de satisfaction empressée.

Les deux chevaux étaient restés docilement à l'endroit où leurs maîtres les avaient laissés, la bride sur le cou : jamais le cheval arabe ainsi dressé ne songe à s'échapper.

C'étaient deux merveilleux échantillons de cette race du Nefoud, envoyés jadis par le souverain du Chammar au Prophète, lorsqu'il était entré sur le territoire du Nedjed.

Celui du Sultan était d'un blanc immaculé, celui d'Omar noir comme la nuit.

Les deux officiers se mirent en selle et, absorbés par leurs réflexions, se dirigèrent, par la route de Crépy, vers la porte qui s'ouvre dans le rempart, à hauteur de cette petite ville.

Mais en arrivant à mille mètres environ du rempart, ils s'arrêtèrent court.

Ils n'avaient pas réfléchi que le nuage arrêté au pied de l'enceinte leur barrait la route.

La plus grande partie, soulevée par le vent, avait franchi la muraille, mais il en restait au pied du rempart toute une bande de 20 à 30 mètres d'épaisseur qui en défendait l'approche mieux que les défenses les plus perfectionnées.

A la porte de Betz, vers laquelle ils se dirigèrent ensuite, ils trouvèrent le même obstacle.

Ils durent, par Mareuil-sur-Ourcq, gagner Château-Thierry, où enfin le rempart était dégagé ; mais ils ne purent se faire ouvrir la porte qu'au bout de deux heures d'attente.

Calfeutrés dans leurs maisons, les habitants attendaient anxieux les événements, et ce furent les enfants qui, plus curieux et moins craintifs, montèrent sur le rempart en entendant leurs cris d'appel. Ils reportèrent au chef du poste de la porte du Nord la nouvelle de la victoire définitive annoncée par les deux officiers en dehors des murs ; le bruit s'en répandit comme une traînée de poudre et une foule d'habitants et de soldats se porta au-devant d'eux.

Leur entrée dans la ville, qui avait subi la veille même un assaut heureusement repoussé fut un triomphe ; mais ce triomphe leur pesait : ils ne pouvaient s'associer sans une arrière-pensée de tristesse à la joie, pourtant bien légitime, de leurs compatriotes et, s'arrachant aux ovations, ils prirent à grande allure la route de Paris, après avoir confirmé verbalement au général Arlabosse, commandant la place, la

nouvelle de l'anéantissement des forces musulmanes dans la région avoisinante.

— C'est bien imprudent ce que vous faites-là, leur dit le gouverneur; si vous n'aviez pas une mission spéciale de l'Élysée, je prendrais sur moi de vous arrêter ici vingt-quatre heures en attendant que tout danger se soit dissipé. Vous dépendez du Maréchal et de lui seul; je ne puis donc que vous donner un avis amical et je vous dis : nos observateurs ont remarqué, il y a deux heures à peine, du côté de Crony, des brouillards équivoques glissant vers l'Est. Ici, il n'y a plus de danger, restez avec nous jusqu'à demain.

Ils n'acceptèrent pas; de Melval pensait à Christiane et avait hâte de la retrouver; quand une tristesse envahit l'homme, c'est instinctivement dans l'amour qu'il se réfugie pour oublier.

Mais ils avaient perdu beaucoup de temps, et la nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent à Meaux.

Dans tous les villages traversés, Charly, Nanteuil, La Ferté-sous-Jouarre, Trilport, ils avaient trouvé la solitude la plus absolue : on n'y savait encore rien de l'anéantissement des armées musulmanes ou, si on le savait, on n'en redoutait que davantage l'élément redoutable qui avait en si peu d'heures détruit tant de vies humaines.

— Il serait maintenant imprudent de continuer, dit de Melval; tant que nous avons vu clair, nous n'avions pas grand'chose à craindre : la nuit, c'est différent; j'ai là un excellent ami, M. Lemarchand, le président du tribunal; il nous donnera l'hospitalité; nous lui laisserons nos chevaux, et demain à la première heure nous filerons en automobile sur Paris.

— Si nous pouvons y pénétrer, dit Zahner.

— Alors, tu crains...

— Que le gaz ne s'y soit dirigé, oui! As-tu remarqué que le vent a légèrement tourné au Nord? Il suivait la vallée de l'Ourcq et cette direction a dû, par la Marne, conduire tout droit une partie des gaz à Paris.

— Pourtant on dirait que ce vent est tombé.

— Ce serait plus fâcheux encore, car si les gaz y sont entrés, ils vont y stationner et il faudra, pour pénétrer dans certains quartiers, attendre que les ventilateurs aient achevé leur besogne.

— On doit savoir quelque chose ici... allons au télégraphe.

Ils entrèrent dans la coquette petite ville : il n'y avait pas une âme dans les rues; à grand'peine ils trouvèrent le bureau télégraphique.

Mais ils eurent beau frapper violemment à la porte, on n'ouvrit pas.

— Quels trembleurs que tous ces gens-là! fit Zahner.

— Ils ont pourtant des nouvelles de Paris, car le télégraphe et le téléphone fonctionnent toujours; s'ils nous laissaient entrer nous pourrions du moins nous mettre en relation avec l'Elysée.

— Attends, dit Zahner, ils vont ouvrir, je t'en réponds.

— Que vas-tu faire?

— Entrer par la fenêtre, puisqu'ils condamnent leur porte.

Et Zahner, descendant de cheval, brisa d'un coup de crosse de pistolet un des carreaux du rez-de-chaussée,

Une tête effarée se montra, la bouche ouverte, celle du receveur des postes, prêt à crier; mais à la vue des uniformes, il ne put expectorer un seul mot.

— Ordre du Maréchal! mission d'Etat! ouvrez plus vite que ça, fit Zahner avec son air des mauvais jours.

— Tout de suite, tout de suite, monsieur l'officier; je ne savais pas, je ne croyais pas...

Ils entrèrent et la porte fut refermée aussitôt, pendant qu'un employé collait vivement sur la vitre cassée plusieurs épaisseurs de papier.

— Vous avez des nouvelles? demanda le capitaine.

— Oui, beaucoup de nouvelles, mais...

— Sont-elles bonnes ou mauvaises?

— Il paraît que toute l'armée musulmane a péri, ça c'est bon; mais Paris est inondé de gaz : il y en a 10 ou 12 mètres d'épaisseur dans les rues.

— Partout?

— Dans tous les quartiers avoisinant la Seine; il n'y a que les parties hautes, Montmartre, les buttes Chaumont, Belleville qui soient préservées.

De Melval frissonna.

Ce qu'il redoutait le plus venait d'arriver.

Emus par les adieux du jeune prince, les deux jeunes gens n'avaient pas voulu abandonner les deux chevaux qu'il

leur laissait, et cédant à un mouvement irréfléchi, ils avaient pris la route, alors que les circonstances imposaient plus que jamais la voie des airs. Il leur aurait pourtant suffi de conduire les deux animaux dans une écurie abandonnée de Villers-Cotterets et de s'embarquer sur le *Vélo* pour être à cette heure à Paris.

— Si nous gagnions Saclay cette nuit?... fit de Melval.

— Par la vallée de la Marne? C'est bien dangereux, d'après ce que tu constatais toi-même tout à l'heure.

De Melval tira sa carte.

— Faisons le grand tour par Crécy-en-Brie, Melun et Corbeil, dit-il; il y a peu de chances pour que ce parcours soit aussi dangereux que l'autre.

— Tu y tiens?

— Oui, je ne vis pas... sait-on ce qui peut arriver? Je tremble... pour elle!

— Partons, dit Zahner : seulement téléphonons d'ici à l'Elysée, pour leur confirmer ce qu'ils savent déjà certainement, et demandons à Saclay si M. Gautier est rentré...

De l'usine, ce fut M. Manset, le vieux chimiste, qui répondit :

— Nous avons des nouvelles de M. Gautier : il est rentré et reparti avec une nouvelle provision de gaz, vers Tergnier, où se trouvaient encore de grosses masses ennemies. Une centaine de ballons réapprovisionnés sont partis dans la même direction...

— Et les autres?

— Les autres installent leurs ventilateurs : ils commenceront la chasse du gaz demain dès le lever du jour...

— Le *Vélo* est-il rentré?

— Rentré et reparti lui aussi.

— Avec M. Gautier? demanda le commandant avec un geste de désappointement.

— Non, sur Paris, n'est-ce pas vous qui lui avez donné une mission particulière?

— Moi, une mission!

— Sans doute, car il a pris à peine le temps de toucher barre ici et a filé du côté de Paris. Il ne tardera pas à revenir, d'après ce que j'ai cru comprendre.

— Dès qu'il rentrera, recommandez-lui de nous attendre; nous serons à Saclay vers minuit.

Il leur fallait maintenant trouver une automobile : car avec ce détour obligé de 90 kilomètres, ils ne pouvaient songer en pleine nuit à repartir avec leurs chevaux.

De Melval se souvint heureusement que son ami le président Lemarchand en possédait une : ce ne fut pas sans peine que les deux officiers parvinrent jusqu'à lui ; cependant Zahner n'eut pas beson de pratiquer l'effraction à main armée pour se faire ouvrir.

D'ailleurs, depuis leur arrivée, la crainte était moindre : on les avait vus circuler dans les rues désertes et déjà quelques portes s'ouvraient, des voix s'appelaient demandant des nouvelles.

Le président tenta en vain de retenir les deux amis ; de Melval de plus en plus fiévreux voulait partir sur l'heure. Les deux chevaux furent placés dans une écurie que l'on calfeutra soigneusement aussitôt.

L'automobile fut rapidement prête ; c'était un des plus récents modèles du grand constructeur de Dion, dont la renommée était européenne, car il avait été l'un des initiateurs de la nouvelle locomotion. D'abord partisan de la vapeur contre le pétrole, il avait de concert avec un autre ingénieur, M. Vignier, trouvé l'accumulateur en aluminium et depuis, dans son usine de Suresnes, se fabriquaient les véhicules les plus variés, depuis le tandem mû et éclairé par l'électricité, jusqu'à l'omnibus pouvant traîner 50 personnes et muni d'un puissant projecteur électrique.

La voiture qui emmenait les deux officiers était fermée et vitrée de tous côtés ; les voyageurs risquaient donc beaucoup moins l'asphyxie, s'ils traversaient une zone empoisonnée.

Et, en effet, ils arrivèrent sans encombre à Saclay...

Il était trois heures du matin, et le premier aérostat qu'aperçurent les deux officiers fut le *Vélo*, à l'ancre à la porte du hall.

Une forme noire dégringola l'échelle de corde avec une prestesse sans égale dès que la voiture s'approcha, et Hilarion se précipita vers les deux officiers.

De Melval fut frappé du bouleversement de ses traits.

— Mon commandant, dit-il d'une voix altérée, avant que le capitaine du *Vélo* fût descendu de la nacelle, il ne faudra pas m'en vouloir ; vous m'aviez recommandé d'aller prendre

des nouvelles du boulevard Haussmann; alors j'ai cru que j'en aurais beaucoup plus vite en y allant en ballon, et j'ai décidé M. Gérard à y aller avant la nuit. Je lui ai dit que c'était dans votre idée comme ça.

C'était là la mission dont parlait le chimiste : le zouave l'avait intelligemment inventée de toutes pièces et la pensée d'Arkeia en avait été certainement le mobile déterminant.

Mais elle correspondait trop bien au secret désir du fiancé de Christiane pour qu'il se fâchât de cette initiative...

— Tu as bien fait... et qu'avez-vous vu ?

— Oh ! j'ai eu une rude peur, et j'en tremble encore dans ce moment-ci; il y a une couche de gaz dans tout ce quartier, c'est à peine si on voit les toits et encore on ne les voit pas tous... et vous savez, mon commandant, ça finit par pénétrer dans les maisons les mieux bouchées cela, j'en suis sûr : j'ai entendu le vieux sapajou qui est là-dedans (il appelait ainsi irrévérencieusement le chimiste en chef) dire que si ça n'est pas nettoyé avant demain à midi, on ne trouvera plus personne de vivant dans les maisons.

Une sueur froide perla sur le front de l'officier...

M. Fortier et sa fille s'étaient évidemment réfugiés dans la chambre de l'étage supérieur qu'ils avaient fait aménager pour le cas où les gaz monteraient jusqu'au premier; mais cet aménagement avait dû être très superficiel : on ne s'attendait pas voir de pareilles épaisseurs dans les rues.

— On ne voit plus les toits ? demanda encore l'officier.

— De ce côté-là, on ne voit guère que les cheminées : il n'y a que l'Arc de triomphe qui sort tout entier, et puis j'ai reconnu le haut de la tour Saint-Jacques et Saint-Augustin; mais c'est tout... Il faut nous dépêcher, mon commandant...

Le capitaine Gérard arrivait.

— Nous allons repartir, dit de Melval fiévreusement; vous êtes paré...

— Je voulais vous demander si nous ne ferions pas bien d'emporter un ventilateur.

— Ce serait long à adapter ?

— Trois ou quatre heures.

— Nous ne pouvons perdre pareil temps; d'ailleurs, il me semble qu'il empêcherait la nacelle de descendre au ras des maisons; or, ce que je veux, c'est pouvoir aborder directement une maison par le toit.

Le capitaine du *Vélo* fit un geste dubitatif.

— Cela dépend du quartier.

— Boulevard Haussmann.

— Il est inondé; comment pourrez-vous reconnaître une maison par son sommet?

— Je reconnaîtrai celle que je cherche, j'en suis sûr; il



Une ombre noire dégringola l'échelle de corde. (Page 367.)

y a au-dessus du toit, sur le boulevard même, un petit belvédère qui me la fera distinguer entre toutes.

— Et que ferons-nous quand nous l'aurons trouvée?

— Allons-y toujours, nous aviserons.

Le jour se levait; de tous côtés des ballons s'enlevaient dans l'air maintenant très calme, et au-dessous d'eux les longs appendices à ventilation suspendus par des tiges métalliques faisaient l'effet de parachutes de forme étrange,

Mais ils se dirigeaient tous uniformément vers l'Est, pour aller prendre les nuages en queue et les pousser vers la mer.

A quelle heure en auraient-ils purgé Paris? c'était l'inconnu!

La victoire maintenant définitive sur les Noirs allait-elle se doubler d'une affreuse catastrophe, et Paris allait-il payer la rançon de la France entière?

Quelle hécatombe si la moitié de la ville se transformait en tombeau et quelle mort affreuse pour ces malheureux !

De Melval voulut savoir de M. Manset lui-même si le danger était aussi imminent que l'avait compris Hilarion. La réponse du vieux chimiste le laissa plus inquiet encore.

— Nous espérons dégager à temps toute la partie est de Paris, La Villette, La Chapelle, Charonne, Bercy et le centre jusqu'au boulevard des Italiens, au Louvre et au Luxembourg; mais, dans tout le reste, il y aura des infiltrations évidemment très... dangereuses...

— Et puis, en dégageant certains quartiers, n'allez-vous pas augmenter l'épaisseur des couches gazeuses qui recouvrent les autres, ceux de l'ouest, les Champs-Elysées, Grenelle, Passy?

— Momentanément, oui; pourtant, comme le point de convergence de l'action des ventilateurs est la Seine, qui absorbera une bonne part des gaz, on peut espérer que leur épaisseur n'augmentera pas trop dans les quartiers sacrifiés.

De Melval rejoignit en toute hâte le *Vélo*.

— Vite, dit-il, ne perdons plus une minute; il nous faut arriver boulevard Haussmann avant que les ventilateurs aient fait sentir leur action...

Le ballon s'enleva à faible hauteur, pointa sur Châtillon, et de l'autre côté des collines apparurent les premiers nuages : Montrouge, Malakoff, Issy en étaient imprégnés, et le jour encore indécis leur donnait l'apparence d'un brouillard matinal.

Au delà, Paris se devinait, mais ne se voyait pas... La ligne des fortifications était noyée dans la brume.

Quelques arcs électriques perçaient çà et là l'épaisseur de cette buée, nouvelle tunique de Nessus attachée au flanc de la capitale.

Le phare tricolore de la tour Eiffel, celui de la basilique de Montmartre, d'une blancheur éblouissante, jetaient des reflets nacrés sur la surface blanchâtre où s'enlisait la masse des maisons et des monuments.

— Il faut attendre le jour, dit Zahner, on ne distingue rien en ce moment.

Pendant une heure, l'aérostat louvoya au-dessus de ce brouillard.

De Melval faisait des efforts héroïques pour contenir l'explosion de ses inquiétudes.

Peu à peu Paris émergea.

La masse de Montmartre apparut, semblable à une île de rochers taillés de tous côtés en forme d'escaliers, puis le Panthéon, Sainte-Geneviève, l'Observatoire surgirent et en même temps, du côté opposé, Belleville avec les Buttes-Chaumont.

L'Arc de Triomphe se dessina entouré d'une étoile à douze branches, pendant que le parc de Montsouris montrait ses bordures, ses pièces d'eau et les fameux réservoirs du lac de Genève, auprès desquels celui de la Vanne avait l'air d'un jouet d'enfant.

Mais ce qui frappa le plus les aéronautes, ce fut la Seine : elle était sur tout son parcours dégagée de vapeurs, ayant absorbé toutes celles qui étaient en contact avec elle, et il ne restait sur ses quais que de faibles couches retenues par les parapets et dont une partie s'écoulait lentement dans le fleuve par les ouvertures des escaliers et des ponts.

Le dôme et la masse des Invalides se précisaient : la flèche de Sainte-Clotilde et successivement tous les sommets des monuments pointèrent sous les pieds des aéronautes, et aux premiers rayons du soleil, de larges taches noires apparurent un peu partout s'agrandissant d'instant en instant.

Bientôt on distingua les toits piqués de milliers de cheminées.

Le *Vélo* stoppa.

Depuis le départ, de Melval n'avait pas ouvert la bouche. Une affreuse inquiétude lui étreignait le cœur plus âprement de minute en minute.

C'était à l'heure où le bonheur se dessinait pour lui aussi complet, aussi assuré que peut le promettre l'union intime de deux cœurs; c'était à l'heure où il le touchait du doigt, où il allait avoir Christiane toute à lui, qu'il risquait de la perdre et de tout perdre en la perdant.

Son regard plongeait avidement dans le fouillis ardoisé que baignait la brume fatale, une centaine de mètres à peine

au-dessous de la nacelle; il devait pourtant se trouver à peu près au-dessus du boulevard Haussmann.

Soudain, il étendit le bras :

— Voyez, Gérard, fit-il; voyez le petit belvédère dont je vous ai parlé, quatre colonnes dominant des balustres en fer, avec un petit dôme recouvert de faïences émaillées; voyez, il émerge complètement, comme je l'espérais : le gaz n'atteint même pas la porte par laquelle on y arrive de la mansarde voisine. Dirigez-nous vers ce point en baissant jusqu'au niveau du toit.

— Oui, mon commandant, je vois bien, répondit Hilarion.

Car c'était à lui que, dans son trouble, de Melval venait de s'adresser, croyant parler au capitaine du *Vélo*.

De Melval se dirigea vers ce dernier, lui précisa le point qu'il voulait atteindre.

Le soufflet fut comprimé avec précaution, car une différence à peine sensible dans le volume de l'aérostat suffisait à le faire monter ou descendre d'une centaine de mètres, et, en quelques instants, le *Vélo* ne fut plus qu'à vingt mètres au-dessus du belvédère de M. Fortier.

— Je crains de descendre davantage, dit le capitaine Gérard; voyez-vous, à la suite d'une fausse manœuvre, la nacelle plonger dans ce brouillard? personne de nous n'en reviendrait.

— N'avons-nous pas les masques? dit de Melval. Mettons-les...

— Nous en avons sept et nous sommes dix!...

De Melval allait insister, car son parti était pris : il voulait pénétrer dans la maison, y prendre Christiane dans ses bras et la monter à bord.

Mais vingt mètres à gravir ainsi (c'était la hauteur d'un sixième étage), elle ne pourrait les monter seule, et quant à la porter!... Malgré son habitude des ascensions, il risquait d'être pris de vertige...

Ne pouvait-on se rapprocher davantage?

Mais devant lui, Hilarion lança au dehors la plus longue des deux échelles de corde, celle de trente mètres, et enjamba la balustrade.

Avant que personne eût songé à le retenir, l'ancien moniteur de gymnastique, toujours aussi leste, était arrivé au

milieu de l'échelle; là, il s'arrêta, et montrant un paquet assez volumineux suspendu à son bras gauche :

— Laissez-moi faire, mon commandant, j'ai les masques!...

Il descendit encore quelques échelons et s'arrêta...

Il n'était plus qu'à trois ou quatre mètres au-dessus de la couche gazeuse; elle lui apparaissait comme aux ascensionnistes du mont Pilate, les nuages sans cesse accrochés aux flancs du pic, lorsque le sommet émerge au-dessus de leur mer oscillante.

— Arrête! cria de Melval, en voyant le brave garçon suspendu au-dessus du dangereux abîme et en constatant que l'échelle ne tombait pas exactement sur le belvédère...

Avec d'infinies précautions elle y fut amenée; le zouave mit le pied sur le balustre et se cramponna à l'une des colonnes.

Mais le ballon délesté fit un bond et l'échelle faillit lui échapper ; il la rattrapa au vol : avec un bâtiment aérien, les embarquements et les débarquements sont chose délicate.

— Vite, au soufflet! commanda le capitaine Gérard.

L'équilibre fut rétabli non sans de lentes précautions : on vit l'adroit garçon fixer avec soin l'extrémité de l'échelle à l'une des colonnes du belvédère, puis ouvrir la porte de communication et disparaître en la refermant derrière lui.

De Melval s'apprêtait à le suivre.

Zahner le retint par le bras.

— Je t'en prie, attends, dit-il, Hilarion a emporté tous les masques ; vois comme ces nuages oscillent, bien que le vent soit tombé ; je parie que ce sont les ventilateurs qui commencent à les mettre en mouvement. Le toit peut être recouvert d'un moment à l'autre. Je ne veux pas que tu y ailles, je ne veux pas ; j'irais plutôt.

Dix minutes, puis vingt s'écoulèrent; il faisait grand jour; le soleil frappait obliquement la masse gazeuse, lui donnant des reflets de satin.

L'anxiété grandissait dans la nacelle.

Si le tirailleur ne revenait pas, c'est qu'il n'avait pas trouvé ceux qu'il cherchait ou qu'il les avait trouvés déjà asphyxiés.

Et de Melval allait, malgré les objurgations de son ami qui voulait prendre sa place, enjamber à son tour la balustrade, lorsque Hilarion reparut.

Il avait appliqué sur son visage le masque de caoutchouc, qui lui donnait l'apparence d'un Savoyard sortant d'une cheminée.

Il portait dans ses bras une forme humaine, et le cœur du fiancé de Christiane battit à coups précipités.

Déjà l'ordonnance mettait le pied sur le premier échelon de l'échelle, mais là il avait besoin de ses deux mains.

— Cramponnez-vous bien à mon cou, Mademoiselle, et fermez les yeux ! cria-t-il.

De Melval respira : c'était elle, il n'en pouvait douter... et cette recommandation prouvait bien qu'elle était vivante.

Mais que se passait-il ?

Le tirailleur avait beau gravir des échelons, il n'arrivait pas à se hisser au-dessus du belvédère.

En revanche le ballon descendait à vue d'œil.

Absorbé par le spectacle de ce sauvetage, le capitaine Gérard oubliait les dilatations et les rétractions par lesquelles il devait faire passer l'enveloppe de l'aérostat pour lui permettre d'avoir toujours, malgré les augmentations de poids, une vitesse ascensionnelle suffisante.

Or, Hilarion et son fardeau constituaient un lestage assez sérieux pour attirer à eux tout le système aérien.

On para rapidement à ce nouveau danger et bientôt le fidèle ordonnance apparut à hauteur de la balustrade.

De Melval se précipita : c'était elle ! et se penchant hors du bordage en s'y cramponnant d'une main, il la saisit par la taille.

Oh ! le cri de triomphe qu'il poussa lorsqu'il la sentit répondre à sa violente étreinte, s'attacher à lui, l'appelant tout bas !...

Et quel moment inoubliable que celui où, l'emportant dans la cabine principale du *Vélo*, il la déposa sur le canapé, la débarrassa du masque dont Hilarion avait eu soin de la munir et se mit à genoux devant elle, plongeant son visage dans son opulente chevelure dénouée, noyant son regard dans le sien.

Il était là enivré, silencieux depuis quelque temps, lorsque

la porte de la cabine s'ouvrit, et Hilarion reparut, entrant sans crier gare...

Il venait de refaire le trajet et d'effectuer un deuxième sauvetage ; à l'épanouissement de sa figure, il n'était pas difficile de deviner que son fardeau lui était infiniment plus léger et plus précieux que le précédent.

Aussi de Melval ne sut-il, plus tard, assez remercier de son dévouement le brave garçon qui, dans un moment aussi critique, avait d'abord songé à son chef.

De toutes ses forces, Arkeia frissonnait et se cramponnait à son cou.

— Ah, pardon ! mon commandant, fit-il, en constatant son indiscrétion.

Et refermant la porte, toujours portant Arkeia, qu'il ne se hâtait pas de rassurer, il se sauva dans la cabine de l'équipage.

Quelques instants après, M. Fortier lui-même faisait sans aide l'ascension de l'échelle.

Mais, derrière lui, quelques habitants de sa maison ayant eu vent de la présence de l'aérostat et de la possibilité de s'enfuir, s'accrochèrent à l'échelle avec une précipitation qui faillit compromettre le salut de tous, en faisant baisser le *Vélo* d'une quinzaine de mètres.

Quand M. Fortier se fut péniblement hissé dans la nacelle, le capitaine Gérard se pencha au dehors et, une hache à la main, d'une voix forte :

— Si vous essayez encore de monter ainsi, tous à la fois, je coupe l'échelle ! s'écria-t-il.

La menace produisit son effet, et l'un des fugitifs, un homme d'une quarantaine d'années, costumé en ouvrier, arrêta ses compagnons et surtout les femmes qui, affolées, se pressaient les bras tendus sur l'étroit espace.

Puis il cria :

— Je vous en conjure, monsieur, ne nous abandonnez pas ici... déjà il y a plusieurs familles asphyxiées dans la maison... nous monterons doucement l'un après l'autre !

— Ecoutez-le, je vous en prie, dit M. Fortier, c'est un de mes anciens contremaîtres, un brave homme...

Et sur un signe approbatif du capitaine de l'aérostat :

— Allons, cria l'ouvrier, les femmes d'abord, montez et ne regardez pas au-dessous de vous; regardez la nacelle !

Mais la manœuvre du soufflet ne suffisait plus à équilibrer l'aérostat : déjà huit personnes étaient à bord en sus de ses passagers habituels; il avait atteint son maximum de volume.

Il fallait jeter du lest.

Successivement on jeta le sable dont l'approvisionnement en sacs de 20 kilos ne dépassait pas 500 kilogrammes, et un certain nombre de saumons de plomb; puis les tubes de gaz vides furent descellés et jetés dans la rue.

On ne permettait à un nouveau venu de monter que quand le dynamomètre accusait une force ascensionnelle de 90 à 100 kilogrammes.

Après, ce fut le tour du matériel : les couchettes, cordages, ancres, et, en général, tout ce qui n'était pas de première nécessité pour la manœuvre de l'aérostat fut sacrifié.

— Mieux vaut en emmener le plus possible, dit Zahner. qui présidait au sauvetage.

Bientôt il ne resta plus à bord aucun objet, si minime qu'il fût.

Trentre-trois personnes, dont sept enfants, furent ainsi recueillis par le *Vélo*, et si son exemple avait été suivi, le nombre des morts dans cette affreuse catastrophe que la science avait pu prévoir mais n'avait pu empêcher, eût été beaucoup moindre : mais à cette heure une partie des aérostats disponibles achevait, dans le Nord, l'œuvre de la destruction des Noirs, et les autres chassaient vers la mer les masses de brouillards entassés à l'autre extrémité de la capitale.

Mais quand le commandant du *Vélo* voulut se remettre en route, son chargement était tel, qu'il ne put s'élever pour gagner du champ.

Or, il était indispensable, étant donné son système de marche par louvoiements successifs, qu'il disposât au moins de 2 ou 300 mètres d'altitude au-dessus de la dangereuse surface.

Faute de cette latitude, il était immobilisé et risquait même de descendre par l'effet d'une condensation imprévue.

Le péril qui menaçait était autrement grave que celui de plonger en mer, car nul canot n'eût pu voguer sur cette nappe brumeuse, et il suffisait d'une seconde d'immersion pour tuer tout le monde à bord.



Le sauvetage au-dessus du boulevard Haussmann. (Page 375.)

Or, il ne restait plus rien à jeter, l'échelle elle-même avait été coupée et abandonnée au départ. Le soufflet était à son maximum de tension.

Le commandant du *Vélo* fronça les sourcils : il avait embarqué une personne de trop.

— Je crois que nous baissons, commandant, vint dire l'homme chargé des observations barométriques.

En effet, le *Vélo*, qui s'était élevé de 40 à 50 mètres, descendait lentement, et on voyait se rapprocher la couche

mortelle; les femmes poussèrent des cris de frayeur en serrant leurs enfants contre elles, comme si elles eussent pu craindre qu'on sacrifiât l'un d'eux en guise de lest.

Le capitaine Gérard, très pâle, chercha autour de lui quelque chose à jeter.

Tout ce qui était mobile avait disparu.

On n'avait ni le temps, ni les moyens de briser une partie de la balustrade ou de démonter l'une des quatre hélices; quant à la dynamo elle était solidement fixée au bâti de la nacelle.

— Nous baissons encore! cria le timonier, la voix étranglée par l'émotion.

Et des cris de détresse s'élevèrent; les fugitifs se mirent à tourner dans tous les sens, augmentant encore par leurs mouvements désordonnés la rupture d'équilibre.

Et la surface blanche se rapprocha...

La pointe inférieure de la nacelle sembla la frôler... de près le gaz avait des teintes d'un jaune sale; la terreur devenait folie...

Un homme saisit un enfant dans les bras d'une femme et le lui arracha; puis, s'élançant vers le bordage, il allait le précipiter.

Mais Zahner se jeta au-devant de lui, et d'un coup de poing à assommer un bœuf, lui fit lâcher prise.

Et la mère, poussant un cri de bête blessée, reprit son enfant et alla s'accroupir au pied de la dynamo.

Zahner se pencha : la nacelle plongeait maintenant par sa base dans le fluide fatal; la chute était devenue très lente, mais continue.

Soudain, l'officier remarqua dans la paroi métallique un hublot ouvert...

Au-dessous de lui, seuls dans une cabine, de Melval et Christiane, insouciants du danger, tout à leur amour, causaient à voix basse : elle lui avait conté les angoisses des dernières heures, et maintenant ils étaient tout à leurs projets d'avenir, à leur rêve réalisé.

Comme elle avait regretté, pendant cet isolement plein de cauchemars, d'avoir retardé elle-même le jour de leur union! Comme ses tristesses anciennes étaient loin et comme elle avait hâte de l'avoir tout à elle, le bien-aimé!

Et quelle vie douce et calme elle allait lui préparer,

après tous ces orages dont on percevait encore les derniers grondements !

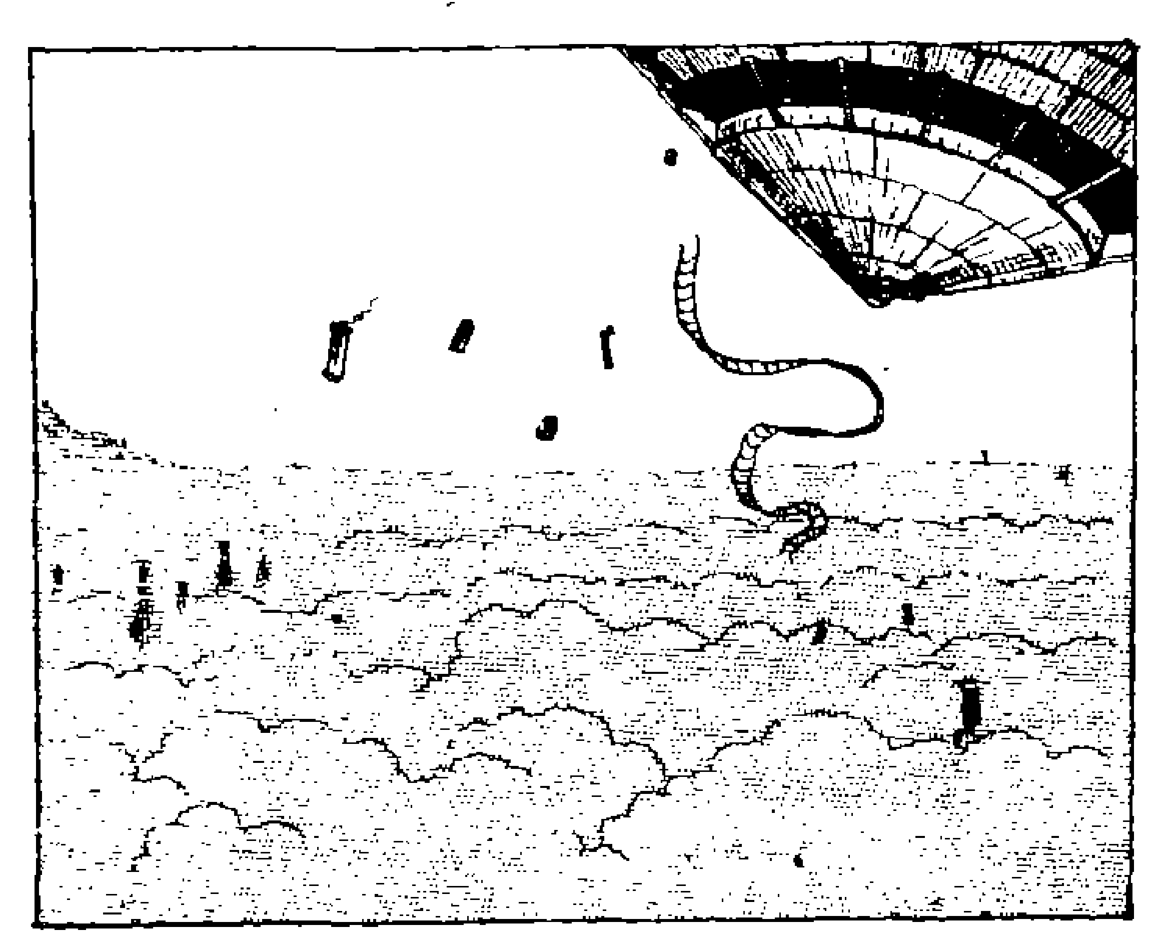
Et par le hublot ouvert le gaz allait pénétrer !

La mort allait-elle les surprendre au milieu de ce dernier rêve ?...

Que faire?...

Soudain un choc se produisit, et Zahner se précipitant du côté où la nacelle venait de toucher, aperçut, émergeant de la masse gazeuse, une forme sombre dont il ne discerna pas tout d'abord nettement les contours.

Mais la nacelle s'enfonça encore un peu et l'apparition se précisa.



Il ne restait plus rien à jeter, l'échelle même était coupée. (Page 377.)

C'était une énorme statue de bronze, muse ou Apollon, dont on ne voyait que le buste; le reste disparaissait dans la masse gazeuse; les bras levés au-dessus de sa tête, elle tenait une lyre à sept cordes, dont un des montants arrivait à hauteur du bordage de la nacelle.

Ce qu'était ce Génie des arts, le capitaine de tirailleurs ne songea pas à se le demander; une idée soudaine venait de l'illuminer : il prit brusquement des mains de M. Fortier le masque à oxygène, que ce dernier avait conservé, et enjambant la balustrade, saisit une des feuilles de laurier qui ornaient le montant droit de la lyre.

Puis, abandonnant la nacelle, il sauta sur la barre transversale à laquelle étaient fixées les cordes de bronze.

Il faillit la manquer; mais un vigoureux effort du poignet le remit en équilibre, et tranquillement, il s'installa à califourchon au sommet de l'instrument cher au divin Orphée.

Le ballon, subitement délesté, remontait rapidement.

— N'oubliez pas de revenir me chercher! cria l'officier de tirailleurs au capitaine Gérard qui, penché sur le bordage, le regardait ébahi, la bouche ouverte. . . . .

. . . .

. . . .

Une heure après, le *Vélo* revenait à toute vitesse repêcher le courageux officier : il n'avait pas eu besoin de recourir à son masque pour éviter le contact des molécules empoisonnées : la terrible inondation avait au contraire baissé, et il avait vu son perchoir improvisé émerger complètement de la brume.

Deux femmes assises, en bronze vert, lui étaient apparues sur le même socle : l'une tenait un masque et l'autre une harpe, et dans le Génie hospitalier qui lui avait offert asile, il avait reconnu le dieu de la musique, qui domine le couronnement doré de l'Opéra.

A Saclay, où le *Vélo* se rendit à tire-d'aile, on attendait avec angoisse, et de Melval se précipitant, étreignit avec feu son compagnon d'aventures.

— Ah! mon brave ami, sans toi!

— Oh! oui, monsieur Zahner, sans vous! dit la voix douce de Christiane, tendrement appuyée sur l'épaule de son fiancé.

— Eh! mademoiselle, fit le capitaine de tirailleurs en riant, n'était-ce pas une idée bien naturelle? qu'est-ce qu'un célibataire comme moi avait à perdre?... et qui l'aurait regretté?...

— Veux-tu bien te taire, dit le commandant; ne sais-tu pas que tu aurais gâté tout notre bonheur, si nous l'avions payé de ta vie?

— Et moi, mon capitaine, fit Hilarion, apparaissant tout penaud... me pardonnez-vous?

— Quoi donc, mon brave garçon?

— De vous avoir laissé faire un pareil tour de force, quand c'était si bien mon affaire, ce rétablissement-là!

— Oh! toi, ton affaire, je la connais : elle a des cheveux



— N'oubliez pas de revenir me chercher ! cria Zahner. (Page 380.)

châtains et de grands yeux, et quand nous avons failli plonger dans l'éternité, tu devais être quelque part dans un tête-à-tête bien absorbant, car je ne t'ai pas vu sur le plancher de la nacelle, polisson !

— C'est vrai, mon capitaine, qu'à ce moment-là je ne pensais guère à...

— Tais-toi, tu vas me faire des confidences inutiles : alors, maintenant que tu l'as sauvée, Mlle Arkeia veut bien convenir qu'un Français vaut un Palikare ?

— Un Palikare ! fit Hilarion, qui ne connaissait pas cette variante ethnographique.

— Oui, un Grec, si tu préfères ; et elle s'est apprivoisée ?

— Oh ! pour ça ! tout à fait, mon capitaine.

— Alors, c'est pour bientôt le mariage ?

— Ça dépend du commandant, dit le tirailleur, en glissant un coup d'œil interrogateur vers Mlle Fortier.

La jeune fille sourit en regardant son fiancé.

— Vous entendez, dit-elle, le bonheur de ce brave garçon dépend de vous !... ne le lui faites pas trop attendre.

— Tu as toujours envie de te marier vingt-quatre heures après moi ? demanda de Melval.

— Oui, mon commandant.

— Et de m'avoir pour témoin ?

— Oui, mon commandant, avec le capitaine, s'il voulait bien.

— Alors, le temps de remplir les formalités auprès des autorités quand elles se seront reconstituées, et nous nous marions tous !

— Ça demandera bien huit jours, ça, mon commandant ?

— Au moins : vous allez voir que ce gaillard-là va être plus pressé que nous.

— Oh, non ! au contraire : j'ai besoin de ces huit jours-là.

— Tu m'intrigues !...

Hilarion se retourna comme s'il eût craint de voir paraître Arkeia :

— Mon commandant, dit-il à mi-voix en montrant sa mâchoire, c'est une surprise que je veux lui faire ; il y a longtemps que j'avais l'idée de faire réparer mes dégâts de ce côté-ci.

— Ah oui ! le coup de pied de ce brigand de Zérouk, dans l'île de Périm.

— Oui, mon commandant, et j'ai été voir un dentiste qui demande huit jours pour me faire un râtelier... alors, vous comprenez...

Et les deux officiers se mirent à rire, tant était curieuse, au milieu des événements graves qui se succédaient, la préoccupation du digne garçon.

Vers le milieu de la nuit seulement, Paris fut délivré de l'inondation redoutable qui avait failli le transformer en nécropole. Malgré toutes les précautions prises pour le cal-

feutrage des appartements, nombre de maisons dans les bas quartiers avaient été envahies, surtout par les cheminées qu'on avait négligé de boucher, et la statistique accusa un nombre de 146.800 morts par asphyxie.

La victoire de la race blanche était chèrement payée, et c'était le cas de dire que l'arme mise aux mains des Français par la science était à deux tranchants.

Le Maréchal lui-même avait failli être enfermé dans l'Élysée; heureusement, des télégrammes l'avaient prévenu et il avait pu, avec le personnel du Gouvernement et celui de sa maison militaire, gagner à temps le Mont-Valérien, d'où il avait assisté, impuissant, à l'ensevelissement d'une partie de la capitale.

C'est de cette époque que date la vénération marquée des Parisiens pour la basilique de Montmartre, car, pendant trente-six heures, plus de 200.000 personnes y avaient trouvé refuge, et l'altitude de la Butte les avait mises à l'abri de l'asphyxie.

Pendant huit jours, la « Savoyarde » résonna lugubrement sur Paris; la population pleurait ses morts et pansait ses plaies.

Des familles entières avaient disparu; des maisons, des palais, des usines se trouvaient sans propriétaires; des noms disparaissaient de l'Armorial français, des clubs avaient perdu tous leurs membres; des paroisses, tout leur clergé; des industries, tout leur personnel ouvrier; des rues entières étaient désertes.

Le Maréchal décida que tous les immeubles et les terrains qui se trouvaient sans maître seraient distribués aux pauvres, au lieu de revenir à l'Etat, cet anonyme absorbant et accapareur, ou à l'Assistance publique, cette tutrice des pauvres, qui fait servir à l'administration de leurs biens une bonne part de ce qui pourrait soulager leurs misères.

La première des préoccupations fut d'assainir la capitale et ses environs.

Les ventilateurs avaient fait leur œuvre en chassant jusqu'à la Manche la masse des nuages empoisonnés; mais en raison de sa pesanteur spécifique, le gaz de l'ingénieur Gautier s'était accumulé dans quantité d'endroits : caves, égouts, tunnels, déblais de toutes sortes, et pendant les premiers jours, les asphyxies foudroyantes furent des plus

fréquentes, non seulement dans Paris, mais dans les villes de Saint-Germain, de Versailles, de Rambouillet, de Maintenon et de Dreux, où des brumes voyageuses avaient été poussées par le vent.

Quant à la disparition des cadavres ramassés dans Paris, on l'assura à l'aide des nombreux fours crématoires distribués dans tous les cimetières de la capitale; par bonheur, l'idée avait marché et on ne reculait plus devant l'opération de brûler les morts; on avait compris que dans une agglomération comme Paris, il n'était plus possible d'enterrer sans mettre en péril la santé publique, et l'Église avait cessé de s'opposer à ce que le corps humain devînt un peu de cendres : la *pulvis* de l'Écriture.

Pendant quinze jours donc, les fours brûlèrent jour et nuit au milieu d'une multitude recueillie : les trains entiers circulant sur le Métropolitain amenaient les corps par centaines dans ces modernes usines, qui transformaient les nouveaux cimetières en véritables centres industriels, et, en quelques jours, un immense colombarium rempli d'urnes funéraires s'éleva dans la plaine de Saint-Denis, à quelque distance des bassins du port de Paris.

Mais s'il était relativement simple d'incinérer les corps des chrétiens dans la capitale, il devenait autrement compliqué de se débarrasser de ceux des Noirs, vingt fois plus nombreux.

Dès le troisième jour, une odeur insupportable avait commencé à s'élever au-dessus de l'immense charnier; puis, les ordres pour le déblaiement n'arrivant pas, car on n'avait pas été jusqu'à les prévoir, les villes de Soissons, de Compiègne, de La Fère, de Laon, de Château-Thierry devinrent intenables; la peste s'y déclara avec violence et les habitants s'enfuirent, la dispersant partout.

C'était la dernière vengeance des Noirs.

Ce fut encore l'Institut Gautier qui trouva le moyen de mettre fin à cette affreuse situation par la combustion en masse de ces corps corrompus, et ce fut de nouveau par les aéronautes que l'opération fut conduite.

D'immenses quantités de pétroles, d'alcools et d'essences de toutes sortes furent réquisitionnées et projetées du haut des airs sur ce champ des morts, et pendant deux jours et deux nuits, une véritable mer de flammes de plus de

1.000 kilomètres carrés remplaça les riants paysages de verdure; l'Aisne, l'Ourcq et la Marne coulèrent de l'eau bouillante, et trois millions de squelettes noircis se tordirent dans un dernier spasme au milieu de cette atmosphère embrasée.

Le spectacle en était à la fois hideux et grandiose!...

De Melval et Zahner n'avaient pas attendu vingt-quatre heures pour remplir, vis-à-vis du Chef de l'Invasion noire et d'Omar, le devoir sacré qui leur incombait : celui de donner une sépulture à leurs corps, car le musulman, resté sans sépulture, erre en de tristes régions avant d'aborder au séjour des fidèles.

Dès le lendemain du sauvetage du boulevard Haussmann, ils étaient partis sur le *Vengeur* et avaient retrouvé sans peine l'endroit où s'était accompli le sombre drame.

Le Sultan semblait une de ces statues de marbre couchées dans les *Cartuja* d'Espagne; la mort n'avait pas effacé de son front le pli d'angoisse qu'y avait mis le spectacle de son armée détruite. Omar, au contraire, était calme. La sultane Hézia semblait dormir, les yeux fermés; ses mains tenaient celles de son fils, et il fallut les porter tous deux ensemble dans la nacelle pour ne pas séparer leurs doigts entrelacés.

Ils reposent dans la mosquée qui a été construite à Paris à la fin du siècle précédent, et leur tombeau attire encore aujourd'hui des curieux de toutes les parties du monde.

C'est un cippe monumental en marbre noir, avec cette inscription :

ABD-UL-M'HAMED
SULTAN DES MUSULMANS
Souleva l'Afrique,
traversa l'Europe et vint échouer
ici!

Sur la face opposée, deux autres inscriptions rappellent que sa femme Hézia et son fils Omar dorment à ses côtés.

Au-dessous du nom d'Omar, de Melval a fait mettre : *Elève de Saint-Cyr (promotion de Siam).*

Et cette constatation prouvant que la France donne chaque année dans ses Ecoles militaires, à des élèves étrangers, une instruction dont ils peuvent plus tard se servir contre elle, n'est pas l'un des moindres étonnements du visiteur.

En pénétrant dans ce monument unique en Europe, on éprouve une émotion intense en songeant que l'homme qui repose sous cette colonne brisée faillit, bien autrement que les conquérants célèbres de l'antiquité, changer le cours des événements et la face du monde.

Pendant deux mois encore la peste frappa autour de Paris; mais la vaccination préalable de la plupart des habitants lui opposa la plus efficace résistance; les mesures les plus énergiques furent prises contre la contagion et, localisée dans les départements de l'Aisne, de l'Oise, de la Marne et de Seine-et-Oise, elle s'arrêta après avoir frappé environ 40.000 personnes.

Une des dernières fut le grand savant Gautier; il mourut victime du devoir professionnel en cherchant un virus plus actif que celui du vaccin antipestilentiel, et ses amis qu'il n'avait pas voulu revoir, pour leur éviter tout contact dangereux, apprirent sa mort par les journaux.

Le jour où la nouvelle en parvint à Paris fut un jour de deuil national : la France était fière de ce génie, grâce à qui elle était debout dans son triomphe au milieu des peuples encore tremblants.

Ses funérailles furent grandioses et véritablement nationales. Tout Paris, le Maréchal en tête, y assista.

Aujourd'hui, la statue colossale de ce vieillard se dresse sur l'Arc de Triomphe, piédestal digne de lui, puisque son pays lui doit le salut et la liberté; d'un geste superbe le savant semble dire aux hordes musulmanes : « Vous n'irez pas plus loin! »

Autour de lui, des statues assises symbolisent la Force, le Courage militaire, la Foi religieuse et la Science : car le temps n'est plus où, savants et croyants se gourmaient au nom de la libre pensée ou du syllabus.

Une tolérance aimable et réciproque a remplacé l'intransigeance religieuse ou franc-maçonnique; le prêtre a cessé de parler de la banqueroute scientifique, et le savant a reconnu de bonne foi qu'au delà de la matière, se trouve un principe divin.

M. Gautier emportait dans la tombe, comme il l'avait lui-même prédit, le secret de son effrayante découverte et comme si Dieu n'eût pas permis qu'un autre pût un jour le

dévoiler à des ambitieux et à des conquérants, le vieux chimiste Manset, le seul qui le possédât avec lui, s'éteignit à son tour, lentement empoisonné par les vapeurs au milieu desquelles il avait vécu de longs mois.

La mort du vieux savant vint reculer d'un mois le mariage de de Melval et de Christiane; il était trop leur ami et celui de M. Fortier pour que la cérémonie nuptiale suivit immédiatement le service funèbre auquel Paris venait d'assister.

Mais à l'annonce de ce retard, Hilarion fit une telle grimace que de Melval ne se sentit pas le courage de le faire attendre.

Et aussitôt que le digne garçon fut muni d'une mâchoire neuve et en eut éprouvé la solidité, Arkeia, toute rougissante, mit sa main dans la sienne.

Ce fut un grand jour pour lui; et, malgré son aplomb habituel, il ne resta pas longtemps dans son assiette.

D'abord la pensée que la jolie Grecque allait lui appartenir, puis la présence des deux officiers à ses côtés le troublèrent singulièrement.

Mais lorsque Zahner, au retour de la mairie, lui remit un titre de rente de 8.500 francs sur le Grand-Livre de la Dette publique, il faillit tomber à la renverse.

— Mais, mon capitaine, vous m'aviez dit... 20 ou 30.000 francs, je crois!

— C'est vrai, tandis qu'en voilà quelque chose comme 280.000; c'est le restant de la fortune de cette pauvre Sultane; elle l'avait laissée à Paris; c'est comme la malle de Bilboquet : ça n'appartient à personne, donc c'est à toi...

— A moi! mais pourquoi ça?

— Parce que le commandant et moi en avons décidé ainsi, triple raisonneur; qu'est-ce qu'il te faut de plus?...

Et Hilarion avait eu un éblouissement.

Mais les deux officiers ne se doutaient guère que la fortune allait leur sourire, à eux aussi, et leur arriver par une voie qu'ils ne soupçonnaient guère.

Après le passage des Noirs en Allemagne, des paysans hongrois avaient ramassé sur les bords du lac Balaton les débris du *Tzar*, dont la nacelle, en tombant, s'était aplatie sans se rompre.

Lorsque le danger Noir eut disparu, ils signalèrent leur

découverte aux autorités autrichiennes, qui firent transporter le ballon brisé à Presbourg, devenue capitale de l'Empire, en attendant la reconstruction de Vienne.

Grand fut l'étonnement des magistrats allemands lorsqu'on eut pu ouvrir les cabines entièrement défoncées, en trouvant dans l'une d'elles, soigneusement enveloppée dans des couffins de sparterie, la merveilleuse collection de rubis extraite par Saladin des dunes de Bir-el-Gharama.

Le ballon étant manifestement français, ils expédièrent le tout à Paris, où M. de Brantane fut invité à en prendre possession comme héritier de son oncle.

Mais le jeune homme, d'ailleurs très riche depuis qu'il se trouvait à la tête de la Société de construction des aérostats du système Durville, n'accepta que les débris du ballon, qu'il tenait à conserver comme souvenir, et refusa cette fortune qui, d'ailleurs, ne se trouvait qu'accidentellement à bord.

Un arbitre, consulté, l'attribua au commandant de Melval et au capitaine Zahner, qui l'avaient arrachée à Saladin.

Le traître ne se doutait guère, en extrayant les pierres précieuses du granit saharien, qu'il travaillait pour ses pires ennemis.

Il y en avait pour onze millions de francs.

Zahner fut chargé de faire bénéficier de cette aubaine tous les hommes de l'équipage du *Vengeur* qu'il put retrouver, et il le fit largement; le docteur Robin reçut un million; le jeune enseigne de vaisseau Maurice Franclieu, qui avait commandé l'équipage, en reçut deux, et, la répartition faite, les deux amis se retrouvèrent chacun à la tête de trois millions et demi.

— Du diable si je sais ce que je vais faire de tout ça, dit Zahner; il ne m'en faut pas le dixième pour m'amuser tout mon saoul.

— Marie-toi et fais des enfants, répondit de Melval; quand on a des héritiers, l'argent n'est jamais embarrassant.

— Pour ça non, fit le capitaine de tirailleurs; mais il me vient une idée : je m'en vais fonder, avec l'excédent, des prix de toutes sortes dans les régiments... Qu'en dis-tu? Il y aurait le prix Zahner, attribué au meilleur tireur; le prix Zahner à l'homme ayant eu le moins de punitions dans ses trois ans de service; le prix Zahner pour doter la future d'un sous-officier sans fortune.

— Je dis que l'idée est bonne et ne pouvait venir qu'à toi !...

— Tu as raison, car ma famille, à moi, c'est l'armée.

D'autres millions, en bien plus grand nombre, avaient fait retour au gouvernement français. C'était le trésor de guerre du Sultan, retrouvé dans le château de Villers-Cotterets, et composé de lingots et de livres anglaises.

Une partie en fut affectée à la reconstruction de Soissons et le reste versé à la Caisse nationale des retraites pour la



Hilarion capitaliste... (Page 387.)

vieillesse, grâce à laquelle tout Français, âgé d'au moins soixante ans, est maintenant certain de ne pas mourir de faim sur ses vieux jours.

Enfin, le jour du mariage de de Melval et de Christiane arriva.

Tous deux auraient vivement désiré célébrer leur union dans l'intimité et se dérober ensuite à tous les yeux ; mais, lorsque le jeune Commandant fit part au Maréchal de ses projets, celui-ci lui déclara qu'il lui servirait de témoin pour donner devant tous, à son officier d'ordonnance, un éclatant témoignage d'estime.

La cérémonie eut lieu à la Madeleine, par un beau jour de septembre.

Ce fut un événement parisien.

Déjà la grande ville oubliait ses deuils; il semblait qu'un sang nouveau circulât dans cette France que tant d'envieux avaient déclarée pourrie et qui venait de donner à ses détracteurs une preuve de si énergique vitalité. Paris redevenait la capitale du monde civilisé et allait de nouveau rayonner d'un incomparable éclat.

Ce fut au milieu d'une haie triomphale que le cortège descendit de voiture sur la place de la Madeleine. M. Fortier avait cédé ses droits au Chef de l'Etat et le Maréchal ouvrait la marche, donnant le bras à Christiane.

Plus ravissante que jamais et encore embellie par le bonheur, elle entra dans l'Eglise au milieu des fleurs et au son des orgues... Au fond, debout devant l'autel, le Cardinal-Archevêque de Reims, qu'une vieille affection unissait à M. Fortier, attendait les fiancés pour les bénir, et il sembla à la jeune fille qu'elle gravissait le dernier degré d'une haute montagne dont le sommet lui était resté longtemps caché par la brume.

Quand elle s'inclina sous la bénédiction du prêtre, elle tourna la tête vers son fiancé et leurs regards se croisèrent.

Lui aussi rayonnait, et pourtant il venait de revivre, comme elle, en quelques secondes, les deux longues années qui l'avaient séparé de ce jour béni.

. Dans une lueur rapide, il venait de revoir l'image de Nedjma.

Mais la jeune Arabe lui était apparue avec son tendre regard de gazelle que ne voilait aucun reproche, et il lui avait semblé qu'elle s'associait à son bonheur avec la douce résignation des filles de sa race.

C'était comme le dernier parfum d'un souvenir qui s'effaçait pour toujours.

Quand les jeunes mariés se retrouvèrent à l'hôtel du boulevard Haussmann, au milieu de leurs intimes, de Melval tendit les bras à Zahner, et les deux officiers s'étreignirent.

Elle en disait long, cette étreinte!

— Eh bien! mon bon et fidèle ami, dit le Commandant, que deviens-tu maintenant avec tes idées de célibat à perpétuité?

— Ne le devines-tu pas? je retourne en Afrique; j'en ai la nostalgie, moi, de ce pays-là!

— Alors, nous nous y retrouverons, car c'est aussi le vœu de Christiane et le mien; dans deux mois nous serons à Alger, où j'aurai mon bataillon de zouaves, car les régiments de tirailleurs seront reconstitués trop lentement et je ne veux pas prolonger davantage mon congé.

— Quand vous arriverez à Alger, je serai déjà loin dans l'intérieur.

— Où as-tu donc l'intention d'aller?

— A Tambouctou, au point de départ où ont commencé pour nous toutes ces aventures; on vient de créer quatre compagnies de méharistes pour suivre et reconnaître les tronçons de la voie du Transsaharien; j'ai obtenu le commandement de l'une d'elles; dans trois mois, avec les colonnes qui s'organisent rapidement, j'espère bien que nous aurons atteint le Niger.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez? demanda M. Fortier.

— Absolument! le chef de cabinet me le disait encore hier : les bandes de Ben-Amema ont évacué tout le littoral; les Arabes rentrent peu à peu dans les villes; tous connaissent aujourd'hui la mort de leur Prophète, et notre influence sur toutes les régions musulmanes va être beaucoup plus solide qu'auparavant. Nous voilà pour un siècle à l'abri des insurrections, et l'on va enfin pouvoir faire quelque chose dans ce merveilleux pays si on sait se préserver, comme de la peste, de la trop fameuse administration d'autrefois.

— Ah! oui, dit M. Fortier, c'est une justice à lui rendre, à cette administration; si les musulmans d'Algérie se sont joints aux autres malgré un demi-siècle d'assimilation, on peut bien dire qu'ils y ont été poussés par les exactions, les injustices, et souvent les concussions des tyrans locaux... l'Arabe était devenu leur bête de somme.

— Le Maréchal va mettre ordre à tout cela, dit de Melval; il connaît l'Algérie et lui donnera l'organisme qui lui convient.

— Alors, moi aussi j'y retourne, fit M. Fortier; je vais y reporter mes anciens plans et reprendre la direction des travaux de chemin de fer.

— Et je vous accompagne, dit M. de Brantane, car j'ai un pèlerinage à faire là-bas; depuis longtemps je songe au

jour où je pourrai visiter ce terrible champ de bataille d'El-Abiod-Sidi-Cheik, où j'ai vu tomber le général Quarteron et tant de milliers de braves gens.

— Et vous referez à cheval le trajet de Laghouat, qui vous rappellera de terribles moments, dit Zahner.

— Oui, avec Bon-Garcon que j'emmène; le brave animal retrouvera lui aussi, avec joie, le climat de son pays d'origine.

Mais Hilarion, à son tour, s'avançait, tortillant sa chéchia :

— L'Afrique! fit-il, mais nous en sommes, mon commandant, Arkeia et moi; je vais avoir mon congé; nous allons aller nous installer quelque part, à Blidah, et nous y ferons de la vigne; ça me connaît, la vigne. Qu'est-ce que vous dites de cela?

— Approuvé, mon bon, et quand nous passerons chez toi, en manœuvre ou en colonne, tu nous feras goûter de ton cru.

— Ah! mon commandant, que la cave sera mise au pillage quand vous lui ferez l'honneur de...

Il ne put achever sa phrase, l'émotion le faisait bafouiller... Ce fut Zahner qui se chargea de conclure :

— Allons! s'écria-t-il, hurrah pour l'Afrique! elle a voulu se déverser sur l'Europe : c'est nous qui maintenant allons nous déverser sur elle! Le continent noir va changer de couleur. Hurrah pour l'Afrique!

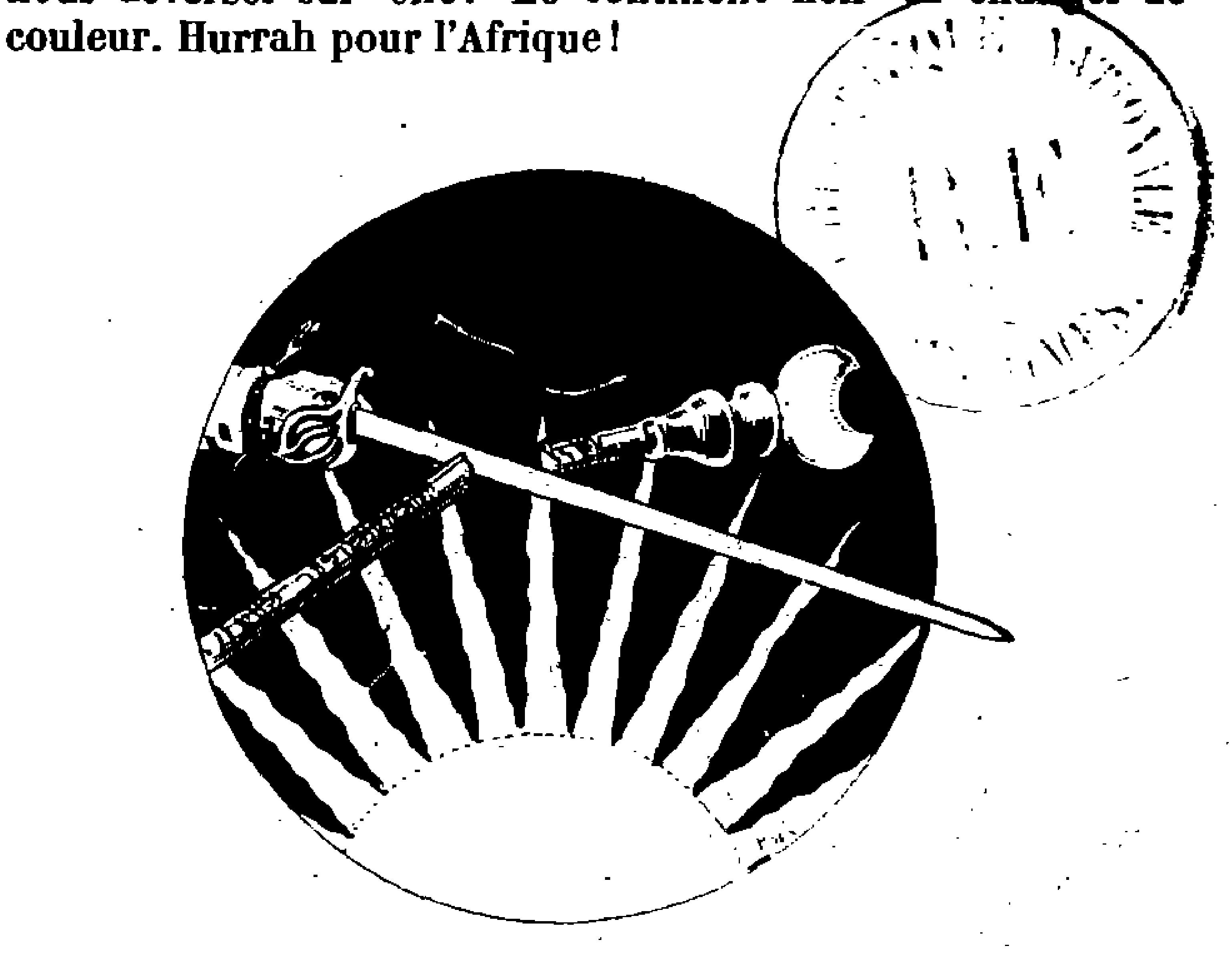


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

7557. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 5-1913.